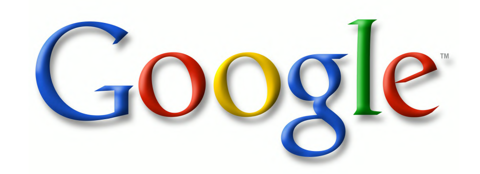
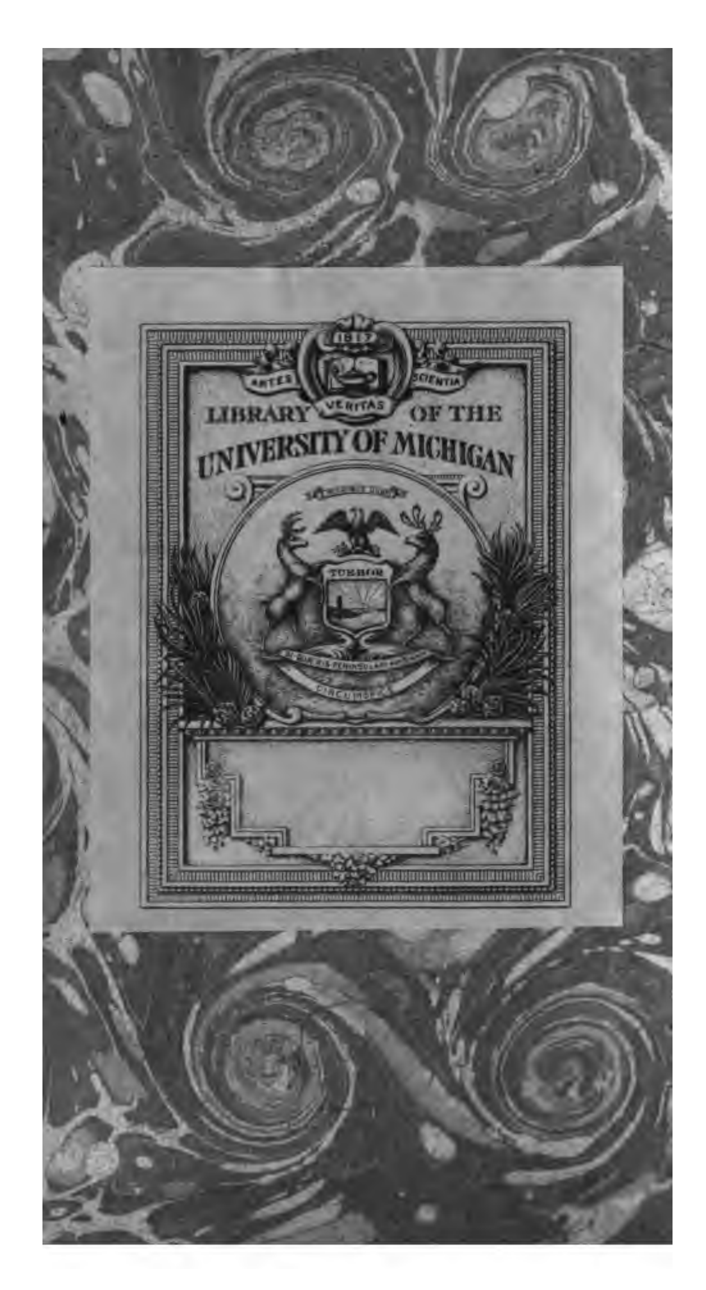






1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR



HISTOIRE ANCIENNE

TOME NEUVIEME.

HISTOIRE
ANCIENNE
DES ÉGYPTIENS, DES CARTHAGINOIS, DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS, DES MÈDES ET DES PERSES, DES MACÉDONIENS, DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collége Royal, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME NEUVIEME.

Nouvelle Edition.



A PARIS,
Chez les Freres ESTIENNE, rue S. Jacques, à la Vertu.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



LIVRE DIX-NEUVIEME.

SUITE DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.



CE dix-neuviéme Livre contient trois Articles. Dans le premier on expoſe l'hiſtoire de Perſée dernier roi de Macédoine, dont le régne dura onze ans, & finit l'an du Monde 3836. Le ſecond Article s'étend depuis la défaite de Perſée juſqu'à la ruine de Corinthe, qui fut priſe & brulée l'an du Monde 3858, & renferme vingt & un ans. Le troiſiéme Article renferme l'hiſtoire de Syrie & celle d'Egypte, qui ſont unies enſemble pour la plus grande partie. Celle de Syrie dure près de cent ans, depuis Antiochus Eupator, fils d'Antiochus Epiphane juſqu'à Antiochus l'Aſiatique, ſous qui la Syrie devint province

de l'Empire Romain, c'est-à-dire depuis l'an du Monde 3840 jusqu'à 3939. L'histoire d'Egypte dure aussi cent ans, depuis la 20e année de Ptolémée Philométor jusqu'au tems où Ptolémée Auléte fut chassé du trône, c'est-à-dire depuis l'an du Monde 3845 jusqu'à l'an 3946.

ARTICLE PREMIER.

CET ARTICLE comprend l'espace d'onze années, qui est le tems qu'a duré le régne de Persée dernier roi de Macédoine, depuis l'an du Monde 3826 jusqu'à 3837.

§. I.

Persée se prépare sourdement à la guerre contre les Romains. Il tâche inutilement de se concilier les Achéens. Les mesures secretes qu'il prenoit, n'étoient point inconnues à Rome. Eumène y arrive & en avertit de nouveau le Sénat. Persée entreprend de se défaire de ce Prince, d'abord par un assassinat, puis par le poison. Les Romains rompent avec Persée. Sentimens & dispositions des Rois & des villes par raport à la guerre de Macédoine. Après plusieurs Ambassades de part & d'autre, la guerre est déclarée dans les formes.

LA MORT de Philippe arriva fort à propos pour différer la guerre contre les Romains, & pour leur laisser le tems de s'y préparer. Ce Prince avoit formé un étrange dessein, & avoit déja commencé à le mettre à exécution : c'étoit de faire venir de la Sarmatie Européenne qui fait partie de la Pologne, un nombre considérable de troupes tant d'infanterie que de cavalerie. Des Gaulois s'étoient établis près les embouchures du Borysthéne, appellé maintenant le Niéper, & avoient pris le nom de Bastarnes. Cette nation n'étoit accoutumée ni à labourer la terre, ni à nourrir des troupeaux, ni à faire le commerce : elle vivoit de guerre, & vendoit ses services aux peuples qui vouloient l'emploier. Après qu'ils auroient passé le Danube, Philippe devoit les établir à la place des Dardaniens qu'il avoit résolu de détruire absolument, parce que, comme ils étoient très-voisins de la Macédoine, ils ne manquoient pas d'y faire des irruptions dès qu'ils en trouvoient l'occasion favorable. Les Bastarnes, laissant leurs femmes & leurs enfans dans ce nouvel établissement, devoient passer en Italie pour s'enrichir du butin opulent qu'ils espéroient y faire. Quel que dût être le succès, Philippe comptoit y trouver de

AN. M. 3816.
AV. J.C. 178.
Liv. lib. 40. n. 57. 58.
Oros. lib. 4. cap. 10.


2304



HISTOIRE ANCIENNE

TOME NEUVIEME.

alliance avec Perſée, & encore moins de rompre avec les Romains, mais ſimplement de changer un Décret auquel les injuſtices de Philippe pouvoient avoir donné lieu, mais que Perſée ſon fils, qui n'y avoit eu aucune part, ne méritoit point certainement. Que ce Prince lui-même comptoit bien, qu'en cas de guerre contre les Romains, la Ligue ne manqueroit pas de ſe déclarer pour eux. Mais, ajoutoit-il, pendant que la paix ſubſiſte, ſi l'on ne veut pas faire ceſſer entiérement les haines & les diſſenſions, n'eſt-il pas raiſonnable qu'au moins on les ſuſpende & qu'on les laiſſe dormir pour un tems?

On ne finit rien dans cette aſſemblée. Comme on avoit trouvé mauvais que le Roi ſe fût contenté de lui adreſſer ſimplement une lettre, il envoia depuis des Ambaſſadeurs pour l'aſſemblée qui avoit été convoquée à Mégalopolis. Mais ceux qui craignoient de choquer Rome, firent tant qu'on refuſa de leur donner audience.

Les Ambaſſadeurs que le Sénat avoit
M. 3831. envoiés en Macédoine, marquérent à leur
J.C. 173. retour qu'ils n'avoient pu approcher du
v. lib. 42. -5. 6. Roi, ſous prétexte tantôt qu'il étoit abſent, tantôt qu'il étoit incommodé:

double prétexte également faux. Qu'au reste il leur avoit paru clairement que tout se préparoit à la guerre, & qu'il faloit s'attendre qu'elle éclateroit au premier jour. Ils rendirent compte aussi de l'état où ils avoient trouvé l'Etolie, agitée de discordes intestines, que l'acharnement des deux partis opposés portoit à des excès furieux, sans que leur autorité eût pu rapprocher & adoucir ceux qui en étoient les chefs.

Comme à Rome on s'attendoit à la guerre contre la Macédoine, on commença à s'y préparer par les cérémonies de religion, qui, chez les Romains, précédoient toujours les déclarations de guerre : c'est-à-dire par l'expiation des prodiges, & par divers sacrifices qu'on offroit aux dieux.

Marcellus étoit un des Ambassadeurs que le Sénat avoit envoiés dans la Gréce. Après avoir pacifié, autant qu'il étoit possible, les troubles de l'Etolie, il passa dans le Péloponnése, où il avoit fait convoquer l'assemblée des Achéens. Il loua extrémement leur zéle, d'avoir constamment soutenu le Décret qui défendoit tout commerce avec les Rois de Macédoine. C'étoit déclarer ouvertement ce que les Romains pensoient à l'égard de Persée.

Ce Prince ne cessoit de solliciter les villes de la Gréce par de fréquentes ambassades, & par de magnifiques promesses qui passoient de beaucoup ses forces. On y étoit assez porté d'inclination pour lui, & beaucoup plus que pour Euméne, quoique ce dernier eût rendu de grands services à la plupart de ces villes, & que celles qui faisoient partie de son domaine n'eussent pas voulu changer leur condition avec les villes qui étoient entiérement libres. Il n'y avoit cependant nulle comparaison à faire entre ces deux Princes pour le caractére & pour les mœurs. Persée étoit absolument décrié pour ses crimes & pour sa cruauté. On l'accusoit d'avoir tué sa femme de sa propre main depuis la mort de son pere, de s'être défait secrettement d'Apelle, du ministére duquel il s'étoit servi pour faire périr son frere, & d'avoir commis beaucoup d'autres meurtres tant au dedans qu'au dehors de son roiaume; au lieu qu'Euméne s'étoit rendu recommandable par sa tendresse pour ses freres & ses proches, par la justice avec laquelle il gouvernoit ses sujets, & par son penchant généreux à faire du bien & à rendre service aux autres. Malgré cette différence de caractére on lui préféroit

Persée, soit que l'ancienne grandeur des Rois de Macédoine leur inspirât du mépris pour un Etat dont l'origine étoit toute récente & qu'ils avoient vû naître, soit que les Grecs aspirassent à quelque changement, soit enfin parce qu'ils étoient bien aises d'avoir en lui un appui qui tînt en respect les Romains.

Persée s'appliqua en particulier à rechercher l'amitié des Rhodiens, & à les détacher du parti de Rome. C'étoit de Rhodes qu'étoit partie Laodice fille de Séleucus pour aller partager le trône de Macédoine avec Persée en l'épousant. Les Rhodiens lui avoient équipé la flote la plus brillante qu'il soit possible d'imaginer. Persée en avoit fourni les matériaux, & jusqu'aux soldats & aux matelots qui lui avoient amené Laodice, tous reçurent de lui un ruban d'or. Un jugement que Rome prononça en faveur des Lyciens contre ceux de Rhodes, avoit extrêmement irrité ceux-ci. Persée tâcha de profiter de leur indisposition contre Rome pour se les attacher.

Polyb. Le. 60. 61.

Les Romains n'ignoroient pas les mesures que prenoit Persée pour gagner les peuples & les villes de la Gréce. Euméne vint exprès à Rome achever de les éclaircir. On l'y reçut avec toutes les marques

An. M. Av. J.C. Liv. lil n. 11-14

de distinction possibles. Il déclara, qu'outre le désir de venir rendre ses hommages aux dieux & aux hommes à qui il étoit redevable d'un établissement qui ne lui laissoit rien à souhaiter, il avoit exprès entrepris ce voiage pour avertir en personne le Sénat d'aller au devant des entreprises de Persée. Que ce Prince avoit hérité de la haine de Philippe son pere contre les Romains, aussi bien que de son sceptre, & qu'il n'omettoit rien pour se préparer à une guerre qu'il croioit lui être échue comme par droit de succession. Que la longue paix dont la Macédoine avoit joui lui fournissoit de nombreuses troupes & très-vigoureuses: qu'il avoit un riche & puissant roiaume: qu'il étoit lui-même dans la fleur de l'âge, plein d'ardeur pour les expéditions militaires, dont il avoit fait l'apprentissage sous les yeux & sous la conduite de son pere, & où il s'étoit depuis fort exercé en diverses entreprises contre ses voisins. Qu'il étoit fort considéré dans les villes de la Gréce & de l'Asie, sans qu'on pût bien dire par quelle sorte de mérite il avoit acquis ce crédit, si ce n'est que sa haine pour les Romains lui en tenoit lieu. Qu'il n'avoit pas moins d'autorité chez de puissans Rois. Qu'il avoit épousé

mariage à Prusias. Qu'il avoit sû s'attacher les Béotiens, nation fort belliqueuse, que son pere n'avoit jamais pu gagner; & que sans l'opposition de quelques particuliers affectionnés aux Romains, il avoit été tout prêt de renouer commerce avec la Ligue Achéenne. Que c'étoit à Persée que les Etoliens, dans leurs troubles domestiques, s'étoient adressés pour lui demander du secours, & non aux Romains. Que, soutenu par de si puissans alliés, il faisoit par lui-même des préparatifs de guerre, qui le mettoient en état de se passer de secours étrangers. Qu'il avoit trente mille hommes de pié, cinq mille chevaux; des vivres pour dix ans: qu'outre les revenus immenses qu'il tiroit chaque année des mines, il avoit de quoi stipendier pendant un pareil nombre d'années dix mille hommes de troupes étrangéres, sans compter celles du pays. Qu'il avoit amassé dans ses arsenaux des armes pour équiper trois armées aussi grosses que celle qu'il avoit actuellement; & que quand la Macédoine seroit hors d'état de lui fournir des troupes, il avoit à sa disposition la Thrace, qui étoit une pépiniére d'hommes inépuisable. Eumène ajouta,

qu'il n'avançoit rien ici sur de simples conjectures, mais sur la connoissance certaine qu'il avoit prise des faits par d'exactes informations. » Au reste, dit-» il en finissant, après m'être acquitté » d'un devoir que mon respect & ma » reconnoissance pour le peuple Romain » m'imposoient, & avoir, s'il est permis » de parler ainsi, délivré ma conscience; » il ne me reste qu'à prier les dieux & les » déesses de vous inspirer les pensées & » les desseins qui conviennent à la gloire » de votre Empire, & à la sureté de vos » alliés & de vos amis, dont le salut dé-» pend du vôtre. «

Ce discours toucha fort les Sénateurs. On ne sut point pour le présent ce qui s'étoit passé dans le Sénat, sinon que le Roi Euméne y avoit parlé, & rien ne transpira au dehors, tant on gardoit un secret inviolable dans les délibérations de cette auguste assemblée.

On donna quelques jours après audience aux Ambassadeurs du Roi Persée. Ils trouvérent le Sénat fort prévenu contre leur Maître; & celui d'entr'eux qui portoit la parole, il s'appelloit Harpale, aigrit encore les esprits par son discours. Il dit que Persée souhaitoit qu'on le crût sur sa parole, lorsqu'il déclaroit n'avoir

ien dit ni fait qui ressentît l'ennemi. Qu'au reste, s'il s'appercevoit qu'on cherchât opiniâtrément contre lui un sujet de guerre, il sauroit bien se défendre avec courage. Que le sort des armes est toujours hazardeux, & l'événement de la guerre incertain.

Les villes de la Gréce & de l'Asie, inquiétes de l'effet que ces Ambassades produiroient à Rome, y avoient aussi envoié des Députés sous différens prétextes; les Rhodiens sur tout, qui se doutoient bien qu'Euméne les auroit mêlés dans les accusations qu'il avoit formées contre Persée, & ils ne se trompoient pas. Dans une audience qui leur fut accordée, ils s'emportérent contre Euméne, en lui reprochant qu'il avoit soulevé la Lycie contre les Rhodiens, & qu'il s'étoit rendu plus insupportable à l'Asie qu'Antiochus même. Ce discours fit plaisir aux peuples de l'Asie qui favorisoient sous main Persée, mais déplut fort au Sénat, & n'eut d'autre effet que de rendre les Rhodiens suspects, & de faire considérer davantage Euméne par cette espéce de conspiration qu'on voioit se former contre lui. On le renvoia comblé d'honneurs & de présens.

ib. 42. 9. Harpale étant retourné en Macédoine avec le plus de diligence qu'il lui fut possible, raporta à Persée qu'il avoit laissé les Romains dans la disposition de ne pas tarder longtems à lui déclarer la guerre. Le Roi n'en étoit pas fâché, se croiant en état, avec les grands préparatifs qu'il avoit faits, de la soutenir avec succès. Il en vouloit sur tout à Euméne, par qui il soupçonnoit que Rome avoit été instruite de toutes ses démarches les plus secrettes, & ce fut contre lui qu'il commença à se déclarer, non par la voie des armes, mais par celle du crime & de la trahison. Il aposta Evandre de Créte Général de ses troupes auxiliaires, & trois Macédoniens qui lui avoient déja prété leur ministére en pareille occasion, pour assassiner ce Prince. Persée savoit qu'il se préparoit à faire un voiage à Delphes. Il adressa les assassins à une femme de condition nommée Praxo, chez qui il avoit logé lorsqu'il avoit été à Delphes. Ils se mirent en embuscade dans un défilé si étroit, que deux hommes n'y pouvoient passer de front. Quand le Roi y fut arrivé, les assassins, d'une hauteur où ils s'étoient placés, roulérent contre lui deux grosses pierres, dont l'une lui tomba sur la tête, & le jetta

par terre ſans connoiſſance, & l'autre le bleſſa conſidérablement à l'une des épaules ; puis ils l'accablérent encore d'une grêle de moindres pierres. Tous ceux qui l'accompagnoient prirent la fuite, excepté un ſeul qui demeura pour le ſecourir. Les aſſaſſins, comptant le Roi pour mort, s'enfuirent au haut du mont Parnaſſe. Ses Officiers étant revenus, le trouvérent ſans mouvement, & preſque ſans vie. Quand enfin il fut un peu revenu à lui, on le tranſporta à Corinthe, & delà dans l'île d'Egine, où l'on travailla à le panſer de ſes bleſſures ; mais avec tant de ſecret, que perſonne n'étoit admis dans ſa chambre, ce qui donna lieu de croire qu'il étoit mort. Le bruit s'en répandit juſques dans l'Aſie. Attale le crut trop facilement pour un bon frere, & ſe comptant déja pour Roi, ſongea à épouſer la veuve. Euméne à la premiéré entrevûe, ne put s'empêcher de lui en faire quelques légers reproches, quoiqu'il eût réſolu d'abord de diſſimuler cette imprudence.

Perſée avoit tenté en même tems contre lui la voie du poiſon par le moien de Rammius, qui avoit fait un voiage en Macédoine. C'étoit un riche citoien de Brunduſe, qui recevoit chez lui tous les

Généraux Romains, tous les Seigneurs étrangers, & même les Princes qui passoient par cette ville. Le Roi lui mit entre les mains un poison très subtil pour le donner à Euméne quand il le recevroit chez lui. Rammius n'avoit osé refuser cette commission, quelque horreur qu'il en eût, de peur que le Roi ne fît sur lui l'essai de ce breuvage; mais il étoit parti bien résolu de ne la point exécuter. Aiant appris que Valére, qui revenoit de son Ambassade en Macédoine, étoit à Chalcis, il alla l'y trouver, lui découvrit tout, & le suivit à Rome. Valére amenoit aussi avec lui Praxo, chez qui les assassins avoient logé à Delphes. Quand le Sénat eut entendu ces deux témoins, il ne délibéra plus, après de si noirs complots, s'il falloit déclarer la guerre à un Prince qui emploioit les assassinats & les poisons pour se défaire de ses ennemis, & prit cependant toutes les mesures nécessaires pour réussir dans cette importante entreprise.

Deux ambassades qui arrivérent dans ce même tems à Rome, firent grand plaisir au Sénat. La premiére étoit de la part d'Ariarathe roi de Cappadoce, cinquiéme du même nom. Il envoioit à Rome son fils qu'il destinoit à lui suc-

céder, pour y être élevé dès sa plus tendre enfance dans les principes des Romains, & pour s'y former au grand art de régner par la conversation & l'étude des grands hommes qu'il y verroit; & il prioit le peuple Romain de vouloir bien lui tenir lieu de pere & de tuteur. Le jeune Prince fut reçu avec toutes les marques de distinction qu'on pouvoit desirer, & le Sénat lui fit préparer aux dépens du public pour lui & pour sa suite une maison convenable. L'autre ambassade étoit des Thraces, qui demandoient de faire alliance & amitié avec les Romains.

Dès qu'Euméne fut entiérement rétabli, il se rendit à Pergame; & travailla aux préparatifs de la guerre avec une application que le nouveau crime de son ennemi rendoit plus vive & plus ardente que jamais. Le Sénat lui envoia des Ambassadeurs pour le complimenter sur l'extrême danger qu'il venoit d'éviter. Il en fit partir aussi pour confirmer les Rois amis dans l'alliance ancienne avec le peuple Romain.

Le Sénat en avoit envoié d'autres vers Persée, pour lui porter ses plaintes, & lui demander satisfaction. Voiant qu'ils ne pouvoient obtenir d'audience pendant

Liv. lib. 42 n. 25-27.

plusieurs jours, ils partirent pour retourner à Rome. Le Roi les fit appeller. Ils lui représentérent que le Traité conclu avec Philippe son pere*, & renouvellé depuis avec lui-même, portoit en termes exprès qu'il ne pourroit faire la guerre hors de son roiaume, ni attaquer les Alliés du peuple Romain. Ils lui rapportérent ensuite toutes ses contraventions à ce Traité, & le sommérent de restituer aux alliés tout ce qu'il leur avoit enlevé de force. Le Roi ne leur répondit que par des emportemens & des injures, se plaignant de l'avarice & de l'orgueil des Romains qui traitoient les Rois avec une hauteur insupportable, & prétendoient leur faire la loi comme à des esclaves. Les Ambassadeurs lui demandant une réponse positive, il les remit au lendemain, voulant la leur donner par écrit. Elle portoit, » Que le Traité » conclu avec son pere ne le regardoit » point. Que s'il l'avoit accepté, ce n'é» toit point qu'il l'approuvât, mais parce » qu'il n'avoit pas pu faire autrement, » n'étant pas encore bien affermi sur le » trône. Que si les Romains vouloient » songer à un nouveau Traité, & pro» poser des conditions raisonnables, il délibéreroit sur ce qu'il auroit à faire. «

jours. De retour à Rome, ils ren-
t compte de tout ce qui s'étoit passé
leur ambassade, & ajoutérent qu'ils
ent remarqué dans toutes les villes
Macédoine par où ils avoient passé,
ı travailloit fortement aux prepara-
le la guerre.

es Ambassadeurs qu'on avoit envoiés
les Rois alliés, raportérent qu'ils
nt trouvé Euméne en Asie, Antio-
en Syrie, Ptolémée en Egypte, bien
sés pour le peuple Romain, & prêts
re tout ce qu'il souhaiteroit d'eux.
e les avoit tous sollicités de se join-
lui, mais inutilement. Le Sénat ne
ıt point accorder d'audience aux
assadeurs de Gentius roi d'Illyrie,
é d'être d'intelligence avec Persée;
remit à entendre ceux des Rhodiens,
'étoient aussi rendus suspects, quand

.rer une flote de cinquante galéres pour .la Macédoine, & de la faire partir au plutôt avec des troupes: ce qui fut exécuté sans délai.

M. 3833. .C. 171. .lib. 42. 8-30. & On nomma pour Consuls P. Licinius Crassus, & C. Cassius Longinus. La Macédoine échut par le sort à Licinius.

Non seulement Rome & l'Italie, mais tous les Rois & toutes les villes tant de l'Europe que de l'Asie avoient les yeux tournés sur les deux puissans peuples qui alloient entrer en guerre.

Euméne étoit animé par une ancienne haine contre Persée, & encore plus par le nouveau crime qui lui avoit presque arraché la vie dans son voiage à Delphes.

Prusias Roi de Bithynie avoit résolu de ne point prendre de parti, & d'attendre l'événement. Il se flatoit que les Romains n'exigeroient pas qu'il prît les armes en leur faveur contre le frere de sa femme; & il espéroit, si Persée étoit vainqueur, que ce Prince se laisseroit aisément fléchir aux priéres de sa sœur.

Ariarathe roi de Cappadoce, outre qu'il avoit promis en son nom du secours aux Romains, se tenoit inviolablement attaché, soit pour la guerre soit pour la paix, au parti que suivoit Euméne, depuis qu'il avoit contracté avec lui af-

mité en lui donnant sa fille en mariage.

Antiochus songeoit à s'emparer de l'Egypte, comptant sur la foiblesse du Roi pupille, & sur l'indolence & la lâcheté de ses Tuteurs, & s'imaginoit avoir trouvé un prétexte plausible de faire la guerre à ce Prince en lui disputant la Célé-Syrie, & que les Romains, occupés à la guerre de Macédoine, n'apporteroient point d'obstacle à ses desseins ambitieux. Cependant il avoit déclaré au Sénat par ses Ambassadeurs qu'il avoit absolument disposé de toutes ses forces & de toutes ses troupes, & avoit répété la même promesse aux Ambassadeurs que Rome lui avoit envoiés.

Ptolémée, à cause de la foiblesse de son âge, n'étoit pas en état de disposer de lui-même. Ses Tuteurs se préparoient à la guerre contre Antiochus pour s'assurer la Célé-Syrie, & promettoient tout aux Romains pour la guerre de Macédoine.

Masinissa aidoit les Romains de blé, de troupes, d'éléphans; & il songeoit à envoier à cette guerre son fils Misagéne. Voici quel étoit son plan, & ses vûes politiques. Masinissa songeoit à s'emparer du territoire des Carthaginois. Si les Romains étoient vainqueurs, il comptoit

ne pouvoir pas exécuter ce projet, parce que les Romains ne souffriroient jamais qu'il poussât à bout les Carthaginois: en ce cas, il faisoit donc état de demeurer tel qu'il étoit. Si au contraire la puissance Romaine, qui seule, par politique, l'empêchoit d'étendre ses conquêtes, & qui soutenoit alors Carthage, venoit à succomber, il comptoit se rendre maître de toute l'Afrique.

Gentius roi d'Illyrie n'avoit réussi qu'à se rendre très suspect aux Romains, sans savoir néanmoins lui-même encore quel parti il devoit suivre; & il paroissoit que ce seroit par caprice & par boutade qu'il s'attacheroit aux uns ou aux autres, plutôt que par un plan fixe ou par un dessein suivi.

Pour Cotys de Thrace, roi des Odryses, il s'étoit déclaré ouvertement pour les Macédoniens.

Telle étoit la disposition des Rois à l'égard de la guerre de Macédoine. Pour ce qui regarde les peuples & les villes libres, presque par tout la populace panchoit du côté du Roi & des Macédoniens. Les sentimens des principaux qui dominoient chez ces peuples & dans ces villes étoient partagés comme en trois classes. Quelques-uns se livroient si bassement

bassement aux Romains, que par ce dévouement aveugle ils perdoient parmi leurs citoiens tout crédit & toute autorité : & de ceux-là, peu étoient touchés de la justice du gouvernement Romain ; le grand nombre n'envisageoient que leur propre intérêt, persuadés qu'ils auroient du crédit dans leurs villes à proportion des services qu'ils rendroient aux Romains. La seconde classe étoit de ceux qui étoient absolument livrés au Roi, les uns, parce que leurs dettes & le mauvais état de leurs affaires leur faisoient souhaiter le changement ; les autres, parce que leur caractére vain & fastueux s'accommodoit davantage de la pompe qui régne dans la Cour des Rois, & dont Persée se piquoit. Une troisiéme classe, & c'étoit la plus sensée & la plus prudente, s'il eût falu prendre nécessairement parti, auroit préféré les Romains aux Rois : mais si la chose eût été laissée à son choix, elle auroit souhaité qu'aucun des deux partis ne devînt plus puissant en opprimant l'autre, mais que conservant une sorte d'égalité & d'équilibre ils demeurassent toujours entr'eux en paix : parce qu'alors, l'un des deux partis prenant la protection des villes foibles qu'on voudroit opprimer, rendroit leur con-

dition bien plus tranquille & plus a
Dans cette eſpéce de neutralité ind
ils regardoient comme d'un lieu ſ
combats & les dangers de ceux
avoient pris parti pour les uns ou
les autres.

Les Romains, après avoir, ſelo
coutume, ſatisfait à tous les devc
la religion, avoir offert aux dieu
priéres publiques & des ſacrifice
leur avoir fait des vœux pour l'h
ſuccès de l'entrepriſe à laquelle ils
paroient depuis longtems, déclarér
forme la guerre à Perſée roi de
doine, s'il ne donnoit une prompt
faction ſur divers griefs qu'on lui
déja expliqués plus d'une fois.

Dans le même tems ſurvinrer
Ambaſſadeurs de ſa part, qui dire
le Roi leur maître étoit fort étonné
eût fait paſſer des troupes en Macé
& qu'il étoit prêt de donner au
toutes les ſatisfactions qu'on exige
lui. Comme on ſavoit que Perſ
cherchoit qu'à gagner du tems, o
répondit que le Conſul Licinius
roit bientôt avec ſon armée en
doine, & que ſi le Roi demand
paix de bonne foi, il pourroit
voier ſes Ambaſſadeurs ; mais q



songeât plus à en faire venir en Italie, où ils ne seroient plus reçus: & pour ceux-ci, ils eurent ordre d'en sortir avant douze jours.

Les Romains n'omettoient rien de tout ce qui pouvoit contribuer au succès de leurs entreprises. Ils envoiérent de tous côtés des Ambassadeurs vers la plupart de leurs alliés, pour animer & fortifier ceux qui leur étoient constamment attachés, pour déterminer ceux qui étoient flotans & incertains, & pour intimider ceux qui paroissoient mal disposés.

Liv. lii n. 37-4 Polyb. gat. 63.

Pendant qu'ils étoient à Larisse en Thessalie, il y arriva des Ambassadeurs de Persée, qui avoient ordre de s'adresser à Marcius l'un des Ambassadeurs Romains, de le faire ressouvenir de l'ancienne liaison & amitié que le pere de ce Romain avoit eue avec le Roi Philippe, & de lui demander une entrevûe avec leur Maître. Marcius répondit, qu'effectivement son pere lui avoit souvent parlé de l'amitié & de l'hospitalité qui le lioit avec Philippe, & il marqua pour l'entrevûe un endroit près du fleuve Pénée. Ils s'y rendirent peu de jours après. Le Roi avoit un grand cortége, & étoit environné d'une foule de grands Sei-

gneurs & de Gardes. Les Ambaſſadeurs n'étoient pas moins bien accompagnés plusieurs des citoiens de Lariſſe & de Députés des villes qui s'y étoient rendu s'étant fait un devoir de les ſuivre, & étant bien aiſes de raporter chez eux c qu'ils auroient vû & entendu. On étoi curieux d'aſſiſter à cette entrevûe d'u grand Roi & des Ambaſſadeurs du plu puiſſant peuple de la terre.

Après quelques difficultés qui inter vinrent ſur le cérémonial, & qui furen bientôt levées à l'avantage du Romai qui eut les honneurs, ils s'abouchérent L'abord fut fort gracieux de part & d'au tre. Ils ne ſe traitérent point comme en nemis, mais plutôt comme des amis lié par le droit ſacré de l'hoſpitalité. Mar cius, qui prit le premier la parole, com mença par s'excuſer ſur la triſte néceſſit où il ſe trouvoit de faire des reproche à un Prince pour qui il avoit une grand conſidération. Il déduiſit enſuite fort a long tous les ſujets de plainte que l peuple Romain formoit contre lui, & les différentes atteintes qu'il avoit don nées aux Traités. Il inſiſta beaucoup ſu l'attentat commis contre Euméne, & l finit en témoignant qu'il déſiroit que l Roi pût lui fournir de bonnes raiſons



à le mettre en état de plaider sa cause & de le justifier devant le Sénat.

Persée, après avoir coulé légérement sur le fait d'Euméne, qu'il paroissoit étonné qu'on osât lui imputer sans aucunes preuves plutôt qu'à tant d'autres ennemis qu'avoit ce Prince, descendit dans un grand détail, & répondit le mieux qu'il lui fut possible à tous les chefs d'accusation formés contre lui. « Ce » que je puis assurer, dit-il en finissant, » c'est que ma conscience ne me reproche » point d'avoir fait sciemment & de » propos délibéré aucune faute contre » les Romains; & si j'en ai commis quel» qu'une par inattention, averti comme » je viens de l'être, je puis me corriger. » Je n'ai rien fait certainement qui mé» rite qu'on me poursuive avec une haine » opiniâtre comme vous faites, & comme » si j'étois coupable de crimes énormes & » atroces, qui ne peuvent s'expier ni se » pardonner. C'est bien sans fondement » qu'on vante la clémence & la bonté

a Conscius mihi sum, nihil me scientem deliquisse; &, si quid fecerim imprudentia lapsus, corrigi me & emendari castigatione hac posse. Nihil certè insanabile, nec quod bello & armis persequendum esse censeatis, commisi: aut frustra clementiæ gravitatisque vestræ fama vulgata per gentes est, si talibus de caussis, quæ vix querela & expostulatione dignæ sunt, arma capitis, & regibus sociis bella infertis. *Liv.*

ſeulement pour les mettre en garniſon dans Chalcis, juſqu'à ce que l'armée Romaine paſſât en Gréce, & ils y furent envoiés ſur le champ. Marcius & Atilius, aiant terminé les affaires de la Gréce, retournérent à Rome au commencement de l'hiver.

Liv. lib. 42. 45-4. Pol. b. Leat. 64-68.

Vers le même tems Rome envoia encore de nouveaux Commiſſaires vers les îles de l'Aſie les plus conſidérables, pour les exhorter à lui donner un puiſſant ſecours dans la guerre contre Perſée. Les Rhodiens ſe ſignalérent dans cette occaſion. Hégéſiloque, qui pour lors étoit Prytane, (on appelloit ainſi le premier Magiſtrat) avoit préparé les eſprits, & avoit repréſenté qu'il faloit effacer par des actions, & non ſimplement par des paroles, toutes les mauvaiſes impreſſions qu'Euméne avoit tâché d'inſpirer aux Romains ſur leur fidélité. Ainſi, à l'arrivée des Ambaſſadeurs, ils leur montrérent une flote de quarante galéres toute équipée, & prête à ſe mettre en mer au premier ordre. Une ſurpriſe ſi agréable fit un grand plaiſir aux Romains, qui s'en retournérent extrêmement contens d'un zêle ſi marqué, qui avoit même prévenu leurs demandes.

Perſée, en conſéquence de ſon entre-

vûe avec Marcius, envoia des Ambassadeurs à Rome pour y traiter de ce qui avoit été proposé dans cette Conférence. Il chargea d'autres Ambassadeurs de lettres pour Rhodes & pour Byzance, dans lesquelles il exposoit ce qui s'étoit passé dans l'entrevûe, & déduisoit fort au long les raisons sur lesquelles son droit étoit appuié. Il exhortoit en particulier les Rhodiens à demeurer en repos, & à attendre en simples spectateurs quel parti prendroient les Romains. « Si malgré les » Traités qui ont été faits entre nous, » ils m'attaquent, vous serez, leur di» soit-il, les médiateurs entre les deux » peuples. Tout le monde est intéressé à » les voir vivre en paix, mais il ne sied » à personne plus qu'à vous de travailler » à les réunir. Défenseurs, non seulement » de votre liberté, mais encore de celle » de toute la Gréce, plus vous avez de » zêle & d'ardeur pour un si grand bien, » plus vous devez vous mettre en garde » contre quiconque auroit ou pourroit » vous inspirer des sentimens contraires. » Vous [a] sentez assez que c'est réduire les

a Cùm ceterorum id interesse, tum præcipuè Rhodiorum, quo plus inter alias civitates dignitate atque opibus excellant, quæ serva atque obnoxia fore, si nullus aliò sit quàm ad Romanos respectus. *Liv.*

» Grecs dans une véritable servitude ;
» que de les faire dépendre d'un seul
» peuple, sans leur laisser d'autre re-
» cours. « On reçut poliment les Ambas-
sadeurs, mais la réponse fut, qu'en cas
de guerre on prioit le Roi de ne point
compter sur les Rhodiens ; & de ne leur
rien demander qui pût troubler l'alliance
qu'ils avoient faite avec les Romains. Les
mêmes Ambassadeurs passérent aussi en
Béotie, où ils n'eurent pas beaucoup
plus de contentement, si ce n'est de la
part de quelques petites villes, qui se sé-
parérent des Thébains pour embrasser
le parti du Roi.

ronée & iarte.

Marcius & Atilius étant de retour à
Rome, rendirent compte au Sénat de
leur Commission. Ce qu'ils firent valoir
sur tout, fut la ruse & l'artifice avec le-
quel ils avoient trompé Persée, en lui
accordant une tréve qui le mettoit hors
d'état de commencer dès lors la guerre
avec avantage comme il le pouvoit, &
qui donnoit aux Romains le tems d'a-
chever entiérement leurs préparatifs, &
de se mettre en campagne. Ils n'ou-
blioient pas l'adresse avec laquelle ils
avoient dissipé l'Assemblée générale des
Béotiens, pour les empêcher de s'unir à
la Macédoine d'un commun consente-
ment.



plus grande partie du Sénat leur fût bon gré d'une conduite si sage à leur goût, qui marquoit une profonde politique, & une dextérité non commune à manier les affaires. Mais les anciens, imbus d'autres principes, & qui s'en tenoient aux maximes antiques, dirent qu'ils ne connoissoient point ici le caractére Romain. Que leurs ancêtres, comptant plus sur le vrai courage que sur la ruse, avoient coutume de faire la guerre ouvertement, & non par des souterrains : qu'il faloit laisser ces indignes artifices aux Carthaginois & aux Grecs, chez qui il étoit plus glorieux de tromper l'ennemi, que de le vaincre à force ouverte. Qu'à la vérité quelquefois la ruse, dans le moment même, paroissoit mieux réussir que le courage : mais qu'une victoire remportée hautement dans un combat où l'on mesuroit de près ses forces, & que l'ennemi ne pouvoit attribuer ni au hazard ni à la tromperie, étoit d'une durée beaucoup plus stable, parce qu'elle laissoit dans les esprits une conviction intime de la supériorité de force & de courage de la part du vainqueur.

Malgré ces remontrances des anciens, qui ne pouvoient goûter ces nouvelles

maximes de politique, la partie du Sénat qui préféroit l'utile à l'honnête l'emporta ici de beaucoup, & la conduite des deux Commissaires fut approuvée. Marcius fut envoié de nouveau avec quelques galéres dans la Gréce, pour y régler les affaires sur le pié qu'il jugeroit à propos; & Atilius dans la Thessalie, pour s'emparer de Larisse, dans la crainte qu'à l'échéance de la tréve, Persée ne se rendît maître de cette importante place qui étoit la capitale du pays. On envoia aussi Lentulus à Thébes, pour veiller sur la Béotie.

Quoiqu'à Rome on fût déterminé à faire la guerre contre Persée, le Sénat donna audience à ses Ambassadeurs. Ils répétérent les mêmes choses qui avoient été dites dans l'entrevûe avec Marcius, & tâchérent de justifier leur Maître principalement sur l'attentat qu'on l'accusoit d'avoir commis sur la personne d'Euméne. On les écouta peu favorablement, & le Sénat leur ordonna, & à tous les Macédoniens qui étoient à Rome, de sortir incessamment de la ville, & de l'Italie dans trente jours. Le Consul Licinius, qui devoit commander en Macédoine, eut ordre de se préparer à partir au plutôt avec son armée. Le Préteur Lucré-



tius, qui avoit le commandement de la flote, partit avec quarante-cinq galéres; & se rendit le cinquiéme jour de Naples dans la Céphallénie, où il attendit l'arrivée des troupes de terre.

§. II.

Le Consul Licinius & le Roi Persée se mettent en campagne. Ils campent l'un & l'autre près du fleuve Pénée, mais à quelque distance. Combat de cavalerie, où Persée remporte un avantage considérable, dont il profite mal. Il songe à faire la paix, & n'y peut réussir. Les armées de part & d'autre entrent en quartiers d'hiver.

LE CONSUL Licinius, après avoir offert ses vœux aux dieux dans le Capitole, partit de Rome revêtu d'une cotte-d'armes selon la coutume. Le départ des Consuls, dit Tite-Live, se fait toujours avec une grande solennité & un concours incroiable, sur tout quand il s'agit d'une guerre importante & contre un puissant ennemi. Outre l'intérêt que chaque particulier peut prendre à la gloire du Consul qui part, les citoiens sont attirés à ce spectacle par la curiosité de voir le Général à la prudence & au courage du-

AN. M. Av. J. C. *Liv. li n.* 49-6

quel ils confient le sort de la République. Mille pensées inquiétantes s'offrent alors à l'esprit sur le succès de la guerre qui est toujours douteux & incertain. On se représente les défaites arrivées par l'ignorance & la témérité des Généraux, & au contraire les victoires qu'on a dûes à leur prudence & à leur courage. « Qui des » mortels, dit-on, peut savoir quel sera » le sort d'un Consul qui est près de son » départ, & si on le verra, de retour » avec son armée victorieuse, montrer » en triomphe à ce même Capitole d'où » il est parti après y avoir offert ses priè» res aux dieux; ou si peut-être cette joie » ne sera point pour les ennemis ? « La gloire ancienne des Macédoniens, celle de Philippe qui s'étoit rendu célébre sur tout par la guerre qu'il avoit faite contre les Romains, augmentoient beaucoup la réputation de Persée; & l'on savoit, que depuis qu'il étoit monté sur le trône, on s'étoit toujours attendu à voir éclater la guerre de sa part. Pleins de ces pensées, les citoiens conduisirent en foule le Consul hors de la ville. C. Claudius & Q. Mucius, qui tous deux avoient été Consuls, ne crurent pas se dégrader en servant dans son armée en qualité de Tribuns des soldats, (comme qui diroit,

& deux Manlius Acidinus. Le Consul se rendit avec eux à Brunduse, où étoit le rendez-vous de l'armée ; & aiant passé la mer avec toutes ses troupes, il arriva à Nimphée sur les terres des Apolloniates.

Peu de jours auparavant Persée, sur le raport des Ambassadeurs revenus de Rome, qui assuroient qu'il ne restoit plus aucune espérance de paix, tint un grand Conseil. Les avis y furent partagés. Quelques-uns croioient qu'il faloit, ou paier un tribut si on l'exigeoit, ou céder une portion de son domaine si on l'y condannoit ; en un mot souffrir pour obtenir la paix, tout ce qui seroit supportable, plutôt que d'exposer sa personne & son roiaume au danger de périr absolument. Que si on lui laissoit une partie de son roiaume, le tems & l'occasion pourroient lui faire naître des conjonctures favorables, qui le mettroient en état, non seulement de recouvrer tout ce qu'il auroit perdu, mais même de se rendre formidable à ceux qui maintenant faisoient trembler la Macédoine.

Le plus grand nombre étoit d'un sentiment bien différent. Ils soutenoient

que, pour peu qu'il cédât, il fal
résoudre à perdre tout son roiaume
ce n'étoit pas l'argent ni les terre
piquoient l'ambition des Romains:
aspiroient à la souveraineté & à l
mination. Qu'ils savoient que les
grands roiaumes & les plus puissan
pires étoient sujets à bien des révolu
Qu'ils avoient humilié ou plutôt
Carthage, sans envahir son domai
contentant de la tenir en respect p
voisinage de Masinissa. Qu'ils av
relegué Antiochus & son fils au de
mont Taurus. Qu'il n'y avoit plus
roiaume de Macédoine capable de
ombrage & de tenir tête aux Ron
Que la prudence demandoit que Pe
pendant qu'il en étoit encore le ma
examinât bien sérieusement en lui-m
s'il vouloit, en accordant aux Ror
tantôt une chose tantôt une autre, se
enfin dépouillé de toute sa puissa
chassé de ses Etats, & obligé de der
der comme par grace aux Romai
permission d'aller se confiner dans la
mothrace ou dans quelque autre île,
y passer le reste de ses jours dans le
pris & la misére, avec la douleu
survivre à sa gloire & à son empire
s'il n'aimoit pas mieux, armé comr



qu'il fût vainqueur, avoir la gloire de délivrer l'univers du joug des Romains. Qu'il n'étoit pas plus étonnant qu'on chassât les Romains de la Gréce, qu'il l'avoit été qu'on fît sortir Annibal de l'Italie. Convenoit-il d'ailleurs à Persée, après s'être opposé de toutes ses forces à son frere qui vouloit usurper le roiaume, de le céder lâchement à des étrangers qui cherchoient à lui en enlever la possession? Qu'enfin tout le monde convenoit qu'il n'y avoit rien de plus honteux que de céder l'empire sans résistance, & rien de plus louable que d'avoir tout mis en œuvre pour s'y maintenir.

Ce Conseil se tint à Pella, ancienne capitale de la Macédoine. *Puisque vous le jugez ainsi à propos*, dit le Roi, *faisons donc la guerre avec l'aide des dieux.* Il donna ordre en même tems à tous ses Généraux d'assembler leurs troupes à Citium, & il s'y rendit bien-tôt lui-même avec tous les Seigneurs de sa Cour & ses compagnies des Gardes, après avoir offert à Minerve surnommée Alcidéme une Hécatombe, c'est-à-dire un Sacrifice de cent beufs. Il y trouva l'armée toute

Ville de Macédoine.

assemblée. Elle montoit, en comptant les troupes étrangéres & celles du pays, à trente-neuf mille hommes de pié, dont à peu près la moitié composoit la phalange, & à quatre mille chevaux. On convenoit, que depuis l'armée qu'Alexandre le Grand avoit menée en Asie, nul Roi de Macédoine n'en avoit eu une si nombreuse.

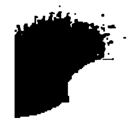
Il y avoit vingt-six ans que Philippe avoit fait la paix avec les Romains; & comme pendant tout ce tems-là la Macédoine avoit été tranquille & sans guerre considérable, il se trouvoit une nombreuse jeunesse en âge de porter les armes, qui avoit déja commencé à s'exercer & à se former dans les guerres que la Macédoine avoit eu à soutenir contre les Thraces ses voisins. D'ailleurs, Philippe en premier lieu, & après lui Persée, avoient depuis longtems formé le dessein de porter la guerre contre les Romains. C'est pourquoi, dans le tems dont nous parlons, tout se trouva prêt pour la commencer.

Persée, avant que de se mettre en campagne, crut devoir haranguer ses troupes. Il monta donc sur son trône, & de là aiant ses deux fils à ses côtés, il leur parla avec beaucoup de force. Il

commença par faire un long dénombrement de toutes les injustices que les Romains avoient commises à l'égard de son pere, lesquelles l'avoient engagé à prendre le parti de leur faire la guerre : mais une mort prématurée l'avoit empêché de mettre son dessein à exécution. Il ajouta, qu'aussitôt après la mort de Philippe, les Romains lui avoient envoié des Ambassadeurs, & qu'en même tems ils avoient fait passer des troupes en Gréce, pour en envahir les plus fortes places. Qu'ensuite, pour gagner du tems, ils l'avoient amusé pendant tout l'hiver par des entrevûes trompeuses & par une tréve simulée, sous le beau prétexte de travailler à une réconciliation. Il comparoit l'armée du Consul qui étoit actuellement en marche avec celle des Macédoniens, selon lui beaucoup supérieure à l'autre & pour le nombre des soldats, & pour le courage des troupes, & pour les provisions tant d'armes que de vivres, que son pere & lui avoient amassées avec des soins infinis pendant un grand nombre d'années. « Il ne vous reste donc,
» Macédoniens, leur dit-il en finissant,
» que de montrer maintenant le même
» courage que firent paroître vos ancê-
» tres, lorsqu'aiant domté toute l'Eu-

» rope ils passérent en Asie, ne ri
» d'autres bornes à leurs conquêt
» celles de l'univers. Aujourd'hui il
» git pas de porter vos armes ju
» fond des Indes, mais de vous «
» ver vous-mêmes dans la possessi
» roiaume de Macédoine. Quand l
» mains attaquérent mon pere, il
» vrirent cette guerre injuste du sp
» prétexte de rétablir la Gréce da
» ancienne liberté : maintenant ils
» prennent à front découvert de i
» en servitude la Macédoine. Ce fie
» ple ne peut souffrir que l'Empi
» main ait pour voisin aucun Ro
» laisser des armes entre les mains
» cune nation belliqueuse. Car
» doutez point, si vous refusez de l
» guerre, & que vous vouliez vou
» mettre aux ordres de ces maîtr
» gueilleux, il faut vous résoudre
» livrer vos armes avec votre Roi
» roiaume.

A ces mots toute l'armée, qu
applaudi modérément au reste d
cours, jetta des cris de colére & i
gnation, exhortant le Roi à con
d'heureuses espérances, & dem
avec instance qu'on la menât con
ennemis.



Persée ensuite donna audience aux Ambassadeurs des villes de Macédoine, qui venoient lui offrir de l'argent & des vivres, chacune selon son pouvoir, pour les besoins de l'armée. Le Roi les remercia avec bonté, mais n'accepta point leurs offres, apportant pour raison que l'armée étoit abondamment fournie de tout ce qui lui étoit nécessaire. Il leur demanda seulement des voitures, pour transporter les béliers, les catapultes, & les autres machines de guerre.

Cependant les deux armées étoient en mouvement. Celle des Macédoniens, après quelques jours de marche, arriva à Sycurie, ville située au bas du mont Œta : celle du Consul à Gomphi dans la Thessalie, après avoir surmonté d'horribles difficultés dans des chemins & dans des défilés qui étoient presque impraticables. Les Romains eux-mêmes avouoient, que si l'ennemi avoit gardé ces défilés, il auroit pu facilement y faire périr leur armée. Le Consul s'avança à trois milles près de la contrée appellée Tripolis, & campa sur les bords du fleuve Pénée.

Dans le même tems Euméne arriva à Chalcis avec ses freres Attale & Athénée : le quatriéme, nommé Philétére, étoit resté à Pergame pour la défense du

pays. Euméne & Attale se joign
Consul avec quatre mille hom
pié, & mille chevaux. Ils avoie
à Chalcis deux mille hommes de
la conduite d'Athénée, pour fo
garnison de cette importante
vint aussi de la part des alliés
troupes, mais en assez petit non
plusieurs galéres. Persée cependan
plusieurs détachemens pour ra
pays voisin de Phéres, espéran
le Consul quittoit son camp po
au secours des villes alliées, il
le surprendre & l'attaquer à so
tage: mais son espérance fut vai
contenta de distribuer à ses so
butin qu'il avoit fait, qui étoit f
sidérable, & consistoit principale
bétail de toute espéce.

Le Consul & le Roi tinrent
dans le même tems chacun de le
pour décider par où ils devoie
mencer la guerre. Le Roi, tou
ce qu'on lui avoit laissé ravager
ment les terres des Phéréens, éto
d'aller, sans perdre de tems,
les Romains dans leur camp. I
mains sentoient bien que leur le
leurs retardemens les décrioient d
prit des alliés, & ils se reproch

-mêmes de n'avoir point porté de
[illegible]urs à ceux de Phéres. Pendant qu'ils
[illegible]béroient sur le parti qu'ils devoient
[illegible]dre, (Euméne & Attale étoient du
[illegible]) arrive un courier à la hâte qui
[illegible] apprend que les ennemis étoient
[illegible] avec une armée nombreuse. Sur le
[illegible] on donne le signal pour faire
[illegible] les armes aux soldats, & l'on
[illegible] pour aller à la découverte cent
[illegible], & autant de fantassins armés à
[illegible]légére. Persée, sur les dix heures du
[illegible], ne se trouvant éloigné du camp
[illegible] Romains que d'une petite demie
[illegible], fait faire alte à son infanterie, &
[illegible]ance avec sa cavalerie & les soldats
[illegible]més à la légére. A peine avoit-il fait
quart de lieue, qu'il apperçoit un gros
s ennemis: il envoie contr'eux un petit
[illegible]rps de cavalerie, soutenu par quelques
[illegible]upes armées à la légére. Comme ces
[illegible]ux détachemens étoient de nombre à
[illegible] près égal, & que ni de part ni d'au-
on n'envoia point de nouvelles troupes
[illegible]ur secours, le combat finit sans qu'on
[illegible] dire de quel côté étoit la victoire.
[illegible]rsée ramena ses troupes à Sycurie.

Persée le lendemain à la même heure
[illegible]it avancer toutes ses troupes vers le
[illegible]ême endroit. Elles étoient suivies de

chariots chargés de vaisseaux 1
d'eau : car pendant près de quatre
on n'en trouvoit point, & le c
étoit plein de poussiére ; & il aur
arriver que les troupes, épuisées
soif, eussent été obligées d'abord d
battre, ce qui les auroit fort inco
dées. Les Romains s'étant tenu en
& aiant même fait rentrer les co
garde dans les retranchemens, le:
pes du Roi s'en retournérent dan
camp. Elles firent la même chos
dant quelques jours, dans l'espéran
les Romains ne manqueroient pas
tacher leur cavalerie pour attaque
arriére-garde ; & que pour lors, les
tirés assez loin de leur camp, & le
bat étant engagé, ils tourneroient
Et comme la cavalerie du Roi l'er
toit de beaucoup sur celle des Ro
aussi bien que ses fantassins armés
légére, ils comptoient qu'ils en
droient aisément à bout.

Ce premier dessein ne réussissant
le Roi alla camper plus près de l'enn
n'en étant plus éloigné que d'une
& demie. Dès la pointe du jour,
rangé son infanterie dans le même
où il avoit coutume de le faire les
précédens, c'est-à-dire à mille pa
l'enn

l'ennemi, il mene toute sa cavalerie & ses troupes armées à la légére vers le camp des Romains. La poussiére qui paroissoit & plus proche que de coutume, & excitée par un plus grand nombre de troupes, y jetta l'allarme ; & à peine le premier qui en apporta la nouvelle put-il faire croire que l'ennemi fût si près, parce qu'auparavant plusieurs jours de suite il n'avoit paru que sur les dix heures, & que pour lors le soleil ne commençoit qu'à se lever. Mais quand, aux cris de plusieurs qui confirmoient cette nouvelle & qui accouroient en foule des portes, il n'y eut plus moien d'en douter, le trouble fut fort grand dans le camp. Tous les Officiers se rendent précipitamment à la tente du Général, & les soldats chacun dans leur tente particuliére. La négligence du Consul, si mal instruit des mouvemens d'un ennemi qui étoit tout près de lui, & qui devoit jour & nuit le tenir en haleine, ne donne pas grande idée de son mérite.

Persée avoit rangé ses troupes à moins de cinq cens pas des retranchemens du Consul. Cotys roi des Odryses dans la Thrace commandoit la gauche avec la cavalerie de sa nation : les armés à la légére étoient distribués d'espace en espace dans

les premiers rangs. La cavalerie Macédonienne, mêlée de même de Crétois, formoit l'aile droite. A la pointe des deux ailes étoit la cavalerie du Roi, & celle des troupes auxiliaires. Le Roi occupa le centre avec la cavalerie qui accompagnoit toujours sa personne, & il plaça devant lui les frondeurs & les gens de trait qui pouvoient être au nombre de quatre cens.

Le Consul aiant rangé en bataille son infanterie dans le camp même, en fit sortir la cavalerie seule & les troupes armées à la légére, qu'il rangea devant les retranchemens. L'aile droite, composée de toute la cavalerie d'Italie, étoit commandée par C. Licinius Crassus frére du Consul; la gauche, composée de la cavalerie des Grecs alliés, par M. Valérius Lévinus: l'une & l'autre étoient entre-mêlées de leurs troupes armées à la légére. Q. Mucius étoit placé dans le centre avec un corps choisi de cavalerie; & il avoit devant lui deux cens cavaliers Gaulois, & trois cens tirés des troupes d'Euméne. Quatre cens cavaliers de Thessalie étoient placés un peu au dessus de l'aile gauche, comme un corps de réserve. Le Roi Euméne & Attale son frére, avec leur troupe, occupoient l'espace entre les retranchemens & les derniers rangs.



Ce ne fut ici qu'un combat de cavalerie, laquelle de part & d'autre étoit à peu près égale pour le nombre, & pouvoit monter de chaque côté à quatre mille hommes, ſans compter les armés à la légére. L'action commença par les frondeurs & les gens de trait, qui étoient placés à la tête : mais ce n'en fut-là que comme le prélude. Les Thraces, comme des bêtes qu'on a tenu lontems enfermées, & qui n'en deviennent que plus féroces, ſe jettérent les premiers avec fureur contre l'aile droite des Italiens, qui, tout braves & intrépides qu'ils étoient, ne purent ſoutenir un choc ſi rude & ſi violent. Les fantaſſins armés à la légére que les Thraces avoient parmi eux, abbattoient avec leurs épées les lances des ennemis, & tantôt ils coupoient les jarrêts de leurs chevaux, tantôt ils les perçoient dans le flanc. Perſée aiant attaqué le centre des ennemis, mit d'abord les Grecs en deſordre : & comme ils étoient vivement preſſés dans leur fuite, la cavalerie Theſſalienne, laquelle, ſéparée de l'aile gauche par un médiocre intervalle, formoit un corps de réſerve, & qui dans le commencement de l'action n'avoit été que ſpectatrice & témoin du combat, fut d'un grand ſecours quand l'aile gau-

che vint à plier. Car cette cavalerie se retirant doucement & en bon ordre, après qu'elle se fut jointe aux troupes auxiliaires d'Euméne, donna une retraite assurée dans ses rangs aux fuiards qui étoient dispersés de côté & d'autre; & voiant que l'ennemi ne les pressoit plus si vivement, elle osa même aller au devant d'eux pour les soutenir & les rassurer. Et comme cette cavalerie marchoit en bon ordre, & gardoit toujours ses rangs, celle du Roi, qui en poursuivant les fuiards s'étoit débandée, n'osa pas attendre les Thessaliens, ni en venir aux mains avec eux.

Hippias & Léonat, aiant appris l'avantage que la cavalerie avoit remporté, pour ne pas faire manquer au Roi une occasion si favorable de mettre le comble à la gloire de cette journée, en poussant vivement les ennemis, & allant les attaquer dans leurs retranchemens, lui amenérent de leur propre mouvement & sans ordre la phalange Macédonienne. Il paroissoit en effet que pour peu d'effort que fit le Roi, il pouvoit rendre sa victoire complette, & que dans l'ardeur où étoient ses troupes, & dans l'effroi qu'elles avoient jetté parmi les Romains, la pleine défaite de ceux-ci étoit assurée. Pendant que, partagé entre l'espérance

& la crainte, il délibéroit en lui-même sur le parti qu'il devoit prendre, Evandre * de Créte, en qui il avoit beaucoup de confiance, aiant vû la phalange en marche, accourt promtement vers Persée, & le prie avec instance de ne pas se livrer au succès présent, & de ne point engager témérairement une nouvelle action qui n'étoit pas nécessaire, & où il risquoit tout. Il lui représenta que si, content de l'avantage qu'il venoit de remporter, il demeuroit ce jour là en repos, ou il obtiendroit des conditions d'une paix honorable; ou que, s'il préféroit le parti de la guerre, ce premier succès détermineroit infailliblement à se déclarer pour lui ceux qui jusques-là étoient demeurés neutres. Le Roi panchoit déja par lui-même vers cet avis. C'est pourquoi, aiant loué les vûes & le zéle d'Evandre, il fit sonner la retraite pour sa cavalerie, & donna ordre qu'on fit retourner l'infanterie dans le camp.

Les Romains perdirent dans ce combat deux mille hommes de leur infanterie légére au moins, & eurent deux cens cavaliers de tués, & autant de pris. De l'autre côté, vingt cavaliers seulement, &

* *Persée s'étoit servi de son ministére pour commettre l'assassinat d'Euméne.*

quarante fantassins demeurérent sur la place. Les vainqueurs rentrérent dans leur camp pleins de joie, les Thraces sur tout, qui portoient au haut de leurs piques en chantant & comme en triomphe les têtes des ennemis qu'ils avoient tués : c'étoit à eux principalement qu'on étoit redevable de la victoire. Les Romains au contraire plongés dans une profonde tristesse gardoient un morne silence, & pleins de fraieur s'attendoient à tout moment que l'ennemi alloit venir les attaquer dans leur camp. Euméne étoit d'avis qu'on transportât le camp de l'autre côté du fleuve Pénée, afin qu'il servît comme de rempart à leurs troupes, jusqu'à ce qu'elles fussent revenues de leur fraieur. Le Consul avoit peine à prendre ce parti, qui, par un aveu si public de crainte, étoit tout-à-fait deshonorant pour lui & pour son armée : mais cependant, vaincu par la raison, & cédant à la nécessité, il fit passer ses troupes à la faveur du silence de la nuit, & alla camper sur l'autre rive du fleuve.

Persée, le lendemain, s'avança pour attaquer les ennemis, & leur livrer combat : mais il n'en étoit plus tems, & il trouva leur camp abandonné. Quand il les vit retranchés de l'autre côté de la ri-

viére, il reconnut l'énorme faute qu'il avoit faite la veille de ne pas les poursuivre vivement aussitôt après leur défaite : mais il avoua que c'en étoit une encore plus grande d'être demeuré tranquille & sans action pendant la nuit. Car, sans mettre le reste de l'armée en mouvement, s'il avoit seulement détaché ses troupes armées à la légére contre les ennemis pendant qu'en trouble & en desordre ils passoient la riviére, il auroit pu sans peine défaire une partie de leur armée.

On voit ici d'une maniére sensible comment arrivent les révolutions des Etats, & comment se prépare la chute des plus grands Empires. Il n'y a point eu de Lecteur qui n'ait dû être frapé de voir Persée s'arrêter tout court dans un moment décisif, & manquer une occasion, l'on peut dire presque sûre, de défaire pleinement les ennemis. Il ne faut pas être fort habile ni fort clairvoiant pour apercevoir une faute si grossiére. Mais comment Persée, qui ne manquoit ni de jugement ni d'expérience, ne l'aperçoit-il point ? Une pensée lui est suggérée par un homme de confiance. Elle est folle, téméraire, insensée. Mais Dieu, qui est le maître des esprits, & qui veut détruire le roiaume de Macédoine, laisse dominer cette pensée seule dans l'esprit

du Roi, & en écarte toutes les autres qui auroient pu & qui devoient naturellement lui faire prendre un parti tout opposé. Ce n'est point encore assez. Cette premiére faute pouvoit être réparée avantageusement par un peu de vigilance pendant la nuit. Il semble que Dieu ait endormi & le Prince & toute l'armée. Il ne vient dans l'esprit d'aucun des Officiers d'observer les démarches nocturnes de l'ennemi. On ne voit ici rien que de naturel: mais l'Ecriture nous apprend à penser autrement; & je puis bien appliquer à cet événement ce qu'elle dit des troupes & des Officiers de Saül: *Il* [a] *n'y en eut pas un seul qui vît rien, s'aperçût de rien, ou qui s'éveillât: mais tous dormoient, parce que le Seigneur les avoit assoupis d'un profond sommeil.*

Les Romains à la vérité, aiant mis une riviére entr'eux & l'ennemi, ne se voioient plus dans le danger prochain d'être attaqués & mis en déroute: mais l'échec qu'ils venoient de recevoir, & l'atteinte qu'ils avoient donnée à la gloire du nom Romain, les pénétroit de la plus vive douleur. Tous, dans le Conseil de guerre

a Et non erat quisquam qui videret, & intelligeret, & evigilaret, sed omnes dormiebant, quia sopor Domini irruerat super eos. 1. Reg. 26. 12.

qu'avoit assemblé le Consul, en rejettérent la faute sur les Etoliens. On disoit que c'étoient eux qui avoient pris l'allarme & fui les premiers, que le reste des Grecs avoit été entraîné par leur exemple, & qu'on avoit vû cinq des principaux de leur nation prendre les premiers la fuite. Les Thessaliens au contraire furent loués pour leur courage, & leurs Chefs gratifiés de plusieurs marques d'honneur.

Les dépouilles remportées sur les Romains étoient considérables. On comptoit plus de quinze cens boucliers, plus de mille cuirasses, & un bien plus grand nombre de casques, d'épées, & de traits de toute sorte. Le Roi en fit de grandes largesses à tous les Officiers qui s'étoient le plus distingués, & aiant assemblé l'armée, il commença par dire que ce qui venoit d'arriver étoit à leur égard un présage heureux & un gage assuré de ce qu'ils devoient espérer pour l'avenir. Il fit l'éloge des troupes qui venoient de combattre; rehaussa en termes magnifiques la victoire remportée sur la cavalerie des Romains, qui faisoit la principale force de leur armée, & qu'ils avoient cru jusques-là invincible; & s'en promit une encore plus considérable sur leur infanterie, qui n'avoit échapé à leurs mains que par une

fuite honteuse pendant la nuit, ma
seroit aisé de forcer dans les retr
mens où la crainte la tenoit enferm
soldats victorieux, qui portoient su
épaules les dépouilles des ennemis
avoient tués, écoutérent ce discour
un sensible plaisir, & se promettoie
de leur courage, jugeant de l'ave
le passé. L'infanterie de son côté, s
celle qui composoit la phalange
donienne, piquée d'une louable ja
prétendoit bien égaler à la premi
casion & même passer la gloire d
compagnons. Tous en un mot d
doient avec une ardeur & un em
ment incroiable qu'on les mît seu
aux mains avec les ennemis. Le Roi
avoir renvoié l'assemblée, partit le
main, passa la riviére, & alla ca
Mopsium: c'étoit une hauteur situ
tre Tempé & Larissa.

La joie de l'heureux succès d'une
portante bataille s'étoit fait sentir d
à Persée dans toute son étendue. Il
gardoit comme supérieur à un p
qui lui-même l'étoit à l'égard de t
Princes & de toutes les autres n
Ce n'étoit point une victoire surp
comme dérobée par ruse & par a
mais enlevée à force ouverte par l

re & le courage de ses troupes, & ce-
ous ses yeux & par ses ordres. Il avoit
a fierté Romaine plier devant lui jus-
trois fois dans une seule journée: d'a-
d en se tenant renfermée par crainte
s son camp; puis, dès qu'elle avoit
en sortir, en prenant honteusement la
e; & enfin, en fuiant de nouveau pen-
t l'obscurité de la nuit, & en ne trou-
t de sûreté que dans l'enceinte de ses
anchemens, asyle ordinaire de la peur
de la lâcheté. Ces pensées étoient
flateuses, & capables de faire illusion
i Prince déja trop rempli de son propre
ite.

quand ces premiers transports fu-
un peu rassis, & que cette vapeur
d'une joie subite se fut un peu
ipée, & eut fait place à la réflexion,
sée alors rendu à lui-même, envisa-
nt de sang froid toutes les suites de sa
oire, commença à en être en quelque
effraié. Ce qu'il y avoit de sages Polyb. Lega 69.
sans autour de lui, profitant de ces
s dispositions, hazardérent de lui
un conseil, dont elles le rendoient
: c'étoit de profiter de l'avantage
noit de remporter, pour obtenir
mains une paix honorable. Ils lui
térent que la marque d'un Prince

rité ; & c'est ce qui le glaça de crainte. Il envoia de nouveau au Consul, & offrit un tribut plus considérable encore que celui dont Philippe avoit été chargé. Quand il vit que le Consul ne rabattoit rien de sa premiére réponse, n'aiant plus de paix à attendre il retourna à son camp de Sycurie d'où il étoit parti, déterminé à tenter de nouveau les hazards de la guerre.

Toute cette conduite de Persée fait conclure, qu'il faloit qu'il eût entrepris cette guerre bien imprudemment, & sans avoir comparé ses forces & ses ressources avec celles des Romains, pour se croire heureux, après une victoire signalée, de pouvoir demander la paix, & de se soumettre aux conditions si onéreuses auxquelles son pere Philippe ne s'étoit soumis qu'après une sanglante défaite. Il paroît clair qu'il n'avoit guéres bien pris ses mesures, ni bien concerté les moiens de réussir, puisqu'après une premiére action, dont tout l'avantage est pour lui, il commence par sentir toute sa foiblesse & son infériorité, & panche en quelque sorte vers le désespoir. Pourquoi donc rompre le premier la paix ? Pourquoi se rendre l'aggresseur ? Pourquoi se presser si fort, pour s'arrêter au premier pas ? Pourquoi attendre à connoître sa foiblesse, jusqu'à

e que sa propre victoire l'en eût instruit ?
Ce ne sont pas-là les marques d'un Prince sage & avisé.

La nouvelle du combat de cavalerie s'étant répandue dans la Grèce, fit connoître ce qu'on y pensoit, & découvrit à nud la disposition des esprits. Elle fut reçue avec joie, non seulement par les partisans de la Macédoine, mais par la plupart même de ceux à qui les Romains avoient fait du bien, dont quelques-uns ne souffroient qu'à peine leur orgueil & leur domination.

Le Préteur Lucrétius assiégeoit dans ce même tems la ville d'Haliarte en Béotie. *Liv. lib. 4 n. 64-67.* Après une longue & vigoureuse résistance, elle fut prise enfin d'assaut, livrée au pillage, puis ruinée de fond en comble. Thébes, bientôt après, se rendit. Lucrétius alors retourna à la flote.

Persée, cependant, qui n'étoit pas loin du camp des Romains, les incommodoit fort, harcelant leurs troupes, & tombant sur leurs fourageurs pour peu qu'ils s'écartassent. Il prit un jour jusqu'à mille chariots, remplis la plupart des gerbes de blé que les Romains venoient de moissonner, & fit six cens prisonniers. Il alla ensuite attaquer un petit corps de troupes qui étoit dans le voisinage, dont il espé-

roit se rendre maître sans peine: mais il y trouva plus de resistance qu'il n'avoit cru. Ce petit corps étoit commandé par un brave Officier, nommé L. Pompeius, qui s'étant retiré sur une hauteur, s'y défendit avec un courage intrépide, déterminé à périr avec tous les siens, plutôt que de se rendre. Il étoit prêt d'être accablé par le nombre, lorsque le Consul arriva à son secours avec un gros détachement de cavalerie & de troupes armées à la légére: il avoit donné ordre aux légions de le suivre. La vûe du Consul rendit l'espérance à Pompée & à sa troupe, qui étoit de huit cens hommes, tous Romains. Persée manda aussitôt sa phalange: mais le Consul n'attendit pas qu'elle fût arrivée, & en vint aussitôt aux mains. Les Macédoniens, après avoir résisté quelque tems très vigoureusement, furent enfin enfoncés, & mis en déroute. Il y demeura sur la place trois cens hommes de pié, & vingt-quatre des principaux cavaliers de la Compagnie appellée l'*Escadron Sacré*, dont le Commandant même, nommé Antimaque, fut tué.

Le succès de cette action ranima les Romains, & allarma fort Persée. Aiant laissé une forte garnison à Gonne, il remena ses troupes en Macédoine.

Le Consul, après avoir soumis la Perrhébie, pris Larissa & quelques autres villes, renvoia tous les alliés excepté les Achéens, répandit ses troupes dans la Thessalie où il les laissa en quartiers d'hiver, & passa dans la Béotie à la priére des Thébains, que ceux de Coronée inquiétoient.

§. III.

Le Sénat fait une sage Ordonnance pour arrêter l'avarice des Généraux & des Magistrats qui vexoient les alliés. Le Consul Marcius, après avoir essuié de rudes fatigues, pénétre dans la Macédoine. Persée prend l'allarme, & lui en laisse l'entrée libre : puis il reprend courage. Ambassade insolente des Rhodiens à Rome.

Il ne se fit rien de fort mémomorable l'année suivante. Le Consul Hostilius avoit envoié en Illyrie Ap. Claudius avec quatre mille hommes d'infanterie pour défendre les habitans du pays qui étoient alliés des Romains ; & celui-ci avoit trouvé le moien de joindre à ce premier corps de troupes huit mille hommes qu'il avoit levés parmi les

An.M.38
Av.J.C.1
Liv. lib.
n. 9. & 1

alliés. Il alla camper à Lychnide, ville des Caffarétes. Près de là étoit une autre ville nommée Uſcana qui appartenoit à Perſée, & où il avoit une groſſe garniſon. Claudius, ſur la parole qu'on lui avoit donnée de lui livrer la place, dans l'eſpérance d'y faire un riche butin, s'en approcha avec presque toutes ſes troupes ſans ordre, ſans défiance, & ſans avoir pris aucune précaution. Lorſqu'il y penſoit le moins, la garniſon fit une furieuſe ſortie contre lui, mit toutes ſes troupes en fuite, les pourſuivit fort loin, & en fit un grand carnage. D'onze mille hommes à peine deux mille purent-ils ſe ſauver dans le camp, où il en étoit reſté mille pour le garder. Claudius remena à Lychnide les débris de ſon armée. La nouvelle de cette perte affligea beaucoup le Sénat, d'autant plus qu'elle avoit été cauſée par l'imprudence & l'avarice de Claudius.

Legat. 43. C'étoit pour lors la maladie preſque générale des Commandans. Le Sénat reçut diverſes plaintes de pluſieurs villes tant de la Gréce que d'autres Provinces contre les Officiers Romains, qui les traitoient avec une avarice & une cruauté inouies. Il en punit quelques-uns, répara les torts qu'ils avoient faits aux villes, &

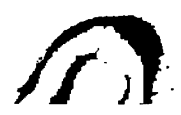


renvoia les Ambassadeurs fort contens de la maniére dont leurs remontrances avoient été reçues. Bientôt après, pour obvier à l'avenir à de pareils desordres, il fit une Ordonnance, qui marquoit que les villes ne fourniroient rien aux Magistrats Romains au delà de ce que le Sénat auroit réglé : & cette Ordonnance fut publiée dans toutes les villes du Péloponnése.

C. Popilius & Cn. Octavius, qui furent chargés de cette commission, allérent d'abord à Thébes, dont ils louérent fort les citoiens, & les exhortérent à demeurer fermes dans l'amitié du peuple Romain. Parcourant ensuite les villes du Péloponnése, ils vantérent partout la douceur & la modération du Sénat dont ils apportoient pour preuve le Décret qu'il venoit de faire en faveur des Grecs. Ils trouvérent une grande division presque dans toutes les villes, sur-tout chez les Etoliens, causée par les deux factions qui les partageoient, l'une pour les Romains, l'autre pour les Macédoniens. L'assemblée d'Achaïe n'étoit pas exemte de ces mouvemens, mais la sagesse de ceux qui avoient le plus d'autorité en arréta les suites. L'avis d'Archon, l'un des principaux de la Ligue, étoit qu'on devoit se conduire se-

lon les conjonctures, ne pas dc
à la calomnie d'irriter l'une c
Puissance contre la République,
les malheurs où étoient tombés
n'avoient pas assez connu le po
Romains. Cet avis prévalut, &
vint de donner la premiére Magi
Archon, & de faire Polybe Cap
néral de la cavalerie.

Sur ces entrefaites, Attale ai
que chose à obtenir de la Ligue
ne, fit sonder le nouveau Magis
déterminé à favoriser les Romain
alliés, promit à ce Prince d'ap
demandes de tout son pouvoi
gissoit de faire révoquer un D
lequel on avoit ordonné que l
statues du Roi Euméne seroient
lieux publics. Au premier Cons
tint, on introduisit dans l'asse
Ambassadeurs d'Attale, qui den
qu'en considération du Prince
avoit envoiés, on rendît à Eu
frere les honneurs que la Répub
avoit autrefois décernés. Archo
sa demande, mais d'une maniére
Polybe parla avec plus de forc
loir le mérite & les services d'
montra l'injustice du premier D
conclut à le casser. Toute l'asse



devant.

de la guerre de Macédoine con- tre les Romains. Q. Marcius Phi- lippus, l'un des deux Consuls qui ve- noient d'être élus, en fut chargé.

Avant qu'il partît, Persée avoit cru devoir profiter du tems de l'hiver pour faire une expédition contre l'Illyrie, qui étoit le seul endroit d'où la Macédoine pouvoit craindre des irruptions pendant que le Roi seroit occupé contre les Romains. Cette expédition lui réussit fort heureu- sement, & presque sans aucune perte de ses troupes. Il commença par le siége d'Us- cana, qui étoit tombée au pouvoir des Dardaniens, on ne sait pas comment, & la prit après une assez longue résistance. Il se rendit maître ensuite de toutes les places du pays, dont la plupart avoient garnison Romaine, & fit un grand nombre

An.M. 3835. Av.J.C. 169. Liv. lib. 43. n. 11. & 18. 23. Polyb. Leg. 76. & 77.



lyrie, pour l'engager à quitter l
Romains, & à embrasser le sien
y étoit assez disposé; mais il m
n'aiant ni préparatifs de guerre
il n'étoit point en état de se déc
tre les Romains. C'étoit s'expli
clairement. Persée, qui étoit av
tendit point, ou plutôt fit semb
point entendre sa demande,
voia une seconde ambassade,
d'argent, & il en reçut la mêm
Polybe observe que cette crai
re de la dépense, qui marque
basse, & qui deshonore entiér
Prince, lui fit manquer plusi
prises, & que s'il eût voulu sac
ques sommes assez peu considé
auroit engagé dans son parti pl
publiques & plusieurs Princes. C
on un tel aveuglement! Polyb
de comme une punition de l
dieux.

Persée aiant remené ses trou
cédoine, les fit ensuite mar
Stratus, ville très forte des E
dessus du golfe d'Ambracie.
avoit fait espérer qu'elle se ren
tôt qu'il paroîtroit devant ses
mais les Romains le prévinr
firent entrer du secours.

ment seroit rétabli dans tous ses
urs.

st dans le tems dont nous parlons
que Rome envoia Popilius vers An-
us Epiphane pour arrêter ses entre-
sur l'Egypte, comme nous l'avons
té ci-devant.

soin de la guerre de Macédoine oc- An.M. 3835.
t fort les Romains. Q. Marcius Phi- Av.J.C. 169.
s, l'un des deux Consuls qui ve- Liv. lib. 43.
t d'être élus, en fut chargé. n. 11. & 18. 23.
ant qu'il partît, Persée avoit crû Polyb. Leg. 76. & 77.
r profiter du tems de l'hiver pour
une expédition contre l'Illyrie, qui
le seul endroit d'où la Macédoine
craindre des irruptions pendant que
i seroit occupé contre les Romains.
expédition lui réussit fort heureu-
nt, & presque sans aucune perte de
re. Il commença par le siége d'Us-
, qui étoit tombée au pouvoir des
ains, on ne sait pas comment, & la
près une assez longue résistance. Il se
t maître ensuite de toutes les places
s du pays, dont la plupart avoient
son Romaine, & fit un grand nombre
isonniers.

rsée envoia dans le même tems des
assadeurs à Gentius un des Rois d'Il-

qu'ils devoient tenir. Ils les suivirent, pour attendre une occasion favorable de parler au Consul, & partagérent avec lui tous les dangers qu'il courut pour entrer dans la Macédoine.

Liv. lib. 44. n. 1, 10.

Persée qui ignoroit quelle route prendroit le Consul, avoit placé des troupes assez considérables dans deux endroits par lesquels il étoit vraisemblable qu'il tenteroit le passage. Pour lui, il campa avec le reste des troupes près de Dium, marchant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, sans beaucoup de dessein.

Marcius, après une longue délibération, se détermina à passer les bois qui couvroient les hauteurs d'Octolophe. Il eut des peines incroiables à surmonter, tant les chemins étoient escarpés & impraticables. Il avoit eu la précaution de s'emparer d'une hauteur qui favorisoit son passage, d'où l'on découvroit le camp des ennemis qui n'étoit pas éloigné de plus de mille pas, & tout le pays des environs de Dium & de Phila, ce qui anima beaucoup les soldats qui avoient sous leurs yeux des contrées si opulentes où ils espéroient s'enrichir. Hippias, que le Roi avoit placé dans ce passage pour le défendre avec un corps de douze mille hommes, voiant la hauteur occupée par un détachement

détachement des Romains, marcha à la rencontre du Conful qui s'avançoit avec toute fon armée, harcela fes troupes pendant deux jours, & les incommoda fort par les fréquentes attaques qu'il leur donnoit. Marcius étoit fort inquiet, ne pouvant ni avancer avec fureté, ni reculer fans honte & même fans danger. Il ne lui reftoit d'autre parti que de pouffer vivement une entreprife, formée peut-être trop hardiment & trop témérairement, mais qui ne pouvoit réuffir que par une conftance opiniâtre, qui fouvent eft fuivie & couronnée à la fin d'un heureux fuccès. Il eft certain que fi le Conful avoit eu affaire à un ennemi femblable aux anciens Rois de Macédoine, dans le défilé étroit où fes troupes fe trouvoient enfermées il auroit infailliblement reçu un grand échec. Mais Perfée, au lieu d'envoier des troupes fraîches pour foutenir celles d'Hippias, dont il entendoit prefque de fon camp les cris qu'elles jettoient en combattant, & d'aller lui-même en perfonne attaquer les ennemis, s'amufoit à faire des courfes inutiles avec fa cavalerie aux environs de Dium, & par cette négligence donna lieu aux Romains de fe tirer du mauvais pas où ils s'étoient engagés.

Ce ne fut point sans des peines infinies, les chevaux chargés du bagage succombant sous le poids dans la descente de la montagne, & tombant presque à chaque pas qu'ils faisoient. Les éléphans sur tout leur causérent un grand embarras. Il falut trouver un nouveau moien de les faire descendre dans ces endroits extrêmement escarpés. Aiant pris le niveau dans ces pentes, on enfonçoit en terre vers le bas dans ce chemin deux poutres, distantes l'une de l'autre un peu plus que la largeur d'un éléphant: puis on étendoit sur ces poutres des planches longues de trente piés qui formoient une espéce de pont, & on les couvroit de terre. Au bout de ce premier pont, mais à quelque intervalle, on en construisoit un second pareil, puis un troisiéme, & plusieurs autres ensuite de la même sorte. L'éléphant passoit de la terre ferme sur le pont; &, avant qu'il fût arrivé au bout, on baissoit insensiblement les poutres qui le soutenoient, & on faisoit descendre doucement le pont avec l'éléphant, qui passoit de là sur le second pont, & ainsi des autres. Il est difficile d'exprimer les fatigues qu'ils eurent à essuier dans ce passage, les soldats étant souvent obligés de se rouler par terre avec leurs armes, parce qu'ils ne pouvoient pas

dans la plaine, & se trouva en sureté.

Comme le Consul sembloit alors avoir heureusement terminé ce qu'il y avoit de plus difficile dans son entreprise, Polybe prit ce moment pour présenter à Marcius le Décret des Achéens, & pour l'assurer de la résolution où ils étoient de venir avec toutes leurs forces partager avec lui tous les travaux & tous les périls de cette guerre. Marcius, après avoir remercié gracieusement les Achéens de leur bonne volonté, leur dit qu'ils pouvoient s'épargner la peine & la dépense où cette guerre les engageroit, qu'il les dispensoit de l'une & de l'autre, & que dans l'état où il voioit les affaires, il n'avoit nul besoin du secours des alliés. Après ce discours, les Collégues de Polybe retournérent dans l'Achaïe. *Polyb. Leg 73.*

Polybe resta seul dans l'armée Romaine, jusqu'à ce que le Consul aiant appris qu'Appius, surnommé Centon, avoit demandé aux Achéens de lui envoier cinq mille hommes en Epire, le renvoia dans son pays, en l'exhortant de ne pas souffrir

que sa République donnât ces troupes, & s'engageât dans des frais qui étoient tout-à-fait inutiles, puisqu'Appius n'avoit nulle raison d'exiger ce secours. Il est difficile, dit l'Historien, de découvrir le vrai motif qui portoit Marcius à parler de la sorte. Vouloit-il ménager les Achéens, ou leur tendre un piége, ou laisser Appius hors d'état de rien entreprendre?

Pendant que le Roi étoit au bain, on vint lui apprendre que les ennemis approchoient. Cette nouvelle le jetta dans une terrible allarme. Incertain du parti qu'il devoit prendre, & de moment à autre changeant de résolution, il jettoit des cris, & plaignoit son sort de se voir vaincu sans combat. Il fit revenir les deux Officiers à qui il avoit confié la garde des passages, fit transporter dans sa flote les statues* dorées qui étoient à Dium de peur qu'elles ne tombassent entre les mains des Romains; donna ordre qu'on jettât dans la mer les trésors qu'il avoit à Pella, & qu'on brulât à Thessalonique toutes ses galéres. Pour lui, il se retira à Pydna.

Le Consul s'étoit engagé dans un en-

* *C'étoient les statues des Cavaliers qui avoient été tués au passage du Granique, qu'Alexandre avoit fait faire par Lysippe, & qu'il avoit placées à Dium.*

gnifiques & très bien fortifiée, il fut dans le dernier étonnement de voir que le Roi l'eût si facilement abandonnée. Il continua sa marche, & se rendit maître de plusieurs places sans trouver presque aucune résistance. Mais plus il avançoit, moins il trouvoit de vivres, & plus la disette augmentoit; ce qui l'obligea de revenir à Dium. Il fut même obligé de quitter cette ville, pour se retirer à Phila, où le Préteur Lucrétius lui avoit marqué qu'il trouveroit des vivres en abondance. Son départ de Dium avertit Persée qu'il devoit maintenant recouvrer par son courage, ce qu'il avoit perdu par sa timidité. Il reprit donc possession de cette ville, & en répara promtement les ruines. Popilius de son côté assiégea & prit Héraclée, qui n'étoit éloignée de Phila que d'un quart de lieue.

Persée, revenu de sa fraieur, & aiant repris ses esprits, souhaitoit fort qu'on n'eût pas exécuté les ordres qu'il avoit donnés de jetter dans la mer les trésors qu'il avoit à Pella, & de bruler à Thessalonique toutes ses galéres. Andronic, chargé de ce dernier ordre, avoit traîné en longueur, pour laisser lieu au repentir qui pourroit suivre de près ce commandement, comme en effet cela arriva. Nicias,

moins précautionné, avoit jetté dans la mer ce qu'il avoit trouvé d'argent à Pella. Sa faute fut bientôt réparée, des plongeurs aiant retiré du fond de la mer presque tout cet argent. Pour récompense, le Roi les fit tous mourir en secret, aussi bien qu'Andronic & Nicias; tant il avoit honte de l'indigne fraieur à laquelle il s'étoit livré, dont il ne vouloit laisser aucuns témoins ni aucunes traces.

. Lib. 49. o 14. Il se fit de part & d'autre plusieurs expéditions tant par mer que par terre, qui n'eurent pas beaucoup de suites, & ne furent pas fort importantes.

yb. Legat. Quand Polybe revint de son ambassade dans le Péloponnése, la lettre d'Appius, par laquelle il demandoit cinq mille hommes, y avoit déja été portée. Peu de tems après le Conseil assemblé à Sicyone pour délibérer sur cette affaire, jetta Polybe dans un grand embarras. Ne point exécuter l'ordre qu'il avoit reçu de Marcius, ç'eût été une faute inexcusable. D'un autre côté il étoit dangereux de refuser des troupes, qui pouvoient être utiles aux Romains, & dont les Achéens n'avoient pas besoin. Pour se tirer d'une conjoncture si délicate, il eut recours à un Décret du Sénat Romain qui défendoit qu'on eût égard aux lettres des Généraux, à

de rien envoier à Appius, il faloit informer le Consul de sa demande, & attendre ce qu'il en décideroit. Par là Polybe épargna aux Achéens une dépense qui seroit montée à plus de six-vingts mille écus.

Cependant il arriva à Rome des Ambassadeurs de la part de Prusias roi de Bithynie & de celle des Rhodiens en faveur de Persée. Le premier s'expliqua fort modestement en déclarant que Prusias jusques-là avoit toujours été attaché au parti des Romains, & ne cesseroit de l'être tant que dureroit la guerre: mais qu'aiant promis à Persée d'emploier pour lui ses bons offices auprès des Romains pour en obtenir la paix, il les prioit, si cela étoit possible, de lui accorder cette grace, & de faire de sa médiation l'usage qu'ils jugeroient à propos. Les Rhodiens tinrent un langage bien différent. Après avoir étalé avec un stile fastueux les services qu'ils avoient rendus au peuple Romain, & s'être attribué la plus grande part dans les victoires qu'ils avoient remportées, & sur tout dans celle contre Antiochus, ils ajoutérent: Que pendant que *Liv. lib.* *n. 14. 16*

D v

la paix subsistoit entre les Macédonien
& les Romains, ils avoient commenc
à entrer en alliance avec Persée : qu'il
l'avoient suspendue malgré eux, & san
aucun sujet de plainte contre le Roi
parce qu'il avoit plu aux Romains de le
engager dans leur parti. Que depuis troi
ans que duroit cette guerre, ils en souf
froient beaucoup d'incommodités. Qu
le commerce de la mer étant inter
rompu, l'île sentoit une grande dise
te par le retranchement des revenus & de
émolumens qu'ils en retiroient. Que n
pouvant plus porter des pertes si consid
rables, ils avoient envoié des Ambassa
deurs en Macédoine au Roi Persée, pou
lui déclarer que les Rhodiens jugeoien
nécessaire qu'il fît la paix avec les Ro
mains : qu'on les avoit aussi envoiés
Rome pour y faire la même déclaration
Que si quelqu'un des deux partis refuso
de se rendre à une proposition si raison
nable, & de mettre fin à la guerre, le
Rhodiens verroient ce qu'ils auroient
faire.

On juge aisément de quelle maniè
fut reçu un discours si vain & si présom
tueux. Il y a des Historiens qui ont d
que pour toute réponse on fit lire en leu
présence une Ordonnance du Sénat qu

tendoient avoir autorité sur ces deux peuples. Selon d'autres, le Sénat répondit en peu de mots : Qu'on connoissoit depuis lontems à Rome la disposition des Rhodiens, & leurs trames secrettes avec Persée. Que quand Rome l'auroit vaincu, ce que l'on espéroit qui arriveroit au premier jour, elle verroit à son tour ce qu'elle auroit à faire, & traiteroit alors ses alliés chacun selon leurs mérites. On fit pourtant à leurs Ambassadeurs les présens ordinaires.

On fit ensuite lecture de la Lettre du Consul Q. Marcius, dans laquelle il rendoit compte de la maniére dont il étoit entré dans la Macédoine après avoir essuié des peines incroiables dans le passage d'un défilé fort étroit. Il ajoutoit que, par la sage prévoiance du Préteur, il avoit des vivres pour tout l'hiver, aiant reçu des Epirotes vingt mille mesures de froment, & dix mille d'orge, dont il faloit paier le prix à leurs Ambassadeurs qui étoient à Rome : qu'il faloit aussi lui envoier des habits pour les soldats, & qu'il avoit besoin de deux cens chevaux, qui fussent sur tout de Numidie, parce qu'il n'en

trouvoit point dans le pays. Tous ces articles furent exécutés exactement & promtement.

On donna après cela audience à un Seigneur de Macédoine, appellé Onésime. Il avoit toujours porté le Roi à la paix; & le faisant souvenir que Philippe son pere jusqu'au dernier jour de sa vie, s'étoit toujours fait lire réguliérement deux fois chaque jour le Traité qu'il avoit conclu avec les Romains, il l'avoit exhorté d'en faire autant, sinon avec la même régularité, du moins de tems en tems. Ne pouvant le détourner de la guerre, il avoit commencé par se retirer des Conseils sous différens prétextes, pour ne point être témoin des résolutions qu'on y prenoit, & qu'il ne pouvoit point approuver. Enfin voiant qu'il étoit devenu suspect, & regardé tacitement comme un traître, il se réfugia chez les Romains, & fut d'un grand secours au Consul. Aiant exposé au Sénat tout ce que je viens de dire, il en fut très-bien reçu, & le Sénat pourvut magnifiquement à sa subsistance.

§. IV.

Paul Emile est choisi pour Consul. Il part pour la Macédoine avec le Préteur Cn. Octavius qui commandoit la flote. Per-

sée sollicite de tous côtés des secours : son avarice lui en fait perdre de considérables. Victoire du Préteur Anicius dans l'Illyrie. Célèbre victoire remportée par Paul Emile sur Persée près de la ville de Pydna. Persée est pris avec tous ses enfans. Le commandement de la Macédoine est prorogé à Paul Emile. Décret du Sénat qui accorde la liberté aux Macédoniens & aux Illyriens. Paul Emile, pendant le quartier d'hiver, parcourt les plus célèbres villes de la Gréce. De retour à Amphipolis, il y donne une grande fête. Il prend le chemin de Rome. En passant, il abandonne toutes les villes de l'Epire au pillage. Il entre à Rome en triomphe. Mort de Persée. On accorde aussi le triomphe à Cn. Octavius & à L. Anicius.

LE TEMS des Comices, c'est-à-dire des Assemblées pour élire à Rome des Consuls approchant, tout le monde attendoit avec inquiétude sur qui tomberoit un choix si important, & l'on ne parloit d'autre chose dans toutes les conversations. On n'étoit point content des Consuls qui depuis trois ans avoient été emploiés contre Persée, & qui avoient fort mal soutenu l'honneur du nom Ro-

AN.M. 3816. Av.J.C. 168. *Liv. lib.* 44. *n.* 17. *Plut. in Æm. Paul. pag.* 259. 260.

sa porte, qu'on l'appelloit à la place; & qu'on crioit hautement contre son refus opiniâtre, il se rendit enfin à de si fortes instances, & paroissant parmi ceux qui aspiroient à cette dignité, il sembla moins aller recevoir le commandement des armées, que donner au peuple des assurances d'une victoire prochaine & complette. Le Consulat lui fut accordé d'une commune voix, &, selon Plutarque, le commandement de l'armée de Macédoine lui fut décerné préférablement à son Collégue: Tite-Live dit pourtant qu'il lui échut par le sort.

On dit que ce jour-là même, qu'il fut nommé Général pour aller faire la guerre contre Persée, comme il s'en retournoit chez lui accompagné de tout le peuple qui le suivoit pour lui faire honneur, il trouva sa fille Tertia, encore petite enfant, qui fondoit en larmes. Il l'embrasse, & lui demande le sujet de ses pleurs. Tertia le serrant avec ses petits bras, & le baisant: *Vous ne savez donc pas, mon pere*, lui dit-elle, *que notre Persée est mort?* Elle parloit d'un petit chien qu'elle élevoit, & qui avoit nom *Persée*. Paul Emile frapé de ce mot, lui dit; *A la bonne heure, ma chere enfant; j'accepte de bon cœur cet augure.* Les Anciens portoient

ort loin la superstition sur ces sortes de encontres fortuites.

La maniére dont s'y prit Paul Emile our se préparer à la guerre dont on l'a- oit chargé, fit juger du succès qu'on en evoit attendre. Avant tout il demanda au énat qu'on envoiât des Commissaires en Macédoine pour visiter les armées & les otes, & pour faire leur rapport, après ne exacte enquête, de ce qu'il faudroit jouter de troupes soit par terre soit par ner. Ils devoient aussi s'informer, autant ue cela seroit possible, à quel nombre nontoient les troupes du Roi, où elles toient actuellement, aussi bien que cel- s des Romains: si ceux-ci avoient leur amp dans les forêts, ou s'ils les avoient ntiérement passées, & étoient arrivés lans la plaine: sur quels alliés on pou- oit certainement compter, qui étoient eux dont la fidélité paroissoit douteuse & chancelante, & qui l'on devoit regar- er comme des ennemis déclarés: pour ombien de tems on avoit des vivres, & où il faloit en faire transporter soit par s voitures de terre, soit dans des vais- aux: ce qui s'étoit passé dans la dernié- campagne soit dans les armées de terre, t dans la flote. En Général habile & périmenté il vouloit qu'on descendît

Liv. lib. 44. n. 18-22. Plut. in Æm. Paul. pag. 260.

dans ce détail, persuadé qu'on
voit former le plan de la campa
alloit entrer, ni en bien régler
tions, que sur toutes ces conn
Le Sénat approuva fort de si sag
res, & nomma des Commissair
de Paul Emile, qui partirent d
après.

En attendant leur retour,
audience aux Ambassadeurs de
& de Cléopatre roi & reine de
qui portoient des plaintes à Ro
les entreprises injustes d'Antioch
Syrie. Il en a été parlé dans le vo
cédent.

Les Commissaires avoient fait
de diligence. Etant de retour à
firent leur rapport, & dirent :
cius avoit forcé les passages de
doine pour y faire entrer l'arn
avec plus de péril que d'utilit
Roi s'étoit avancé dans la Piéri
cupoit actuellement : que les d
étoient fort voisins l'un de l'autr
séparés que par le fleuve Enipé
Roi évitoit le combat, & q
Romaine n'étoit point en état
traindre, ni de le forcer dans
Qu'aux autres incommodités é
nu un hiver fort rude, qui se f

r vivement dans un pays de montagnes, c qui empêchoit absolument d'agir ; & u'il ne restoit de vivres que pour six ours. Qu'on faisoit monter l'armée des Macédoniens à trente mille hommes. Que, i Appius Claudius avoit eu une armée assez forte aux environs de Lychnide dans l'Illyrie, il auroit pu fort embarrasser le Roi Gentius : mais qu'actuellement ce Général, & ce qu'il avoit avec lui de troupes, étoit en grand danger, si on ne lui envoioit au plutôt un renfort considérable, ou si on ne lui faisoit quitter le poste qu'il occupoit. Qu'après avoir visité le camp, ils s'étoient rendus à la flote. Qu'ils avoient entendu dire qu'une partie de l'équipage avoit péri de maladie ; que les autres alliés, sur tout ceux de Sicile, étoient retournés chez eux ; & que la flote manquoit absolument de matelots & de soldats ; que ceux qui étoient restés n'avoient point reçu leur paie, & étoient sans habits. Qu'Euméne & sa flote, après s'être un peu montrés, avoient disparu presque aussitôt sans qu'on en pût dire de bonnes raisons, & qu'il ne paroissoit pas qu'on pût ni qu'on dût compter sur ses dispositions : mais que pour Attale son frére, sa bonne volonté n'étoit pas douteuse.

Sur ce raport des Commissa
que Paul Emile eut dit son avis
ordonna qu'il partiroit incessam
la Macédoine, aussi bien que
Cn. Octavius qui avoit le comm
de la flote, & que L. Anicius
teur qui devoit succéder à Ap.
se rendroit aux environs de Lyc
l'Illyrie. Le nombre des troupe
cun d'eux devoit commander
de la maniére qui suit.

Les troupes qui composoie
de Paul Emile, montoient à v
mille huit cens hommes: savoi
gions Romaines, chacune de
hommes de pié, & de trois cen
autant d'infanterie des Alliés d
le double de. cavalerie. Il avoi
six cens chevaux levés dans la C
alpine. On tira encore quelqu
auxiliaires des alliés de Gréce
Le tout ne montoit pas vrail
ment à plus de trente mille ho
Préteur Anicius devoit pareiller
deux Légions, mais qui n'éto
posées chacune que de cinq 1
cens hommes de pié, & de trois
vaux; avec dix mille hommes
d'Italie, & huit cens chevaux:
soit en tout vingt & un mille

s les précautions capables de la
ir. C'étoit aux deux Consuls &
à choisir les Tribuns qui de-
vir, & qui commandoient cha-
tour le corps entier de la Lé-
t ordonné qu'ils ne choisiroient
emplois que des hommes qui
ja été en charge; & on laissa à
ile la liberté de prendre pour
parmi tous les Tribuns ceux
lairoit: il y en avoit douze pour
Légions.
avouer que Rome se conduisit
ne grande sagesse. Elle avoit,
n l'a vû, nommé d'un consen-
ianime pour Consul & pour Gé-
i des Romains qui étoit incon-
ent le plus habile guerrier de
. Elle veut qu'on éléve à la char-
ibuns les Officiers qui ont le plus
le plus d'expérience le plus



la naissance ni l'ancienneté, aux
aussi les Romains n'étoient point d
astreints. Rome fait plus, & par u
ception singuliére, compatible a
gouvernement républicain, elle
Paul Emile maître absolu de choisi
mi les Tribuns ceux qu'il lui plair
chant de quelle importance il est q
ait une parfaite union entre le Gén
les Officiers subalternes qui servent
lui, afin que les ordres que donne l
mier, qui est comme l'ame de tout
mée, & qui en doit régler tous les m
mens, soient exécutés avec la de
exactitude; ce qui ne peut se faire
régne entre eux une grande intelli
fondée sur l'amour du bien publ
que ni l'intérêt, ni la jalousie, ni l'
tion ne soient capables de trouble

Après que tous ces réglemens
été faits, le Consul Paul Emile pa
Sénat à l'assemblée du peuple, &
tint ce discours. » J'ai cru aperc
» Romains, que vous avez fait p
» plus de joie encore lorsque la
» doine m'est échue par le sort, que
» je fus nommé Consul, ou quan
» trai en charge; & il m'a semblé
» sujet de votre joie étoit l'espéranc
» vous aviez que je terminerois d'un

» mere digne de la grandeur & de la ré-
» putation du peuple Romain une guerre,
» qui, selon vous, traîne trop en lon-
gueur. J'ai lieu de croire que les mê-
mes dieux qui m'ont * fait écheoir la
Macédoine par le sort, m'aideront
aussi de leur protection pour faire, &
terminer cette guerre heureusement.
Mais de quoi je puis vous répondre
» avec assurance, c'est que je ferai tous
» mes efforts pour ne pas rendre vaine
» votre espérance. Le Sénat a réglé sage-
» ment tout ce qui est nécessaire pour
» l'expédition dont je suis chargé; &
» comme il m'a ordonné de partir inces-
» samment, à quoi je n'apporterai point
» de délai, je sai que C. Licinius mon
» Collégue, plein de zêle pour le bien
» public, travaillera à la levée & au dé-
» part des troupes qui me sont destinées,
» avec la même ardeur & la même prom-
» titude que si c'étoit pour lui-même.
» J'aurai soin de vous mander exacte-
» ment, aussi bien qu'au Sénat, tout ce
» qui arrivera, & vous pouvez compter
» sur la certitude & la vérité de mes let-
» tres: mais je vous demande par grace
» de ne point ajouter foi ni donner du

* *C'étoit une pensée établie de tout tems chez tous les peuples que la Divinité présidoit au sort.*

» poids par votre crédulité aux bruits va-
» gues & sans auteur qui se répandront.
» Je m'aperçois dans cette guerre, plus
» que dans toute autre, que quelque for-
» ce d'ame qu'on puisse avoir pour se met-
» tre au dessus de ces bruits, ils ne laiss-
» sent pas de faire impression, & d'inspi-
» rer je ne sai quel découragement. Il y a
» des gens qui dans les cercles, & même
» à table, conduisent les armées, réglent
» nos démarches, & prescrivent toutes les
» opérations de la campagne. Ils savent
» mieux que nous où il faut camper, &
» de quels postes il faut se saisir: dans
» quel tems, & par quel défilé, on doit
» entrer dans la Macédoine: où il est à
» propos d'établir des greniers & des ma-
» gazins: par où, soit par terre, soit par
» mer, on peut faire venir des vivres:
» quand il faut en venir aux mains avec
» l'ennemi, & quand il faut demeurer
» en repos. Et non seulement ils prescri-
» vent ce qu'il y a de meilleur à faire;
» mais pour peu qu'on s'écarte de leur plan,
» ils en font un crime au Consul, & le
» citent à leur Tribunal. Sachez, Ro-
» mains, que c'est-là un grand obstacle
» pour vos Généraux. Tous n'ont pas,
» pour mépriser des bruits fâcheux, la
» fermeté & la constance de Fabius, qui
» aima

» aima mieux souffrir que le peuple, sur
» de pareils bruits, donnât atteinte à son
» autorité, que de laisser périr les affaires
» pour se conserver un vain nom. Je suis
» bien éloigné de croire que les Généraux
» n'aient pas besoin de recevoir des avis:
» je pense, au contraire, que quiconque
» veut seul tout conduire par sa tête & sans
» consulter, marque plus de présomption
» que de sagesse. Que peut-on donc faire
» raisonnablement? C'est que personne
» ne s'ingére de donner des avis à vos Gé-
» néraux, que ceux premiérement qui
» sont habiles dans le métier de la guerre,
» & à qui l'expérience a appris ce que c'est
» que de commander; & secondement,
» ceux qui sont sur les lieux, qui connois-
» sent l'ennemi, qui sont témoins par eux-
» mêmes des conjonctures, & qui par-
» tagent avec nous les dangers. Si quel-
» qu'un se flate de pouvoir m'aider de ses
» conseils dans la guerre dont vous m'a-
» vez chargé, qu'il ne refuse point de ren-
» dre ce service à la République, & qu'il
» vienne avec moi en Macédoine: galére,
» chevaux, tentes, vivres, je le défraierai
» de tout. Mais si l'on ne veut pas pren-
» dre cette peine, & qu'on préfére le doux
» loisir de la ville aux dangers & aux fa-
» tigues du camp, qu'on ne s'avise pas de

» vouloir tenir le gouvernail en demeu-
» rant tranquille dans le port. La ville,
» par elle-même, fournit une assez gran-
» de matiére de discours sur d'autres su-
» jets : mais que pour ceux-ci elle s'im-
» pose silence, & qu'elle sache que nous
» ne ferons cas que des conseils qui se
» donneront dans le camp même.

Ce discours de Paul Emile, plein de sens & de raison, montre que les hommes, dans tous les tems, sont toujours les mêmes. On a une démangeaison incroiable d'examiner, de critiquer, de condanner la conduite des Généraux; & l'on ne s'aperçoit pas qu'en cela l'on péche visiblement & contre le bon sens, & contre l'équité. Contre le bon sens: car quoi de plus absurde & de plus ridicule, que de voir des gens sans aucune connoissance de la guerre & sans aucune expérience, s'ériger en censeurs des plus habiles Généraux, & prononcer d'un ton de maîtres sur leurs actions? Contre l'équité: car les plus experts même n'en peuvent juger sainement, s'ils ne sont sur les lieux, la moindre circonstance du tems, du lieu, de la disposition des troupes, des ordres même secrets qui ne sont pas connus, pouvant changer absolument les régles ordinaires. Mais il ne faut pas espé-

qu'on se corrige de ce défaut, qui a source dans la curiosité & dans la vanité naturelles à l'homme ; & les Généraux, à l'exemple de Paul Emile, font gement de mépriser ces bruits de ville, ces rumeurs de gens oisifs, sans occupation, & souvent sans jugement.

Paul Emile, après avoir satisfait selon sa coutume aux devoirs de religion, partit pour la Macédoine avec le Préteur Cn. Octavius, destiné à commander la flote.

Pendant qu'on avoit travaillé à Rome aux préparatifs de la guerre, Persée de son côté ne s'étoit pas endormi. La crainte du danger prochain dont il étoit menacé l'aiant enfin emporté sur son avarice, il convint de donner à Gentius roi d'Illyrie trois cens talens d'argent, (trois cens mille écus) & acheta à ce prix son alliance. *Liv. lib. 44. n. 23-29. Polyb. Legat. 85. & 87. Plut. in Paul. Æm. pag. 260. 261.*

Il envoia en même tems des Ambassadeurs à Rhodes, persuadé que si cette ville, très puissante alors sur mer, embrassoit son parti, Rome seroit fort embarassée. Il en députa aussi vers Euméne & Antiochus, deux Rois très-puissans, & fort en état de le secourir. C'étoit sagesse à Persée de recourir à ces moiens, & de chercher à se fortifier par de tels ap-

puis: mais il s'en avisoit trop tard. Il auroit falu commencer par là, & en faire le premier fondement de son entreprise. Il ne songe à remuer ces puissances éloignées, que lorsqu'il est déja réduit presque à l'extrémité, & que ses affaires sont presque absolument desespérées. C'étoit appeller plutôt des spectateurs & des associés de sa ruine, que des soutiens & des appuis. Les instructions qu'il donne à ses Ambassadeurs, sont très solides & très capables de persuader, comme on va le voir: mais il les faloit emploier trois ans plutôt, & en attendre l'effet, avant que de s'embarquer presque seul dans la guerre contre un peuple si puissant, & qui avoit tant de ressources dans ses malheurs.

Les Ambassadeurs avoient les mêmes instructions pour ces deux Rois. Ils leur représentérent qu'il y avoit une inimitié naturelle entre les Républiques & les Monarchies. Que le peuple Romain attaquoit les Rois l'un après l'autre, &, ce qui étoit le comble de l'indignité, qu'il emploioit les forces des Rois mêmes pour les ruiner successivement. Qu'ils avoient accablé son pere par le secours d'Attale: que par celui d'Euméne, & en partie aussi de son pere Philippe, Antiochus avoit été subjugué: qu'actuellement ils avoient armé

contre lui Euméne & Prusias. Qu'après que le roiaume de Macédoine auroit été détruit, viendroit le tour de l'Asie, dont ils avoient déja envahi une partie sous le spécieux prétexte de rétablir les villes dans leur ancienne liberté; & que la Syrie suivroit de près. Qu'on commençoit déja à préférer Prusias à Euméne par des distinctions d'honneur particuliéres, & qu'on attachoit à Antiochus le fruit de ses victoires en Egypte. Persée les exhortoit ou à porter les Romains à laisser la Macédoine en paix; ou, s'ils persévéroient dans l'injuste dessein de lui faire la guerre, à les regarder comme les ennemis communs de tous les Rois. Les Ambassadeurs agirent ouvertement & sans détour avec Antiochus.

Pour ce qui regarde Euméne, ils couvrirent leur voiage du prétexte de racheter les prisonniers, & ne traitérent qu'en secret de ce qui en étoit la véritable cause. Il y avoit déja eu, sur le même sujet, plusieurs pourparlers en différens tems & en différens lieux, qui avoient commencé à rendre ce Prince fort suspect aux Romains. Ce n'est pas qu'Euméne dans le fond souhaitât que Persée pût remporter la victoire sur les Romains; l'énorme pouvoir qu'il auroit eu pour lors lui auroit fait ombra-

ge, & auroit vivement piqué sa jalousie: il ne vouloit pas non plus se déclarer ouvertement contre lui, ni lui faire la guerre. Mais, croiant voir les deux partis également disposés à la paix, Persée par la crainte des maux qui pouvoient lui arriver, les Romains par l'ennui d'une guerre qui traînoit fort en longueur; il cherchoit à se rendre le médiateur de cette paix, & à vendre chérement à Persée sa médiation ou du moins son inaction & sa neutralité. On étoit déja convenu du prix, qui étoit quinze cens talens (quatre millions cinq cens mille livres.) Il n'y avoit plus de dispute que sur le tems du paiement de cette somme. Persée vouloit attendre que le service fût rendu, & cependant mettre la somme en dépôt dans la Samothrace. Euméne par là ne se croioit pas en sureté, parce que la Samothrace dépendoit de Persée, & il vouloit que dès lors on lui paiât une partie de la somme. C'est ce qui rompit le traité.

Il en manqua encore un autre, qui ne lui auroit pas été moins favorable. Il avoit fait venir d'au delà du Danube un corps de troupes Gauloises, composé de dix mille cavaliers, & d'autant de fantassins, & il étoit convenu de donner dix piéces d'or à chaque cavalier, cinq à chaque

fantassin, & mille à leur Général. Ces Gaulois s'appelloient Bastarnes. J'ai marqué auparavant où ils s'étoient établis. Quand il les sut arrivés sur les frontiéres de ses Etats, il alla au devant d'eux avec la moitié de ses troupes, & donna ordre que dans les villes & les villages par où ils devoient passer on tînt des vivres préparés en abondance, du blé, du vin, & des troupeaux. Il avoit quelques présens pour les principaux Officiers, des chevaux, des harnois, des casaques : il y joignit aussi quelque argent, qui devoit être distribué entre un petit nombre : il comptoit gagner la multitude par cette amorce. Le Roi s'arréta auprès du fleuve * Axius, & y campa avec ses troupes. Il députa Antigone, un des Seigneurs Macédoniens, vers les Gaulois, qui étoient environ à trente lieues de là. Antigone fut étonné quand il vit des hommes d'une taille prodigieuse, adroits à tous les exercices du corps & à bien manier les armes, fiers & audacieux en paroles pleines de bravades & de menaces. Il leur fit beaucoup valoir les ordres que son Maître avoit donnés pour qu'ils fussent bien reçus par tout où ils passeroient, & les présens qu'il leur préparoit : ensuite il les invita à s'avancer

* *Axius est un fleuve de la Mygdonie.*

jusqu'à un certain lieu qu'il leur marquoit, & à envoier les principaux d'entr'eux vers le Roi. Les Gaulois n'étoient pas gens à se paier de paroles. Clondicus, le Chef & le Roi de ces étrangers, alla droit au fait, & demanda si l'on apportoit la somme dont on étoit convenu. Comme on ne lui donnoit point de réponse : *Allez :* dit-il, *déclarer à votre Prince, qu'avant qu'il ait envoié les otages & les sommes convenues, les Gaulois ne partiront point d'ici.* Le Roi, au retour de son Député, assembla son Conseil. Il pressentit où iroient les avis ; & , comme il étoit meilleur gardien de son argent que de son royaume ; pour colorer son avarice, il s'étendit fort sur la perfidie & la férocité des Gaulois, ajoutant qu'il seroit dangereux de donner entrée dans la Macédoine à une multitude si nombreuse de qui l'on auroit tout à craindre, & que cinq mille cavaliers lui suffiroient. On sentoit bien qu'il ne craignoit que pour son argent, mais personne n'osa le contredire. Antigone retourna vers les Gaulois, & leur dit que son Maître n'avoit besoin que de cinq mille cavaliers. A cette parole, il s'éleva un frémissement & un murmure général contre Persée, qui les avoit fait venir de si loin pour leur insulter. Clondicus aiant encore de-

ndé à Antigone s'il apportoit de l'ar-
nt pour les cinq mille cavaliers, com-
celui-ci cherchoit des détours & ne
ondoit point nettement, les Gaulois
rérent en fureur, & peu s'en falut qu'ils
se jettassent sur lui pour le mettre en
ces, & lui-même l'appréhendoit fort.
pendant ils respectérent la qualité de
puté, & le renvoiérent sans lui avoir
t aucun mauvais traitement. Les Gau-
s partirent sur le champ, reprirent le
emin du Danube, & ravagérent la
hrace qui se trouvoit sur leur passage.
Persée, avec un renfort si considérable,
roit fort embarrassé les Romains. Il
uvoit faire passer ces Gaulois dans la
hessalie, où ils auroient ravagé le pays,
pris les places les plus fortes. Par là,
meurant tranquille auprès du fleuve
ipée, il auroit mis les Romains hors
état & de pénétrer dans la Macédoine
nt il leur fermoit l'entrée par ses trou-
s, & de subsister plus lôntems dans le
ys, parce qu'ils n'auroient plus tiré
mme auparavant leurs vivres de la
hessalie, qui auroit été entiérement ra-
gée. L'avarice qui le dominoit, l'empê-
a de profiter d'un si grand avantage.

Elle lui en fit perdre encore un autre
areil. Pressé par l'état de ses affaires,

& par l'extrême danger dont il se voioit menacé, il avoit enfin consenti de donner à Gentius les trois cens talens qu'il lui avoit demandés depuis plus d'un an pour lever des troupes & équiper une flote. Pantauchus avoit ménagé ce Traité de la part du Roi de Macédoine, & avoit commencé par faire toucher au Prince d'Illyrie dix talens (dix mille écus) sur la somme qui lui étoit promise. Gentius fit partir ses Ambassadeurs, & avec eux des gens surs pour transporter l'argent. Il leur donna ordre aussi, quand tout auroit été terminé, de se joindre aux Ambassadeurs de Persée, & d'aller ensemble à Rhodes, pour porter cette République à faire alliance avec eux. Pantauchus lui avoit représenté que si les Rhodiens y consentoient, Rome ne pourroit tenir contre ces trois puissances réunies. Persée reçut ces Ambassadeurs avec toutes les marques de distinction possibles. Après que de part & d'autre on eut livré les otages, & prêté les sermens, il ne restoit plus qu'à livrer les trois cens talens. Les Ambassadeurs & les Agens de l'Illyrien se rendirent à Pella, où l'argent leur fut compté, & mis dans des caisses scellées du cachet des Ambassadeurs pour être transporté en Illyrie. Persée avoit fait dire sous main à ses gens



[c]hargés de ce transport de marcher lentement & à petites journées, &, quand [i]ls seroient arrivés aux frontiéres de Macédoine, de s'arréter, & d'y attendre ses [o]rdres. Pendant tout ce tems là, Pantauchus, qui étoit demeuré à la Cour d'Illyrie, pressoit fort le Roi de se déclarer contre les Romains par quelque acte d'hostilité. Il y arriva pour lors deux Ambassadeurs de Rome, pour faire alliance avec Gentius. Il avoit déja touché dix talens comme des arrhes, & avoit nouvelle que la somme entiére étoit en chemin. Sur les instances réitérées de Pantauchus, violant tous les droits divins & humains, il fit emprisonner les deux Ambassadeurs, sous prétexte que c'étoient des espions. Dès que Persée en eut reçu la nouvelle, le croiant engagé suffisamment & sans retour contre les Romains par ce coup d'éclat, il fit revenir ceux qui portoient les trois cens talens, se félicitant lui-même en secret de l'heureux succès de sa perfidie, & de son habileté à conserver son argent. Mais il ne faisoit que le garder & le mettre en réserve pour le vainqueur, au lieu qu'il auroit dû s'en servir pour se défendre contre lui, & pour le vaincre, selon la maxime de Philippe & d'Alexandre son fils, les plus illustres

de ses ancêtres, qui avoient coutume de dire, *Que l'on doit acheter la victoire par l'argent, & non pas conserver l'argent aux dépens de la victoire.*

Les Ambassadeurs de Persée & de Gentius étant arrivés à Rhodes, y furent reçus très agréablement. On leur fit part du Décret par lequel la République avoit résolu d'emploier tout son crédit & toutes ses forces pour obliger les deux partis à faire la paix, & de se déclarer contre celui qui refuseroit d'entrer dans des propositions d'accommodement.

Liv. lib. 44. n. 30. 32. Dès le commencement du printems les Généraux Romains s'étoient rendus chacun à leur département: le Consul en Macédoine, Octavius à Orée avec la flote, Anicius dans l'Illyrie.

Ce dernier eut un succès aussi rapide qu'heureux. Il avoit à soutenir la guerre contre Gentius. Il la termina avant qu'on sût à Rome qu'elle étoit commencée. Elle ne dura que trente jours. Aiant traité avec bonté Scorda la capitale du pays qui s'étoit rendue, les autres villes suivirent bientôt son exemple. Gentius lui-même fut obligé de venir se jetter aux piés d'Anicius, & d'implorer sa miséricorde, avouant, les larmes aux yeux, sa faute, ou plutôt sa folie, d'avoir abandonné le parti des

Romains. Le Préteur le traita humainement. Son premier soin fut de tirer de prison les deux Ambassadeurs. Il envoia l'un d'eux, nommé Perpenna, à Rome, pour y porter la nouvelle de sa victoire; & peu de jours après y fit conduire Gentius, sa mere, sa femme, ses enfans, & son frere avec les principaux Seigneurs du païs. La vûe de prisonniers si illustres augmenta fort la joie du peuple. On rendit des actions de graces publiques aux dieux, & il se fit aux temples un grand concours de personnes de tout âge & de tout sexe.

Quand Paul Emile fut approché des ennemis, il trouva Persée campé près de la mer au pié du mont Olympe, dans des lieux qui paroissoient inaccessibles. Il avoit devant lui l'Enipée, dont les bords étoient fort élevés; & sur la rive qui étoit de son côté il avoit construit de bons retranchemens, avec des tours d'espace en espace, où il avoit placé des balistes & d'autres machines pour lancer des traits & des pierres contre les ennemis, s'ils osoient en approcher. Persée s'y étoit fortifié de telle sorte, qu'il se croioit dans une entière sureté, & qu'il espéroit de consumer & de rebuter enfin Paul Emile par la longueur du tems, & par les dif-

Liv. lib. n. 32-46. Plut. in P. Æmil. p. 261-269.

ficultés qu'il auroit à faire subsister ses troupes dans un pays déja mangé par l'ennemi, & à s'y maintenir.

Il ne savoit pas quel adversaire on lui avoit mis en tête. Paul Emile n'étoit occupé que du soin de tout préparer pour une action, & cherchoit continuellement dans son esprit toutes sortes d'expédiens & de moiens pour faire avec succès quelque entreprise. Il commença par établir une exacte & sévére discipline dans son armée, qu'il avoit trouvé corrompue par la licence où on la laissoit vivre. Il réforma plusieurs choses soit pour les armes, soit pour les sentinelles. Les soldats étoient accoutumés à critiquer leur Général, à examiner entr'eux toutes ses actions, à lui prescrire ses devoirs, & à marquer ce qu'il devoit faire ou ne pas faire. Il leur parla avec fermeté & dignité. Il leur fit entendre que ces discours convenoient mal au soldat : que trois choses seulement devoient l'occuper, le soin de son corps, pour le rendre robuste & agile ; le soin de ses armes, afin qu'elles fussent toujours propres & en bon état ; le soin des * vivres, afin d'être toujours prêt à partir au premier ordre : que du reste il

* *Chez les Romains, les soldats portoient des vivres quelquefois pour dix ou douze jours.*

de tout ce qui ſeroit néceſſaire pour leur donner occaſion de montrer leur courage : qu'ils euſſent ſoin ſeulement, quand on leur en donneroit le ſignal, de bien faire leur devoir.

Il eſt incroiable combien ce diſcours les anima. Les vieux ſoldats avouoient que ce n'étoit que de ce jour-là qu'ils avoient appris ce qu'ils devoient faire. On aperçut tout d'un coup un changement merveilleux dans le camp. Perſonne n'y demeuroit oiſif. On voioit les ſoldats aiguiſer leurs épées, polir leurs caſques, leurs cuiraſſes, leurs boucliers ; s'eſſaier à ſe mouvoir agilement ſous leurs armes ; agiter avec bruit leurs javelots, & faire briller leurs épées nues ; enfin ſe rompre & s'endurcir dans tous les exercices militaires : de ſorte qu'il étoit aiſé de voir, qu'à la premiére occaſion qu'ils auroient d'en venir aux mains avec les ennemis, ils étoient déterminés ou à vaincre, ou à mourir.

Le camp étoit placé dans un endroit très favorable, mais qui manquoit d'eau : & c'étoit une grande incommodité pour l'armée. Paul Emile, qui ſongeoit à tout,

voiant devant lui le mont Olympe haut & tout couvert d'arbres fort & fort touffus, jugea par la quanti par la qualité de ces arbres qu'il y nécessairement dans les creux de montagne des sources d'eau vive, mit en même tems à faire des ouve au pié, & à creuser des puits dans ble. A peine[a] en eut-on effleuré la ce, qu'on vit sortir de plusieurs sc des eaux, troubles d'abord & en quantité, mais bientôt après très c & très abondantes. Cet événement étoit naturel, fut regardé par les s comme une faveur singuliére des qui avoient pris Paul Emile sous leu tection; ce qui le leur rendit encor cher & plus respectable.

Quand Persée vit ce qui se passoit le camp des Romains, l'ardeur de dats, les mouvemens qu'ils se donn les divers exercices par lesquels ils s paroient au combat, il entra dan vraie inquiétude, & vit bien qu'il n plus affaire à un Licinius, un Host un Marcius, & que dans l'armée R

a Vix deducta summa arena erat, cùm scaturigines turbidæ primò & tenues emicare, dein liquidam, multamque fundere aquam, velut deûm cœperunt. Aliquan quoque res duci fa auctoritatis apud adjecit. *Liv.*



out étoit changé avec le Général. Il
ubla son attention & ses soins de
côté, anima les soldats, s'appliqua
à les former par différens exercices,
ta de nouveaux retranchemens aux
ens, & travailla à mettre son camp
d'insulte.

Cependant arrive la nouvelle de la vic-
e remportée dans l'Illyrie, & de la
e du Roi avec toute sa famille. Elle
a dans l'armée Romaine une joie in-
able, & excita parmi les soldats une
ur de se signaler pareillement de leur
, qui ne peut s'exprimer. Car c'est
linaire, qu'entre deux armées qui
sent en divers endroits, l'une ne veuil-
oint céder à l'autre en courage ni en
re. Persée tâcha d'abord d'étouffer
e nouvelle : mais le soin qu'il prenoit
a dissimuler, ne servit qu'à la rendre
publique & plus certaine. L'allarme
énérale parmi ses troupes, & leur fit
idre un sort pareil.

Dans ce même tems arrivent les Ambass-
urs Rhodiens, qui venoient faire
hant la paix la même proposition à
iée, qui avoit excité à Rome une si
de indignation dans le Sénat. Il est
de juger comment elle fut reçue dans
imp. Quelques-uns, transportés de

colére, vouloient qu'on les renvoiât avec insulte. Le Consul crut leur marquer mieux son mépris, en leur répondant froidement qu'il leur rendroit réponse dans quinze jours.

Pour montrer le peu de cas qu'il faisoit de la médiation pacifique des Rhodiens, il assembla son Conseil pour déliberer sur les moiens d'entrer en action. Il y a apparence que l'armée Romaine, qui l'année précédente avoit pénétré jusques dans la Macédoine, en étoit sortie. & retournée en Thessalie, peutêtre pour y chercher des vivres: car maintenant on est en peine pour s'ouvrir un passage dans la Macédoine. Quelques uns, & c'étoient les plus anciens Officiers, vouloient qu'on entreprît de forcer les retranchemens des ennemis sur les bords de l'Enipée; ils prétendoient que les Macédoniens, qui l'année précédente avoient été chassés d'endroits plus élevés & plus fortifiés, ne pourroient soutenir le choc des légions Romaines. D'autres étoient d'avis qu'Octavius avec la flote allât vers Thessalonique ravager les côtes maritimes, afin d'obliger le Roi, par cette diversion, à retirer une partie de ses troupes de l'Enipée, pour la défense de son pays, & à laisser ainsi quelque passage ouvert. Il est

i qui lui plaît davantage. Paul Emile avoit des vûes toutes différentes. Il voioit que la rive de l'Enipée, tant par sa situation naturelle, que par les fortifications qu'on y avoit ajoutées, étoit inaccessible. D'ailleurs il savoit, sans parler des machines disposées de toutes parts, que les troupes ennemies, étoient beaucoup plus habiles que les siennes à lancer des javelots & des traits. Entreprendre de forcer des lignes aussi impénétrables que celles-là, c'eût été exposer les troupes à la boucherie; & un bon Général épargne le sang des soldats, parce qu'il s'en regarde comme le pere, & qu'il croit devoir les ménager comme ses enfans. Il se tint donc quelques jours en repos sans faire le moindre mouvement. On prétend, dit Plutarque, qu'il n'y a point d'exemple que deux armées si nombreuses aient été si lontems en présence dans une paix si profonde, & dans une si grande tranquillité. En tout autre tems le soldat, plein d'ardeur & d'impatience, auroit murmuré: mais Paul Emile lui avoit appris à se laisser conduire.

Enfin, à force de chercher & de s'informer, il apprit de deux marchands Per-

haut du mont Olympe ; que c
n'étoit pas d'un difficile accès, i
étoit bien gardé : Persée y avc
un détachement de cinq mille
Il conçut, qu'en faisant attaque
& à l'improviste ce corps de gar
bonnes troupes, on pourroit
de ce poste, & s'en emparer. Il
de tromper l'ennemi, & de l
son dessein. Il fait venir le Prét
vius, & s'étant ouvert à lui, il l
ne d'aller à Héraclée avec sa flc
prendre assez de vivres pour mi
mes pendant dix jours, afin de f
re à Persée qu'on alloit ravage
maritime. En même tems il fait
bius Maximus son fils encore to
& Scipion Nasica gendre de Sci
fricain, sans leur découvrir er
véritable dessein ; leur donne un
ment de cinq mille hommes d

s'y embarquer, selon ce qui avoit
opofé dans le Conseil. Quand ils
arrivés, le Préteur leur fit savoir
dres du Consul. Dès que la nuit fut
, quittant le chemin de la mer, ils
ncent, sans s'arréter, vers Pythium
vers les montagnes & les rochers,
luits par les deux guides de Perrhébie.
étoit convenu qu'ils y arriveroient le
iéme jour vers la fin de la nuit.
Cependant Paul Emile, pour amuser
nemi & lui ôter toute autre pensée,
endemain dès le matin détache ses
pes armées à la légére comme pour
quer les Macédoniens. Il se donna un
combat dans le lit même de la ri-
e qui étoit fort basse. Des deux côtés
ive, depuis le haut jusqu'au lit de la
ére, avoit dans sa pente l'espace de
s cens pas; & le lit même en avoit
le de largeur. L'action se passa à la
du Roi & du Consul, qui étoient,
cun avec leurs troupes, à la tête de
camp. Le Consul fit sonner la retrai-
vers le midi. La perte fut à peu près
le de part & d'autre. Le jour suivant
combat recommença encore de la mê-
sorte, & à peu près à la même heure,
is il fut plus vif, & dura plus lontems.
Romains n'avoient pas affaire seule-

coup plus de monde ce jour-
tirer ses troupes plus tard. 1
jour Paul Emile se tint en re
fut avoir dessein de tenter un
plus près de la mer. Persée n
en aucune maniére du dange
naçoit.

Scipion étoit arrivé la nui
me jour près de Pythium.
étoient fort fatiguées : il les
reste de la nuit. Persée cep
fort tranquille. Mais tout-à-c
fuge de Créte, qui s'étoit dér
pes de Scipion, alla le tirer
curité, en lui apprenant le ci
soient les Romains pour le
Le Roi, effraié de cette no
che sur le champ dix mille s
gers avec deux mille Macéd
la conduite de Milon, & lui
faire toute la diligence possi

la victoire demeura quelque tems douteuse. Mais enfin les troupes du Roi furent forcées de toutes parts, & mises en déroute. Scipion les poursuivit vivement, & mena sa troupe victorieuse dans la plaine.

Les fuiards étant arrivés dans le camp de Persée, y répandirent une si grande terreur, que ce Prince délogea sur l'heure, & se retira par ses derriéres saisi de fraieur & presque sans espérance. Il tint un grand Conseil pour délibérer sur le parti qu'il faloit prendre. Il s'agissoit de savoir s'il devoit s'arréter devant les murailles de Pydna, pour tenter le hazard d'une bataille; ou partager ses troupes dans ses places, les bien munir de vivres, & y attendre les ennemis, qui ne pourroient pas subsister lontems dans un pays qu'il auroit pris soin de ravager, & qui ne fourniroit ni fourrages pour les chevaux, ni nourriture pour les hommes. Ce dernier parti avoit de grands inconvéniens, & marquoit un Prince réduit à la derniére extrémité, & à qui il ne restoit ni ressource, ni espérance, sans parler de la haine qu'exciteroit contre lui le ravage des terres commandé & exécuté par le Roi même. Pendant que Persée incertain du parti qu'il doit prendre, flote

dans ce doute, les principaux Officiers lui représentent que son armée est très supérieure à celle des Romains, que ses troupes sont très résolues de bien faire aiant à défendre leurs femmes & leurs enfans : qu'étant lui-même le témoin de toutes leurs actions, & combattant à leur tête, elles redoubleront de courage, & donneront à l'envi des marques de leur valeur. Ces raisons raniment le Prince. Il se retire sous les murs de Pydna, y établit son camp, se prépare à donner bataille, n'oublie rien pour profiter de l'avantage des lieux, assigne à chacun son poste, & donne tous les ordres avec beaucoup de présence d'esprit, résolu d'attaquer les Romains dès qu'ils paroîtroient.

Le lieu où il campoit étoit une campagne rase & unie, très propre à mettre en bataille un corps nombreux de gens de pié pesamment armés. A droit & à gauche il y avoit des coteaux, qui, touchant les uns aux autres, fournissoient une retraite sûre à l'infanterie légére, & aux gens de trait, & leur donnoient aussi moien de dérober leur marche, & d'aller enveloper l'ennemi, & l'attaquer par les flancs. Tout le front de l'armée étoit couvert de deux petites riviéres,

qui

it faire de la peine aux Romains, &
re leurs rangs.
ul Emile étant arrivé à Pythium,
iant rejoint le détachement de Sci-
, descend dans la plaine, & marche
dre de bataille vers l'ennemi en co-
it toujours la mer, d'où la flote Ro-
e lui envoioit des vivres sur des bar-
. Mais, quand il fut arrivé à la vûe
Macédoniens, & qu'il eut considéré
onne disposition de leur armée &
mbre de leurs troupes, il fit alte
penser à ce qu'il avoit à faire. Les
s Officiers, pleins d'ardeur & d'im-
nce pour le combat, s'avancent à la
des troupes, s'approchent de lui,
conjurent de donner sur l'ennemi
différer davantage. Scipion, dont la
iance étoit augmentée par le succès
venoit d'avoir sur le mont Olym-
se distingue sur tous les autres par son
ressement, & fait de plus fortes in-
es. Il lui représente que les Géné-
qui l'avoient précédé, avoient don-
eu à l'ennemi par leurs délais de s'é-
er de leurs mains. Qu'il craignoit
Persée ne s'enfuît pendant la nuit,

aiant pris de la nourriture, coı
ſongeoit qu'à aller prendre
tout-à-coup la lune, qui éto
plein & déja fort haute, cc
s'obſcurcir, & la lumiére lui
peu-à-peu, elle changea pluſi
couleur, & s'éclipſa enfin to
Un Tribun des ſoldats, app
pitius Gallus, qui étoit un des
Officiers de l'armée, aiant
veille les ſoldats avec la per
Conſul, les avoit avertis de
ſe, & avoit marqué le mome
elle devoit commencer, & le
devoit durer. Les ſoldats Ron
rent donc point étonnés de ce
ils crurent ſeulement que Sul
une ſageſſe plus qu'humaine.
le camp des Macédoniens fut
vante & d'horreur, & un bru
répandit dans toute l'armé
prodige les menaçoit de la
Roi.

Le lendemain au point du
Emile, qui étoit fort religie
teur de toutes les cérémoni
pour les ſacrifices, ... plutô
fort ſuperſtitieux ... à i
... à Hercule ... n
... ſuite, ...

ɔeufs , & des Jeux publics.
ıevé toutes ces cérémonies de
:rs les neuf heures, il aſſemble
eil. Il avoit entendu les plain-
faiſoit de ſa lenteur à attaquer
ɪis. Il voulut bien, dans cette
, rendre compte de ſa conduite,
ɔar raport à Scipion à qui il l'a-
ɪis. Les raiſons qu'il avoit eues
s donner le combat la veille,
rès ſolides. Premiérement, l'ar-
emie étoit beaucoup ſupérieure
re à la ſienne, qu'il avoit été
l'affoiblir encore conſidérable-
r le gros détachement deſtiné à
s bagages. En ſecond lieu, y au-
ı de la prudence de mettre aux
/ec des troupes toutes fraîches
s, qui étoient épuiſées par une
: pénible marche, par le poids



aiant pris de la nourriture, con
ſongeoit qu'à aller prendre
tout-à-coup la lune, qui étoi
plein & déja fort haute, co
s'obſcurcir, & la lumiére lui
peu-à-peu, elle changea pluſie
couleur, & s'éclipſa enfin tou
Un Tribun des ſoldats, appe
pitius Gallus, qui étoit un des
Officiers de l'armée, aiant a
veille les ſoldats avec la pern
Conſul, les avoit avertis de c
ſe, & avoit marqué le momen
elle devoit commencer, & le t
devoit durer. Les ſoldats Rom
rent donc point étonnés de ce
ils crurent ſeulement que Sul
une ſageſſe plus qu'humaine.
le camp des Macédoniens fut ſ
vante & d'horreur, & un bru
répandit dans toute l'armé
prodige les menaçoit de la
Roi.

Le lendemain au point du
Emile, qui étoit fort religieu
teur de toutes les cérémonie
pour les ſacrifices, ou plutô
fort ſuperſtitieux, ſe mit à ir
beufs à Hercule. Il en imm
vingt de ſuite, ſans pouvoir t

les victimes aucun signe favorable. Mais au vingt & uniéme il crut en voir qui lui promettoient la victoire s'il ne faisoit que se défendre sans attaquer. En même tems il voue à ce même dieu un sacrifice de cent beufs, & des Jeux publics. Aiant achevé toutes ces cérémonies de religion vers les neuf heures, il assemble son Conseil. Il avoit entendu les plaintes qu'on faisoit de sa lenteur à attaquer les ennemis. Il voulut bien, dans cette assemblée, rendre compte de sa conduite, sur tout par raport à Scipion à qui il l'avoit promis. Les raisons qu'il avoit eues de ne pas donner le combat la veille, étoient très solides. Premiérement, l'armée ennemie étoit beaucoup supérieure en nombre à la sienne, qu'il avoit été obligé d'affoiblir encore considérablement par le gros détachement destiné à garder les bagages. En second lieu, y auroit-il eu de la prudence de mettre aux mains avec des troupes toutes fraîches les siennes, qui étoient épuisées par une longue & pénible marche, par le poids excessif de leurs armes, par l'ardeur du soleil qui les avoit toutes brulées, & par une soif qui leur causoit des peines insupportables. En dernier lieu il insista fortement sur la nécessité indispensable pour

jusqu'à le faire douter de la victoire. Mais, pour ne pas décourager ses troupes, il leur cacha son inquiétude; & leur montrant un visage gai & serein, il parcourut à cheval tous les rangs sans casque & sans cuirasse, les animant par ses discours, & encore plus par son exemple. On voioit le Général, âgé de plus de soixante ans, s'exposer au danger & à la fatigue comme un jeune Officier.

Les Pélignienś étoient des peuples d'Italie.

Les Péligniens, qui avoient attaqué la phalange Macédonienne, ne pouvant la rompre avec tous leurs efforts, un de leurs Officiers prit l'enseigne de sa compagnie, & la jetta au milieu des ennemis. Les autres se jettent donc à corps perdu sur ce bataillon. Il se fait là des exploits inouis de part & d'autre. Les Péligniens tâchent de couper avec leurs épées les piques des Macédoniens, ou de les repousser avec leurs boucliers: ou ils essaient avec les mains de les arracher, ou de les détourner pour se faire une entrée. Mais les Macédoniens se serrant toujours, & tenant à deux mains leurs piques, présentent ce rempart de fer, & donnent de si grands coups à ceux qui se lancent sur eux, que perçant boucliers & cuirasses, ils jettent morts à la renverse les plus hardis de ces Péligniens, qui sans aucun ménagement

ferrer eux-mêmes, & se précipiter dans une mort qu'ils voioient devant leurs yeux.

Toute la premiére ligne étant donc mise en désordre, la seconde découragée commença à se ralentir. Véritablement elle ne prit pas la fuite : mais au lieu d'avancer, elle faisoit sa retraite vers le mont * Olocre. Ce que voiant Paul Emile, il déchira ses habits pénétré de la plus vive douleur de ce que, ces premiéres troupes étant rendues, les Romains craignoient d'affronter la phalange. Elle présentoit un front couvert de piques épaisses & serrées comme d'un retranchement impénétrable, & se maintenant invincible, ne pouvoit être ni rompue ni entamée. Mais enfin l'inégalité du terrain, & la grande étendue du front de la bataille, ne permettant pas à l'ennemi de continuer par tout cette haie de boucliers & de piques, Paul Emile remarqua que la phalange des Macédoniens étoit forcée de laisser des ouvertures & des intervalles, & qu'elle reculoit d'un côté pendant qu'elle avançoit de l'autre, comme cela arrive nécessairement dans les grandes armées,

* *Cette montagne faisoit apparemment partie du mont Olympe.*

lorſque les troupes ne faiſant pas toutes le même effort, combattent auſſi avec different ſuccès.

Paul Emile, en habile Capitaine qui ſait profiter de tout, ſéparant ſes troupes par pelotons, leur ordonne de ſe jetter dans les eſpaces vuides de la bataille des ennemis, & de ne les plus attaquer tous enſemble de front & d'un commun effort, mais par troupes détachées & par differens endroits tout à la fois. Cet ordre, donné ſi à propos, fut cauſe du gain de la bataille. Les Romains s'inſinuent d'abord dans les intervalles, & mettent par là l'ennemi hors d'état de ſe ſervir de ſes longues piques : ils le prennent en flanc & en queue par où il étoit découvert. En un moment cette phalange eſt rompue, & toute ſa force, qui ne çonſiſtoit que dans ſon union, & dans l'impreſſion qu'elle faiſoit toute enſemble, s'évanouit & diſparoit. Quand on en vint à combattre d'homme à homme, ou par pelotons ſéparés, les Macédoniens avec leurs petites épées frapoient ſur les boucliers des Romains qui étoient très forts & très ſolides, & qui les couvroient preſque depuis la tête juſqu'aux piés, & au contraire ils n'oppoſoient que de petits pavois aux épées des Romains qui étoient lourdes

perçât, ou ne fît voler en éclats & boucliers & cuirasses, & qu'on ne vît couler le sang. Ainsi les phalangites, tirés de leur avantage & pris par leur foible, ne résistérent qu'avec beaucoup de peine, & furent enfin renversés.

Le Roi de Macédoine se laissant emporter à sa fraieur s'étoit sauvé à toute bride dès le commencement du combat, & s'étoit retiré dans la ville de Pydna, sous prétexte d'aller faire un sacrifice à Hercule: comme si, dit Plutarque, Hercule étoit un dieu à recevoir les timides sacrifices des lâches, & à exaucer des vœux injustes; car il n'est pas juste que celui qui n'ose attendre l'ennemi, remporte la victoire: au lieu que ce dieu recevoit favorablement les priéres de Paul Emile, parce qu'il lui demandoit la victoire les armes à la main; & qu'en combattant avec courage il l'appelloit à son aide.

Ce fut à l'attaque de la phalange où se fit le plus grand effort, & où les Romains trouvérent le plus de résistance. Et ce fut là aussi que le fils de Caton, gendre de Paul Emile, après avoir fait des prodiges de valeur, perdit malheureusement

ſon épée, qui lui échapa de la
cet accident hors de lui-même
ſolable, il parcourt les rangs,
ſant autour de lui une troupe
gens hardis & déterminés, il ſe
eux tête baiſſée & à corps per
Macédoniens. Après des efforts
dinaires & une boucherie hor
les pouſſent, & demeurés maît
rain, ils ſe mettent à chercher c
qu'ils trouvent enfin à grand'pe
velie ſous des monceaux d'ar
morts. Ravis de cette bonne fo
pouſſant des cris de victoire,
tent avec une nouvelle ardeur
des ennemis qui ſont encore fi
ſorte qu'enfin les trois mille
niens qui reſtoient, diſtingués
langites, furent tous taillés en
ſans qu'aucun d'eux quittât ſon
ceſſât de combattre juſqu'au der
pir.

Après cette défaite, tout le
la fuite, & on en tua un ſi gra
bre, que toute la plaine juſqu'
la montagne étoit couverte de r

fonniers. La cavalerie, qui n'avoit point eu de part au combat, voiant la déroute de l'infanterie, s'étoit retirée ; & les Romains, achatnés sur les Phalangites, ne songérent point pour lors à la poursuivre.

Cette grande bataille fut décidée si promtement, que le combat aiant commencé vers les trois heures après midi, la victoire se déclara avant quatre heures. Le reste du jour fut emploié à courir après les fuiards, que l'on poursuivit fort loin, de sorte que l'on ne revint que bien avant dans la nuit. Tous les valets de l'armée courent au devant de leurs maîtres avec de grands cris de joie, & les ramenent aux flambeaux dans leurs tentes, où l'on avoit fait des illuminations, & que l'on avoit couvertes de festons de * lierre, & couronnées de laurier.

Mais, au milieu de cette grande victoire, le Général étoit plongé dans une extrême affliction. De deux fils qu'il avoit

* *C'étoit la coutume des Romains. César écrit dans le troisiéme livre de la guerre civile, qu'il trouva dans le camp de Pompée les tentes de Lentulus & de quelques autres, couvertes de lierre.* L. etiam Lentuli & nonnullorum tabernacula protecta hederâ.

à ce combat, le plus jeune qui r
que dix-sept ans, & qu'il aimoit l
tendrement parce qu'il donnoit d
une grande espérance, ne paroissoit
On craignit qu'il n'eût été tué. I
me fut générale dans le camp, &
gea les cris de joie en un morne s
On le cherche avec des flambeaux
les morts, mais inutilement. Enfin
me la nuit étoit déja fort avanc
qu'on désespéroit de le retrouver, il
de la poursuite des fuyards, accom
seulement de deux ou trois de ses
rades, tout couvert du sang des en
Paul Emile crut le recouvrer d'en
morts, & ne commença à sentir
de sa victoire que dans ce mom
étoit réservé à d'autres larmes & a
tres pertes non moins sensibles. L
Romain, dont nous parlons ici
second Scipion, qui dans la suite
pellé Africain & Numantin pou
ruiné Carthage & Numance. Il fu
té par le fils de Scipion vainqueur d
bal. Le Consul fit partir sur le
trois couriers distingués, (Fabius

uioient en désordre, l'aiant rencon-
r le chemin, se mettent à accabler
res ces Cavaliers, les appellant des
s & des traîtres; & poussant plus
leur ressentiment, ils les renver-
de cheval, & en blessent un
grand nombre. Le Roi, qui crai-
les suites de ce tumulte, quitte le
l' chemin; &, pour n'être pas re-
u, il plie son manteau roial, le met
it lui, détache son diadême de sa
le porte à la main; &, afin de pou-
s'entretenir avec ses amis, il met
à terre, & méne son cheval par la
. Plusieurs de ceux qui l'accompa-
ent prirent d'autres routes que lui
différens prétextes, moins pour se
per à la poursuite des ennemis, que
se mettre à couvert de la fureur de
Prince, dont la défaite n'avoit servi
aigrir & à irriter la férocité qui lui
naturelle. De tous ses Courtisans,
seuls demeurérent avec lui, encore
étrangers. Evandre de Créte, celui
avoit chargé d'assassiner le Roi Eu-
e, en étoit un. Il lui demeura fidéle
u'à la fin.

point renoncer à la qualité de Ro
de l'autre Paul Emile exigeoit q
son sort absolument à la dispo
peuple Romain.

Pendant ce tems-là le Préte
vius, qui commandoit la flo
abordé à Samothrace. Il n'arrach
sée de cet asyle par respect pour
qui y présidoient : mais il tâcha
les menaces aux promesses, de
à sortir de l'asyle, & à se livrer
mains. Ses efforts furent inutile

Un jeune Romain, (il s'appe
lius) soit de son mouvement
soit de concert avec le Préteur
autre tour pour tirer le Roi c
Étant entré dans l'assemblée d
thraciens qui se tenoit actuelleme
» ce avec vérité, leur dit-il, ou
» dement qu'on dit que votre
» crée ... & qu'elle est dans toute

nple même soit souillé & pro-
la présence d'un infâme meur-
Cette accusation tomboit sur
ais les Samothraciens aimérent
ppliquer à Evandre, que tout
savoit avoir été le ministre de
projetté contre Euméne. Ils en-
onc au Roi lui dire qu'Evandre
sé d'assassinat : qu'il vînt, selon
ablies pour leur asyle, se justi-
t les Juges ; ou, s'il craignoit
, qu'il prît ses suretés, & sortît
. Le Roi, aiant fait venir Evan-
onseilla fort de ne point subir
ment. Il avoit ses raisons pour
ce conseil, craignant qu'il ne
que c'étoit par son ordre qu'il
epris cet assassinat. Il lui fit donc
qu'il ne lui restoit d'autre parti
donner à lui-même la mort.



son nom simple sans qua
doit qu'on lui envoiât de
avec qui il pût traiter ; ce
cordé. Cette Ambassade
parce que d'un côté Per
point renoncer à la qualité
de l'autre Paul Emile exig
son sort absolument à la
peuple Romain.

Pendant ce tems-là le
vius, qui commandoit
abordé à Samothrace. Il n'
sée de cet asyle par respect
qui y présidoient : mais il
les menaces aux promesse
à sortir de l'asyle, & à se
mains. Ses efforts furent in

Un jeune Romain, (il
lius) soit de son mouv
soit de concert avec le Pr
autre tour pour tirer le I
Etant entré dans l'assemb
thraciens qui se tenoit actue
» ce avec vérité, leur dit-i
» dement qu'on dit que v
» crée, & qu'elle est dans

» sainteté ? &, quoiqu'on commence tou-
» tes les cérémonies de religion par en
» exclure ceux qui n'ont pas les mains pu-
» res, comment pouvez-vous souffrir que
» votre temple même soit souillé & pro-
» fané par la présence d'un infâme meur-
» trier ? « Cette accusation tomboit sur Persée: mais les Samothraciens aimérent mieux l'appliquer à Evandre, que tout le monde savoit avoir été le ministre de l'assassinat projetté contre Euméne. Ils envoiérent donc au Roi lui dire qu'Evandre étoit accusé d'assassinat : qu'il vînt, selon les loix établies pour leur asyle, se justifier devant les Juges ; ou, s'il craignoit de le faire, qu'il prît ses suretés, & sortît du temple. Le Roi, aiant fait venir Evandre, lui conseilla fort de ne point subir un tel jugement. Il avoit ses raisons pour lui donner ce conseil, craignant qu'il ne déclarât que c'étoit par son ordre qu'il avoit entrepris cet assassinat. Il lui fit donc entendre qu'il ne lui restoit d'autre parti que de se donner à lui-même la mort. Evandre parut y consentir, & témoignant qu'il aimoit mieux emploier pour cela le poison que le fer, il songea à se dérober par la fuite. Le Roi l'aiant appris, & craignant que les Samothraciens ne fissent re-

tomber sur lui leur colére, com
soustrait le coupable au supplice
ritoit, il le fit tuer. C'étoit sc
sainteté de l'asyle par un nouvea
mais il corrompit à force d'arge
mier Magistrat, qui déclara dan
blée qu'Evandre s'étoit lui-mên
la mort.

Le Préteur n'aiant pu persuad
sée de quitter son asyle, s'étoit
lui ôter tous les moiens de s'en
& de s'enfuir. Cependant, malg
ses précautions, Persée gagna
ment un certain Oroandes de C
avoit un vaisseau marchand, &
suada de le recevoir dans son b
toutes ses richesses: elles mo
deux mille talens, c'est-à-dire
lions. Mais, soupçonneux comm
il ne se désaisit pas du tout, n'
qu'une partie, & réserva à faire
reste avec lui. Le Crétois, suivai
te rencontre le génie de sa nati
barqua sur le soir tout l'or &
qu'on lui avoit envoié, & man
sée qu'il n'avoit qu'à se rendre v

sée se glissa avec des peines infinies par
fenêtre très étroite, traversa un jar-
, & sortit par une vieille mazure avec
femme & son fils. Le reste de son tré-
le suivoit. On ne sauroit exprimer sa
leur & son desespoir, lorsqu'il apprit
Oroandes, avec sa riche charge, étoit
pleine mer. Il falut qu'il retournât à
asyle avec sa femme, & Philippe son
iné. Il avoit confié ses autres enfans
n de Thessalonique qui avoit été son
, & qui le trahit dans sa mauvaise
ne; car il livra ses enfans à Octavius,
ui fut la principale cause qui obligea
sée à se remettre lui-même au pouvoir
eux qui avoient ses enfans entre leurs
ins.

Il se livra donc lui & Philippe son fils
Préteur Octavius, & celui-ci le fit
barquer, pour être conduit au Con-
l, à qui auparavant il en avoit donné
is. Paul Emile envoia au devant de lui
gendre Tubéron. Persée vêtu de noir,
tra dans le camp avec son fils seul. Le
Consul, qui l'attendoit avec une assez
nombreuse compagnie, le voiant arriver,

Je me suis conformé ici, en exposant l'entrevûe de Paul Emile & de Persée, au récit qu'en fait Tite-Live. Il y a quelques différences dans celui de Plutarque, que j'ai suivi en exposant la même histoire dans le Traité des Etudes, Tome IV. p. 91. 92.

se léve de son siége, & s'étant
avancé, lui tend la main. Persée
à ses piés : mais il le reléve sur le
& ne souffre pas qu'il embrasse
noux. L'aiant introduit dans sa t
le fait asseoir vis-à-vis de ceux
moient l'assemblée.

Il commença par lui demander,
» sujet de mécontentement l'avoi
» entreprendre avec tant d'animo
» tre le peuple Romain une gue
» l'exposoit lui & son roiaume
» niers dangers. « Comme, au
la réponse que tout le monde att
le Roi, tenant les yeux baissés e
& versant des larmes, gardoit le
Paul Emile continua de la so
» vous étiez monté encore jeun
» trône, je m'étonnerois moins
» eussiez ignoré ce que c'étoit qu
» le peuple Romain pour ami
» ennemi. Mais aiant assisté à l
» que votre pere a faite contre
» vous souvenant encore de la
» nous avons fidélement obser
» lui : comment avez-vous pu aim

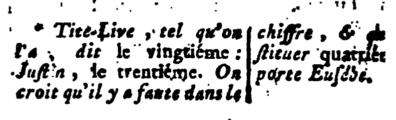
reproche, qu'il n'avoit fait à la pre-
ère question : » De quelque maniére
cependant, reprit le Consul, que ces
choses soient arrivées, soit par une fau-
te dont tout homme est capable, soit
par un effet du hazard, soit par la fa-
tale destinée, prenez courage. La clé-
mence dont le peuple Romain a usé à
l'égard de beaucoup de rois & de peu-
ples doit vous inspirer, je ne dis pas
seulement quelque espérance, mais une
confiance presque assurée, qu'il vous
traitera de la même sorte. « Il parla
ısi en grec à Persée : puis se tournant
rs les Romains, & reprenant sa lan-
e : » Vous [a] voiez, leur dit-il, un
grand exemple de l'inconstance des cho-
es humaines. C'est à vous principale-
ment, jeunes Romains, que j'adresse
ce discours. L'incertitude de ce qui peut
nous arriver d'un jour à un autre, doit
nous apprendre à n'user jamais dans la
prospérité de fierté ni de violence à l'é-
gard de qui que ce soit, & à ne point

a Exemplum insigne
nitis, *inquit*, mutatio-
rerum humanarum.
bis hoc præcipuè dico,
enes. Ideo in secun-
rebus nihil in quem-
m superbè ac violen-
consulere decet, nec
præsenti credere fortunæ;
cùm, quid vesper ferat,
incertum sit. Is demum
vir erit, cujus animum
nec prospera flatu suo ef-
feret, nec adversa inf in-
get. *Liv.*

» les bons succès, ni abbattre
» mauvais. « Paul Emile aiant
l'assemblée, chargea Tubéron
dre soin du Roi. Il l'invita ce
venir manger avec lui, & ordon
lui rendît tous les honneurs qu'
voit lui rendre dans l'état où il
voit.

Ensuite l'armée fut mise en
d'hiver. Amphipolis reçut la plu
partie des troupes : le reste fut
dans les villes voisines. Ainsi fut
la guerre entre les Romains &
laquelle avoit duré quatre ans :
un roiaume si illustre tant dans
que dans l'Asie. Persée avoit rég
ans. On le comptoit pour le * q
me roi depuis Caranus, qui le
Liv. lib. 45. n. 41. avoit régné en Macédoine. Une
si importante ne couta à Paul E
quinze jours.

Le roiaume de Macédoine a
fort obscur jusqu'à Philippe fils


* Tite-Live, tel qu'on l'a, dit le vingtième : Justin, le trentième. On croit qu'il y a faute dans le chiffre, & … stituer quatrième … porte Eusèbe.



s . Tous ce Prince, & par les grands ex-
ploits, il prit des accroissemens considé-
bles, sans pourtant sortir des bornes de
Europe ; il embrassa une partie de la
hrace & de l'Illyrie, & s'attribua une
rte de domination sur toute la Gréce. Il
étendit ensuite dans l'Asie, & pendant
s treize années du régne d'Alexandre,
se soumit toutes les provinces qui fai-
ient partie du vaste Empire des Perses,
se porta jusqu'aux extrémités de la ter-
:, je veux dire l'Arabie d'un côté, & les
ides de l'autre. Cet Empire, le plus grand
ui fût sur la terre, partagé ou plutôt
échiré en différens roiaumes après la
ort d'Alexandre par ses successeurs qui
n tirérent chacun une partie à eux, sub-
sta pendant l'espace d'un peu plus de cent
inquante ans, depuis cette haute éléva-
on où les armes victorieuses de ce Prin-
e l'avoient porté, jusqu'à l'entiére ruine
e la Macédoine. Voilà où se terminé-
nt les exploits si vantés de ce fameux
Conquérant, la terreur & l'admiration
e l'univers, ou, pour parler plus juste,
exemple de l'ambition la plus vaine &
plus insensée qui fut jamais.

Les trois Députés que Paul Emile avoit
nvoiés à Rome pour y porter l'heureuse
ouvelle de la victoire remportée sur Per-



qu'on avoit donné un comb
Macédoine, & que Persée avoi
eu. Cette nouvelle causa dans t
que des battemens de mains
de victoire. Mais quand les M
après d'exactes enquêtes, euren
que ce bruit étoit sans auteur &
dement, cette fausse & courte
sipa, & laissa seulement une
pérance que c'étoit peutêtre un
ment de la victoire ou déja
ou qui le seroit bientôt.

L'arrivée des Députés tira R
quiétude. On apprit que Persé
entiérement défait, qu'il étoi
& qu'il ne pouvoit échaper au
Vainqueur. Alors la joie du p
jusques-là avoit été suspendue,
borne & sans mesure. Les Dépu
d'abord dans le Sénat, puis da

ans le moment même d'une fou-
de personnes de tout âge & de
, qui alloient remercier les dieux
tante protection qu'ils avoient
à la République.

la nomination des nouveaux Con- An. M. 383; Av. J.C. 167; Liv lib. 45 n. 17. 18.
)me, on prorogea le commande-
s armées, dans la Macédoine à
ile, & dans l'Illyrie à L. Anicius:
nomma dix Commissaires pour
ler les affaires de la Macédoine,
)our celles de l'Illyrie. Le Sénat,
e de les faire partir, régla en par-
commission. Avant tout il fut or-
que les Macédoniens & les Illy-
oient déclarés libres; afin de fai-
oître à toutes les nations que le
armes du peuple Romain n'étoit
asservir les peuples libres, mais de
ceux qui étoient en servitude;
que les uns pussent, sous la pro-
du nom Romain, conserver pour
leur liberté; & que les autres,
la domination des Rois, en fus-
tés avec plus de douceur & d'équi-
onsidération pour les Romains:
si jamais la guerre s'élevoit entre
s & le peuple Romain, les nations
que l'issue de ces guerres seroit la
pour les Romains & la liberté

ſée, avoient fait la plus grande diligence qu'il leur avoit été poſſible. Mais lontems avant leur arrivée, & le quatriéme jour ſeulement depuis la bataille, pendant qu'on célébroit les Jeux dans le Cirque, il s'étoit répandu un bruit ſourd qu'on avoit donné un combat dans la Macédoine, & que Perſée avoit été vaincu. Cette nouvelle cauſa dans tout le Cirque des battemens de mains & des cris de victoire. Mais quand les Magiſtrats, après d'exactes enquêtes, eurent reconnu que ce bruit étoit ſans auteur & ſans fondement, cette fauſſe & courte joie ſe diſſipa, & laiſſa ſeulement une ſecrette eſpérance que c'étoit peutêtre un preſſentiment de la victoire ou déja remportée, ou qui le ſeroit bientôt.

L'arrivée des Députés tira Rome d'inquiétude. On apprit que Perſée avoit été entiérement défait, qu'il étoit en fuite, & qu'il ne pouvoit échaper aux mains du Vainqueur. Alors la joie du peuple, qui juſques-là avoit été ſuſpendue, éclata ſans borne & ſans meſure. Les Députés lurent, d'abord dans le Sénat, puis dans l'aſſemblée du peuple, le détail circonſtancié de la bataille. On ordonna des priéres publiques & des ſacrifices en action de graces, & tous les temples ſe trouvérent

tout sexe, qui alloient remercier les dieux de l'éclatante protection qu'ils avoient accordée à la République.

Après la nomination des nouveaux Consuls à Rome, on prorogea le commandement des armées, dans la Macédoine à Paul Emile, & dans l'Illyrie à L. Anicius: puis on nomma dix Commissaires pour aller régler les affaires de la Macédoine, & cinq pour celles de l'Illyrie. Le Sénat, avant que de les faire partir, régla en partie leur commission. Avant tout il fut ordonné que les Macédoniens & les Illyriens seroient déclarés libres; afin de faire connoître à toutes les nations que le but des armes du peuple Romain n'étoit point d'asservir les peuples libres, mais de délivrer ceux qui étoient en servitude; ensorte que les uns pussent, sous la protection du nom Romain, conserver pour toujours leur liberté; & que les autres, soumis à la domination des Rois, en fussent traités avec plus de douceur & d'équité par considération pour les Romains: ou que, si jamais la guerre s'élevoit entre ces Rois & le peuple Romain, les nations sûssent que l'issue de ces guerres seroit la victoire pour les Romains & la liberté

An. M. 383. Av. J.C. 167. Liv. lib. 45. n. 17. 18.

rée, de pierres blanches, où l'on devoit poser une ſtatue d'or de Perſée, il y fit mettre la ſienne, diſant *Que c'étoit aux vaincus à céder la place aux vainqueurs.*

Il vit à Lébadie le temple de Jupiter ſurnommé Trophonius, & l'entrée de la caverne où deſcendent ceux qui conſultent * l'Oracle. Il offrit un ſacrifice à Jupiter, & à la déeſſe Hercynna. On croit qu'elle étoit fille de Trophonius.

A Chalcis, il fut curieux de voir l'Euripe, & tout ce qui ſe diſoit du flux & reflux de la mer, qui y eſt fort fréquent, & fort extraordinaire.

De là il paſſa à la ville d'Aulide, du port de laquelle partit autrefois pour Troie la célébre flote d'Agamemnon. Il viſita le temple de Diane, ſur l'autel de qui ce Roi des Rois immola ſa fille Iphigénie, pour obtenir de la déeſſe une heureuſe navigation.

Après avoir paſſé par Orope dans l'Attique, où le devin Amphiloque étoit honoré comme dieu, il ſe rendit à Athénes, ville célébre par ſon ancienne réputation, & qui préſenta à ſa vûe beaucoup d'objets capables de piquer & de ſatisfaire ſa curioſité: la citadelle, les ports, les

* *On peut conſulter ce qui eſt dit de cet Oracle,* Livre X. Chap. III. Parag. 2.

:iére ou de l'art. Il n'oublia pas
n facrifice à Minerve, déesse tu-
: la citadelle.
nt que Paul Emile étoit dans
e, il demanda aux Athéniens
ent Philosophe pour achever d'in-
s enfans, & un habile Peintre
iger les ornemens de son triom-
ettérent aussitôt les yeux sur Mé-
à qui ils rendirent ce témoigna-
l excelloit en même tems &
'hilosophie, & dans la Peinture.
re & singulier, qui fut confirmé
rience, & par l'approbation de
le! On voit ici quelle attention
s hommes de l'antiquité don-
l'éducation de leurs enfans. Les
Général Romain avoient déja
puisque le cadet des deux qui
campagne de Macédoine avec

la morale, qui est de toutes les études la plus importante & la plus négligée. Si l'on veut savoir quel est le fruit d'une pareille éducation, on n'a qu'à rappeller dans sa mémoire ce que devint le cadet des deux fils du Consul dont je parle; qui hérita du nom & du mérite de Scipion l'Africain son grand-pere par adoption, & de Paul Emile son pere naturel; qui ruina Carthage & Numance; qui se distingua autant par la connoissance des beaux arts & des sciences, que par la bravoure militaire; qui tenoit à honneur d'avoir auprès de lui l'historien Polybe, le Philosophe Panétius, le Poéte Térence; lequel [a] enfin, pour me servir des termes mêmes d'un Ecrivain fort sensé, n'a jamais rien dit, ni rien fait, ni rien pensé, qui ne fût digne d'un Romain. Paul Emile, après avoir trouvé dans la personne de Métrodore le trésor précieux qu'il cherchoit, sortit d'Athénes bien content.

Il arriva en deux jours à Corinthe. La Citadelle & l'Isthme lui fournirent un agréable spectacle. La Citadelle, qui

a P. Scipio Æmilianus, vir avitis P. Africani paternisque L. Pauli virtuti bus simillimus, omnibus belli ac togæ dotibus, ingeniique ac studiorum eminentissimus seculi sui; qui nihil in vita nisi laudandum aut fecit, aut dixit ac sensit. *Paterc. lib. 1. cap. 12.*

âtie sur le haut d'une montagne, »it en sources & fontaines d'une s claire : l'Isthme, qui séparoit par gue de terre très étroite deux mers ;, l'une au couchant, l'autre au

one & Argos, deux villes fort il- se rencontrérent ensuite sur son : puis Epidaure, moins opulente deux autres, mais fort connue par :ux temple d'Esculape, où l'on alors une multitude infinie de ri- »résens, offerts par les malades onnoissance de la guérison qu'ils loient avoir reçue de ce dieu.
:te ne se distinguoit point par la ficence de ses édifices, mais par sse de ses loix, de ses coutumes, à discipline.
it passé par Mégalopolis, il arriva npie. Il y vit beaucoup de choses d'être admirées : mais quand il :é les yeux sur la statue de Jupiter, t le chef-d'œuvre de Phidias) il en u & touché, dit Tite-Live, com- : avoit vû ce dieu lui-même ; & il que *ce Jupiter* * *de Phidias étoit le*

ι une grande louan- Phidias, d'avoir si rimé l'idée d'Homé- : elle est encore plus grande pour Homére, d'a- voir si bien conçu toute la majesté du dieu.

pour ne point laiſſer d'inquiétud
l'eſprit des alliés, il retourna à
triade. Il avoit trouvé en chem
troupe d'Etoliens, qui venoient
mer d'un funeſte événement arri
leur ville. Il leur donna rendez-
Amphipolis. Aiant appris que
Commiſſaires avoient déja paſſé l
quittant toutes les autres affaires
à leur rencontre à Apollonie,
d'Amphipolis d'une journée ſeu.
Il fut fort ſurpris d'y rencontrer
que ſes gardes laiſſoient aller de
d'autre avec beaucoup de liber
quoi il fit dans la ſuite de viſ
ches à Sulpicius, aux ſoins de
avoit confié la garde de cet im
priſonnier. Il le remit entre les m
Poſtumius auſſi-bien que Philippe
avec ordre de le mieux garder. I

comme il en étoit convenu avec eux, & étant entrés dans la sale de l'Assemblée où se trouvoit un grand nombre de Macédoniens, il s'assit dans son tribunal, & après avoir fait faire silence par l'huissier, Paul Emile exposa en latin ce que le Sénat, & ce que lui avec les Commissaires avoient réglé au sujet de la Macédoine. Les principaux articles étoient, que la Macédoine étoit déclarée libre; qu'elle ne paieroit aux Romains que la moitié des tributs qu'elle paioit au Roi; & cette somme fut fixée à cent talens, c'est-à-dire à cent mille écus; qu'elle auroit un Conseil public, composé d'un certain nombre de Sénateurs, où les affaires seroient discutées & jugées; qu'elle seroit désormais partagée en quatre régions, quatre cantons, qui auroient chacun leur Conseil, où leurs affaires particulières seroient examinées, & que personne ne pourroit contracter des mariages, ni acheter des terres ou des maisons hors de son canton. Il ajouta encore quelques autres articles moins importans. Le Préteur Octavius, qui étoit présent à cette assemblée, expliquoit en grec chaque article, à mesure que Paul Emile les énonçoit en latin. L'article de

la liberté, & celui de la diminution des tributs, firent un extrême plaisir aux Macédoniens, qui s'y attendoient peu: mais ils regardoient la division de la Macédoine en diverses régions qui n'auroient plus le commerce ordinaire entr'elles, comme si on eût déchiré un corps en séparant les membres, qui ne sont vivans & ne subsistent que par le mutuel secours qu'ils se prêtent les uns aux autres.

lib. 45. Paul Emile ensuite donna audience aux Etoliens. J'exposerai ailleurs ce qui y fut traité.

n. 32. Après qu'on eut terminé ces affaires étrangéres, Paul Emile appella de nouveau les Macédoniens dans l'assemblée, pour mettre la derniére main aux réglemens. On parla d'abord des Sénateurs qui devoient composer le Conseil public où se traiteroient les affaires de la nation, & on leur en laissa le choix. Puis on lut la liste des principaux du pays qui devoient passer en Italie avec ceux de leurs enfans qui auroient plus de quinze ans. Ce réglement parut d'abord fort dur: mais on reconnut bientôt qu'il n'avoit été fait que pour assurer davantage la liberté du peuple. Car on nomma dans cette liste les grands Seigneurs,

s Généraux d'armée, les Capitaines de
aisseaux, tous ceux qui avoient quelque
harge à la Cour, ou qui avoient été
mploiés dans les ambassades, & beau-
oup d'autres Officiers, accoutumés à
aire bassement leur cour au Roi com-
me des esclaves, & à commander aux
utres avec fierté. C'étoient tous gens
âches, qui faisoient une grande dépen-
e, qui avoient des équipages superbes,
ui ne se seroient pas facilement réduits
un genre de vie tout différent, où la
berté égale tous les citoiens, & où tout
e monde est également soumis aux loix.
ls eurent donc tous ordre de sortir de
Macédoine, & de passer en Italie, sous
eine de mort pour les contrevenans. Les
églemens que Paul Emile donna à la
Macédoine étoient si raisonnables, qu'ils
aroissoient faits non pour des ennemis
aincus, mais pour des fidéles alliés dont
n auroit eu tout sujet d'être content; &
'usage, qui seul fait sentir le foible des
oix, ne trouva rien, pendant un fort
ong tems, à corriger dans celles que ce
age Magistrat avoit établies.

A ces occupations sérieuses succéda une représentation de Jeux, qu'il avoit préparée de longue main, & à laquelle il avoit eu soin d'inviter tout ce qu'il y

Plut. in Æm. Paul. pag. 270.
Liv. lib. 45. n. 32.

avoit de personnes plus considérables dans les villes de l'Asie & de la Gréce. Il fit de magnifiques sacrifices aux dieux, & donna des fêtes superbes, tirant abondamment des trésors du Roi de quoi fournir à cette grande dépense, mais ne tirant que de lui-même le bon ordre & le bon goût qui y régnoient. Car aiant à recevoir tant de milliers d'hommes, il témoigna un si juste discernement & une connoissance si exacte de la qualité de tous les conviés, que chacun y fut logé, placé, & traité selon son rang & son mérite, & qu'il n'y eut personne qui n'eût à se louer de sa politesse & de son honnêteté. Les Grecs ne pouvoient se lasser d'admirer que dans les Jeux même, chose inconnue jusques-là aux Romains, il portât tant d'exactitude & de soin ; & qu'un homme occupé des plus grandes affaires, ne négligeât pas la moindre bienséance dans les petites.

Il avoit rassemblé en un monceau toutes les dépouilles qu'il ne vouloit point transporter à Rome, des arcs, des carquois, des fléches, des javelines, enfin des armes de toutes sortes, & les avoit rangées comme en trophées. Le flambeau à la main il y mit le premier le feu, & les principaux Officiers après lui.

Il exposa ensuite aux yeux des specta-
urs, dans un lieu élevé & préparé ex-
ès pour cela, tout ce qu'il y avoit de
us riche & de plus magnifique dans le
tin qu'il avoit fait en Macédoine, &
i devoit être porté à Rome : des meu-
s précieux ; des statues & des tableaux
la main des plus grands maîtres; des vases
or, d'argent, d'airain, d'ivoire. Jamais
exandrie, dans le tems de sa plus gran-
opulence, n'avoit eu rien de pareil à
lle qui étoit ici étalée.

Mais la plus grande satisfaction que
ul Emile reçut de sa magnificence, &
i flatoit le plus l'amour propre, ce fut
voir qu'au milieu de tant de choses ra-
, & de tant de spectacles si capables
ttirer les yeux, on ne trouvoit rien de
merveilleux & de si digne d'attention
d'admiration que lui-même. Et com-
e on étoit surpris de la belle ordonnan-
qui régnoit à sa table, il disoit agréa-
ement, que le même esprit qui servoit
bien ranger une bataille, servoit aussi
bien ordonner un festin ; l'une pour
ndre une armée formidable à ses enne-
s, l'autre pour rendre un repas agréa-
e à ses conviés.

En louant sa magnificence & sa poli-
sse, on ne louoit pas moins son désin-

téressement & sa magnanimité. Car tout l'or & l'argent qu'on avoit trouvé dans les trésors du Roi, & qui montoit à de très-grandes sommes, il ne daigna pas seulement le voir, mais il le fit remettre entre les mains des Trésoriers pour le porter dans l'Epargne. Il permit seulement à ses fils, qui aimoient l'étude, de retenir pour eux les livres de la bibliothéque de Persée. Les jeunes Seigneurs pour lors, & ceux qui étoient destinés à commander un jour les armées, ne témoignoient donc pas de mépris pour l'étude, & ne la croioient pas ou indigne de leur naissance, ou inutile à la profession des armes.

Lib. 45. 34. Quand Paul Emile eut réglé toutes les affaires de la Macédoine, il prit congé des Grecs, & après avoir exhorté les Macédoniens à ne pas abuser de la liberté que les Romains leur avoient accordée, & à la conserver par le bon gouvernement & par l'union, il partit pour l'Epire, avec un Décret du Sénat, qui lui ordonnoit d'en abandonner au pillage à ses troupes, toutes les villes qui s'étoient révoltées pour embrasser le parti du Roi. Il avoit aussi envoié Scipion Nasica, & Fabius son fils, avec une partie des troupes, pour ravager le pays des Illyriens

qui avoit donné du secours à ce Prince.

Le Général Romain, arrivé en Epire, crut devoir s'y prendre prudemment pour exécuter sa commission, de sorte qu'on ne pût pas prévoir son dessein. Il envoia dans toutes les villes des Officiers, sous prétexte d'en tirer les garnisons, afin que les Epirotes jouîssent de la liberté comme les Macédoniens. On appelle prudence une si indigne finesse. Puis il fit signifier à dix des principaux citoiens de chaque ville qu'ils eussent à apporter sur la place, à certain jour, tout l'or & l'argent qui étoit dans toutes les maisons & dans tous les temples, qu'il destinoit pour le trésor public, & il distribua ses cohortes dans toutes les villes. Le jour marqué étant venu, on apporta dès le matin tout l'or & l'argent dans la place publique: & à dix heures, dans toutes les villes, le soldat se jetta avidement dans les maisons particuliéres dont le pillage lui avoit été abandonné. Il y eut cent cinquante mille hommes faits esclaves. Après avoir pillé les villes, on en rasa les murailles: le nombre en montoit à peu près à soixante & dix. On vendit tout le butin, & de la somme qu'on en recueillit, il en revint à chaque cavalier pour sa part deux cens francs, (quatre cens deniers.) & à

chaque fantaſſin cent francs, (deux cens deniers.)

Après que Paul Emile, contre ſon naturel qui étoit doux & humain, eut fait exécuter ce Décret, il deſcendit vers la mer à la ville d'Orique. Quelques jours après, Anicius aiant aſſemblé ce qu'il reſtoit d'Epirotes & d'Acarnaniens, ordonna aux principaux, dont la cauſe avoit été réſervée au jugement du Sénat, de le ſuivre en Italie.

Liv. lib. 45. n. 35-40. Æmil. Paul. pag. 271.

Paul Emile étant arrivé à l'embouchure du Tibre, remonta cette riviére ſur la galére du Roi Perſée qui étoit à ſeize rangs de rames, & où l'on avoit étalé, non-ſeulement les armes captives, mais encore les plus riches étoffes & les plus beaux tapis de pourpre trouvés parmi le butin. Tous les Romains, ſortis au-devant de cette galére, l'accompagnoient en foule de deſſus le rivage, & ſembloient rendre par avance au Proconſul les honneurs du triomphe qu'il avoit ſi bien mérité. Mais les ſoldats, qui avoient vû d'un œil avide les immenſes tréſors du Roi, & qui n'en avoient pas eu toute la part qu'ils s'étoient promiſe, en conſervoient un vif reſſentiment, & étoient très mal diſpoſés pour Paul Emile. Ils lui reprochoient publiquement qu'il les avoit

.curs iuiiiagcs i nonneur uu uioiii-
Le ſoldat appelloit dureté l'exacti-
de ce Général à faire obſerver la
pline; & ſon mécontentement, cauſé
l'avarice, jettoit un voile ſur les ex-
ntes qualités de Paul Emile, à qui
tant ils étoient forcés de rendre juſ-
en eux-mêmes, en reconnoiſſant la
riorité de ſon mérite en tout genre.
près quelques débats, le triomphe
ut accordé. Jamais on n'en avoit en-
vû de ſi ſuperbe. Il dura trois jours
iite. Je n'entre point ici dans un dé-
qui paroît étranger à l'hiſtoire grec-
L'argent monnoié qu'on y porta,
compter un nombre infini de vaſes
& d'argent, montoit à plus de
t cinq millions. Une ſeule coupe d'or
if, que Paul Emile avoit fait faire
oids de dix talens, & qui étoit en-
e de pierreries, valoit pour l'or ſeul
de cent mille écus. Elle fut conſa-
à Jupiter dans le Capitole.

Le talent peſoit ſoixante livres.

leurs Gouverneurs , leurs Pr
& tous les Officiers de leur m
fondant tous en larmes tend
mains au peuple , & enseignoi
tits enfans à lui tendre aussi le
captives , & à tâcher de le
leurs supplications & par leu
Ils étoient deux fils & une fill
cause de leur bas âge, sentoi
grandeur de leur calamité , ci
qui excitoit encore plus la c
Tous les yeux étoient attaché
sans qu'on fît presque d'attent
pere , & au milieu de la joie
on ne pouvoit refuser des larm
triste spectacle.

Le Roi Persée marchoit apr
fans & toute leur suite , enve
manteau noir. Il paroissoit à
sa démarche que l'excès de se
avoit aliéné l'esprit. Il étoit
troupe de ses amis & de ses c
qui marchoient la tête baissé
fondant tous en pleurs , & l
toujours attachés sur lui , fais

par ce peu de mots la lache-
amour excessif pour la vie,
ıyens croioient qu'on devoit,
lle conjoncture, faire un gé-
ifice. Ils ignoroient qu'il n'est
nis d'attenter sur soi-même,
toit pas cette vûe qui arrêtoit

ıile, monté sur un char su-
agnifiquement orné, fermoit
Il avoit à ses côtés ses deux fils.
: compassion qu'il eût des mal-
?ersée, & quelque porté qu'il
vir, il ne put autre chose pour
: le faire transférer de la pri-
ue dans un lieu plus commode.
on fils Alexandre, furent me-
dre du Sénat à Albe, où il fut
où on lui fournit de l'argent,
:s, & des gens pour le servir,
· des Auteurs prétendent qu'il



ritoit pour avoir pris part à la g
tre Perſée, & en avoir partag
tous les dangers. Il fut reçu à R
toutes les marques d'honneur
tié que devoit attendre un P
avoit fait preuve dans l'armée
doine d'une amitié conſtante &
pour les Romains. On lui fit u
tion très-honorable, & il entr
ville ſuivi d'un cortége très no

Tous ces honneurs, dont
nétroit pas la véritable raiſon,
naître une penſée & une eſpéran
lui ſeroit peutêtre jamais venue
prit, ſi elle ne lui avoit été
La plupart des Romains n'av
ni eſtime ni affection pour Eu
négociations ſecrettes avec Per
ils avoient été avertis, leur
croire que ce Prince n'avoit p
bonne foi dans leur parti, & q

pourquoi son frere l'avoit envoié, & de ne parler que de ce qui le regardoit lui-même. Ils lui faisoient entendre que le Sénat, à qui Euméne étoit devenu suspect & même odieux, parce qu'il avoit paru chanceler entre Persée & les Romains, songeoit à lui ôter une partie de son roiaume, pour la lui donner à lui, sur qui ils comptoient comme sur un ami fidéle & incapable de varier. On reconnoit ici les maximes de la politique Romaine, & ces traits échapés doivent servir à la dévoiler en d'autres occasions où elle se cache avec plus de soin.

La tentation étoit délicate pour un Prince, qui ne manquoit point sans doute d'ambition, & qui étoit d'un caractére à ne se point refuser à une espérance si flateuse; qui se présentoit d'elle-même à lui sans qu'il l'eût recherchée. Il préta donc l'oreille à ces discours & à cette proposition, d'autant plus qu'elle lui étoit faite par quelques-uns des principaux de Rome, dont il estimoit la sagesse, & respectoit la probité. La chose alla si loin, qu'il leur promit que dans le Sénat il demanderoit qu'on lui donnât une partie du roiaume de son frere.

Attale avoit auprès de lui un Médecin, nommé Stratius, qu'Euméne, qui soupçonnoit son frere, avoit envoié avec lui à Rome pour éclairer sa conduite, & pour le rappeller par de bons conseils à son devoir s'il venoit à s'en écarter. Stratius avoit de l'esprit, de la pénétration, & des maniéres insinuantes & propres à persuader. Aiant ou pressenti ou connu par Attale même le dessein qu'on lui avoit inspiré, il profita de quelques momens favorables pour lui ouvrir son cœur. Il lui représenta, Que le roiaume de Pergame, foible par lui-même & tout récemment établi, n'avoit subsisté & ne s'étoit accru que par l'union & la bonne intelligence des freres qui en étoient possesseurs. Qu'un seul d'entr'eux, à la vérité, avoit le nom de Roi, & portoit le diadême, mais que tous régnoient véritablement. Qu'Euméne n'aiant point d'enfans mâles, (car on ne connoissoit point encore alors le fils qu'il avoit, & qui régna dans la suite,) il ne pourroit laisser son trône qu'à celui de ses freres qui le suivoit immédiatement. Qu'ainsi son droit à la succession du roiaume étoit incontestable; & que, vû l'âge & les infirmités de son frere, le tems de lui succéder ne pouvoit pas être fort éloigné,

urquoi prévenir & hâter par une en-
prise violente & criminelle, ce qui
voit bientôt lui arriver par une voie
turelle & juste ? Songeroit-il à parta-
r le roiaume avec son frere, ou à le lui
vir entiérement ? Que s'il n'en avoit
n'une partie, tous deux, affoiblis par
e partage, & exposés aux entreprises de
eurs voisins, pourroient bientôt en être
galement dépouillés. Que s'il préten-
doit régner seul, que deviendroit son
frere aîné ? Le réduiroit-il à vivre en hom-
ne privé ? ou l'envoieroit-il en exil à son
ge, & malgré ses infirmités ? ou enfin
feroit-il mourir ? Qu'il ne doutoit
oint que de telles pensées ne lui fissent
reur. Que pour ne point parler de ce
on lit dans les fables de la fin tragi-
des discordes fraternelles, l'exem-
tout ressent de Persée devoit bien le
er. Que ce malheureux Prince qui
t ravi le sceptre à son frere en ré-
lant son sang, poursuivi par la
eance divine venoit de déposer ce
ie sceptre aux piés de son Vainqueur
le Temple de Samothrace, comme
les yeux & par l'ordre des dieux qui
ésident, témoins & vengeurs de son
ne. Qu'il étoit sûr que ceux-là même,
i moins par amitié pour lui que par

ril extrême auquel Attale e
roiaume de Pergame dans la
présente, où les Gaulois f
l'envahir.

Quelle indignité pour les
de souffler & d'allumer ainsi l
discorde parmi des freres ! d
alors doit paroître un ami f
dent, desintéressé ! Quel bo
un Prince de donner à ceux c
chent la liberté de lui parler
& d'être connu d'eux sur ce p
ges remontrances de Stratius
effet sur l'esprit d'Attale. Ce P
été introduit dans le Sénat,
contre son frere, & sans dema
partageât le roiaume de Pe
contenta de féliciter le Séna
d'Euméne & de ses freres,
toire remportée dans la Macé

roient été conteftées par Euméne.
énat s'imaginant qu'Attale rede-
oit une autre Audience pour par-
articulier de fes prétentions fur
ie du roiaume de fon frere, pro-
ance qu'il envoieroit des Am-
rs, & fit au Prince les préfens
nés. Il lui promit encore de le
n poffeffion des deux villes qu'il
emandées. Mais quand on fut
oit parti de Rome, le Sénat pi-
voir qu'il n'avoit rien fait de ce
ttendoit de lui, & ne pouvant
ger d'une autre maniére, révo-
romeffe qu'il lui avoit faite, &
te le Prince fût hors d'Italie, dé-
ius & Maronée villes libres & in-
ntes. On envoia cependant vers
ois une Ambaffade à la tête de
étoit P. Licinius, mais avec des



b. Legat. 99. 100. 94. *lib.* 45. n. 25.

Le Sénat, quelques jours après, donna une audience aux Rhodiens qui fit beaucoup de bruit. On avoit refusé d'abord de les entendre, comme s'étant rendus par leur conduite indignes de cet honneur, & l'on parloit même de leur déclarer la guerre. Rhodes allarmée envoia deux nouveaux Députés. Aiant obtenu avec grande peine d'être admis dans le Sénat, ils y parurent comme supplians, revêtus d'habits lugubres, & le visage baigné de larmes. Astymede porta la parole, & d'une voix entrecoupée de sanglots prit la défense de sa patrie infortunée. Il se donna bien de garde de paroitre d'abord la vouloir justifier. Il reconnut qu'elle s'étoit justement attiré la colére du peuple Romain : il avoua ses fautes : il rappella le souvenir d'une indiscrette ambassade, que l'insolente fierté de l'Orateur qui portoit la parole avoit rendu encore plus criminelle. Mais il pria le Sénat de mettre de la différence entre le corps entier de la nation, & quelques particuliers désavoués qu'elle étoit prête de leur livrer. Il représenta qu'il n'y avoit point de République, point de ville, qui ne renfermât dans son sein quelques mauvais citoiens. Qu'après tout on ne leur objectoit pour crimes que des

s, folles à la vérité, téméraires, ex-
gantes, (il avouoit que c'étoit le
ère & le défaut de sa nation) mais
les personnes sages font ordinai-
peu de cas, & qu'elles ne punis-
as avec la derniére rigueur, non
e Jupiter ne lance point sa foudre
tous ceux qui parlent de lui peu
eusement. » Mais, dit-il, on re-
la neutralité que nous avons gar-
ans la derniére guerre comme une
e certaine de notre mauvaise vo-
à votre égard. Y a-t-il quelque
al au monde où l'intention,
d elle est sans effet, soit punie
ne l'action même ? Mais je veux
vous poussiez la sévérité jusqu'à
xcès, au moins le châtiment ne
tomber avec justice, que sur ceux
nt eu cette intention ; & le grand
bre parmi nous en est innocent. En
osant même que cette neutralité
tte inaction nous rendent tous cou-
es, les services réels que nous vous
s rendus dans les deux guerres pré-
ntes ne doivent-ils être comptés
rien, & ne peuvent-ils pas cou-

ue moribus neque ullius civitatis ita itum esse, ut, si quis vellet inimicum perire, si nihil fecerit quo id fiat, capitis damnetur. *Liv.*

» voir l'omission qu'on nous impute pour
» la derniere ? Que Philippe, Antio-
» chus, & Persée prononcent ici dans
» notre cause. Les deux premiers suffrages
» seront certainement pour nous, & nous
» absoudront : & le troisiéme, tout au
» plus & à la rigueur, paroîtra douteux
» & incertain. Pouvez-vous, dans cet état,
» porter un arrêt de mort contre Rho-
» des : car votre Décret va décider si elle
» subsistera encore, où si elle sera entié-
» rement détruite. Vous pouvez nous dé-
» clarer la guerre, mais vous ne pouvez
» pas nous la faire : car aucun des Rho-
» diens ne prendra les armes contre vous.
» Si vous persévérez dans votre colére,
» nous vous demanderons le tems d'aller
» faire à Rhodes le raport de notre dépu-
» tation : & dans le moment même tout
» ce qu'il y a dans la ville d'hommes,
» de femmes, & de personnes libres ;
» nous nous embarquerons avec tous nos
» biens & tous nos effets : abandonnant
» nos dieux pénates publics & particu-
» liers, nous viendrons à Rome : & après
» avoir jetté à vos piés tout notre or &
» tout notre argent, nous nous livrerons,
» nous, nos femmes, & nos enfans à
» votre discrétion. Nous souffrirons ici
» sous vos yeux tout ce que vous nous or-

» condannée au pillage & au feu, du
» moins le ſpectacle de ſon deſaſtre nous
» ſera épargné. Vous pouvez, par votre
» ſentence, nous déclarer ennemis : mais
» une voix ſecrette, ſortie du fond de no-
» tre cœur, en portera une toute contrai-
» re, & quelque hoſtilité que vous exer-
» ciez contre nous, vous ne trouve-
» rez en nous que des amis & des ſervi-
» teurs.

Après ce diſcours, les Députés ſe proſ-ternérent tous par terre, & tenant des branches d'olivier ils tendoient les mains vers les Sénateurs pour leur demander la paix. Quand on les eut fait ſortir du Sénat, on alla aux ſuffrages. Tous ceux qui avoient ſervi dans la Macédoine en qualité de Conſuls, ou de Préteurs, ou de Lieutenans, & qui avoient vû de près leur ſot orgueil & leur mauvaiſe volonté pour les Romains, leur furent très contraires. M. Porcius Caton, ce célébre Cenſeur, connu par la ſévérité de ſon caractére qui alloit ſouvent juſqu'à la dureté, s'adoucit ici en faveur des Rhodiens, & parla pour eux d'une maniére fort vive & fort éloquente. Tite-Live ne raporte point ſon diſcours, parce qu'on le trouvoit alors dans un ouvrage de Ca-

ton même intitulé *des Origines*; où il avoit inséré ses harangues.

Lib. 7. cap. 3. On a sujet de regretter la perte d'un si précieux recueil. Aulu-Gelle nous a conservé quelques fragmens de ce discours de Caton, par lesquels il paroit qu'il employa à peu près les mêmes raisons que l'Ambassadeur de Rhodes. J'en citerai quelques endroits en latin au bas de la page, pour aider le Lecteur à connoître & à discerner le stile mâle & énergique, qui étoit le caractére de l'éloquence Romaine dans ces tems anciens; où l'on étoit plus attentif à la force des pensées, qu'à l'élégance des mots.

Caton [a] commence son discours par représenter aux Romains, qu'ils ne doivent pas, en conséquence de la victoire remportée sur le Roi de Macédoine, s'abandonner aux transports d'une joie excessive. Que la prospérité, pour l'ordi-

a Scio solere plerisque hominibus rebus secundis atque prolixis atque prosperis animum excellere, superbiam atque ferociam augescere atque crescere: quod mihi nunc magnæ curæ est, quia hæc res tam secundè processit, ne quid in consulendo adversi eveniat, quod nostras secundas res confutet; neve hæc lætitia nimis luxuriosè eveniat. Adversæ res se domant, & docent quid opus sit facto; secundæ res lætitia transversum trudere solent à rectè consulendo atque intelligendo. Quo majore opere edico suadeoque, uti hæc res aliquot dies proferatur, dum ex tanto gaudio in potestatem nostram redeamus.

, inſpire de l'orgueil & de l'inſolen-
ju'il craint que dans la délibération
nte on ne prenne une mauvaiſe ré-
ion, qui attire ſur Rome quelque
eur, & faſſe évanouir la joie frivole
uelle on ſe ſera livré. » L'adverſité,
-il, en domtant l'eſprit, nous rap-
le à nous-mêmes, & nous apprend
qu'il convient de faire. La proſpé-
, au contraire, nous jette comme à
art par la joie qu'elle cauſe, & nous
perdre de vûe le parti qu'une aſſiéte
ne tranquille nous feroit apercevoir
uivre. C'eſt pourquoi, Meſſieurs,
uis abſolument d'avis que nous dif-
ons de quelques jours la déciſion de
e affaire, juſqu'à ce que, revenus
l'émotion violente de notre joie,
is nous poſſédions nous-mêmes, &
ſions délibérer plus murement... «
ute qu'il croit bien que les Rho-
auroient ſouhaité que les Romains
ent pas vaincu Perſée, mais que ce
nent leur eſt commun avec tous les
s peuples: ſentiment qui ne vient
de leur haine contre les Romains;
de l'amour de leur propre liberté,
laquelle ils ont un juſte ſujet de
ıdre, ſi perſonne n'eſt en état de
diſputer l'empire, & que nous de-

» contre nous. Mais depuis quan
» volonté, la ſeule intention e
» venue puniſſable ? Y a-t il
» de nous qui voulût qu'on l'a
» cette régle ? Pour moi, je ne
» pas m'y ſoumettre... Les [b]
» ſont fiers, dit-on. Je ſerois b
» que mes enfans puſſent juſte
» faire ce reproche. Mais enfin,
» fait leur fierté ? nous ſied-il
» leur faire un crime d'être plu
» nous ?

Le ſentiment d'un Sénateur a
& auſſi reſpecté que Caton empê
ne fit la guerre contre les Rho
réponſe qu'on leur rendit ne

a Qui acerrimè adverſus eos dicit, ita dicit, hoſtes voluiſſe fieri. Et quis tandem eſt noſtrûm, qui quod ad ſe ſe attinet, nolim...

b Rhodie... eſſe aiunt, i... quod mihi à... minimè dici...

ı ıuıpcııɔ. ∪ıı ıcuı uıuuıııa uc ıaııc
: les Gouverneurs qu'ils avoient dans
lles de Lycie & de Carie. Ces pro-
:s leur avoient été abandonnées après
faite d'Antiochus, & leur furent alors
par punition. On leur ordonna aussi
ıcuer Caune & Stratonice. Ils avoient
:é la premiére deux cens talens (deux
mille écus) des Généraux de Ptolé-
, & la seconde leur avoit été donnée
Antiochus & Séleucus: ils tiroient
:s deux villes six-vingts talens chaque
'e, (six-vingts mille écus.) On ac-
a en même tems à l'île de Délos
'mtion des péages, ce qui diminua
idérablement les revenus des Rho-
s. Car, au lieu qu'auparavant ils ti-
nt de ces péages un million de drag-
, (cinq cens mille livres) ils n'en ti-
ıt plus depuis que cent cinquante
e. (soixante & quinze mille livres.)
.a réponse du Sénat aiant dissipé à
›des la crainte qu'on y avoit que les
nains ne prissent les armes contre la
ıublique, fit paroître légers tous les
es maux: & c'est l'ordinaire, que
ente de grands malheurs amortisse le
iment de ceux qui le sont moins.

Quelque durs que fussent ces ordres, ils s'y soumirent, & les exécutérent promtement. Sur le champ on décerna aux Romains une couronne de la valeur de * dix mille piéces d'or, & l'on choisit pour la présenter l'Amiral Théodote. Il eut ordre de solliciter l'alliance avec les Romains. Les Rhodiens ne l'avoient point demandée jusques-là, quoique depuis près de cent quarante ans ils eussent eu part aux plus brillantes expéditions de cette République. C'étoit un trait de leur politique. Ils ne vouloient point enchaîner leur liberté par des sermens & des Traités, afin que demeurant libres & maîtres d'eux-mêmes, ils pussent ou donner du secours aux Rois dans le besoin, ou en tirer d'eux dans l'occasion. Dans la conjoncture présente ils demandérent avec instance cette qualité, non pour se mettre en sûreté contre d'autres puissances, car ils ne craignoient que celle des Romains, mais pour dissiper par ce changement de conduite tous les soupçons fâcheux qu'on avoit conçus contre leur République. L'alliance ne leur fut point encore accordée. Ils ne l'obtinrent que l'an-

* *Cela pouvoit faire la somme de six-vingts mille francs; en mettant la piéce d'or (χρυσοῦς) à douze francs, ou environ.*

recemment revenu d'Asie, où il été envoié en qualité de Commis- pour en examiner l'état, leur fut grand secours. Il déclara que les liens avoient ponctuellement obéi ordres du Sénat, & qu'ils avoient anné à mort les partisans de Persée. un témoignage si favorable, on ac- aux Rhodiens l'alliance avec la Ré- que Romaine.

marqué ci-devant que les Etoliens ent présentés à Paul Emile revêtus its de deuil à son retour du voiage avoit fait en Gréce, & qu'il leur donné audience à Amphipolis. Le de leurs plaintes étoit que Lycisque isippe, que le crédit des Romains à ls étoient livrés rendoit tout-puis- en Etolie, avoient environné le Sé- le soldats que leur avoit prêté Bé- qui commandoit dans la province les Romains; qu'ils avoient fait rir cinq cens cinquante des princi- de la nation, dont tout le crime d'avoir paru favorables à Persée; grand nombre d'autres avoient été iés en exil; & que les biens des uns s autres avoient été abandonnés à

Liv. lib. 45. n. 28-31.

leurs délateurs. Paul Emile écouta leurs plaintes. Toute l'enquête qu'il fit se borna à savoir, non de quel côté étoient l'injustice & la violence, mais si l'on avoit été pour Persée ou pour les Romains. Les meurtriers furent renvoiés absous. On déclara que les morts avoient été tués justement, & les autres justement bannis. Bébius seul fut condanné, pour avoir prêté son ministére à cette sanglante exécution. Mais pourquoi le condanner, si elle étoit juste? & si elle ne l'étoit pas, pourquoi renvoier absous ceux qui en étoient les principaux auteurs?

Ce jugement répandit la terreur parmi tous ceux qui avoient témoigné quelque bonne volonté pour Persée, & augmenta extraordinairement la fierté & l'insolence des partisans de Rome. Entre les principaux de chaque ville il y en avoit de trois sortes. Les uns étoient entiérement dévoués aux Romains, les autres s'attachoient à l'amitié des Rois: les uns & les autres faisant leur cour par de basses flateries à leurs protecteurs, se rendoient puissans dans leurs villes qu'ils tenoient dans l'oppression. Une troisiéme sorte de citoiens, opposés aux deux autres, gardoient une espece de milieu, ne prenant le parti ni des Romains, ni des

nois, mais prenant ouvertement la défense des loix & de la liberté. Ces derniers, dans le fond, étoient fort estimés & aimés chacun dans leur ville, mais ils n'avoient aucun crédit. Toutes les charges, toutes les ambassades, toutes les distinctions & les récompenses étoient pour ceux qui suivoient le parti des Romains après la défaite de Persée, & ils emploioient leur crédit à perdre sans ressource ceux qui pensoient autrement qu'eux.

Dans cette vûe, ils se rendirent en grand nombre de toutes les parties de la Gréce auprès des dix Commissaires, nommés par le Sénat pour en régler les affaires. Ils leur firent entendre, qu'outre ceux qui s'étoient déclarés ouvertement pour Persée, il y en avoit beaucoup d'autres secrettement ennemis des Romains, & qui, sous prétexte de défendre la liberté, révoltoient contr'eux tous les esprits; & que jamais ces villes ne demeureroient tranquilles, & parfaitement soumises aux Romains, à moins, qu'après avoir abbatu le parti contraire, on n'y établît fortement l'autorité de ceux qui n'avoient à cœur que les intérêts de la république Romaine. Les dix Commissaires goûtérent parfaitement toutes ces raisons, &

en firent la régle de leur conduite. Quelle justice peut-on attendre d'une pareille assemblée, où l'on est déterminé à regarder & à traiter comme criminels tous ceux qui ne sont pas du parti Romain; & à combler de toutes sortes de faveurs & de graces ceux qui se déclareront leurs délateurs & leurs ennemis? Voila où conduit l'ambition de dominer. Elle aveugle sur tous les devoirs & sur toutes les bienséances, & elle fait sacrifier la justice comme tout le reste, quand elle est un obstacle à nos vûes. La vertu des payens tenoit à bien peu de chose!

On le vit bien dans cette occasion. Le Général Romain, à qui l'on avoit fourni les noms de tous ceux qui étoient suspects, les fit venir de l'Etolie, de l'Acarnanie, de l'Epire & de la Béotie, & leur ordonna de le suivre à Rome pour y plaider leur cause. On envoia aussi dans l'Asie des Commissaires, pour faire des informations contre ceux qui avoient favorisé Persée ou publiquement ou en secret.

An. M. 3837. Av. J. C. 167. *Liv. lib.* 45. 31. *Pausan. in Achaïo. pag.* 416. 417.

De tous les petits Etats de la Gréce nul ne faisoit tant d'ombrage à la république Romaine, que la Ligue des Achéens, qui s'étoit jusques-là fait respecter par le nombre & la valeur de ses

, fur tout ſi elle s'étoit jointe
Macédoine ou à celui de Syrie,
ıt à l'affoiblir en y mettant la
x en y gagnant des créatures
›ient par leur crédit à toutes les
: par le moien de qui ils domi-
s toutes les aſſemblées de la Li-
vû comme elle fut traitée dans
s Bannis de Sparte. Mais c'eſt
ıjonćture dont nous parlons ici,
omains portérent les derniers
liberté.

a défaite de Perſée, Calli-
ır achever de ruiner auprès des
à qui il étoit vendu, les par-
a liberté qu'il regardoit com-
ıemis, eut l'audace de déférer
nt aux dix Commiſſaires tous
ſoupçonnoit avoir eu du pen-
courir Perſée. Ils ne crurent pas

liberté & pleins de courage, in
sent d'obéir à de simples lettres
auroient été écrites, & que Cal
les autres délateurs ne courusse
de leur vie dans l'assemblée : la
parce que dans les lettres qui
rencontrées parmi les papiers d
on n'avoit rien trouvé de cor
contre les Achéens dénoncés.

Les deux Commissaires en
Achaïe étoient C. Claudius &
mitius Enobarbus. L'un d'eux,
du à l'injustice que l'autre, (I
ne le nomme point) se plaignit
semblée que plusieurs des plus p
la Ligue avoient soutenu Perse
les Romains, & demanda qu'on
dannât comme dignes de mo
quoi il les nommeroit. Cette pr
révolta toute l'assemblée: on se
toutes parts qu'il étoit inoui c

le Callicrate, que tous ceux qui
té en charge & qui avoient com-
:s armées, s'étoient rendus con-
e ce crime. Alors Xénon, qui
grand crédit & étoit fort res-
ns la Ligue :. » J'ai commandé
ées, dit-il, & j'ai eu l'honneur
.e Chef de la Ligue. Je proteste
n'ai jamais agi en rien contre les
s des Romains, & je suis prêt de
iver, soit ici dans l'assemblée
héens, soit à Rome devant le Sé-
Le Romain saisit cette derniére
omme favorable à ses desseins,
na que tous ceux que Callicrate
:noncés, & il les nomma, se-
voiés à Rome pour s'y justifier.
ne désolation extrême dans tou-
ıblée. Jamais on n'avoit rien vû
l, pas même sous Philippe ni
:xandre son fils. Ces Princes,
tout-puissans, ne s'avisoient
faire venir en Macédoine ceux
étoient contraires, mais en laiss-
jugement au Conseil des Am-

plus considérables de la Ligue Ach
Callicrate devint plus que jamais
jet d'horreur & d'exécration à to
Achéens. On fuioit sa rencontre &
sence comme d'un infâme traître,
sonne ne se baignoit dans les bai
blics après lui, qu'on n'en eût fait
toute l'eau.

Polybe, le célébre Historien, é
nombre de ces bannis. Nous avons
Lycortas son pere se distingua par la
té avec laquelle il soutint les inté
la République des Achéens pendan
la gouvernoit. Il avoit pris un soi
ticulier de l'éducation de son fils
ce qui regarde la politique, Poly
pour maître Lycortas son pere,
homme d'Etat; & pour la guerre
pémen, un des plus habiles & de
intrépides Capitaines de l'antiqui
fut dans ces deux écoles qu'il prit
vantes leçons de gouvernement
guerre, qu'il a mises lui-même en
que, & qu'il a fait passer à la po
dans ses Ecrits.

Dès qu'il fut arrivé à Rome on

mille des Fabius, & le cadet dans celle des Scipions. Celui-ci avoit été adopté par P. Cornélius Scipion, fils de Scipion l'Africain qui avoit vaincu Annibal. J'ai parlé avec assez d'étendue à la fin de l'histoire des Carthaginois de la laison intime de Polybe avec ce second fils de Paul Emile, qui renversa dans la suite Numance & Carthage. Ce jeune Romain sentit de quel prix étoit un tel ami, & il sut bien profiter de ses leçons & de ses conseils. Ce fut apparemment à Rome que Polybe composa la plus grande partie de son histoire, ou du moins qu'il assembla des Mémoires pour la composer.

Quand les Achéens furent arrivés à Rome, le Sénat, sans les entendre & sans examiner leur cause, supposant sans aucun fondement & contre la notoriété publique qu'ils avoient été ouis & condannés dans l'assemblée des Achéens, les relegua en diverses bourgades de l'Italie. Polybe fut excepté de ce nombre.

Les Achéens, surpris & affligés du sort de leurs compatriotes, députérent à Rome pour demander qu'il plût au Sénat d'entrer en connoissance de leur cause, *Polyb. Legat 105.*



encore devant les Sénateurs qu
ces Achéens n'avoient été enten
le pays, & que jamais leur af
avoit été jugée. Euréas donc en
le Sénat avec les autres Dépu
l'accompagnoient. Il déclare le
qu'il avoit reçus, & prie qu'on
enfin connoissance de l'accusat
qu'on ne laisse pas périr des accu
avoir prononcé sur le crime dor
chargeoit. Qu'il étoit à souhaite
Sénat examinât l'affaire par lui
& fit connoître les coupables: n
si ses grandes occupations ne lui la
pas ce loisir, il n'avoit qu'à ren
chose aux Achéens, qui en feroi
ce de maniére à faire sentir com
avoient d'aversion pour les mécha
n'étoit plus équitable que cette d
& le Sénat fut fort embarrassé c

s qu'il avoit dans l'Achaïe. Le Sénat,
r ôter aux Grecs toute espérance de
uvrer leurs exilés, & les rendre par là
soumis à ses ordres, écrivit dans l'A-
ie à Callicrate, & dans les autres Etats
partisans des Romains, qu'il ne lui
issoit pas qu'il fût de leur intérêt,
le celui de leur pays, que les exilés
urnassent dans leur patrie. Cette ré-
se consterna non seulement les exilés,
encore tous les peuples de la Gréce.
t un deuil universel. On se persuada
n'y avoit plus rien à espérer pour les
ens accusés, & que leur bannisse-
étoit sans retour.

Cependant ils envoiérent de nouveaux députés, qu'ils chargérent de demander retour des exilés, mais en supplians & grace, de peur qu'en prenant leur dé- nse ils ne parussent tant soit peu oppo- aux volontés du Sénat. Il ne leur hapa rien dans leur harangue qui ne fût s mesuré. Malgré cela le Sénat demeu- inflexible, & prononça qu'il s'en te- it à ce qui avoit été réglé. Polyb. Legat. 121.

Les Achéens, sans se rebuter, ordonné- nt en différens tems plusieurs députa- ons, qui n'eurent pas plus de succès : à y demandoit en particulier le retour e Polybe. Ils avoient raison de s'adresser An. M. 3844. Av. J.C. 150. Id. Legat. 129. 130.

ainsi persévéramment au Sénat en faveur de leurs compatriotes. Quand leurs instances réitérées n'auroient eu d'autre effet que de mettre l'injustice des Romains dans un plus grand jour, on ne pouvoit pas les regarder comme inutiles. Mais plusieurs des Sénateurs en avoient été touchés, & avoient été d'avis de renvoier les exilés.

Plut. in Caton. Cens. p. 341. Les Achéens en aiant eu avis, pour profiter de cette favorable disposition des esprits, ordonnérent une derniére députation. Il y avoit déja dix-sept ans que les Achéens avoient été bannis, & il en étoit mort un grand nombre. Il y eut de grandes contestations dans le Sénat, les uns voulant que ces bannis fussent renvoiés dans leur patrie & rétablis dans leurs biens, & les autres s'y opposant. Scipion, à la priére de Polybe, avoit sollicité Caton en faveur des exilés. Ce grave Sénateur se levant pour parler à son tour: » A nous voir, dit-il, disputer tout un » jour pour savoir si quelques pauvres » vieillards de Gréce seront plutôt enter- » rés par nos fossoieurs que par ceux de » leur pays, ne croiroit-on pas que nous » n'avons rien à faire? « Il ne falut que cette plaisanterie pour faire honte au Sénat de sa longue opiniâtreté, & pour le

e Péloponnése. Polybe auroit encore souhaité qu'on les rétablît dans les honneurs & les dignités qu'ils avoient avant leur bannissement : mais avant que de présenter sa requête au Sénat, il crut devoir pressentir Caton, qui lui dit en souriant: » Vous n'imitez pas, Polybe, la sagesse » d'Ulysse. Vous voulez rentrer dans l'antre du Cyclope pour quelques méchan- » tes hardes que vous y avez laissées. « Les exilés retournérent donc dans leur patrie : mais de mille qu'ils étoient venus, il n'en restoit alors qu'environ trois cens. Polybe n'usa pas de cette permission ; ou, s'il s'en servit, il ne tarda pas à rejoindre Scipion, puisque trois ans après il étoit avec lui au siége de Carthage. AN.M. 385[?] AV.J.C. 15[?]

§. II.

Basses flateries de Prusias roi de Bithynie dans le Sénat. Euméne, devenu suspect aux Romains, ne peut obtenir d'entrer à Rome. Ariarathe, roi de Cappadoce, meurt : son fils, de même nom, lui succéde. Mort d'Euméne. Attale son frere lui succéde, comme Tuteur de son fils qui étoit fort jeune. Guerres entre Attale & Prusias. Celui-ci aiant vou-

lu faire mourir son fils Nicoméde; lui-même est tué lui-même. Ambassade de trois célébres Philosophes Athéniens à Rome. Autre ambassade des Marseillois. Digression sur la ville de Marseille.

DEPUIS la défaite de Persée il venoit tous les jours à Rome de nouvelles ambassades, soit pour féliciter les Romains sur cette victoire, soit pour se justifier ou s'excuser sur l'attachement qu'on avoit paru avoir pour ce Prince, soit enfin pour porter des plaintes devant le Sénat au sujet de quelques alliés. Nous avons vû jusqu'ici ce qui regarde les Rhodiens & les Achéens. Je ramasserai dans ce paragraphe ce qui concerne Euméne roi de Pergame, Prusias roi de Bithynie, & quelques autres affaires particulieres.

AN. M. 3838. AV. J. C. 166. *Polyb Leg. 97. Liv. lib. 45. n. 44.*

Prusias étant venu à Rome pour faire au Sénat & au peuple Romain des complimens de conjouissance sur l'heureux succès de la guerre contre Persée, y deshonora la majesté roiale par ses basses flateries. D'abord il fut au devant des Députés que le Sénat avoit envoiés pour le recevoir, & il y fut la tête rasée, & avec le bonnet, l'habit, & la chaussure des affranchis; puis saluant les Députés, *Vous voiez*, leur dit-il, *un de vos Af-*

: *qui je pratique chez vous.* A son
dans le Sénat, il se tint contre la
vis-à-vis les Sénateurs assis, les
abbattues : il se prosterna, & bai-
euil. Ensuite s'adressant à l'assem-
Je vous salue, dieux sauveurs,
-t-il. Son discours répondit à ce
e. Polybe dit qu'il auroit honte de
porter. Il finit en demandant que le
Romain renouvellât avec lui l'al-
, & qu'il lui accordât certaines ter-
ses sur Antiochus, dont les Gau-
toient emparés sans que personne
r eût données. Enfin il recomman-
Sénat son fils Nicoméde. Tout
: accordé : on nomma seulement
ommissaires pour examiner l'état
res en question. Tite-Live, dans
: qu'il fait de cette audience, omet
fesses rampantes de Prusias, dont
nd que les historiens Romains ne
nt point : il se contente d'indiquer
une partie de ce qu'en avoit dit



ni comme ami, ni comme
avoit contre lui de violer
non des preuves certaines.
l'audience, c'étoit le décla
le condamner comme coup
se mettre dans la nécessité c
guerre, & annoncer comme
qu'ils avoient manqué de
comblant de biens & d'honn
ce dont ils avoient peu co
tére. Pour éviter ces inco
Sénat fit une Ordonnance,
sous prétexte qu'il en coût
République pour recevoir
venoient à Rome, il défen
ral à tous les Rois d'entr
ville, & il fit signifier cette
au Roi de Pergame, qui
peine à en comprendre le se
na donc dans ses Etats.

ajoutoit que ce Prince avoit des intelligences secrettes avec Antiochus, qu'il maltraitoit tous ceux qui paroissojent favorables aux Romains, & qu'en particulier il vexoit les Gallo-Grecs ses voisins, n'observant point à leur égard les Ordonnances du Sénat. Ceux-ci avoient aussi envoié à Rome des Députés, pour y porter leurs plaintes, qu'ils réitérérent dans la suite plusieurs fois, aussi bien que Prusias. Le Sénat ne se déclara point encore. Il se contenta d'aider & de soutenir sous main les Gallo-Grecs en tout ce qu'il put, sans faire d'injustice manifeste à Euméne.

Le Roi de Pergame, à qui l'entrée à Rome étoit interdite, y envoia Attale & Athénée ses freres, pour répondre aux accusations dont on le chargeoit. L'apologie qu'ils firent parut réfuter solidement toutes les plaintes qu'on avoit portées contre le Roi, & l'on en fut si satisfait, qu'on les renvoia en Asie comblés d'honneurs & de présens. Cependant ils n'effacérent pas entiérement les préjugés où l'on étoit contre leur frere. Le Sénat fit partir Sulpicius Gallus & Manius Sergius, avec ordre de s'informer secrettement si Antiochus & Eumene ne for-

téreſſement & ſa m
l'or & l'argent qu
les tréſors du Roi ,
très-grandes ſomm
ſeulement le voir, n
entre les mains des
porter dans l'Eparg
ment à ſes fils, qui a
retenir pour eux les
théque de Perſée. L
pour lors, & ceux q
commander un jour
moignoient donc pa
tude, & ne la croio
de leur naiſſance, ou
ſion des armes.

Liv. lib. 45. n. 33. 34.

Quand Paul Emil
affaires de la Macéd
des Grecs, & après a
cédoniens à ne pas
que les Romains leu
& à la conſerver pa
ment & par l'union,
re, avec un Décret d
donnoit d'en aband
ſes troupes, toutes le
révoltées pour emb
Il avoit auſſi envoié
Fabius ſon fils, avec
pes, pour ravager

[illegible]

[illegible]

Eumène. Quand il fut arrivé e
fit ſavoir à toutes les villes qu
auroient des plaintes à faire :
ce Prince vinſſent le trouver à S
là , pendant dix jours , il éc
quillement toutes les accuſatio
voulut former contre Eumén
qui réveilla tous les méconten
vrit la porte à toutes ſortes c
nies !

An. M. 3840. Tib. Gracchus , que le Sén
Av. J.C. 164. l'année ſuivante en Aſie pour
ſujet , fut reçu par Eumène & .
d'une manière qui lui perſuad
avoit rien à craindre de la part d
Rois : & c'eſt le raport qu'il en f
Il rendit auſſi un bon témoignag
duite d'Ariarathe roi de Cappa
An. M. 3842. Eumène avoit épouſé la ſœur.
Av. J.C. 162. mourut quelque tems après. So

quoi jamais le fils n'avoit voulu consentir : c'est ce qui lui fit donner le nom de *Philopator*, c'est-à-dire, *Amateur de son pere.* Action bien louable dans un siécle, où c'étoit une chose commune d'acquérir des roiaumes par des parricides !

Dès que le jeune Roi fut monté sur le trône, il envoia des Députés à Rome pour demander le renouvellement de l'alliance que son pere avoit eue avec les Romains ; ce qui lui fut accordé avec éloge.

Quelque tems après, quoiqu'Euméne l'aidât de toutes ses forces, Démétrius roi de Syrie le détrôna, pour mettre à sa place un de ses freres ainés qui étoit un fils supposé, il s'appelloit Holopherne. Ariarathe se réfugia à Rome. L'usurpateur & Démétrius y envoiérent aussi leurs Ambassadeurs. Le Sénat ordonna que les deux freres régneroient conjointement. C'étoit une politique assez ordinaire aux Romains, de partager ainsi les roiaumes entre des freres, afin de les affoiblir par ce partage, & de laisser entr'eux des semences perpétuelles de division. Attale, dans les premiéres années de son régne, le rétablit entiérement sur le trône, aiant vaincu & chassé son compétiteur.

I v



sœur d'Ariarathe ; & nomma
teur de son fils & Régent du ro
frere Attale Philadelphe, qui g
roiaume pendant vingt & un a

Polyb. in Exempl. virt. & vit. p. 166.

Polybe fait un grand éloge
Ce Prince, dit-il, avoit le co
& délicat, l'ame grande &
plus beaux sentimens. Il ne céd
pour beaucoup d'autres qualité
de son tems, & du côté des b
nations il les surpassoit tous. L
de Pergame, quand il le reç
pere, se réduisoit à un très pet
de villes qui méritoient à pein
Il le rendit si puissant, qu'il
disputer à presque tous les pl
roiaumes. Il ne dut rien ni au h
à la fortune : c'est toujours P

le bien à la Gréce, & enrichit plus de particuliers, qu'aucun des Princes de son siécle. Pour achever son portrait, il avoit si bien possédé l'art de s'attirer le respect de ses trois freres, & de les contenir par son autorité sans la leur faire sentir, que, quoiqu'ils eussent tous un âge & des talens pour entreprendre par eux-mêmes, & qu'ils partageassent avec lui les fonctions de la souveraineté, ils ne sortirent jamais des bornes de la soumission; mais lui demeurérent toujours parfaitement unis, & par un zéle égal pour son service lui aidérent à défendre & à aggrandir le roiaume. Il seroit difficile de trouver un pareil exemple d'autorité sur des freres, jointe à une union & une concorde inaltérable.

Je ne devrois pas omettre ici une chose qui fait beaucoup d'honneur à la mémoire d'Euméne; c'est d'avoir établi la fameuse bibliothéque de Pergame, ou du moins de l'avoir considérablement augmentée: mais je me réserve à en parler ailleurs.

La division qui avoit presque toujours subsisté entre Prusias & Euméne, continua sous Attale qui avoit succédé au dernier. Prusias l'aiant vaincu dans un combat, entra dans Pergame; & outré de

AN.M. 38
AV.J.C. 1
Polyb. Legat. 128. 129. 133 135. 136
AN.M. 3
AV.J.C.

douleur d'avoir manqué à se saisir de sa personne, il fit tomber sa vengeance sur les statues & les temples des dieux, renversant & brulant tout ce qui se rencontroit sur sa marche. Attale envoia son frere Athénée à Rome pour implorer le secours du Sénat, qui fit défendre à Prusias de continuer la guerre contre Attale, & lui envoia plusieurs ambassades à différentes reprises, dont il éluda les ordres, ou par des délais, ou même par des perfidies, aiant un jour entrepris, sous prétexte d'une entrevûe, de se saisir de l'Ambassadeur Romain & d'Attale. Le complot fut découvert, & demeura sans exécution; mais le crime n'en étoit pas moins grand. Rome, dans d'autres tems, l'auroit puni par la destruction entiére du roiaume. Elle se contenta pour lors d'envoier dix Commissaires, qu'elle chargea de finir cette affaire, & d'obliger Prusias à faire satisfaction à Attale pour les dommages qu'il lui avoit causés. Cependant Attale, secouru par ses alliés, avoit assemblé de nombreuses troupes tant par terre que par mer. Tout se disposoit pour l'ouverture de la campagne, lorsqu'on apprit que les Commissaires étoient arrivés. Attale les joignit. Après quelques conférences sur l'affaire présente, ils par-

our lui de la part du Sénat. Ce Prin-
ut bien accepter une partie des con-
ns qui lui étoient prescrites ; & refusa
;ir à la plupart des autres. Les Com-
.ires , choqués de cette résistance ,
ıent l'alliance & l'amitié avec lui ,
nnent sur le champ la route de Per-
: , & laissent Prusias dans une mor-
inquiétude. Ils conseillérent à At-
de se tenir avec son armée sur les
:iéres de son roiaume , sans faire le
ıier aucun acte d'hostilité ; & quel-
- uns d'eux retournérent à Rome ,
y informer le Sénat de la rébellion
'rusias. Enfin il ouvrit les yeux, &
ouveaux Commissaires envoiés de
ıe l'obligérent à mettre bas les ar-
, & à souscrire au Traité de paix
s lui présenterént. Ce Traité portoit :
Prusias donneroit pour le présent
t galéres pontées à Attale ; qu'il lui
'oit cinq cens talens (cinq cens mille
) dans l'espace de vingt ans ; que
eux Rois se renfermeroient dans les
es de leur Etat , telles qu'elles
'nt avant la guerre ; que Prusias , en
:ation des dommages qu'il avoit
:s dans les terres de quelques villes

voisines qui étoient nommées, leur restitueroit cent talens (cent mille écus.) Quand il eut accepté & signé ces conditions, Attale ramena ses troupes tant de terre que de mer dans son roiaume. Ainsi fut terminée la guerre que les différens d'Attale & de Prusias avoient allumée.

Polyb. Legat. 140. Le jeune Attale, fils d'Euméne, quand la paix eut été établie entre les deux Etats, fit le voiage de Rome, pour se faire connoitre au Sénat, pour demander la continuation de son amitié, & sans doute aussi pour le remercier de la protection qu'il avoit accordée à son Oncle qui régnoit en son nom. Il reçut du Sénat toutes les marques d'amitié qu'il devoit attendre, & tous les honneurs qui convenoient à son âge : après quoi il repartit pour ses Etats.

An.M. 3855. Av.J.C. 149. *Appian. in Mitridatic. cap. 175. Justin. l. 34 cap. 4.* Prusias envoia aussi dans la suite son fils Nicoméde à Rome, & sachant qu'il y étoit fort considéré, il le chargea de demander au Sénat qu'il lui remît ce qu'il lui restoit à paier de la somme qu'il devoit à Attale. Il lui associa Ménas dans cette ambassade. Il l'avoit chargé de faire mourir secrettement ce jeune Prince : c'étoit pour avancer les enfans qu'il avoit eus d'une seconde femme. La grace que

somme n'égaloit pas à beaucoup près les torts qu'on avoit faits à son Maître. Ménas, au lieu d'exécuter l'affreuse commission dont il s'étoit chargé, découvrit le tout à Nicoméde. Ce jeune Prince étant sorti de Rome pour retourner en Bithynie, crut devoir prévenir les desseins meurtriers de son pere. Soutenu du secours d'Attale, il se révolte contre lui, & entraîne dans son parti la plus grande partie du peuple, de qui Prusias s'étoit fait haïr par ses violences & ses cruautés. Ce malheureux Prince, abandonné de tous ses sujets, se réfugia dans un temple, où il fut tué par des soldats qu'avoit envoié Nicoméde, &, selon quelques-uns, par Nicoméde même. Quelles horreurs de part & d'autre! Prusias étoit surnommé *le Chasseur*, & avoit régné au moins trente-six ans. C'est chez lui qu'Annibal s'étoit retiré. An.M. 3 Av.J.C.

Ce Roi de Bithynie, du côté du corps, n'avoit rien qui prévînt en sa faveur; & il n'étoit pas mieux avantagé du côté de l'ame. Ce n'étoit par la taille qu'une moitié d'homme, & qu'une femme par le cœur, & le courage. Non seulement il étoit timide, mais encore mou, inca- *Polyb. in Excerpt. p. 174.*

pable de travail, en un mot, d'un corps & d'un esprit efféminé, défaut qu'on n'aime nulle part dans les Rois, mais qu'on aimoit moins encore qu'ailleurs chez les Bithyniens. Les belles lettres, la philosophie, & toutes les autres connoissances qui en dépendent, lui étoient parfaitement étrangéres. Enfin il n'avoit nulle idée du beau ni de l'honnête. Nuit & jour il vivoit en vrai Sardanapale. Aussi ses sujets, à la premiére lueur d'espérance, se portérent-ils avec impétuosité à prendre parti contre lui, & à le punir de la maniére dont il les avoit gouvernés.

J'ai différé de parler de deux Ambassades qui arrivérent à Rome à peu près dans le même tems.

M. 3849. J.C. 155. Lib. 2. de t. n. 15. ul Gel. 7. c. 14. inze cens livres.

L'une venoit de la part des Athéniens, qui aiant été condamnés par une Sentence des Sicyoniens, mais sous l'autorité du Sénat de Rome, à une amende de cinq cens talens, pour avoir ravagé les terres de la ville d'Orope, envoioient demander la remise de cette amende. Les Ambassadeurs étoient trois célébres Philosophes : Carnéade de la secte Académique, Diogene de la secte Stoïque, & Critolaüs Péripatéticien. Le goût de la philosophie & de l'éloquence n'avoit pas encore pénétré jusqu'à Rome ; ce fut

ontribua pas peu. Les jeunes gens de
e, qui avoient quelque goût pour les
ces, se firentun honneur & un plaisir
visiter, & étoient ravis d'admiration
entendant, sur tout à l'égard de Car-
, dont l'éloquence vive & douce,
& ornée en même tems, les enle-
& les enchantoit. Par tout on di-
qu'il étoit arrivé un Grec d'un rare
e, qui étoit au dessus de l'homme
on grand savoir; & qui calmant &
cissant par son éloquence les passions
lus violentes, inspiroit aux jeunes
un certain amour, qui les portoit à
er tous les autres plaisirs & toutes
occupations pour se livrer unique-
à la philosophie. Il eut pour audi-
tout ce qu'il y avoit de personnes
dérables à Rome. Ses discours tra-
en latin par un des Sénateurs, cou-
t dans toute la ville. Tous les Ro-

militaire, & qu'ils ne préféraſſent la gloire de bien parler à celle de bien faire. L'exemple du ſecond Scipion l'Africain, élevé dans ce tems-là même par les ſoins de Polybe dans le goût des ſciences, montre combien cette prévention de Caton étoit mal fondée. Quoi qu'il en ſoit, il fit de vifs reproches aux Sénateurs de ce qu'ils retenoient ſi longtems ces Ambaſſadeurs dans la ville, & aiant fait expédier l'affaire qui les y avoit amenés, il hâta leur départ. Par le jugement du Sénat, l'amende à laquelle les Athéniens avoient été condannés fut modérée, & réduite à cent talens au lieu de cinq cens.

Polyb. in Leg. 131. & 134. L'autre Ambaſſade étoit envoiée par les Marſeillois. Ils avoient déja été ſouvent inquiétés par les * Liguriens : mais dans le tems dont nous parlons, réduits aux derniéres extrémités, ils envoiérent à Rome des Ambaſſadeurs pour implorer le ſecours du Sénat. Il fut réſolu qu'on députeroit vers les Liguriens, pour les rappeller à des ſentimens d'équité & de paix par la voie de la douceur & de la négociation. Ils n'en devinrent que plus fiers, & portérent l'inſolence juſqu'à mal-

* *La Ligurie répondoit en partie à ce qu'on appelle maintenant la Côte de Gênes.*

formé de ce triste évènement, fit partir sur le champ le Consul Quintus Opimius avec une armée. Il mit le siége devant la ville où l'insulte avoit été faite aux Ambassadeurs Romains, la prit d'assaut, en réduisit les habitans en esclavage, & envoia liés & garotés à Rome les principaux auteurs de l'insulte pour y être punis comme ils le méritoient. Les Liguriens furent battus plusieurs fois & taillés en piéces. Le vainqueur distribua aux Marseillois toutes les terres qu'il venoit de conquérir. Il voulut que les Liguriens envoiassent à Marseille des otages, que l'on changeroit de tems en tems, pour les tenir en bride, & pour les empêcher d'inquiéter encore les Marseillois comme ils avoient fait jusques-là. Epitõ.

Rome a toujours eu une extrême considération pour les Marseillois, fondée sur leur rare mérite & sur la fidélité inviolable avec laquelle ils avoient été toujours attachés au parti des Romains. Ils étoient originaires de Phocée ville de l'Ionie. Lorsque Cyrus envoia Harpagus pour l'assiéger, ses habitans, plutôt que de subir le joug & de se soumettre aux barbares comme tant d'autres avoient fait, Hérc. c. 164 Justin cap. 3

s'embarquérent eux, leurs femmes, & leurs enfans avec tous leurs effets, & après divers événemens, aiant jetté dans la mer une masse de fer ardente, ils s'engagérent tous par serment de ne point revenir à Phocée que cette masse de fer n'eût surnagé sur l'eau ; & dans la suite étant abordés aux rives de la Gaule près de l'embouchure du Rhône, ils s'y établirent du consentement du Roi de cette contrée, & bâtirent une ville, qui fut depuis appellée Marseille. Quelques Auteurs croient que cette ville subsistoit déja, & qu'elle avoit été fondée par une ancienne colonie des mêmes Phocéens sous le régne de Tarquin l'ancien, la deuxiéme année de la XLV Olympiade, environ 600 ans avant la naissance de Jesus-Christ, & que ceux qui vinrent s'y établir en fuiant Harpagus, en furent nommés les fondateurs, parce qu'ils augmentérent beaucoup l'étendue & la puissance de cette ville. Cette seconde fondation se fit la LX. Olympiade, environ 540 ans avant Jesus-Christ, pendant que Servius Tullius régnoit à Rome.

Justin. l. 43. cap. 4. Le Roi qui les avoit reçus dans ses Etats avec bonté étant mort, son fils ne se montra pas si favorable à leur égard. La puissance naissante de leur ville lui

le pays à titre d'hôtes & de supplians, pourroient bien un jour s'en rendre les maîtres à titre de conquête. On emploia à cet effet l'apologue de la chienne, qui demanda d'abord à sa compagne sa cabane pour huit jours seulement, afin d'y mettre bas ses petits; puis à force de priéres obtint un second terme pour avoir le tems de les nourrir; & enfin, quand ils furent grands & forts, se rendit maîtresse & propriétaire d'un lieu d'où l'on ne pouvoit plus la chasser. Les Marseillois eurent donc d'abord une rude guerre à essuyer: mais aiant remporté la victoire, ils demeurérent paisibles possesseurs du terrain qu'on leur avoit accordé, & ne s'y tinrent pas long-tems enfermés.

Ils établirent dans la suite plusieurs colonies, & bâtirent plusieurs villes, Agde, Nice, Antibe, Olbie, qui étendirent fort leur domaine, & augmentérent leur puissance. Ils avoient des ports, des arsenaux, des flotes, qui les rendoient formidables à leurs ennemis. *Strab. p. 180.*

Tant de nouveaux établissemens contribuérent à répandre davantage les Grecs dans les Gaules, & y causérent un chan- *Justin. ibid.*

gement merveilleux. Les Gaulois, quittant peu à peu leur ancienne rusticité, commencérent à s'humaniser, & à prendre des mœurs plus douces. Au lieu que pour la plûpart ils ne respiroient auparavant que les armes, ils s'accoutumérent à suivre les loix d'un sage Gouvernement. Ils apprirent à mettre en valeur les terres, à cultiver les vignes, à planter des oliviers. Par a tous ces moiens, il se fit un si merveilleux changement & dans les provinces, & dans les peuples qui les habitoient, qu'on eût dit, non que la Gréce étoit passée dans les Gaules, mais que les Gaules avoient été transférées dans la Gréce.

Strab. l. 4. p. 179.

Les habitans de la nouvelle ville y firent des loix très sages pour la police & pour le gouvernement, & qui étoit aristocratique, c'est-à-dire, entre les mains des anciens. Six cens Sénateurs formoient le Conseil de la ville : ils exerçoient leur charge pendant toute leur vie. De ce nombre, on en choisissoit quinze pour prendre soin du courant des affaires, & trois pour présider aux assemblées en qualité de premiers Magistrats.

a Adeo magnus & hominibus & rebus impositus est nitor, ut non Græcia in Galliam emigrasse, sed Gallia in Græciam translata videretur. *Justin.*

L'hospitalité étoit chez les Marseillois *Val. Ma*
en une singuliére recommandation, & *lib. 2. cap.*
s'y exerçoit avec toute sorte d'humanité.
Pour maintenir la sureté de l'asyle qu'ils donnoient aux étrangers, on ne souffroit point que personne entrât armé dans la ville. Il y avoit à la porte des gens préposés pour garder les armes de ceux qui y entroient, & pour les leur rendre à eur sortie.

On en fermoit l'entrée à tous ceux qui uroient voulu y introduire ou la pa- esse, ou une vie délicate & voluptueuse : l'on avoit un soin particulier d'en écar- er toute duplicité & tout mensonge.

Ils se piquoient sur tout de sobriété, *Strab. p. 18*
e frugalité, de modestie. Chez eux la ot la plus considérable ne passoit jamais ent piéces d'or : c'est-à-dire à peu près ent pistoles. On n'en pouvoit emploier ue cinq pour les habillemens, autant
our les bijoux. Valére Maxime, qui vi- *Lib. 2. cap.*
oit sous Tibére, admire les réglemens e police qui s'observoient encore de son ems à Marseille. » Cette a ville, dit-il, austére gardienne de l'ancienne sévérité

a Eadem civitas severi- is custos acerrima est : llum aditum in scenam mis dando, quorum ar- menta majore ex parte stuprorum continent actus, ne talia spectandi consuetudo etiam imitandi licentiam sumat.



marquable que la maxime me
» peur, ajoute l'Auteur, qu'en ſ
» riſant avec ces ſortes de ſpect
» ne ſe portât aiſément à imiter
» repréſentent.

Elle vouloit que la cérémoni
nérailles ſe fît ſans ces pleurs
mentations indécentes qui ont
de l'accompagner, & qu'elle ſe
le jour même par un ſacrifice do
& par un repas entre les parens &
» Car [a] enfin, convient-il de s'
» ner ſans bornes à une douleur l
» ou de ſavoir mauvais gré à la
» de ce qu'il ne lui a pas plu de
» ſon immortalité avec nous? »

Tacite dit un mot de la ville
ſeille, qui en eſt un grand él
dans la vie de Julius Agricola ſ
pere. Après [b] avoir parlé de l'e
éducation qu'il reçut par les ſ

præter ipsius bonam integramque naturam, quòd statim parvulus sedem ac magistram studiorum Massiliam habuerit, locum Græca comitate & provinciali parsimoniâ mistum ac bene compositum.

On voit par ce que je viens de raporter, que Marseille étoit devenue une Ecole célébre de politesse, de sagesse, de vertu ; & en même tems de tous les arts & de toutes les sciences. On y professoit publiquement l'éloquence, la philosophie, la médecine, les mathématiques, la jurisprudence, la théologie fabuleuse, & toute sorte de litérature. C'est

sinu indulgentiaque educatus : per omnem honestarum artium cultum pueritiam adolescentiamque transegit. *Tacit. in Agricol. cap. 4.*



Voss. in Histor. Græc.

du sein de cette ville qu'est sorti le plus ancien des Savans de l'Occident, je veux dire Pythéas, très habile Géographe & Astronome, qui vivoit du tems de Ptolémée Philadelphe, ou même d'Alexandre le Grand.

Elle continua toujours de cultiver les arts & les sciences avec la même ardeur & le même succès. Strabon raporte que de son tems (il vivoit sous Auguste) la jeune Noblesse de Rome alloit se former à Marseille, à qui il donnoit la préférence même sur la ville d'Athénes, c'est beaucoup dire, & nous avons déja vû qu'elle étoit encore en possession de ce privilége du tems de Tacite l'historien.

Les Marseillois ne se distinguérent pas moins par la sagesse de leur gouvernement, que par leur habileté & leur goût pour l'étude. Cicéron, dans une de ses harangues, reléve extrêmement la maniére dont ils conduisoient leur République. » On [a] peut assurer, dit-il, que » non seulement dans la Gréce, mais » même parmi toutes les autres nations, » rien n'est comparable à la sage police » établie à Marseille. Cette ville, si fort

a Cujus ego civitatis disciplinam atque gravitatem, non solùm Græciæ, sed haud scio an cunctis gentibus, anteponendam jure dicam, quæ tam procul à Græcorum omnium regionibus, disciplinis, lingua,

pays, des mœurs, & du
tous les autres Grecs ; pla-
s Gaules, au milieu de peu-
es qui l'environnent de tou-
eft conduite fi prudemment
feils de fes Anciens, qu'il eft
e louer la fageffe de fon gou-
, que de l'imiter. »

pofé pour régle fondamen- *Strab. p. 18*
politique, dont ils ne fe dé-
ais, de fe tenir attachés in-
t aux Romains ; aux mœurs
r caractére étoit bien plus
'à celles des barbares qui les
t. D'ailleurs le voifinage des
dont ils étoient également
voit contribuer à les unir par
nmun, cette union les met-
de faire une utile diverfion
'autre, en deçà & en delà des
endirent donc aux Romains
fervices dans tous les tems,
irent auffi en plufieurs occa-
ours confidérables.

porte un fait qui feroit bien *Juftin. l. cap. 5.*
pour les Marfeillois, s'il étoit

i in ultimis lorum gen- flu&ibus al- natum con- t, ut om- nes ejus inftituta laudare faciliùs poffint, quàm æmulari. *Orat. pro Flacco, n. 63.*

bien constant. Aiant appris que les Gaulois avoient pris & brulé Rome, ils pleurérent ce desastre de leurs alliés comme s'il étoit arrivé à leur propre ville. Ils ne s'en tinrent pas à de stériles larmes. De l'or & de l'argent tant public que particulier qui se trouva chez eux, ils formérent la somme à laquelle les Gaulois avoient taxé les vaincus pour leur faire acheter la paix, & l'envoiérent à Rome. Les Romains, infiniment sensibles à une si noble générosité, accordérent à Marseille le privilége d'immunité, & le droit de séance aux spectacles entre les Sénateurs. Ce qui est bien certain, c'est que pendant la guerre contre Annibal Marseille aida les Romains par toutes sortes de bons offices, sans que les mauvais succès qu'ils eurent dans les premiéres années de la guerre, & qui leur enlevérent presque tous leurs alliés, fussent capables d'ébranler le moins du monde leur fidélité.

v. lib. 21. n. 25. 26. 26. n. 19. 27. n. 86.

Dans la guerre civile entre César & Pompée, cette ville garda une conduite qui marque bien la sagesse de son gouvernement. César, à qui elle avoit fermé ses portes, fit venir dans son camp les quinze Sénateurs qui avoient en main l'autorité, & leur représenta qu'il étoit

de bello lib. 1.

ux que la guerre commençât par
que de leur ville ; qu'ils devoient
t se rendre à l'autorité de toute l'I-
que de se livrer aveuglément aux
d'un seul homme ; & il ajouta tous
otifs les plus capables de les toucher.
avoir fait leur raport au Sénat,
vinrent dans le camp, & rendirent
réponse à César : Qu'ils [a] savoient
peuple Romain étoit divisé en deux
; qu'il ne leur appartenoit point de
er de quel côté étoit le bon droit :
s deux Chefs de ces partis étoient
nent les protecteurs de leur ville :
ous deux en étoient les amis & les
iteurs. Que par cette raison, obli-
e leur témoigner à tous deux égale-
leur reconnoissance, il étoit de leur
r de ne point aider l'un au préju-
le l'autre, & de ne le point recevoir
leur ville ni dans leur port. Ils souf- *Ibid. lib. 2.*
t un long siége, où ils firent pa-
: tout le courage possible : mais en-
extrême nécessité où ils se trouvérent

[a] ...elligere se divisum ...opulum in partes ...neque sui judicii, ...suarum esse virium ...ere utra pars justio- ...ibeat causam : prin- ...eró esse earum par- ...n. Pompeium & C. Cæsarem patronos civitatis.... Paribus eorum beneficiis parem se quoque voluntatem tribuere debere, & neutrum eorum contra alterum juvare, aut urbe aut portubus recipere.

réduits manquant de tout, les obligea de se rendre. Quelque irrité que fût César d'une résistance si opiniâtre, il ne put refuser à l'ancienne réputation de la ville de la sauver du pillage, & de conserver ses citoiens.

Je croirois avoir dérobé quelque chose à la gloire de la Nation, & à celle d'une Ville qui tient un des premiers rangs dans le Roiaume, si je n'avois ramassé ici une partie des témoignages avantageux que l'Antiquité lui rend. J'espére que les Lecteurs me pardonneront cette digression, qui d'ailleurs entre dans mon plan, & fait partie de l'histoire grecque.

Les affaires de la Gréce, de la Bithynie, de Pergame, & quelques autres que j'ai cru devoir traiter de suite & sans interruption, m'ont fait suspendre celles de la Macédoine, de la Syrie, & de l'Egypte. Il est tems d'y revenir. Je commencerai par la Macédoine.

§. III.

Andriscus, qui se disoit fils de Persée, se rend maître de la Macédoine, & s'y fait proclamer Roi. Le Préteur Juventius l'attaque, & est tué dans le combat avec une partie de son armée.

& envoié à Rome. Un second & un troisiéme Usurpateurs sont pareillement vaincus.

QUINZE ou seize ans après la défaite & la mort de Persée, un certain Andriscus d'Adramytte, ville de la Troade dans l'Asie Mineure, homme de la plus basse naissance, se donnant pour un fils de Persée, prit le nom de Philippe, & entra en Macédoine, dans l'espérance de s'y faire reconnoître pour roi par les habitans du pays. Il avoit composé sur sa naissance une fable, qu'il débitoit par tout où il passoit, prétendant qu'il étoit né d'une concubine de Persée, & que ce Prince l'avoit fait élever secrettement à Adramytte, afin qu'en cas de malheur dans la guerre qu'il faisoit contre les Romains, il restât quelque rejetton de la race roiale. Qu'après la mort de Persée, il avoit été nourri & élevé à Adramytte jusqu'à l'âge de douze ans; & que celui qui passoit pour son pere se voiant près de mourir, avoit révélé le secret à sa femme, lui avoit confié un Ecrit signé de la main de Persée, qui attestoit tout ce qui vient d'être dit, & qu'elle devoit

AN.M. 3852.
AV.J.C. 152.
Epitom. Livii. l. 48. 50. Zonar ex Dione. Patercul. lib. 1. c. 11. Florus lib. 2. cap. 14.

remettre entre les mains de lui Philippe lorsqu'il seroit en âge de se sentir. Il ajoutoit, que son mari l'aiant conjurée de tenir la chose absolument cachée jusques-là, elle avoit été très fidéle à garder le secret, & lui avoit remis cet Ecrit important dans le tems marqué, en le pressant de sortir du pays avant que ce bruit fût parvenu aux oreilles d'Euméne, ennemi déclaré de Persée, de peur qu'il ne le fît mourir. Il avoit espérance qu'on le croiroit sur sa parole, & qu'il se feroit dans la Macédoine un grand mouvement en sa faveur. Quand il vit que tout y demeuroit tranquille, il se retira en Syrie chez Démétrius Soter, dont la sœur avoit épousé Persée. Ce Prince, qui connut tout d'un coup la fourbe, le fit arréter, & l'envoia à Rome.

Comme il ne produisoit aucune preuve de sa prétendue noblesse, & qu'il n'avoit rien dans l'extérieur ni dans les maniéres qui ressentît le Prince, on n'en fit pas grand cas à Rome, & il y fut traité avec beaucoup de mépris, sans qu'on se mît en peine de le garder exactement, & de le
AN.M. 3854. AV.J.C. 150. tenir resserré de fort près. Il profita de la négligence de ses gardes, & s'échapa de Rome. Aiant trouvé le moien de lever une assez grosse armée chez les Thraces,

·érent dans ses vûes pour se déli-
uite par son moien du joug des
ıs, il se rendit maître de la Ma-
, soit de gré, soit de force, & prit
ques de la dignité roiale. Non
de cette premiére conquête qui
t peu couté, il attaqua la Thes-
: en soumit une partie à ses loix.
ıose, pour lors, commença à pa-
lus sérieuse aux Romains. Ils nom-
Scipion Nasica pour aller ap-
:e tumulte dans sa naissance, le
très propre pour cette commission.
il avoit l'art de manier les esprits,
s amener à son point par la per-
: & si l'on se trouvoit obligé de
cette affaire par les armes, il
ès capable de former un projet
gesse, & de l'exécuter avec cou-
ès qu'il fut arrivé en Gréce, &
t été exactement instruit de l'état
ires dans la Macédoine & dans
salie, il en donna avis au Sénat,
perdre de tems, il parcourut les
es alliés, afin de lever promte-
s troupes pour la défense de la
ıe. Les Achéens, qui étoient en-
ır lors les plus puissans de la Gré-
nt ceux qui lui en fournirent le
ınd nombre, oubliant leurs mé-

contentemens passés. Il enleva bientôt au faux Philippe toutes les villes qu'il avoit prises dans la Thessalie, en chassa ses garnisons, & le repoussa lui-même dans la Macédoine.

3855. C. 149. Cependant à Rome on vit bien, sur les lettres de Scipion, que la Macédoine avoit besoin d'un promt secours. Le Préteur P. Juventius Thalna eut ordre d'y passer au plutôt avec une armée. Il s'y rendit sans perdre de tems. Mais ne regardant Andriscus que comme un roi de théâtre, il ne crut pas devoir prendre de grandes précautions contre lui, & il s'engagea témérairement dans un combat, où il perdit la vie avec une partie de son armée: le reste ne se sauva qu'à la faveur de la nuit. Le Vainqueur, enorgueilli par cet heureux succès, & croiant son autorité suffisamment établie, s'abandonna à tous ses mauvais panchans sans mesure & sans retenue, comme si c'étoit être véritablement roi de ne reconnoître d'autre loi ni d'autre régle que sa passion. Il étoit avare, fier, cruel. On ne voioit par tout que violences, que confiscations de biens, que meurtres. Profitant de la terreur que la défaite des Romains avoit jettée dans les esprits, il recouvra bientôt tout ce qu'il avoit perdu en Thessalie.

Une ambassade que les Carthaginois qui étoient actuellement attaqués par les Romains, lui envoiérent avec promesse d'un prompt secours, lui enfla extrêmement le courage.

Q. Cécilius Métellus, nommé récemment Préteur, avoit pris la place de Juventius. Andriscus avoit résolu d'aller à sa rencontre : mais il ne crut pas devoir s'éloigner beaucoup de la mer, & il s'arrêta à Pydna, où il fortifia son camp. Le Préteur Romain l'y suivit bientôt. Les deux armées étoient en présence. Il se donnoit tous les jours des escarmouches. Andriscus remporta un avantage assez considérable dans un petit combat de cavalerie. Le succès aveugle ordinairement ceux qui ont peu d'expérience, & leur devient funeste. Andriscus se croiant supérieur aux Romains, fit un gros détachement pour défendre ses conquêtes en Thessalie. Ce fut une faute grossiére, & Métellus qui étoit attentif à tout ne manqua pas d'en profiter. L'armée restée en Macédoine fut battue, & Andriscus obligé de prendre la fuite. Il s'étoit retiré chez les Thraces, d'où il revint bientôt avec une nouvelle armée. Il eut la témérité de hazarder une seconde bataille, qui fut encore moins heureuse An.M. 58[..] Av.J.C. 1[..]

pour lui que la premiére. Il y eut dans ces deux combats plus de vingt-cinq mille hommes de tués. Il ne manquoit à la gloire du Romain que de se saisir d'Andriscus, qui s'étoit réfugié chez un petit roi de Thrace, à la bonne foi duquel il s'étoit abandonné. Mais les Thraces ne se piquoient pas trop de bonne foi, & la faisoient céder à leurs intérêts. Celui-ci remit son hôte & son suppliant entre les mains de Métellus, pour ne point s'attirer la colére & les armes des Romains: il fut envoié à Rome.

Un autre avanturier, qui se disoit aussi fils de Persée, & qui se faisoit nommer Alexandre, eut le même sort que le premier, si ce n'est que Métellus ne put l'arréter: il s'étoit retiré dans la Dardanie, où il se tint caché.

Ce fut pour lors que la Macédoine fut entiérement soumise aux Romains, & réduite en province.

Un troisiéme usurpateur, quelques années après, parut encore sur les rangs, & se donna pour fils de Persée sous le nom de Philippe. Sa prétendue roiauté fut de peu de durée. Il fut vaincu & tué en Macédoine par Trémellius, surnommé *Scrofa*, parce qu'il avoit dit qu'il dissiperoit les ennemis, *ut Scrofa porcos*.

Varro de re rust. lib. II. cap. 4.

Troubles dans l'Achaïe : elle déclare la guerre aux Lacédémoniens. Métellus envoie des Députés à Corinthe, pour appaiser les troubles : ils sont maltraités. Thébes & Chalcis se joignent aux Achéens. Métellus, après les avoir exhortés inutilement à la paix, leur livre un combat, & les défait. Le Consul Mummius lui succéde, & après le gain d'une bataille, prend Corinthe, y met le feu, & la détruit de fond en comble. La Gréce est réduite en province Romaine. Diverses actions & mort de Polybe. Triomphes de Métellus & de Mummius.

MÉTELLUS, après avoir pacifié la Macédoine, y demeura encore quelque tems. Il s'étoit élevé dans la Ligue des Achéens de violens troubles, excités par la témérité & l'avarice de ceux qui y occupoient les premiéres places. Ce n'étoit plus la raison, la prudence, l'équité qui formoient les résolutions des assemblées, mais l'intérêt & la passion des Magistrats, & le caprice aveugle d'une multitude intraitable. La ligue Achéenne & Sparte avoient envoié des Ambassadeurs à Rome

AN.M. 385[illegible] Av.J.C. 14[illegible] *Pausan. Achaïc. pag. 421. 428. Polyb. Lega 143. 144. Id. in Excerp. de vir. & vit. pag. 181-189. Justin. lib. 34. cap. 1. Flor. lib. [illegible] cap. 16.*

ſur une affaire qui les partageoit. Damocrite cependant (c'étoit le premier Magiſtrat des Achéens) avoit fait déclarer la guerre à Sparte. Métellus le fit prier de ſurſeoir les hoſtilités, & d'attendre l'arrivée des Commiſſaires que Rome avoit nommés pour terminer leurs querelles. Il n'en fit rien, non plus que Diæus qui lui avoit ſuccédé. L'un & l'autre entrérent à main armée dans la Laconie, & la ravagérent.

Les Commiſſaires étant arrivés, l'aſſemblée fut convoquée à Corinthe. (Aurelius Oreſte étoit à la tête de la Commiſſion.) Le Sénat leur avoit donné ordre d'affoiblir le corps de la Ligue, & pour cela d'en ſéparer le plus de villes qu'ils pourroient. Oreſte notifia à l'aſſemblée le Décret du Sénat, qui tiroit de la Ligue Sparte, Corinthe, Argos, Héraclée près du mont Œta, Orchoméne d'Arcadie, ſous prétexte que ces villes n'avoient point fait d'abord partie du corps des Achéens. Quand les Députés, ſortis de l'aſſemblée, eurent rendu compte de ce Décret à la multitude, elle entra en fureur, ſe jetta ſur tous les Lacédémoniens qui ſe rencontrérent à Corinthe & les maſſacra, arracha de la maiſon des Commiſſaires ceux qui s'y étoient

maîtres, s'ils ne s'étoient dérobés à la vio-
lence par la fuite.

Oreste & ses Collégues, de retour à Rome, exposérent ce qui leur étoit arrivé. Le Sénat en fut très indigné, & députa sur le champ Julius dans l'Achaïe avec quelques autres Commissaires : mais il les chargea de se plaindre modérément, & d'exhorter simplement les Achéens à ne pas prêter l'oreille à de mauvais conseils, de peur que par imprudence ils n'encourussent la disgrace des Romains, malheur qu'ils pouvoient éviter en punissant eux-mêmes ceux qui les y avoient exposés. Carthage n'étoit pas encore prise, & l'on avoit intérêt de ménager des alliés aussi puissans que les Achéens. Les Commissaires trouvérent en chemin un Député que les séditieux envoioient à Rome : ils le ramenérent avec eux à Egium, où la Diéte de la nation avoit été convoquée. Ils y parlérent avec beaucoup de modération & de douceur. Dans leurs discours ils n'insérérent pas un mot du mauvais traitement fait aux Commissaires, ou ils l'excusérent mieux que les Achéens eux-mêmes n'auroient fait. Ils ne firent point mention non plus des villes qu'on vouloit soustraire à la Ligue.



Ils se bornérent à exhorter le Conseil à ne pas aggraver leur premiére faute, à ne pas irriter davantage les Romains, & à laisser Lacédémone en paix. Des remontrances si modérées furent extrêmement agréables à tout ce qu'il y avoit de gens sensés. Mais Diæus, Critolaüs, & ceux de leur faction, tous choisis dans chaque ville entre ce qu'il y avoit de gens les plus scélérats, les plus impies, & les plus pernicieux, souffloient dans les esprits le feu de la discorde, faisant entendre que la douceur des Romains ne venoit que du mauvais état de leurs affaires en Afrique où ils avoient eu du dessous en plusieurs rencontres, & de la crainte qu'ils avoient que la Ligue Achéenne ne se déclarât contre eux.

Cependant on prit avec les Commissaires des maniéres assez polies. On leur dit qu'on envoicroit Théaridas à Rome; qu'ils n'avoient qu'à se rendre à Tégée, qu'à traiter là avec les Lacédémoniens, & les disposer à la paix. Ils s'y rendirent en effet; & amenérent ceux de Lacédémone à s'accommoder avec les Achéens, & à suspendre toute hostilité, jusqu'à ce que de nouveaux Commissaires vinssent de Rome pour pacifier tous leurs différens. Mais la cabale de Critolaüs fit en

Villé située sur les bords de l'Eurotas.

arriva lorsqu'on ne l'attendoit presque plus. On conféra avec les Lacédémoniens, mais Critolaüs ne voulut se relâcher sur rien. Il dit qu'il ne lui étoit pas permis de rien décider sans l'aveu de la nation, & qu'il rapporteroit l'affaire dans la Diéte générale, qui ne pourroit être convoquée que dans six mois. Cette mauvaise ruse, ou plutôt cette mauvaise foi choqua vivement Julius. Après avoir congédié les Lacédémoniens, il partit pour Rome, où il dépeignit Critolaüs comme un homme extravagant & furieux.

Les Commissaires ne furent pas plutôt sortis du Péloponnése, que Critolaüs courut de ville en ville pendant tout l'hiver, convoqua des assemblées sous prétexte de faire connoître ce qui avoit été dit aux Lacédémoniens dans les conférences tenues à Tégée, mais dans le fond pour invectiver contre les Romains, & pour donner un tour odieux à tout ce qu'ils disoient, afin d'inspirer contr'eux la haine & l'aversion dont il étoit animé lui-même : & il n'y réussit que trop. Il défendit de plus aux Juges de poursuivre aucun Achéen & de l'emprisonner pour dettes jusqu'à la conclusion de l'af-

faire commencée entre la Diéte & Lacédémone. Par là il persuada tout ce qu'il voulut, & disposa la multitude à recevoir tous les ordres qu'il voudroit lui donner. Incapable de faire des réflexions sur l'avenir, elle se laissa prendre aux amorces du premier avantage qu'il lui proposa.

Mételus aiant appris en Macédoine les troubles dont le Péloponnése étoit agité, y députa quatre Romains d'une naissance distinguée, qui arrivérent à Corinthe dans le tems que le Conseil y étoit assemblé. Ils y parlérent avec beaucoup de modération, exhortant les Achéens à ne pas s'attirer par une légéreté imprudente & téméraire la colére des Romains. Ils furent moqués, & chassés ignominieusement de l'assemblée. Il s'assembla une troupe innombrable d'ouvriers & d'artisans autour d'eux pour les insulter. Toutes les villes d'Achaïe étoient alors comme en délire: mais Corinthe l'emportoit sur toutes les autres, & étoit livrée à une espéce de fureur. On leur avoit persuadé que Rome vouloit les asservir toutes, & détruire absolument la Ligue Achéenne.

Critolaüs voiant avec complaisance que tout réussissoit à son gré, harangue la multitude, l'irrite contre ceux des Ma-

giſtrats qui n'entroient pas dans ſes vûes, s'emporte contre les Ambaſſadeurs mêmes, ſouléve les eſprits contre Rome, & fait entendre que ce n'eſt point ſans avoir pris de bonnes meſures qu'il avoit entrepris de faire tête aux Romains; qu'il avoit des Rois dans ſon parti, & que les Républiques auſſi étoient prêtes de s'y joindre. Par ces diſcours ſéditieux il vint à bout de faire déclarer la guerre aux Lacédémoniens, & par contrecoup aux Romains. Alors les Ambaſſadeurs ſe ſéparérent. Un d'eux ſe rendit à Lacédémone pour obſerver de là les démarches de l'ennemi. Un autre partit pour Naupacte; & deux reſtérent à Athénes, juſqu'à ce que Métellus y fût arrivé.

Le Magiſtrat des Béotiens, il s'appelloit Pythéas, auſſi téméraire & auſſi violent que Critolaüs, entra dans ſes vûes, & engagea les Béotiens à joindre leurs armes à celles des Achéens : ils étoient mécontens d'un jugement que Rome avoit rendu contr'eux. La ville de Chalcis ſe laiſſa auſſi entraîner dans leur parti. Les Achéens, avec de ſi foibles ſecours, ſe crurent en état de ſoutenir tout le poids de la puiſſance Romaine, tant leur fureur les aveugloit.

Les Romains avoient choiſi pour l'un AN.M. 3 AV.J.C.

des Consuls Mummius, & l'avoient chargé de la guerre d'Achaïe. Métellus, pour lui enlever la gloire d'avoir terminé cette guerre, envoia de nouveaux Ambassadeurs aux Achéens, & leur fit promettre que le peuple Romain oublieroit tout le passé; & leur pardonneroit leurs fautes, s'ils rentroient dans leur devoir, & s'ils consentoient que certaines villes, qu'on avoit designées auparavant, fussent démembrées de la Ligue. Cette proposition fut rejettée avec hauteur. Alors Métellus fit avancer ses troupes contre les rebelles. Il les atteignit près de Scarphée ville de la Locride, & remporta sur eux une victoire considérable, où il fit plus de mille prisonniers. Critolaüs disparut dans la bataille, sans qu'on ait sû depuis ce qu'il étoit devenu. On croit qu'en fuiant il tomba dans des marais, où il fut noié. Diæus prit le commandement à sa place, accorda la liberté aux esclaves, & arma tout ce qui se trouva d'hommes, chez les Achéens & les Arcadiens, capables de porter les armes. Ce corps de troupes montoit à quatorze mille fantassins, & six cens chevaux. Il ordonna encore à chaque ville d'autres levées. Les villes épuisées étoient dans la derniére désolation. Plusieurs particuliers, réduits au désespoir, se don-

ıort : d'autres abandonnoient
malheureuſe, où ils voioient
ne perte aſſurée. Malgré l'ex-
ces maux, ils ne ſongeoient
:ndre l'unique parti qui pou-
ı délivrer. Ils déteſtoient la
: leurs Chefs, & cependant la

:, après le combat dont il a
'encontra mille Arcadiens dans
près de Chéronée, qui cher-
retourner dans leur pays : ils
paſſés au fil de l'épée. De là
ıvec ſon armée victorieuſe vers
qu'il trouva preſque entiére-
te. Touché du triſte état de
, il défendit qu'on touchât aux
ı aux maiſons, & qu'on tuât
it priſonniers aucuns des habi-
trouveroit dans la ville ou
ıpagne. Il excepta de ce nom-
s, l'auteur de tous leurs maux,
amené, & mis à mort. De
ɔrès avoir pris Mégare, dont
s'étoit retirée à ſon approche,



n'étoient pas les maîtres, & la f
Diæus disposoit de tout. Les D
rent jettés en prison, & auroien
à mort, si Diæus n'eût vû la
extrêmement irritée du supplice
fait souffrir à Soficrate, qui pa
rendre aux Romains. Ainsi les p
furent renvoiés.

Les choses étoient en cet état
Mummius arriva. Il avoit hâté
dans la crainte de trouver tou
son arrivée, & qu'un autre que
la gloire d'avoir terminé cett
Métellus lui laissa le comma
& retourna en Macédoine. Qua
mius eut rassemblé toutes ses t
s'approcha de la ville, & dressa
Un corps de garde avancé se
gligemment dans son poste, l
firent une sortie, l'attaquérent
en tuérent plusieurs, & poursu
reste jusques près du camp. Ce

mp, comme si la crainte l'arrêtoit.
ie & l'audace des Achéens s'accru-
à un point qui ne peut s'exprimer.
ivancent fiérement avec toutes leurs
pes, aiant placé leurs femmes & leurs
is sur des hauteurs voisines pour être
ins du combat, & se faisant suivre
grand nombre de chariots destinés
rter le butin qu'on feroit sur les en-
s, tant ils comptoient sur une victoi-
surée.
mais confiance ne fut plus téméraire,
us mal fondée. Les factieux avoient
é du service & des Conseils tout ce
y avoit de gens capables de com-
der les troupes & de conduire les af-
, & leur en avoient substitué d'au-
sans talens & sans habileté, afin d'ê-
lus maîtres du gouvernement, & de
iner sans résistance. Les Chefs, sans
oissance de l'art militaire, sans cou-
, sans expérience, n'avoient pour
mérite qu'une fureur aveugle & phré-
ue. C'étoit déja la derniére des fo-
le hazarder sans nécessité une bataille
devoit décider de leur sort, au lieu
nger à se défendre lontems & bra-
nt dans une place aussi forte qu'étoit
nthe, & à obtenir de bonnes condi-

qui, ſurpriſe par une attaque im
plia dans le moment. L'infanter
peu plus de réſiſtance : mais com
n'étoit plus ni couverte ni ſoute
la cavalerie, elle fut bientôt rom
miſe en fuite. Si Diæus s'étoit re
la place, il auroit pu y tenir en
tems, & obtenir une capitulatio
rable de Mummius, qui ne d
qu'à terminer cette guerre. Mais
déſeſpoir, il courut à toute bri
Mégalopolis ſa patrie, & étai
dans ſa maiſon, il y mit le feu,
femme pour l'empêcher de tomb
les mains des ennemis, avala du
& mit ainſi lui-même à ſa vie une f
de tous les crimes qu'il avoit com

Après la déroute, les habitan
rent l'eſpérance de ſe défendre.
ils ſe trouvoient ſans conſeil, ſan

orinthe, & la plupart des citoiens, en ortirent la nuit suivante, & se sauvérent ù ils purent. Le Consul étant entré dans a ville, l'abandonna au pillage. On fit main basse sur tout ce qui étoit resté d'hommes: les femmes & les enfans furent vendus: après avoir placé à l'écart es statues, les tableaux, & les meubles es plus précieux, pour les envoier à Rome, on mit le feu à toutes les maisons, & la ville entiére ne fut plus qu'un incendie général qui dura plusieurs jours. On prétend, mais sans fondement, que l'or, l'argent, & l'airain, fondus ensemble dans cet incendie, formérent un métal nouveau & précieux. Ensuite on abbattit les murailles, & on les détruisit jusques dans les fondemens. Tout cela s'exécutoit par ordre du Sénat, pour punir l'insolence des Corinthiens, qui avoient violé le droit des gens en maltraitant les Ambassadeurs que Rome leur avoit envoiés.

Ainsi périt Corinthe, la même année que Carthage fut prise & détruite par les Romains, neuf cens cinquante deux ans depuis qu'elle eut été fondée par Alétès fils d'Hippotes, le sixiéme des descendans

d'Hercule. Il ne paroit point, ni qu'on ſongeât à lever de nouvelles troupes pour la défenſe du pays, ni qu'on convoquât aucune aſſemblée pour délibérer ſur le parti qu'il faloit prendre, ni que perſonne ſe mît en devoir de propoſer quelque reméde aux maux publics, ni enfin qu'on cherchât à appaiſer les Romains par quelques Députés qui auroient imploré leur clémence. On auroit dit, à voir cette inaction, que la Ligue Achéenne entiére avoit été enſevelie ſous les ruines de Corinthe, tant l'affreuſe deſtruction de cette ville avoit jetté l'allarme dans tous les eſprits, & abbattu généralement les courages.

On punit auſſi les villes qui avoient pris part à la révolte des Achéens, en abbattant leurs murailles, & leur ôtant les armes. Les dix Commiſſaires, envoiés par le Sénat pour régler conjointement avec le Conſul les affaires de la Gréce, abolirent dans toutes les villes le gouvernement populaire, & y établirent des Magiſtrats, qui devoient avoir de leur fonds un certain revenu. Du reſte ils leur laiſſerent leurs loix & leur liberté. On abolit auſſi toutes les aſſemblées communes qui ſe tenoient chez les Achéens, les Béotiens, les Phocéens, & autres

ce fut réduite en province Romaine, sous le nom de province d'Achaïe, parce que lors de la prise de Corinthe les Achéens étoient le peuple le plus puissant de la Gréce : le peuple Romain y envoioit tous les ans un Préteur pour la gouverner.

Rome, en détruisant ainsi Corinthe, crut devoir donner cet exemple de sévérité, pour jetter la terreur parmi les peuples, que sa trop grande clémence rendoit hardis & téméraires par l'espérance qu'ils avoient d'obtenir du peuple Romain le pardon de leurs fautes. D'ailleurs, a la situation avantageuse de cette ville, où des peuples révoltés auroient pu se cantonner, & en faire une place d'armes contre les Romains, les détermina à la ruiner absolument. Cicéron, qui n'improuvoit point qu'on eût traité de la sorte Carthage & Numance, auroit souhaité qu'on eût épargné Corinthe.

On vendit le butin pris dans Corin-

a Majores nostri... Carthaginem & Numantiam funditus sustulerunt. Nollem Corinthum. Sed credo illos secutos opportunitatem loci maximè, ne posset aliquando ad bellum faciendum locus ipse adhortari. *Cic. de Offic. lib.* 1, n. 35.

the, & l'on en tira des sommes considérables. Parmi les tableaux il y en avoit un de la main du Peintre * le plus renommé dans la Gréce, qui représentoit Bacchus, dont la beauté ne fut point connue des Romains : ils ignoroient alors tout ce qui regarde les beaux arts. Polybe, qui étoit pour lors dans le pays, comme je le dirai bientôt, eut la douleur de voir ce tableau servir de table aux soldats pour jouer aux dés. Il fut adjugé à Attale, dans la vente qu'on fit du butin, pour six cens mille sesterces, c'est-à-dire soixante quinze mille livres. Pline parle d'un autre tableau du même Peintre que le même Attale acheta cent talens, ou cent mille écus. Les richesses de ce Prince étoient immenses, & avoient passé en proverbe : *Attalicis conditionibus.* Ces sommes néanmoins paroissent hors de vraisemblance. Quoi qu'il en soit, le Consul, surpris qu'on eût fait monter à un si haut prix le tableau dont il s'agit, usa de son autorité & le retint contre la foi publique, & malgré les plaintes d'Attale, parce qu'il s'imagina qu'il y avoit dans cette piéce quelque vertu cachée qu'il ne

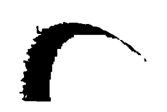
Strab. lib. 8. p. 381. Plin. lib. 7. cap. 38. & lib 35. cap. 4. & 10.

* *Ce Peintre s'appelloit Aristide. Le tableau, dont il est parlé ici, étoit si estimé, qu'on disoit communément.* Tous les tableaux ne sont rien en comparaison de Bacchus.

connoissoit pas. Ce n'étoit point pour son intérêt particulier qu'il en usoit ainsi, ni dans le dessein de se l'approprier, puisqu'il l'envoia à Rome, pour y servir d'ornement à la ville. Par où, dit Cicéron, il orna & embellit sa maison bien plus réellement, que s'il y avoit placé ce tableau. La prise de la ville la plus riche & la plus opulente qui fût dans la Gréce, ne l'enrichit pas d'un denier. Ce noble desintéressement étoit encore pour lors commun à Rome, & paroissoit moins la vertu des particuliers que celle du siécle même. Profiter du commandement pour s'enrichir, c'étoit non seulement une honte & une infamie, mais une prévarication criminelle. Le tableau dont je parle, fut placé dans le temple de Cérès, où les connoisseurs l'alloient voir par curiosité comme un chef-d'œuvre de l'art, & il y demeura jusqu'à ce qu'il périt dans l'incendie de ce temple.

Mummius étoit un grand homme de guerre & un grand homme de bien, mais

a Numquid L. Mummius copiosior, cùm copiosissimam urbem funditus sustulisset? Italiam ornare, quàm domum suam, maluit. Quanquam, Italiâ ornatâ, domus ipsa mihi videtur ornatior ... Laus abstinentiæ, non hominis est solùm, sed etiam temporum ... Habere quæstui remp. non modò turpe est, sed sceleratum etiam & nefarium. *Cic. de Offic. lib.* 2. *n.* 76. & 77.



ians literature , sans connoissance
arts, sans goût pour les ouvrages de p
ture & de sculpture, dont il ne di
noit point le mérite, ne croiant pas
y eût quelque différence entre tablea
tableau, statue & statue, ni que le
des grands maîtres de l'art y mît le
Il le fit bien voir dans l'occasion d
s'agit. Il avoit chargé des entrepre
de faire transporter à Rome plusieu
bleaux & plusieurs statues des plus
lens maîtres. Jamais perte n'auroi
moins réparable que celle d'un pare
pôt, composé des chef-d'œuvres d
Artisans rares, qui contribuent p
autant que les grands Capitaines à
leur siécle respectable à la postérité
pendant Mummius, en recomma
le soin de cet amas précieux à ceux
il le confioit, les menaça très sé
ment, si les statues, les tableaux,
choses dont il les chargeoit de rép
venoient à se perdre ou à se gâter e

a Mummius tam rudis fuit, ut, capta Corintho, cùm maximorum artificum perfectas manibus tabulas ac statuas in Italiam portandas locaret, juberet præ-

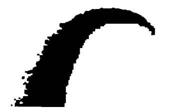
subites, Vinici, gis pro republica fu nere adhuc ruder thiorum intellectu in tantum ea int quin hac prudenti

, de les obliger à en fournir d'autres
es frais & dépens.
e seroit-il pas à souhaiter, dit un
rien qui nous a conservé ce fait, que
heureuse ignorance subsistât encore,
e telle grossiéreté ne seroit-elle pas
ment préférable, par raport au bien
c, à cette extrême délicatesse où
siécle a porté le goût pour ces sor-
s raretés? Il parloit dans un tems où
ût pour les piéces rares étoit aux Ma-
rs une occasion d'exercer dans les
inces toutes sortes de vols & de bri-
ages.

ai dit que Polybe, en revenant dans *Polyb. in Excerpt. p. 190. 191.*
éloponnése, eut la douleur de voir la
uction & l'incendie de Corinthe, &
atrie réduite en province de l'Empire
nain. Si quelque chose fut capable de
onsoler dans une conjoncture si fu-
e, ce fut l'occasion qu'il eut de dé-
re la mémoire de Philopémen son
tre dans la science de la guerre. J'ai
marqué qu'un Romain s'étant mis
ête de faire abbattre les statues qu'on
t dressées à ce Héros, eut la hardiesse
poursuivre criminellement comme
ût été en vie, & de l'accuser devant
mius d'avoir été l'ennemi des Ro-
s, & d'avoir toujours traversé leurs

desseins autant qu'il avoit pu. Cette accusation étoit outrée, mais elle avoit quelque couleur, & n'étoit pas tout-à-fait sans fondement. Polybe prit hautement sa défense. Il représenta Philopémen comme le plus grand Capitaine que la Gréce eût produit dans ces derniers tems, qui pouvoit peut-être avoir quelquefois porté un peu trop loin son zéle pour la liberté de sa patrie; mais qui, en plusieurs occasions, avoit rendu des services considérables au peuple Romain; comme dans les guerres contre Antiochus & contre les Etoliens. Les Commissaires, devant qui il plaidoit une si belle cause, touchés de ses raisons, & encore plus de sa reconnoissance pour son Maître, décidérent qu'on ne toucheroit point aux statues de Philopémen, en quelque ville qu'elles se trouvassent. Polybe, profitant de la bonne volonté de Mummius, lui demanda encore les statues d'Aratus & d'Achéus; & elles lui furent accordées, quoiqu'elles eussent déja été transportées du Péloponnése dans l'Acarnanie. Les Achéens furent si charmés du zéle que Polybe avoit fait paroître en cette occasion pour l'honneur des grands hommes de son pays, qu'ils lui érigérent à lui-même une statue de marbre.

: de son desintéressement, qui lui fit au-
nt d'honneur parmi ses citoiens, que
défense de la mémoire de Philopé-
en. Après la destruction de Corinthe,
ı songea à punir les auteurs de l'insulte
ite aux Ambassadeurs Romains, & l'on
it leurs biens à l'encan. Lorsqu'on en
nt à ceux de Diæus qui y avoit eu le
us de part, les dix Commissaires or-
nnérent au Questeur, qui les mettoit
vente, de laisser prendre à Polybe par-
i ces biens, tout ce qu'il y trouveroit à
bienséance, sans rien exiger de lui, &
ns en rien recevoir. Il refusa cette offre,
ıelque avantageuse qu'elle parût, & il
roit cru se rendre complice en quel-
ıe sorte des crimes de ce scélérat, s'il
oit pris quelque partie de ses biens:
ıtre qu'il regardoit comme honteux de
nrichir des dépouilles de son conci-
ien. Non seulement il ne voulut rien
cepter: il exhorta encore ses amis de
rien souhaiter de ce qui avoit appar-
ıu à Diæus; & tous ceux qui suivirent
ı exemple furent extrêmement loués.
Cette action fit concevoir aux Com- Pol. l. in Excerpt. p. 19 &c.
ıssaires une si grande estime pour Poly-
, qu'en sortant de la Gréce ils le prié-
ıt de parcourir toutes les villes qui ve-



noient d'être conquises, & d'accommoder leurs différens, jusqu'à ce que l'on s'y fût accoutumé au changement qui s'y étoit fait, & aux nouvelles loix qui leur avoient été données. Polybe s'acquitta d'une commission si honorable avec tant de douceur, de justice, & de prudence, que soit pour le gouvernement général, soit pour les affaires des particuliers, il ne s'élevoit plus dans l'Achaïe aucune contestation. En reconnoissance d'un si grand bienfait on lui érigea des statues en différens endroits, une entr'autres dont la base portoit cette inscription : *Que la Gréce n'auroit pas fait de fautes, si dès le commencement elle eût été docile aux conseils de Polybe ; mais qu'après ses fautes, il avoit été seul son libérateur.*

Polybe après avoir ainsi établi l'ordre & la tranquilité dans sa patrie, retourna joindre Scipion à Rome, d'où il le suivit à Numance, au siége de laquelle il fut présent. Lorsque Scipion fut mort, il reprit la route de son pays ; & aiant joui là pendant six ans de l'estime, de la reconnoissance, & de l'amitié de ses chers citoiens, il mourut, à l'âge de quatre-vingts-deux ans, d'une blessure qu'il s'étoit faite en tombant de cheval.

Lucian. in Macrob. p. 242.

Métellus, de retour à Rome, fut ho-

la Macédoine & de l'Achaïe, & il prit le furnom de Macédonicus. Le faux Roi Andrifcus étoit traîné devant fon char. Entre les autres dépouilles, il fit paffer ce qu'on appelloit *la Troupe d'Alexandre le Grand*. Ce Prince, à la bataille du Granique, avoit perdu vingt-cinq de fes amis. Il leur fit faire à chacun, par Lyfippe le plus habile ouvrier en ce genre, une ftatue équeftre, & y joignit la fienne. Ces ftatues avoient été placées à Dium ville de Macédoine. Métellus les fit tranfporter à Rome, & en décora fon triomphe.

Mummius obtint auffi l'honneur du triomphe; & en conféquence de la conquête qu'il avoit faite dans l'Achaïe, il prit le furnom d'Achaïcus. Il fit paffer dans fon triomphe un grand nombre de ftatues & de tableaux, qui firent depuis l'ornement des édifices publics de Rome & de plufieurs autres villes d'Italie: mais aucune n'entra dans la maifon du Triomphateur.

§. V.

Réflexions fur les caufes de la grandeur, puis de la décadence & de la ruine de la Gréce.

APRÈS avoir vû la ruine totale de la

Gréce, qui nous a fourni pendant tant de siécles de si beaux exemples de vertus & des événemens si mémorables, il doit nous être permis de retourner sur nos pas pour considérer en abrégé & d'un même coup d'œil la naissance, les progrès, la décadence des principaux Etats qui la composent. On peut partager tout le tems de leur durée en quatre âges.

Premier & second âges de la Gréce.

JE ne m'arréterai point à l'ancienne origine des Grecs, ni aux tems fabuleux qui précédent la guerre de Troie, & qui composent le premier âge, & pour ainsi dire l'enfance de la Gréce.

Le second âge, qui s'étend depuis la prise de Troie jusqu'au régne de Darius I. chez les Perses, fut comme son adolescence, & sa jeunesse, où elle se forma, se fortifia, se prépara aux grandes choses qu'elle devoit faire dans la suite, & jetta les fondemens de cette puissance & de cette gloire, qui depuis portérent si haut sa réputation.

Histoire universelle. Les Grecs, comme l'observe M. Bossuet, naturellement pleins d'esprit, avoient été cultivés par des Rois & des Colonies venues d'Egypte, qui s'étant

te des Egyptiens. C'eſt de là qu'ils ap-
rirent les exercices du corps, la lutte,
 courſe à pié, la courſe à cheval & ſur
es chariots, & les autres exercices qu'ils
irent dans leur perfection, par les glo-
ieuſes couronnes des Jeux Olympiques.
Mais ce que les Egyptiens leur avoient
ppris de meilleur, étoit à ſe rendre do-
iles, & à ſe laiſſer former par les loix
pour le bien public. Ce n'étoit pas des
particuliers qui ne ſongent qu'à leurs af-
faires, & ne ſentent les maux de l'Etat
qu'autant qu'ils en ſouffrent eux-mêmes,
ou que le repos de leur famille en eſt
troublé. Les Grecs étoient inſtruits à ſe
regarder & à regarder leur famille com-
me partie d'un plus grand corps, qui
étoit le corps de l'Etat. Les peres nour-
riſſoient leurs enfans dans cet eſprit; &
les enfans apprenoient dès le berceau à
regarder la patrie comme une mere com-
mune, à qui ils appartenoient plus en-
core qu'à leurs parens.

Les Grecs, ainſi policés peu à peu, ſe
crurent capables de ſe gouverner eux-
mêmes, & la plûpart des villes ſe formé-
rent en République, ſous différentes for-
mes de gouvernemens, qui toutes avoient

pour aime la liberté, mais une lib
sage, raisonnable, & soumise à la
L'avantage de ce gouvernement étoit
les citoiens s'affectionnoient d'autant
à leur pays, qu'ils se conduisoient
commun, & qu'ils pouvoient tous
venir aux honneurs. D'ailleurs l'étai
simples particuliers où rentroient
qui sortoient de charge, les empêc
d'abuser d'une autorité dont ils pouv
bientôt être dépouillés, au lieu que
vent elle devient fiére, injuste, &
lente, quand elle n'est arrétée par au
frein, & qu'elle doit avoir une longu
continuelle durée.

L'amour du travail écartoit les vic
les passions, qui causent ordinaire
la ruine des Etats. Ils menoient un
laborieuse & occupée, faisant cas
culture des terres & des arts, &
cluant pas des premiéres dignités de
tat un laboureur ni un artisan; co
vant entre tous les citoiens & tou
membres de l'Etat une grande égal
sans faste, sans luxe, sans ostenta
Celui qui avoit eu une année le com
dement de l'armée, ou exercé la so
raine magistrature, combattoit l'a
suivante dans le rang de simple Offici
ne rougissoit point des fonctions les

ſoit ſur la flote.

Le caractére dominant de toutes les villes de la Gréce, étoit une eſtime particuliére de la pauvreté, d'une fortune médiocre, de la ſimplicité dans les bâtimens, dans les meubles, dans les vétemens, dans les équipages, dans les domeſtiques, dans la table. On eſt étonné de voir les petites rétributions dont ils ſe contentoient pour leurs peines dans les fonctions publiques, & pour les ſervices rendus à l'Etat.

Que ne devoit-on point attendre de peuples formés de la ſorte, élevés & nourris dans ces principes, imbus dès la plus tendre enfance de maximes ſi propres à élever l'ame, & à lui inſpirer de grands & de nobles ſentimens? L'effet ſurpaſſa toute l'idée & toute l'eſpérance qu'on auroit pu en concevoir.

Troiſiéme âge de la Gréce.

CE SONT ici les beaux jours de la Gréce, qui ont fait & qui feront l'admiration de tous les ſiécles. Le mérite & la vertu des Grecs, renfermés dans l'enceinte obſcure de leurs villes, n'avoient encore paru que foiblement juſqu'ici, & avoient jetté peu d'éclat. Pour les faire

éclore pleinement, & les mettre dans tout leur jour, il faloit quelque grande & importante occasion, où la Gréce, attaquée par un ennemi formidable, & exposée aux dangers les plus extrêmes, fût contrainte en quelque sorte de sortir d'elle-même, & de se montrer au dehors telle qu'elle étoit. C'est ce que fit l'invasion des Perses dans la Gréce, d'abord sous Darius, puis sous Xerxès. L'Asie entiére armée de toutes ses forces, se déborde tout d'un coup comme un torrent impétueux, & vient fondre avec des troupes innombrables, tant de terre que de mer, contre un petit coin de la Gréce, qui paroît devoir au premier choc être absorbé entiérement & abymé. Cependant deux foibles villes, Sparte, & Athénes, non seulement résistent à ces armées formidables, mais les attaquent, les défont, les poursuivent, & en exterminent la plus grande partie. Qu'on repasse dans sa mémoire, car mon dessein n'est ici que d'en rappeller le souvenir, les prodiges de valeur & de fermeté qui éclatérent alors, & qui continuérent encore lontems dans la suite. A quoi les Grecs furent-ils redevables de succès si étonnans, & si fort au dessus de toute vraisemblance, sinon aux principes dont

..ie, gravés profondément dans leur
: par l'éducation, par les exemples,
a pratique; & devenus en eux par
ongue habitude comme une seconde
re?

es principes, on ne peut trop le ré-
:, étoient, l'estime de la pauvreté,
épris des richesses, l'oubli de ses
res intérêts, l'attachement au bien
ic, le desir de la gloire, l'amour de
trie, mais sur tout un zèle pour la
té que nul péril n'étoit capable d'in-
der, & une haine irréconciliable con-
quiconque songeoit à y donner la
dre atteinte, qui réunissoit tous les
ts, & faisoit cesser dans le moment
e dissension & toute discorde.

y avoit de la différence entre les Ré-
iques pour l'autorité & la puissance,
i il n'y en avoit point pour la liberté:
e côté l'égalité étoit parfaite. Les
s de l'ancienne Gréce étoient exemts
ette ambition qui cause tant de guer-
lans les monarchies, & ne songeoient
it à s'agrandir aux dépens les uns des
es, ni à faire des conquêtes. Ils se
ioient à cultiver leur terrain, à le fai-
aloir, à le défendre; & ne cher-
ient point à rien usurper sur leurs voi-
Les plus foibles villes, paisibles dans

la possession de leur domaine, ne craignoient point l'invasion de celles qui étoient plus puissantes. C'est ce qui donna lieu à cette multitude de Villes, de Républiques, d'Etats de la Gréce, qui ont subsisté jusqu'aux derniers tems dans une parfaite indépendance, conservant leur gouvernement particulier, leurs loix propres, leurs coutumes & leurs usages héréditaires.

Quand on examine avec quelque soin la conduite de ces peuples soit au dedans soit au dehors, leurs assemblées, leurs délibérations, leurs motifs dans les résolutions qu'ils prennent, on ne se lasse point d'admirer la sagesse de leur gouvernement, & l'on est tenté de se demander à soi-même d'où a pu donc venir à ces bourgeois de Sparte & d'Athénes cette grandeur d'ame; cette noblesse de sentimens; cette prudence consommée dans la politique; cette connoissance profonde & universelle de la science militaire, soit pour l'invention & la construction des machines, soit pour l'attaque & la défense des places, soit pour ranger une armée en bataille & en régler tous les mouvemens; enfin cette souveraine habileté dans la marine, qui rendit toujours leurs flotes victorieuses, qui leur procura

si glorieusement l'empire de la mer, & qui obligea les Perses à y renoncer pour toujours par un traité solennel.

On voit ici une différence remarquable entre les Grecs & les Romains. Ceux-ci, immédiatement après leurs conquêtes, se laissérent corrompre par le faste & le luxe. Après qu'Antiochus eut subi le joug des Romains, l'Asie domtée par leurs armes victorieuses, domta à son tour les vainqueurs par ses richesses & ses delices, & ce changement de mœurs fut très promt & très rapide, sur tout depuis que Carthage, la fiere rivale de Rome, eut été renversée. Il n'en fut pas ainsi des Grecs. Rien n'étoit plus brillant que les victoires qu'ils remportérent sur les Perses, rien de plus flateur que la gloire qu'ils s'acquirent par leurs grandes & illustres actions. Après cette époque si glorieuse, on voit encore persévérer lontems chez les Grecs le même amour de la simplicité, de la frugalité, de la pauvreté; le même éloignement du faste & des délices; le même zéle & la même ardeur pour défendre la liberté, & pour conserver les mœurs anciennes. On sait combien les Etats & les provinces de l'Asie Mineure, dont les Grecs triomphérent tant de fois, étoient livrées à la moll-



commerce seul & l'exem
leur devenir fort dangere
L'introduction de l'or
dans Sparte, d'où jusques
été bannis sévérement, n'
ron quatre-vingts ans a
de Salamine, & l'antique
mœurs s'y conserva encor
depuis, malgré ce violem
Lycurgue. Il en faut dire
de la Gréce, qui ne s'affo
généra que lentement & p
ce qui nous reste à voir.

Quatriéme âge de la

LA PRINCIPALE cause
sement & de la décadence
la désunion qui se mit entr
qui les avoit reconnu invin
des armes tant qu'ils deme

paravant le fer & les armes. Les Grecs attaqués ſourdement de la ſorte par les préſens qu'on faiſoit couler de tems en tems dans les mains de ceux qui avoient le plus de part au gouvernement, ſe diviſérent par des jalouſies inteſtines, & tournérent contr'eux-mêmes leurs armes victorieuſes, qui les avoient rendus ſupérieurs à leurs ennemis.

Cet affoibliſſement donna lieu à Philippe & à Alexandre de les aſſervir. Ces Princes, pour les accoutumer doucement à la ſervitude, prirent le prétexte de les venger de leurs anciens ennemis. Les Grecs donnérent aveuglément dans ce piége groſſier, qui porta le coup mortel à leur liberté. Leurs vengeurs leur devinrent plus funeſtes que leurs propres ennemis. Le joug, impoſé par les mains qui avoient vaincu l'univers, demeura toujours ſur leurs têtes : il ne fut plus libre à ces petits Etats de le ſecouer. De tems en tems la Gréce, animée par le ſouvenir de ſon ancienne gloire, ſe réveilloit de ſon aſſoupiſſement & faiſoit quelques tentatives pour ſe rétablir dans ſon ancien état : mais c'étoient des efforts mal concertés & mal ſoutenus d'une liberté mourante, qui n'aboutiſſoient qu'à la rendre encore plus eſclave, parce que les pro-



lement, mais ce fut par d
beaucoup d'artifice. Com
ſoient toujours leurs conq
vince en province, ils ſe
trouveroient une barriére à
ambitieux dans la Macédo
ble par ſon voiſinage, pa
avantageuſe, par ſa réput
armes, & très puiſſante p
& par ſes alliés. Les Ron
nérent adroitement du cô
Etats de la Gréce, de q
moins à craindre, & cherch
gner par l'attrait & l'appas
qui étoit leur paſſion domin
ils ſurent réveiller en eux
idées. Après s'être habilem
Grecs pour abbattre & détr
ſance Macédonienne, ils ſe
ces peuples les uns après l

ce vif amour de la liberté qui faisoit proprement son caractére. Les Romains, en la réduisant en province, conservérent à ces peuples presque tous leurs priviléges; & Sylla, qui les punit si cruellement soixante ans après pour avoir favorisé les armes de Mithridate, ne toucha point à la liberté de ceux qui échapérent à sa vengeance. Les guerres civiles de l'Italie étant survenues, on vit les Athéniens embrasser avec chaleur le parti de Pompée, qui combattoit pour la République. Jules César ne s'en vengea qu'en déclarant qu'il leur pardonnoit à la considération de leurs ancêtres. Mais, après le meurtre de Jules César, leur penchant pour la liberté leur fit oublier sa clémence. Ils élevérent des statues à Brutus & à Cassius près de celles d'Harmodius & d'Aristogiton anciens libérateurs d'Athénes, & ne les abbatirent qu'à la sollicitation d'Antoine, devenu leur ami, leur bienfaiteur, leur Magistrat.

Strab. lib. 9

Plut. in Sylla

Diod. lib. 41 pag. 191. & Lib. 47. pag. 339.

Après qu'elle eut été dépouillée de son ancien pouvoir, il lui resta une autre Souveraineté, que les Romains ne purent lui enlever, & à laquelle eux-mêmes furent obligés de se soumettre, & de rendre hommage. Athénes demeura toujours la métropole des sciences, l'école

des beaux arts, le centre & la ré
bon goût pour toutes les producti
l'esprit. Plusieurs villes, comme
ce, Césarée, Alexandrie, Ephése
des, partagérent avec elle cette g
& ouvrirent à son exemple des
qui devinrent très fameuses. Rome
te fiére qu'elle étoit, reconnut c
rieux empire. Elle envoioit ses plu
tres citoiens se perfectionner & s'e
en Gréce. On y apprenoit toutes le
ties d'une bonne philosophie, la
noissance des mathématiques, la s
des choses naturelles, les régles des m
& des devoirs, l'art de raisonner ju
conséquemment. On y puisoit tou
richesses de l'éloquence, & l'on a
noit à traiter les plus grands sujets
méthode, avec justesse, avec force
agrément, avec clarté.

Un Cicéron, déja l'admiration du
reau, jugea qu'il lui manquoit qu
chose, & ne rougit point de deve
disciple des grands Maîtres que la G
avoit dans son sein. Pompée, au m
de ses glorieuses conquêtes, ne cru
se deshonorer, en passant par Rho
d'aller entendre les leçons des cél
Philosophes qui y enseignoient avec

une. Voici ce qu'il écrit à Maxime, Li. 8. Epist. 24.
ommé par Trajan au gouvernement de
tte province. » Mettez-vous devant les
yeux, mon cher Maxime, que vous allez dans l'Achaïe la véritable Gréce, la Gréce toute pure, d'où sont sorties les lettres & la politesse, où l'agriculture même a été inventée suivant l'opinion commune. Souvenez-vous que vous êtes envoié pour gouverner des villes, des hommes libres, s'il y en eut jamais; & qui, par leurs vertus, leurs actions, leurs alliances, leurs traités, leur religion, ont sû se conserver la liberté qu'ils ont reçue de la nature. Révérez les dieux leurs fondateurs: respectez leurs héros, l'ancienne gloire de la nation, & la vieillesse sacrée des villes; la dignité, les grands exploits, & jusqu'aux fables & à la vanité de ce peu-



& ouvrirent à son exem
qui devinrent très fameuse
te fiére qu'elle étoit, rec
rieux empire. Elle envoioi
tres citoiens se perfectionn
en Gréce. On y apprenoit
ties d'une bonne philoso
noissance des mathématiq
des choses naturelles, les rè
& des devoirs, l'art de rai
conséquemment. On y pu
richesses de l'éloquence,
noit à traiter les plus gra
méthode, avec justesse, av
agrément, avec clarté.

Un Cicéron, déja l'admi
reau, jugea qu'il lui man
chose, & ne rougit point
disciple des grands Maîtres
avoit dans son sein. Pomp

Par un nouveau genre de victoire & inconnu jusques-là, la Gréce avoit imposé la loi à l'Egypte & à tout l'Orient, dont elle chassa la barbarie, & y introduisit à la place le goût des arts & des sciences, obligeant comme par droit de conquête tous ces peuples à recevoir son langage & à adopter ses coutumes : témoignage bien glorieux pour une nation, & qui marque une supériorité bien plus flateuse que celle qui n'est point fondée sur le mérite, mais uniquement sur la force des armes ! Plutarque observe quelque part que jamais Grec ne songea à apprendre le latin, & qu'un Romain qui ignoroit le grec n'étoit pas fort estimé.

ARTICLE TROISIEME.

Il semble que, depuis que la Macédoine & la Gréce sont soumises aux Romains, notre Histoire, réduite désormais à deux principaux roiaumes, celui de l'Egypte & celui de la Syrie, devroit devenir plus claire & plus intelligible que jamais. Je suis pourtant obligé d'avouer qu'elle sera plus obscure & plus embarrassée qu'elle ne l'a

encore été, sur tout par raport au roiaume de Syrie, où plusieurs Rois, non-seulement se succédent l'un à l'autre dans un intervalle assez court, mais régnent quelquefois ensemble conjointement & en même tems jusqu'au nombre de trois ou quatre; ce qui forme un cahos difficile à débrouiller, & d'où j'ai peine moi-même à me tirer. C'est ce qui m'engage à mettre ici par avance les noms, la suite, & la durée du régne des Rois d'Egypte & de Syrie. Ce petit abrégé chronologique pourra contribuer à jetter quelque clarté dans des faits qui sont fort compliqués, & servira comme de fil pour conduire le Lecteur dans une espéce de labyrinthe; où les plus clairvoians ont besoin de secours. Il allonge un peu l'ouvrage, mais on peut le passer, & n'y avoir recours que dans le besoin pour se remettre sur les voies : je ne l'insère ici que dans ce dessein.

Ce troisiéme Article renferme l'espace de cent ans pour le roiaume d'Egypte, depuis la vingtiéme année du régne de Ptolémée Philométor, jusqu'au tems où Ptolémée Aulète fut chassé du trône, c'est-à-dire depuis

Monde 3845 jusqu'à l'an 3946.
e roiaume de Syrie, cet Ar-
ferme aussi l'espace de près
ans, depuis Antiochus Eupa-
'à Antiochus l'Asiatique, sous
yrie devint province de l'Em-
nain; c'est-à-dire depuis l'an
le 3840 jusqu'à l'an 3939.





3824. PTOLÉMÉE PHILOMÉTOR. Il r
plus de 34 ans. Cet Article ne r
les 14. derniéres années de son rég
Brouilleries entre Philométor,
cadet Evergéte ou Physcon.

3859. PTOLÉMÉE EVERGÉTE, s
Physcon, frere de Philométor, n
trône, & épouse Cléopatre femm

ROIS DE SYRIE. Ans du M.

Antiochus Eupator, âgé de neuf ans, 4840.
:éde à son pere Antiochus Epiphane. Il ne
ne que deux ans.

Démétrius Soter, fils de Séleucus Phi- 3842.
ator, s'étant échapé de Rome, monte sur
rône.

Bala, sous le nom d'Alexandre, se don- 3851.
t pour fils d'Antiochus Epiphane, s'empare
trône de Syrie. Il est soutenu par les Ro-
ins.

Démétrius est tué dans une bataille. Il avoit
né douze ans.

Alexandre Bala. Il régne cinq ans, à peu 3854.
chose près. Ptolémée Philométor se déclare
tre lui en faveur de Démétrius Nicator,
de Démétrius Soter.

Démétrius Nica-
r. 3859.

Antiochus Theos, 3860.
fils de Bala, soutenu
par Tryphon, s'em-
pare d'une partie du
roiaume.

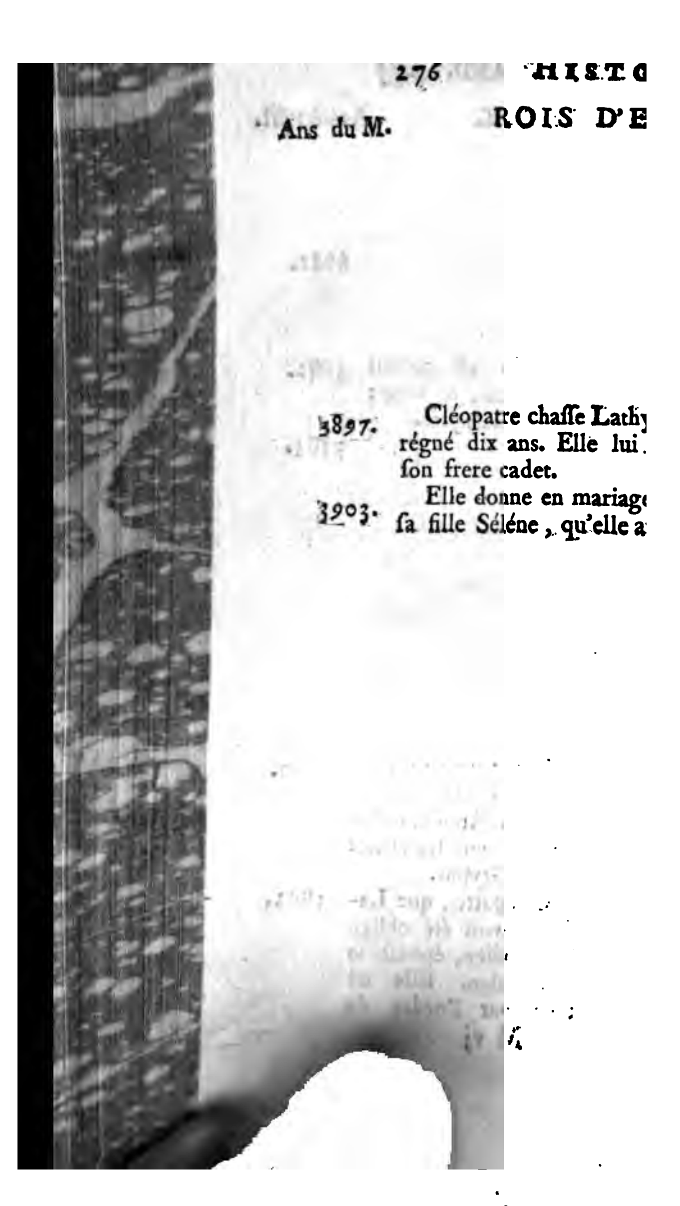
3874. Phyſcon chaſſe Cléopatre ſa femm
ſe ſa fille nommée auſſi Cléopatre.

Il eſt obligé de s'enfuir. Les Alexa
dent le gouvernement à Cléopatre
femme.

3877. Phyſcon remonte ſur le trône.

	ROIS DE SYRIE.	Ans du M
	DIODORE TRYPHON, après s'être défait de son pupille Antiochus, monte sur le trône.	3861.
trius marche Parthes, qui risonnier, & ient. Il avoit t ans.		3863.
	ANTIOCHUS SIDÉTE, frere de Démétrius, après avoir vaincu & fait mourir Tryphon, est déclaré Roi. Cléopatre, femme de Démétrius, l'épouse.	3864.
	Antiochus Sidéte marche contre les Parthes.	3873.
trius Nicator nouveau en	Les Parthes renvoient Démétrius en Syrie. Antiochus est tué.	3874.
rius est tué par atre femme de us, conserve mort une par- iaume.	ALEXANDRE ZÉBINA, soutenu par Physcon, chasse du trône Démétrius, qui bientôt après est tué.	3877.
cus V. fils		3880.

Ans du M. ROIS D'E



3897. Cléopatre chasse Lathy
régné dix ans. Elle lui
son frere cadet.

3903. Elle donne en mariag
sa fille Séléne, qu'elle a

ROIS DE S[illegible]

D[illegible] [illegible]
P[illegible] [illegible] [illegible] defait [illegible] Antiochus [illegible] le [illegible].

Démétrius marche [contre] les Parthes, qui [le] font prisonnier, & [le] retiennent. [Il] avoit [régné] sept ans.

A[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] Tryphon, & [illegible] Roi. Cleopatre, femme de Demetrius, l'épouse.

Antiochus Sidete [illegible] marche contre les Parthes.

Démétrius Nicator règne de nouveau en Syrie.

Les Parthes renvoient Demetrius en Syrie. Antiochus est tué.

Démétrius est tué par Zébina.

Cléopatre femme de Démétrius, conserve après sa mort une partie du roïaume.

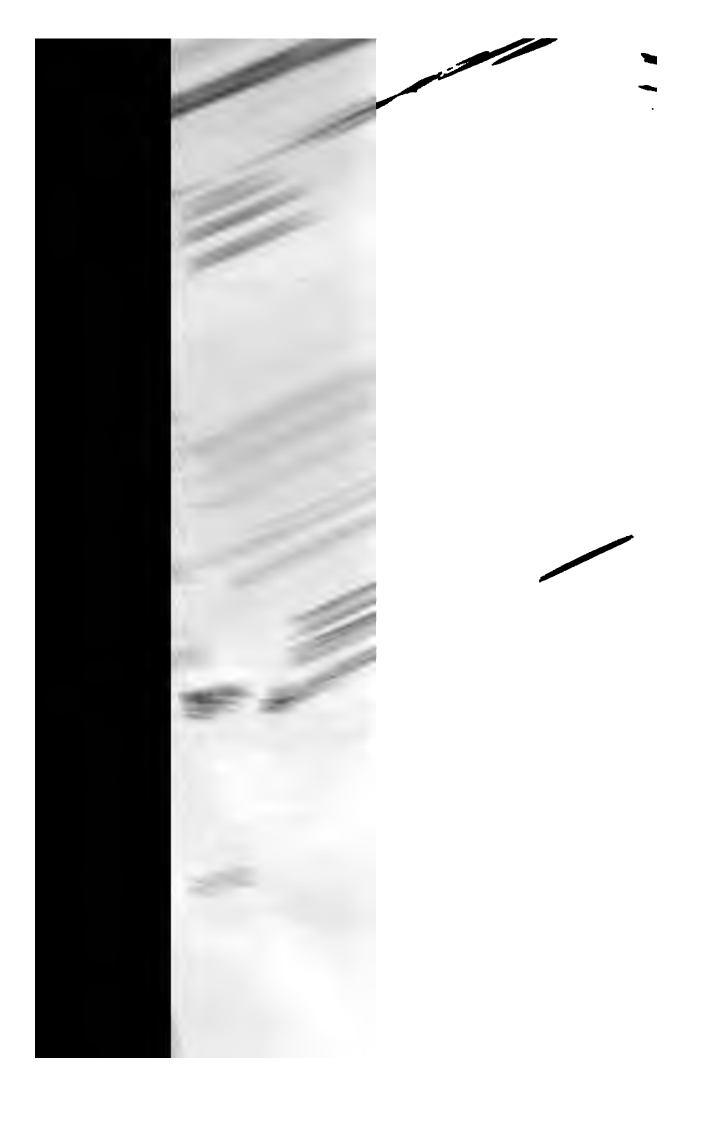
Alexandre Zebina, soutenu par Ptolémée, chasse du trône Demetrius, qui peu de tems après est tué.

Séleucus V. [illegible]

3915. Alexandre tue sa mere Cléopatre.
3916. Alexandre lui-même est chassé : il avoit régné dix-neuf ans. Il meurt peu de tems après. LATHYRE est rappellé.

ROIS DE SYRIE.		Ans du M
ar Euſébe. PE ſon frere, fils de Gry- ſuccéde.		3913.
RIUS EUCHÉ- triéme fils de eſt établi roi par le ſecours re.		3914.
	Euſébe, vaincu par Philippe & Démétrius, ſe retire chez les Parthes.	3916.
	Il eſt rétabli ſur le trône par leur moien.	3918.
rius aiant été les Parthes, IUS DIONY- quiéme fils de eſt établi ſur le Damas, & l'année ſui-		3919.
yriens, fati- ant de divi- changemens, pour roi TI- OI D'ARME- na par un Vi- dant quatorze		3921.





ROIS DE SYRIE. Ans du M

Eusébe se réfugie en Cilicie, où il demeure caché.

Séléne sa femme conserva une partie de la Phénicie & de la Célé-Syrie, & donna une bonne éducation à ses deux fils.

La Syrie se trouvant dégarnie, **ANTIOCHUS L'ASIATIQUE**, fils d'Antiochus Eusébe, prend possession de quelques endroits du pays, & y régne pendant quatre ans. 3935

: rappelle de gadate Vice- commandoit nom depuis ans.

Pompée dépouille Antiochus l'Asiatique de ses Etats, & réduit la Syrie en province de l'Empire Romain. C'est en lui que finit la maison des Séleucides. 3939

§. II.

Antiochus Eupator, âgé de ne. succéde à son pere Antiochus ne dans le roiaume de Syrie. trius, qui depuis lontems étoit ge à Rome, demande inutilen retourner en Syrie. Célébres v remportées par Judas Maccai les Généraux du Roi de Syrie, le Roi même en personne. L brouilleries des deux freres Pto rois d'Egypte terminées enfin p heureuse paix.

NOUS AVONS lontems * perd vûe l'histoire des Rois de Syrie, & le des Rois d'Egypte, qui pour l' naire sont assez liées ensemble. Je maintenant les reprendre, pour n plus interrompre dans la suite.

An.M.3840. Av.J.C.164. *Appian. in Syr. p. 117. I. Maccab.* VI. 17. *II.* IX. 29. & X. 10-13. *Joseph. Antiq. lib.* 12. *cap.* 14.

Antiochus, surnommé Eupator, de neuf ans seulement, succéda à soı re Antiochus Epiphane dans le roiaı de Syrie. Ce dernier, en mourant, venir Philippe son favori, qui avoit élevé avec lui. Il lui donna la Rége du roiaume pendant la minorité de

* *On en a parlé en dernier lieu vers la fin du Livre XVIII. Article §. II. & III.*

fils, & lui mit entre les mains sa couronne, son cachet, & toutes les autres marques de la roiauté, en lui recommandant surtout d'emploier tous ses soins à élever son fils de la maniére la plus propre à lui enseigner l'art de régner.

Philippe, en arrivant à Antioche, trouva qu'un autre avoit déja usurpé l'emploi que la confiance du feu Roi lui avoit destiné. Lysias, sur les premiers avis de la mort d'Epiphane, avoit d'abord mis sur le trône Antiochus son fils dont il étoit Gouverneur, & avoit pris avec sa tutéle les rênes du Gouvernement, sans avoir aucun égard à la disposition qu'avoit fait le Roi en mourant. Philippe vit bien qu'il n'étoit pas alors en état de la lui disputer. Il se retira en Egypte, dans l'espérance de trouver à cette Cour l'assistance dont il avoit besoin pour rentrer dans ses droits, & chasser l'usurpateur.

A peu près dans ce tems-là, Ptolémée Macron, Gouverneur de la Célé-Syrie & de la Palestine, d'ennemi qu'il avoit été jusques-là des Juifs, étoit tout d'un coup devenu leur ami, touché, dit l'Ecriture, des injustices criantes que l'on avoit commises à leur égard. Il fit relâcher la rigueur de la persécution con-



Philométor roi d'Egypte
confié le Gouvernement
pre, & qu'il avoit livré ce
chus Epiphane en entrant
Car, quelque avantageu
la trahison, ils haïssoient
me c'est l'ordinaire. Enfin
par leurs clameurs &
qu'on lui ôta son Gou
qu'il fut donné à Lysias.
na même ni aucun autre
cune pension pour se sou
blement. Il n'eut pas assez
prit pour supporter cette
du poison, & en mouru
bien mérité sa trahison,
avoit eue à l'injuste & c
tion des Juifs.

le tems qu'Antiochus Epiphane survécut aux dispositions favorables qu'il témoigna pour les Juifs, ne lui avoit pas permis de révoquer en forme l'ordonnance qui les obligeoit à changer de religion. La Cour de Syrie, qui regardoit toujours les Juifs comme des rebelles qui vouloient se soustraire à sa domination, & qui avoit un intérêt pressant d'y faire rentrer un peuple si voisin & si puissant, n'eut point d'égard à quelques démonstrations passagéres de bonté du Prince mourant. Elle suivit toujours les mêmes principes de politique, & continua toujours de regarder comme ennemie une nation qui cherchoit à secouer le joug de la tyrannie, & à se maintenir dans la liberté de conscience par rapport à sa religion. Telles étoient les dispositions de la Syrie à l'égard des Juifs.

Démétrius, fils de Séleucus Philopator, qui, depuis l'année que mourut son pere, avoit toujours continué de demeurer en otage à Rome, étoit dans sa vingt-troisiéme année quand il apprit la mort d'Antiochus Epiphane, & l'avénement d'Eupator son fils à la Couronne, qu'il prétendoit lui appartenir de droit comme fils du frere aîné d'Epiphane. Il proposa au Sénat de le rétablir sur le trône

An. M. 3841. Av. J.C. 163. Polyb. Legat. 107. Justin. l. 34. cap. 3. Appian. in Syr. p. 117.



des Juifs pour les laisser en
les vainquit en plusieurs co
thée, l'un des Généraux du
bla toutes ses forces, & fon
de six vingts mille hommes
compter la cavalerie qui en
re deux mille cinq cens. Juc
confiance dans le Dieu des a
sa rencontre avec des troup
rieures pour le nombre, l'a
défit. Timothée perdit dans
le trente mille hommes, &
la peine lui-même à se sauv
faite fut suivie de plusieu
que remporta Judas, qui fi
Dieu seul est la source du c
l'intrépidité, & de l'heureu
armes. Il le montroit sensil

vingt mille chevaux, trente-deux éléphans, & trois cens chariots de guerre. Le Roi en perſonne, avec Lyſias le Régent du roiaume, ſe mit à ſa tête, & entra dans la Judée. Judas, comptant ſur la toute puiſſance de Dieu Créateur de l'univers, & aiant exhorté ſes gens à combattre juſqu'à la mort, alla ſe poſter vis-à-vis du camp du Roi. Après avoir donné aux ſiens pour cri de guerre, LA VICTOIRE DE DIEU, il choiſit les plus braves de ſon armée, & tomba avec eux pendant la nuit ſur le quartier du Roi. Ils tuérent quatre mille hommes, & s'en retournérent après avoir rempli tout ſon camp de trouble & d'effroi.

Quoique le Roi connût par là le courage extraordinaire des Juifs, il ne douta point qu'ils ne fuſſent enfin accablés par le grand nombre de ſes troupes & de ſes éléphans. Il réſolut donc d'en venir à une bataille générale. Judas, ſans être intimidé par ce terrible appareil, s'avança avec ſon armée. On en vint aux mains, & les Juifs tuérent un grand nombre d'ennemis. Alors le célébre Eléazar, voiant un éléphant plus grand que les autres couvert des armes du Roi, & croiant que le Roi lui-même étoit deſſus, ſe ſacrifia pour délivrer ſon peuple, & pour

s'acquérir un nom immortel. Il «
hardiment à l'éléphant au travers d
taillon, tuant à droit & à gauche &
versant tout ce qui se présentoit c
lui. Puis s'étant mis sous le ventre
bête, il la perça, la fit tomber,
écrasé lui-même par sa chute.

Cependant Judas & les siens se
toient avec une résolution extraordi
Mais à la fin, épuisés de fatigue
pouvant soutenir plus lontems l'effoı
ennemis, ils prirent le parti de la ret
Le Roi les aiant suivis, assiégea la
teresse de Bethsura. Cette place, :
une longue & vigoureuse résistance
obligée, faute de vivres, de se rendre
capitulation.

De là Antiochus marcha vers Jéı
lem, & forma le siége du temple. C
qui le défendoient étoient déja rédui
la même nécessité que ceux de Bethsı
& auroient été obligés de se rendre c
me eux, si la Providence ne les eût
gagés par un incident imprévû. J'ai
marqué que Philippe s'étoit retiré
Egypte dans l'espérance d'y trouver
l'assistance contre Lysias. Mais la broı
lerie qui étoit survenue entre les deux
res qui régnoient conjointement, c
me il a été dit ailleurs, le desabusa b

tôt. Voiant qu'il n'avoit rien à espérer de ce côté-là, il retourna dans l'Orient, y ramassa quelques troupes de Médes & de Perses, & profitant de l'absence du Roi pendant son expédition en Judée, il s'empara de la Capitale de l'Empire. Sur cette nouvelle, Lysias jugea qu'il étoit nécessaire de faire la paix avec les Juifs, afin de tourner ses armes contre son rival en Syrie. La paix se fit donc à des conditions fort avantageuses & fort honorables. Antiochus la jura, & on le laissa entrer dans les fortifications du temple, dont la vûe l'effraia si fort, que, contre la foi donnée, contre le serment qu'il avoit fait en jurant la paix, il les fit démolir avant que de partir pour la Syrie. Le promt retour d'Antiochus chassa Philippe d'Antioche, & mit fin à sa courte Régence, & bientôt après à sa vie.

La brouillerie des deux Ptolémées dont je viens de parler alla si loin, que le Sénat Romain ordonna aux Ambassadeurs qu'il avoit envoiés en Syrie de passer à Alexandrie, & de faire tous leurs efforts pour les remettre bien ensemble. Avant qu'ils y arrivassent, Physcon, le plus jeune, surnommé aussi Evergéte, avoit déja chassé son frere Philométor. Celui-ci s'embarqua pour l'Italie, & aborda à

AN.M. 3841
AV.J.C. 161
Porphyr. i[n] Gr. Euf. Sca[…] lig. pag. 6[…] & 68.
Diod. in Excerpt. Va[…]les. p. 322
Valer. Ma[x] lib. 5. cap.[…]
Polyb. Lega[t.] 113.
Epit. Li[v.] lib. 46.



Cependant Judas & les
toient avec une résolution e:
Mais à la fin, épuisés de
pouvant soutenir plus lonter
ennemis, ils prirent le parti
Le Roi les aiant suivis, as
teresse de Bethsura. Cette
une longue & vigoureuse r
obligée, faute de vivres, de
capitulation.

De là Antiochus marcha
lem, & forma le siége du
qui le défendoient étoient
la même nécessité que ceux
& auroient été obligés de se
me eux, si la Providence n
gagés par un incident imp
marqué que Philippe s'ét
Egypte dans l'espérance d'

oiant qu'il n'avoit rien à eſpérer de
:é-là, il retourna dans l'Orient, y
ſa quelques troupes de Médes & de
, & profitant de l'abſence du Roi
nt ſon expédition en Judée, il s'em-
e la Capitale de l'Empire. Sur cette
lle, Lyſias jugea qu'il étoit nécеſ-
le faire la paix avec les Juifs, afin
ırner ſes armes contre ſon rival en
La paix ſe fit donc à des conditions
vantageuſes & fort honorables. An-
ıs la jura, & on le laiſſa entrer dans
:tifications du temple, dont la vûe
ia ſi fort, que, contre la foi don-
:ontre le ſerment qu'il avoit fait en
la paix, il les fit démolir avant
e partir pour la Syrie. Le promt re-
d'Antiochus chaſſa Philippe d'An-
:, & mit fin à ſa courte Régence,
:ntôt après à ſa vie.

brouillerie des deux Ptolémées dont AN.M. 3842.
ıs de parler alla ſi loin, que le Sé- Av.J.C. 162.
omain ordonna aux Ambaſſadeurs
avoit envoiés en Syrie de paſſer à
ndrie, & de faire tous leurs efforts
les remettre bien enſemble. Avant
y arrivaſſent, Phyſcon, le plus jeu-
ırnommé auſſi Evergéte, avoit déja
: ſon frere Philométor. Celui-ci
arqua pour l'Italie, & aborda à

Porphyr. in Gr. Euſ. Scalig. pag. 60. & 68.
Diod. in Excerpt. Vales. p. 322.
Valer. Max. lib. 5. cap. 1.
Polyb. Legat. 113.
Epit. Liv. lib. 46.



Brunduſe. De là il fit le reſte du chemin à pié, fort mal habillé, avec fort peu de ſuite ; & vint demander au Sénat le ſecours dont il avoit beſoin pour remonter ſur le trône.

Dès que Démétrius, fils de Séleucus Philopator roi de Syrie, qui étoit encore en otage à Rome, apprit le triſte état où étoit réduit ce Prince fugitif, il lui fit faire des robes royales & un équipage, afin qu'il pût paroître à Rome en roi ; & alla au-devant de lui avec tout ce qu'il lui avoit fait préparer. Il le rencontra à vingt-six milles, c'eſt-à-dire à neuf ou dix lieues de Rome. Ptolémée lui témoigna une grande reconnoiſſance de la bonté qu'il avoit pour lui, & de l'honneur qu'il lui faiſoit : mais il ne crut pas devoir accepter ſon préſent, ni lui permettre de l'accompagner le reſte du voiage. Il l'acheva à pié, & avec le même cortége qu'il avoit eu juſques-là, & le même habit. Il entra à Rome de cette maniére, & alla loger chez un peintre d'Alexandrie qui avoit une fort petite maiſon. Il voulut par toutes ces circonſtances marquer mieux la miſére où il étoit réduit, & émouvoir la compaſſion des Romains.

Quand on eut appris ſon arrivée, on le fit prier de venir au Sénat, qui lui fit

des excuses de ce qu'il n'avoit pas préparé une maison pour le loger, & de ce qu'à son entrée il ne lui avoit pas rendu les honneurs qu'il avoit coutume de rendre aux Princes de son rang. Il l'assura que ce n'étoit pas manque de considération pour sa personne, ni par négligence; mais que sa venue l'avoit surpris, & qu'elle avoit été tenue si secrette, qu'on ne l'avoit apprise que lorsqu'il étoit déja dans Rome. Ensuite, après l'avoir exhorté à quitter l'habit qu'il portoit, & à demander audience pour exposer en plein Sénat le sujet de son voiage, il fut conduit par quelques Sénateurs dans une maison proportionnée à sa naissance; & on chargea un des Questeurs ou Trésoriers de le faire servir, & de lui fournir aux dépens du public tout ce qui lui étoit nécessaire pendant son séjour à Rome.

Quand on lui eut donné audience, & qu'il eut représenté son état aux Romains, ils résolurent aussitôt son rétablissement, & députérent deux Sénateurs, avec le caractère d'Ambassadeurs, pour aller avec lui à Alexandrie faire exécuter leur Décret. Ils le ramenérent effectivement, & réussirent à faire l'accommodement entre les deux freres. On donna la Libye & la



toient depuis lontems, parm
des Princes, que de simples
pour la formalité, & qu'ils
les obliger à rien. Et ce ser
que trop ordinaire. Bientôt a
det des deux Rois, méconte
tion qui lui étoit échue,
plaintes au Sénat. Il dem
Traité de partage fût cassé,
remît en possession de l'île
alléguoit pour raison, qu'il
cé par la nécessité des tem
aux propositions de son fr
quand on lui accorderoit C
n'égaleroit pas encore à be
celle de son aîné. Menithyll
Rome par l'aîné, fit voir
tenoit de la bonté de son fr

dant médiateur, ne l'avoit arraché à leur ressentiment. Que pour lors, sauvé de ce péril, il s'étoit cru trop heureux de régner sur la région qui lui avoit été cédée, que le traité avoit été ratifié en présence des autels, & que de part & d'autre on avoit juré de se tenir parole. Quintus & Canuleius, qui avoient fait l'accord entre les deux freres, attestérent la vérité de tout ce que Menithylle avançoit.

Le Sénat, voiant qu'en effet le partage n'étoit pas égal, profita habilement de la querelle des deux freres pour diminuer les forces du roiaume d'Egypte en les divisant, & accorda au cadet ce qu'il demandoit. Car telle étoit la politique des Romains: c'est Polybe qui fait cette réflexion. Ils mettoient à profit les querelles & les différens des Princes pour étendre & affermir leur domination, & se conduisoient de telle façon à leur égard, que pendant qu'ils n'agissoient que pour leur intérêt propre, on leur avoit encore obligation. Comme donc la grande puissance de l'Egypte leur faisoit craindre qu'elle ne devînt trop formidable si elle tomboit entre les mains d'un Souverain qui en fût faire usage, ils adjugérent l'île de Cypre à Physcon. Démétrius, qui ne perdoit point de vûe le trône de Sy-



en possession.

Plut. in Tib. Gracchos, pag. 824.

Pendant le séjour que ce Pri
Rome, il eut occasion de voir
Cornélia la mere des Gracque
fit proposer de l'épouser. Mai
fille de Scipion l'Africain, &
Tibérius Gracchus qui avoit
fois Consul, & Censeur, elle
offres, & crut qu'il étoit plus
pour elle d'être une des premiér
de Rome, que d'être Reine de I
Physcon.

Physcon partit de Rome ave
Ambassadeurs Romains. Leur
de ménager une entrevûe entr
freres sur la frontiére, & de l
par la voie de la négociation à
modement que le Sénat avoit
lométor ne s'expliqua point d'

nettement qu'il étoit résolu de s'en tenir au premier Traité, & qu'il n'en feroit point d'autre.

Cependant les Cyrénéens, informés de la mauvaise conduite de Physcon pendant qu'il avoit été le maître du gouvernement à Alexandrie, prirent une si forte aversion pour lui, qu'ils résolurent de lui fermer l'entrée de leur pays les armes à la main. On ne doutoit point que Philométor n'eût travaillé sous main à exciter ces troubles. Physcon, qui avoit été vaincu par les rebelles dans une bataille, aiant perdu presque toute espérance, fit partir deux Députés avec les Ambassadeurs Romains qui s'en retournoient, & les chargea de porter ses plaintes contre son frere au Sénat, & de solliciter sa protection. Le Sénat, piqué contre Philométor du refus qu'il faisoit d'évacuer l'île de Cypre selon son Décret, déclara qu'il n'y avoit plus ni amitié ni alliance entre lui & les Romains, & ordonna à son Ambassadeur de sortir de Rome dans cinq jours.

An.M. 3843
Av.J.C. 161
Polyb. Legat. 132.
Id. in Excerpt. Vales. pag. 197.
Diodor. in Excerpt. Vales. p. 334.

Physcon trouva le moien de se rétablir dans la Cyrénaïque : mais il s'y fit haïr si généralement de ses sujets par sa mauvaise conduite, que quelques-uns d'entr'eux se jettérent sur lui, le blessérent en

plusieurs endroits, & le laissérent pour mort sur la place. Il s'en prit à Philométor son frere; &, dès qu'il fut guéri de ses blessures, il entreprit de nouveau le voiage de Rome. Il y fit ses plaintes contre lui au Sénat, montra les cicatrices de ses blessures, & l'accusa d'avoir mis en œuvre les assassins qui avoient fait le coup. Quoique Philométor fût le Prince du monde le plus doux, & qui auroit dû être le moins soupçonné d'une action si noire & si barbare, le Sénat, qui étoit toujours piqué du refus qu'il avoit fait de se soumettre à son réglement à l'égard de l'île de Cypre, préta l'oreille à cette fausse accusation avec trop de facilité. Il se laissa si fort prévenir contre lui, qu'il ne voulut pas même entendre ce que ses Ambassadeurs avoient à dire pour en prouver la fausseté. On leur envoïa ordre de sortir de Rome incessamment. Outre cela, le Sénat nomma cinq Commissaires pour conduire Physcon en Cypre, & le mettre en possession de cette île, & il écrivit à tous ses alliés des environs de l'aider pour cet effet de leurs troupes.

[A. M.] 3847. [Av. J.] C. 157. Par ce moien Physcon, avec une armée qui lui parut suffisante pour le dessein qu'il avoit, débarqua dans l'île. Phi-



lométor, qui s'y étoit rendu en personne, le battit, & l'obligea à se renfermer dans la ville de Lapitho, où il fut bientôt investi, assiégé, & enfin pris, & mis entre les mains de ce frere qu'il avoit si cruellement outragé. L'extrême bonté de Philométor parut bien dans cette occasion. Après tout ce que Physcon avoit fait contre lui, on s'attendoit que, le tenant en son pouvoir, il lui feroit sentir son indignation & sa vengeance. Il lui pardonna tout, &, non content d'oublier toutes ses fautes, il lui rendit même la Libye & la Cyrénaïque, & y ajouta encore quelque dédommagement pour tenir place de l'île de Cypre qu'il retenoit. Cet acte de générosité mit fin à la guerre entre les deux freres. Elle ne recommença plus, & les Romains eurent honte de traverser plus lontems un Prince d'une clémence si extraordinaire. Il n'est point de Lecteur qui ne rende secrettement un hommage d'estime & d'admiration à une action si généreuse. Ce sentiment, qui sort du fond de la nature, & qui prévient toutes les réflexions, marque quelle grandeur, quelle noblesse il y a dans l'oubli & le pardon des injures, & quelle bassesse d'ame dans le ressentiment d'un vindicatif.

§. III.

Octavius, Ambassadeur des Romains en Syrie, y est tué. Démétrius se sauve de Rome, fait périr Eupator, monte sur le trône de Syrie, & prend le surnom de Soter. Il fait la guerre aux Juifs. Victoires réitérées de Judas Maccabée : mort de ce grand homme. Démétrius est reconnu Roi par les Romains. Il s'abandonne aux plaisirs & à l'ivrognerie. Alexandre Bala forme contre lui une conspiration. Démétrius est tué dans un combat. Alexandre épouse la fille de Ptolémée Philométor. Temple bâti par les Juifs en Egypte. Démétrius, fils du premier de ce nom, revendique le trône de Syrie. Alexandre périt. Ptolémée meurt en même tems.

An.M. 3842. Av.J.C. 162. *Appian in Syr. p. 117. Polyb. Legat. 114 & 122. Cicer. Philip. 9. n. 4. 5. Justin. l. 34 cap. 3.*

NOUS AVONS vû que le principal objet de la Commission des trois Ambassadeurs Romains. Cn. Octavius, Sp. Lucrétius, & L. Aurélius, qui passérent d'abord en Egypte, avoit été d'aller régler les affaires de la Syrie. Quand ils y furent arrivés, ils trouvérent que le Roi avoit plus de vaisseaux & d'éléphans, que le Traité fait avec Antiochus le Grand après la bataille du mont Sipyle ne por-

toit. Ils firent bruler les vaiſſeaux & tuer les éléphans qui ſe trouvérent paſſer le nombre ſtipulé dans le Traité, & réglérent toutes les autres choſes de la maniére qui leur parut la plus avantageuſe aux Romains. Ce traitement parut inſupportable, & ſouleva l'eſprit du peuple contr'eux. Un nommé Leptine en fut ſi indigné, que de rage il ſe jetta ſur Octavius * pendant qu'il étoit au bain, & le tua. On ſoupçonna Lyſias, Régent du roiaume, d'avoir trempé ſous main dans cet aſſaſſinat. On envoia auſſitôt des Ambaſſadeurs à Rome, pour juſtifier le Roi, & proteſter qu'il n'avoit eu aucune part à cet attentat. Le Sénat les renvoia ſans leur donner aucune réponſe, pour marquer par ce ſilence combien il étoit indigné du meurtre commis dans la perſonne d'Octavius, dont il ſe réſervoit l'examen & la vengeance. Cependant, pour honorer ſa mémoire, il lui érigea une ſtatue parmi celles des grands hommes qui avoient verſé leur ſang pour la défenſe de la patrie. *Cicer. Phi 9. n. 4.*

* *Cet Octavius, avoit été Conſul quelques années auparavant, & il étoit le premier de ſa famille qui fût parvenu à cet honneur.* Cicer. Philip. 9. n. 4. *Octavius Céſar, qui devint Empereur de Rome, ſi connu ſous le nom d'Auguſte, étoit de la même maiſon que cet Octavius, mais d'une autre branche, dans laquelle jamais le Conſulat n'étoit entré.* Sueton.

Démétrius crut que le mécontentement des Romains contre Eupator étoit pour lui une conjoncture favorable dont il faloit profiter, & il s'adressa une seconde fois au Sénat pour en obtenir la permission de retourner en Syrie. Il fit cette démarche contre l'avis de la plupart de ses amis, qui lui conseilloient de se sauver sans rien dire. L'événement lui fit bientôt connoitre qu'ils avoient raison. Comme les mêmes raisons d'intérêt qu'avoit eu d'abord le Sénat de le retenir à Rome subsistoient toujours, il en reçut la même réponse, & eut la douleur d'essuier un second refus. Alors il revint au premier conseil de ses amis, & Polybe l'historien, qui étoit alors à Rome, fut un de ceux qui le pressérent le plus vivement de l'exécuter secrettement, mais promtement. Il le crut. Après avoir pris toutes ses mesures, il sortit de Rome sous prétexte d'une partie de chasse, se rendit à Ostie, & s'embarqua avec une petite suite dans un vaisseau Carthaginois * qui alloit à Tyr, & qui l'attendoit. Il se passa trois jours avant qu'on sût à Rome qu'il s'étoit dérobé par la fuite. Tout ce que put faire le Sénat fut de députer, quel-

* *Ce vaisseau alloit porter à Tyr, selon la coutume, les prémices des fruits & des revenus de Carthage.*

jours après, Tib. Gracchus, L. Len-
, & Servilius Glaucia en Syrie, pour
rver quel effet y produiroit le retour
émétrius.

émétrius aiant débarqué à Tripoli
rie, le bruit se répandit que c'étoit
nat qui l'avoit envoié prendre pos-
n de ses Etats, & qu'il étoit bien
u de l'y soutenir. Aussitôt on regar-
upator comme un homme perdu,
ut le monde l'abandonna pour pren-
e parti de Démétrius. Eupator &
as, arrétés par leurs propres soldats,
nt livrés au nouveau venu, qui les fit
rir. Ainsi Démétrius se trouva établi
e trône sans opposition, & avec une
dité prodigieuse.

I. Ma VII.VII *& II.* *cab.* XI *Josep* *tiq. lib.* *&* XIII. *Appi* *Syr. p.* *Justin.* *cap. 1.*

Ine des premiéres actions de son ré-
, fut de délivrer les Babyloniens de
rannie de Timarque & d'Héraclide,
avoient été les deux grands favoris
ntiochus Epiphane. Il avoit fait le
nier Gouverneur, & le second Tré-
er de cette province. Timarque aiant
ité la rebellion à ses autres crimes,
nétrius le fit mourir. Il se contenta de
nir l'autre. Les Babyloniens eurent
de joie de se voir délivrés de l'op-
sion de ces deux freres, qu'à cette
asion ils donnérent à leur Libérateur

le titre de SOTER, ou SAUVEUR, qu'il porta toujours depuis.

Alcime, qu'Antiochus Eupator avoit fait Souverain Sacrificateur des Juifs après la mort de Ménélas, n'aiant pu être reçu parmi eux en cette qualité, parce qu'il avoit souillé la sainteté du Sacerdoce en suivant les usages profanes des Grecs sous Antiochus Epiphane, ramassa tous les Juifs apostats, qui s'étoient réfugiés à Antioche après avoir été chassés de la Judée; & se mettant à leur tête, il vint supplier le nouveau Roi de les défendre contre la violence de Judas & de ses freres, avançant mille calomnies contr'eux. Il les accusoit d'avoir tué tous ceux du parti de Démétrius qui étoient tombés entre leurs mains, & de l'avoir contraint, avec tous ceux qui l'accompagnoient, d'abandonner leur pays pour chercher ailleurs leur sureté. Démétrius ordonna sur le champ à Bacchide Gouverneur de la Mésopotamie de marcher à la tête d'une armée dans la Judée; & confirmant Alcime dans sa charge, il le joignit à Bacchide dans sa commission, par laquelle il les chargeoit tous deux du soin de cette guerre. Judas dissipa tous les efforts de cette premiére armée, & d'une seconde

commandée par Nicanor. Celui-ci, irrité de la derniére défaite des troupes de Syrie, & indigné de ce qu'une poignée de soldats osoit tenir tête à des armées si nombreuses & si aguerries, & sachant qu'ils ne mettoient toute leur confiance pour la victoire que dans la protection du Dieu d'Israel, & dans les promesses faites au temple où il étoit honoré, avoit vomi mille blasphêmes contre le Dieu d'Israel, & contre son temple. Il en fut bientôt puni. Judas lui livra une sanglante bataille, & de son armée qui étoit de trente-cinq mille hommes, il ne s'en échapa pas un seul pour porter les nouvelles de la défaite à Antioche. Le corps de Nicanor fut trouvé parmi les morts. On lui coupa la tête & la main droite qu'il avoit étendue contre le temple en menaçant de le renverser, & on les mit sur une des tours de Jérusalem.

Judas, après cette victoire complette, aiant quelque relâche, envoia une Ambassade à Rome. Il se voioit continuellement attaqué par toutes les forces de Syrie, sans pouvoir raisonnablement compter sur aucun Traité de paix. Il ne pouvoit attendre aucun secours des peuples voisins, qui, loin de s'intéresser à la conservation de la nation Juive, ne

songeoient, de concert avec les Syriens, qu'à l'exterminer. Il avoit appris que les Romains, également estimés pour leur justice & leur valeur, étoient toujours prêts à soutenir les nations foibles contre l'oppression des Rois dont la puissance leur causoit de l'ombrage. Il songea donc à faire alliance avec ce peuple, pour se soutenir par sa protection contre les entreprises injustes des Syriens. Ces Ambassadeurs furent très bien reçus du Sénat, & on y fit un Décret, par lequel on reconnoissoit les Juifs pour amis & alliés des Romains, & on entroit avec eux dans une ligue défensive. Ils obtinrent même une lettre du Sénat à Démétrius, par laquelle on lui enjoignoit de ne plus tourmenter les Juifs, & on le menaçoit de la guerre s'il continuoit de le faire. Mais, avant que les Ambassadeurs fussent de retour, Judas étoit mort.

Dès que Démétrius sut la défaite & la mort de Nicanor, il donna à Bacchide & à Alcime pour la seconde fois le commandement d'une puissante armée, qui étoit l'élite de toutes ses troupes, & les envoia en Judée. Judas n'avoit que trois mille hommes avec lui quand elle y arriva. La terreur se mit si fort parmi eux, que tous l'abandonnérent à la réser-



ve de huit cens hommes. Judas, avec ce petit nombre, par un excès de valeur & de confiance, eût la hardiesse de hazarder le combat contre cette nombreuse armée. Il y périt, accablé par le nombre. Sa perte fut pleurée dans tout Juda & à Jérusalem avec toutes les marques de la plus vive douleur. Le gouvernement fut remis entre les mains de Jonathas, frere de Judas.

Alcime étant mort après avoir commis de grandes violences contre les vrais Israélites, & Bacchide aiant repris le chemin d'Antioche, le pays demeura tranquille, & ne fut point tourmenté par les Syriens pendant deux ans. Apparemment que Démétrius avoit reçu la lettre du Sénat en faveur des Juifs; ce qui l'obligea de rappeller Bacchide.

En effet Démétrius ménageoit extrêmement les Romains dans ce tems-là, & se donnoit de grands mouvemens pour les engager à le reconnoitre pour Roi, & à renouveller le Traité fait avec les Rois ses prédécesseurs. Aiant appris que les Romains avoient trois Ambassadeurs à la Cour d'Ariarathe roi de Cappadoce, il y envoia Ménochare un de ses principaux Ministres, pour entamer cette négociation. Trouvant à son retour, par

AN. M. 3844
Av. J. C. 150
Polyb. Legat. 120.

le rapport qu'il lui fit de ce qui s'étoit passé, que les bons offices de ces Ambassadeurs lui étoient absolument nécessaires pour y réussir, il renvoia encore en Pamphylie, & ensuite à Rhodes, les assurer qu'il se conformeroit en tout à leur volonté; & à force de sollicitations pressantes, enfin par leur moien il obtint ce qu'il vouloit. Les Romains le reconnurent pour Roi de Syrie, & renouvellérent les Traités faits avec cette Couronne.

AN.M. 3845. Av.J.C. 159. *Polyb. Legat.* 122. *Appian. in Syr. p.* 118. *Diod. Legat.* 25.

Pour cultiver leur amitié, il envoia l'année suivante le même Ménochare en ambassade à Rome conjointement avec quelques autres. Ils furent chargés d'une couronne pesant dix mille piéces * d'or, dont il faisoit présent au Sénat, pour lui témoigner sa reconnoissance des bons traitemens qu'il en avoit reçus pendant qu'il étoit en otage à Rome. Ils amenoient aussi avec eux Leptine & Isocrate, pour les leur livrer à cause de l'assassinat d'Octavius. C'étoit ce Leptine qui l'avoit tué à Laodicée. Isocrate étoit un Grec, Grammairien de profession, qui s'étant trouvé en Syrie dans ce tems-là, avoit en toute occasion pris à tâche de justifier cette action également lâche & injuste. Le Sénat reçut les Ambassadeurs avec

* *Elles valoient plus de dix mille pistoles.*

tous les honneurs ordinaires, & accepta le présent qu'ils apportoient : mais il ne voulut point entendre ni voir deux hommes vils, objets indignes de sa colére, se réservant sans doute le droit d'exiger, quand il lui plairoit, une satisfaction plus éclatante pour le meurtre de son Ambassadeur.

C'est à peu près dans ce tems-ci que Démétrius, comme je l'ai marqué auparavant, établit Holopherne sur le trône de Cappadoce. Il en fut bientôt chassé, & se réfugia à Antioche. Nous allons voir jusqu'où il porta l'ingratitude à l'égard de son Bienfaiteur. *Pag. 262.*

Démétrius, qui se trouvoit sans guerre & sans occupation, commençoit à donner dans les plaisirs, & menoit une vie oisive, & d'une bizarrerie assez singuliére. Il fit bâtir un Château près d'Antioche, flanqué de quatre bonnes tours. Il s'y renferma, pour s'abandonner tout entier, d'un côté à l'indolence ne voulant plus entendre parler d'affaires, & de l'autre au plaisir de la bonne chére & aux excès du vin. Il étoit ivre plus de la moitié du jour. Les requêtes qu'on lui vouloit présenter n'étoient point reçues, la justice n'étoit point administrée, les affaires d'Etat languissoient ; en un mot

AN.M. 3850.
Av.J.C. 154.
Joseph. Antiq. l. 13. c. 3.
Athen. lib. 10. p. 440.
Justin. l. 35. cap. 1.

c'étoit une ſuſpenſion générale du gouvernement, qui ſouleva bientôt tous les eſprits contre lui. Il ſe forma une conſpiration pour le dépoſer. Holopherne, qui demeuroit à Antioche, entra dans cette conjuration contre ſon Bienfaiteur, ſe flatant de parvenir à la Couronne ſi l'entrepriſe réuſſiſſoit. Elle fut découverte, & Holopherne mis en priſon. Démétrius ne voulut pas lui ôter la vie. Il aima mieux le garder, pour s'en ſervir dans l'occaſion contre Ariarathe roi de Cappadoce, ſur la Couronne de qui il avoit des prétentions.

Polyb. in Leg. 138. & 140. Appian. in Syr. p. 131. Athen. l. 5. pag. 211. I. Maccab. X. 1-50. Joſeph. Antiq. lib. 13.

Malgré la découverte, la conjuration ne fut pas éteinte. Les mécontens étoient ſoutenus ſous main par Ptolémée Philométor qui avoit ſur le cœur les mouvemens que s'étoit donné Séleucus pour lui ôter l'île de Cypre, & par Attale & Ariarathe, qui cherchoient à ſe venger de la guerre que Démétrius avoit entrepriſe contr'eux en faveur d'Holopherne. Ces trois Princes, de concert, emploiérent Héraclide pour dreſſer quelqu'un à jouer le perſonnage de fils d'Antiochus Epiphane, & pour le charger des prétentions héréditaires à la Couronne de Syrie. Cet Héraclide avoit été, comme je l'ai déja dit, un des grands favoris d'Antiochus

Epiphane, & Tréforier de la province de Babylone, pendant que Timarque fon frere, autre favori, en étoit Gouverneur. A l'avénement de Démétrius à la Couronne, les deux freres aiant été convaincus de malverfation & d'autres crimes, Timarque avoit été exécuté, & l'autre s'étant fauvé étoit allé demeurer à Rhodes. Ce fut là qu'il travailla à former l'homme qu'on vouloit pour le deffein que j'ai marqué. Il choifit pour cela un jeune homme nommé Bala, de baffe extraction, mais fort propre à jouer le rôle qu'on lui donnoit. Il le façonna, & l'inftruifit bien de tout ce qu'il faloit dire & faire.

Quand il fut bien dreffé, il commença par le faire reconnoître par les trois Rois qui étoient du fecret. Enfuite il le méne à Rome, & y méne auffi Laodice, fille véritable d'Antiochus Epiphane, afin de mieux couvrir l'impofture. A force de follicitations & d'adreffe, il l'y fait auffi reconnoître, & obtient un Décret du Sénat en fa faveur, qui non feulement lui permet de retourner en Syrie pour recouvrer fes Etats, mais qui lui accorde même fon affiftance pour cet effet. Quoique le Sénat vît fort bien l'impofture, & que tout ce qu'on lui difoit de ce Pré- An.M. 3852. Av.J.C. 152.

tendant n'étoit qu'une pure fiction, il entra dans tout ce qu'on voulut contre Démétrius dont il étoit mécontent, & fit ce Décret en faveur de l'Imposteur. Avec cette déclaration des Romains pour lui, il n'eut pas de peine à trouver des troupes. Il se saisit de Ptolémaïde dans la Palestine; & là, sous le nom d'Alexandre fils d'Antiochus Epiphane, il prit le titre de Roi de Syrie, & plusieurs des mécontens vinrent l'y trouver, & se ranger autour de lui.

Cette nouvelle fit sortir Démétrius de son Château & de son indolence, pour songer à se défendre. Il assembla tout ce qu'il put de troupes. Alexandre de son côté armoit aussi. L'assistance de Jonathas étant de grande conséquence dans cette conjoncture, les deux partis lui faisoient leur cour. Démétrius lui écrivit le premier, & lui envoia la commission de Général des troupes du Roi en Judée, ce qui le rendit pour lors très supérieur à tous ses ennemis.

Alexandre voiant ce qu'avoit fait Démétrius pour Jonathas, lui fit faire aussi des propositions pour l'attirer dans son parti. Il le faisoit Souverain Sacrificateur, lui accordoit le titre d'*Ami du Roi*, lui envoioit une robe de pourpre, & une

couronne

couronne d'or, marques de la haute dignité dont il le revêtoit : car personne ne portoit alors la pourpre que les Princes & les Nobles du premier rang. Démétrius, qui en eut avis, enchérit encore sur lui, pour s'assurer d'un Allié de cette importance. Mais, après les maux qu'il avoit faits à tous ceux qui avoient eu à cœur les vrais intérêts des Juifs, & à toute la nation en général, ils n'osoient se fier à lui, & résolurent de traiter plutôt avec Alexandre. Jonathas accepta donc de lui la Souveraine Sacrificature; &, avec le consentement de tout le peuple, à la fête des Tabernacles qui arriva peu de tems après, il mit les habits Pontificaux, & officia comme Souverain Sacrificateur.

La place avoit été vacante sept ans depuis la mort d'Alcime. La Souveraine Sacrificature, qui entra alors dans la famille des Asmonéens, y demeura jusqu'au tems d'Hérode, qui, d'héréditaire qu'elle avoit été jusques-là, en fit une charge dont il disposoit à sa fantaisie.

Les deux Rois s'étant mis en campagne, Démétrius, qui ne manquoit ni de cœur ni de bon sens quand le vin ne lui troubloit pas la raison, remporta la victoire dans la premiére bataille : mais il n'en tira aucun avantage. Alexandre eut

An.M. 38
Av.J.C. 1

bientôt de nouvelles troupes, que lui fournirent les trois Rois qui l'avoient produit, & qui continuoient à le soutenir vigoureusement. Aiant avec cela les Romains & Jonathas pour lui, il se releva, & se maintint. Les Syriens continuoient aussi à déserter, parce qu'ils ne pouvoient supporter Démétrius. Ce Prince, commençant à craindre l'issue de cette guerre, envoia à Cnide ville de la Carie ses deux fils Démétrius & Antiochus, pour les mettre à couvert en cas de malheur. Il les confia, avec une somme d'argent considérable, aux soins d'un ami qu'il avoit dans cette ville, afin que, s'il lui arrivoit quelque accident, ils pussent y demeurer en sureté, & y attendre quelque conjoncture favorable.

An.M. 3853. Av.J.C. 151. C'est dans ce même tems, & peut-être à l'imitation d'Alexandre Bala, qu'Andriscus joua le même rôle d'imposteur en Macédoine. Il s'étoit pour lors retiré chez Démétrius, qui le livra aux Romains, pour tâcher de se les rendre favorables.

An.M. 3854. Av.J.C. 150. Les deux concurrens pour la Couronne de Syrie aiant assemblé toutes leurs troupes, en vinrent à une bataille décisive. D'abord l'aîle gauche

de Démétrius enfonça celle de l'ennemi qui lui étoit opposée, & la mit en fuite. Mais, s'étant trop échaufée à la poursuite, faute ordinaire dans les batailles & qui en cause presque toujours la perte, quand elle revint, elle trouva la droite, où Démétrius combattoit en personne, battue, & le Roi tué dans la déroute. Tant qu'il avoit été en état de soutenir l'ennemi, il n'avoit rien omis de ce que peuvent la bravoure & la conduite pour procurer un succès plus favorable. Enfin on plia, & dans la retraite son cheval le plongea dans une fondriére, où ceux qui le poursuivoient le tuérent à coups de fléches. Il avoit régné douze ans. Alexandre, par cette victoire, se trouva maître de l'Empire de la Syrie.

Dès qu'Alexandre se vit tranquille, il envoia demander en mariage à Ptolémée roi d'Egypte Cléopatre sa fille. Elle lui fut accordée, & son pere la conduisit lui-même jusqu'à Ptolémaïde, où se célébra le mariage. Jonathas fut invité à cette fête. Il s'y rendit, & y fut reçu avec toutes sortes d'honneurs de la part des deux Rois. *I. Macc X. 51-66.*

Onias, fils d'Onias III, aiant manqué la Souveraine Sacrificature après *Joseph.cor* *Appian. l*



la mort de son oncle Ménélas, s'étoit retiré en Egypte. Il avoit trouvé le secret de s'y mettre si bien dans l'esprit de Ptolémée Philométor & de Cléopatre sa femme, qu'il étoit devenu leur favori, & leur plus intime confident. Il se servit du crédit qu'il avoit à cette Cour pour obtenir du Roi la permission de bâtir un temple pour les Juifs en Egypte, comme celui de Jérusalem, l'assurant que cette faveur attireroit sa nation dans son parti contre Antiochus Epiphane; il obtint en même tems que lui & ses descendans en seroient à perpétuité Souverains Sacrificateurs. La grande difficulté étoit de faire gouter cette innovation aux Juifs, à qui la Loi défendoit d'offrir des sacrifices ailleurs que dans le temple de Jérusalem. Il vint à bout, non sans peine, de vaincre leur répugnance par un endroit d'Isaïe, où ce Prophéte prédit cet événement en ces termes: *Alors il y aura cinq villes dans l'Egypte qui parleront la langue de Canaan, & qui jureront par le Seigneur des armées. L'une d'entre elles sera appellée la ville du soleil*, ou *Héliopolis. Il y aura en ce tems-là un autel du Seigneur au milieu de l'Egypte, & un monument au*

Isai. XIX. 18-21.

Seigneur à l'extrémité du pays. Ce sera dans l'Egypte un signe & un témoignage pour le Seigneur des armées. Car ils crieront au Seigneur étant accablés par ceux qui les opprimoient ; & il leur envoiera un Sauveur & un Grand qui les délivrera. Alors le Seigneur sera connu de l'Egypte : & les Egyptiens connoitonrt le Seigneur : ils l'honoreront avec des hosties & des oblations : ils lui feront leurs vœux, & les lui rendront.

L'événement que prédit ici Isaïe, est des plus singuliers, & en même tems le plus éloigné de toute vraisemblance. Rien n'étoit interdit plus sévérement aux Juifs que d'offrir à Dieu des Sacrifices dans un autre lieu que dans le temple bâti par son ordre à Jérusalem : combien plus par conséquent de bâtir ailleurs un autre temple, sur tout dans une terre souillée par l'idolatrie la plus grossiére comme l'Egypte, & toujours ennemie du peuple de Dieu ? Cela néanmoins arriva exactement, comme Isaïe l'avoit prédit. Je n'entre point dans l'explication détaillée de cette prophétie, qui me méneroit trop loin.

Alexandre Bala se trouvant paisible possesseur de la Couronne de Syrie, crut qu'il n'avoit plus rien à faire qu'à pren- AN.M. 3856 AV.J.C. 148. *Liv. Epit lib.* 50.

Justin. l. 35. cap. 2. Joseph. Antiq. lib. 13. cap. 8. I. Maccab. X. 67-89. Diod. in Excerpt. Vales. pag. 346.

dre tous les plaiſirs que lui fourniſſoient l'abondance & le pouvoir où il étoit parvenu. Il s'abandonna donc à ſon panchant naturel, qui le portoit au luxe, à l'oiſiveté, & à la débauche. Il laiſſa entiérement le ſoin des affaires à ſon favori nommé Ammonius. Ce favori inſolent & cruel, fit mourir Laodice ſœur de Démétrius, & veuve de Perſée roi de Macédoine; Antigone fils de Démétrius qui étoit reſté en Syrie quand on envoia les deux autres à Cnide; enfin tous ceux du ſang roial qu'il put trouver: afin d'aſſurer par là à ſon Maître la poſſeſſion de la Couronne qu'il avoit uſurpée ſur eux par une impoſture. Cette conduite leur attira bientôt la haine des peuples.

Démétrius, l'aîné des fils de Démétrius, étoit à Cnide, & commençoit à entrer dans un âge capable d'entreprendre & d'agir. Quand il eut avis de cette haine des peuples, il crut l'occaſion favorable pour rentrer dans ſes droits. Laſthéne, l'ami chez qui il demeuroit, lui fit avoir quelques compagnies de Crétois, avec leſquels il alla débarquer en Cilicie. Il y vint bientôt aſſez de mécontens pour en faire une armée, avec laquelle il ſe rendit maître de tout ce

ıyś-là. Alexandre ſe réveilla, & quitta
n ſerrail, pour ſonger à ſes affaires.
laiſſa le gouvernement d'Antioche à
iérax & à Diodote, qui eſt auſſi
ıpellé Tryphon, & ſe mit à la tête d'une
:mée qu'il forma de toutes les troupes
ı'il put aſſembler : & ſur l'avis qu'il
ıt qu'Apollonius Gouverneur de Célé-
yrie & de Phénicie s'étoit déclaré pour
Démétrius, il envoia demander du ſecours
Ptolémée ſon beau-pere.
Apollonius ſongea premiérement à ré-
uire Jonathas, qui demeuroit attaché
Alexandre : mais il y réuſſit mal, &
ans un ſeul jour il perdit plus de huit
ıille hommes.
Ptolémée Philométor, à qui Alexan- AN.M. 3858.
re s'étoit adreſſé dans l'extrême danger AV.J.C. 146.
ù il ſe trouvoit, vint enfin au ſecours
e ſon gendre, & entra avec une groſſe
:mée dans la Paleſtine. Toutes les villes
ıi ouvrirent leurs portes, ſelon les or-
res qu'elles en avoient reçus d'Alexan-
re. Jonathas vint le joindre à Joppé, &
ſuivit à Ptolémaïde. En y arrivant,
n découvrit un complot qu'Apollonius
roit formé contre la vie de Philométor.
omme Alexandre refuſa de lui livrer
: perfide, il conclut qu'il étoit entré
ıi-même dans ce complot, &, en con-

séquence, il lui ôta sa fille, la donna à Démétrius, & fit un Traité avec lui, par lequel il s'engageoit à lui aider à remonter sur le trône de son pere.

Ceux d'Antioche, qui haïssoient mortellement Ammonius, crurent qu'il étoit tems d'éclater. L'aiant découvert déguisé en femme, ils le sacrifiérent à leur colére. Non contens de cette vengeance, ils se déclarent contre Alexandre même, & ouvrent leurs portes à Ptolémée. Ils le vouloient même prendre pour leur roi. Mais ce Prince aiant déclaré qu'il se contentoit de ses Etats, au lieu d'accepter cette offre, leur recommanda Démétrius l'héritier légitime, qui fut en effet mis sur le trône de ses ancêtres, & reconnu par tous les habitans.

A. M. 3859. Av. J. C. 145. Alexandre, qui étoit alors en Cilicie, marcha en diligence avec ses troupes, & mit tout à feu & à sang autour d'Antioche. Les deux armées se battirent. Alexandre perdit la bataille, & s'enfuit avec cinq cens chevaux vers Zabdiel *, Prince Arabe à qui il avoit confié ses enfans. Trahi par celui en qui il avoit eu le plus de confiance, on lui trancha la tête, & elle fut envoiée à Ptolémée, qui témoigna beaucoup de joie de la voir. Cette joie ne fut pas de longue durée: car il

* *Il est nommé dans le Livre des Maccabées* Emalcuel.

mourut peu de jours après d'une blessure qu'il avoit reçue dans le combat. Ainsi Alexandre roi de Syrie, & Ptolémée Philométor roi d'Egypte, moururent en même tems:le premier après avoir régné cinq ans, & le second trente-cinq. Démétrius, qui étoit parvenu à la Couronne par cette victoire, prit le surnom de *Nicator*, qui veut dire le Vainqueur. La succession d'Egypte souffrit plus de difficultés.

§. IV.

Physcon épouse Cléopatre, & monte sur le trône d'Egypte. Démétrius en Syrie, s'abandonne à toutes sortes d'excès. Diodote, surnommé Tryphon, fait proclamer roi de Syrie Antiochus fils d'Alexandre Bala, puis le tue, & prend sa place. Il se saisit par trahison de Jonathas, & le fait mourir. Démétrius entreprend une expédition contre les Parthes, qui le font prisonnier. Cléopatre sa femme épouse Antiochus Sidéte, frere de Démétrius, & le fait monter sur le trône de Syrie. Tryphon est vaincu, & mis à mort. Excès de folies & de débauches dans Physcon. Attale Philométor succéde à Attale son oncle, & le fait regretter par ses vices. Il meurt lui-même, après avoir régné

cap. 8.
Joseph. contr. Appian. l. 2.
Val. Max. lib. 9. c. 1.

même tems son frere, tâcha de me
Couronne sur la tête du fils qu'elle av
de lui. Comme il étoit encore en ba
d'autres travaillérent à la procurer à
con roi de la Cyrénaïque, frere
Roi, & l'envoiérent prier de venir
xandrie. Réduite par là à la nécess
songer à sa défense, Cléopatre
nir à son secours Onias & Dosith
vec une armée de Juifs. Il se
alors à Alexandrie un Ambassadeu
main, nommé Thermus, qui,
médiation, amena les choses à
commodement. On convint que
con épouseroit Cléopatre; qu'il
roit son fils, qui seroit déclaré h
de la Couronne; & que Physco
roit en attendant pendant toute
Il n'eut pas plutôt épousé la Rei
pris par là possession de la Cour

Physcon que l'on donne à ce Prince, étoit proprement un sobriquet. Celui qu'il prenoit lui-même étoit *Evergéte*, qui signifie *le Bienfaiteur*. Les Alexandrins le changérent en celui de *Cacoergéte*, qui veut dire tout au contraire *un homme qui se plait à faire du mal*: surnom qu'il mérita à juste titre.

En Syrie les affaires n'alloient guéres mieux. Démétrius, jeune Prince sans expérience, laissoit tout faire à Lasthéne, qui lui avoit procuré les Crétois par le secours desquels il étoit monté sur le trône. C'étoit un homme corrompu & téméraire, qui se conduisit si mal, qu'il fit bientôt perdre à son Maître le cœur de ceux qui lui étoient le plus nécessaires pour le soutenir.

Diod. in Excerpt. Vales. pag. 346. I. Maccab. XI. 20-37. Joseph. Antiq. lib. 13. cap. 8.

La premiére fausse démarche qu'il fit, ce fut à l'égard des soldats que Ptolémée avoit mis en passant dans les villes maritimes de Phénicie & de Syrie pour renforcer ses garnisons. S'il y eût laissé ces garnisons, elles lui eussent beaucoup servi à augmenter ses forces. Au lieu de les gagner, ou du moins de les bien traiter, sur quelque ombrage qu'il en conçut, il envoia des ordres aux troupes de Syrie qui étoient dans les mêmes garnisons d'égorger tous les soldats Egyp-





été contre lui ou contre son pere
dernières guerres, & punit de m
ceux qu'on put saisir. Quand il cr
toutes ces exécutions, n'avoir p
nemis à craindre, il cassa la plu
partie des troupes, & ne garda
Crétois, & quelques autres cor
gers. Par-là, non seulement il se
vieilles troupes qui avoient servi
pere & qui s'affectionnant à lui l
maintenu sur le trône, mais il l
ses plus grands ennemis, en le
le seul moien qu'elles avoient de
Il le sentit bien dans les souléve
les révolutions qui arrivérent dan

Cependant Jonathas, voiant
étoit tranquille en Judée, forma l
de délivrer enfin la nation de
qu'elle souffroit de la Citadelle
Grecs idolâtres avoient encore à

lui en porta, se rendit à Ptolémaïde, & commanda à Jonathas de l'y venir trouver, pour lui rendre compte de cette affaire. Jonathas donna ordre de pousser vivement le siége pendant son absence, & partit pour se rendre auprès de lui avec quelques-uns des Prêtres & des principaux de la nation. Il porta quantité de présens magnifiques, & il adoucit si bien l'esprit du Roi & celui de ses Ministres, que non seulement il fit rejetter les accusations qu'on avoit formées contre lui, mais il obtint même de grands honneurs & de nouvelles graces. On déchargea tout le pays de son Gouvernement de tous impôts, péages & tributs, pour la somme de trois cens talens, qu'il convint de paier au Roi en forme d'équivalent. *Trois cens mille écus.*

Le Roi étant retourné à Antioche, & continuant de s'abandonner sans mesure à toutes sortes d'excès, de violences, & de cruautés, poussa à bout la patience des peuples, de sorte que tous ses sujets se trouvérent disposés à une revolte générale. *Justin l. 38. cap. 9. I. Maccab. XI. 39-74. XII. 24-34. Joseph. Antiq. lib. 13. cap. 9. Appian. in Syr. p. 132. Epit. Liv. 42. Strab l. 16. pag. 752. Diod. in Excerpt. Vales. p. 346.*

Diodote, surnommé ensuite Tryphon, qui avoit autrefois servi Alexandre, & avoit eu le Gouvernement d'Antioche avec Hiérax, voiant ces dispositions des



peuples, trouva l'occasion très favorable pour entreprendre un coup hardi: c'étoit de se mettre la couronne sur la tête à la faveur de ces desordres. Il alla en Arabie trouver Zabdiel, à qui étoit confiée la personne & l'éducation d'Antiochus le fils d'Alexandre. Il lui mit devant les yeux l'état des affaires de Syrie, lui fit voir le mécontentement des peuples & sur tout des soldats, & lui représenta vivement que l'occasion ne pouvoit être plus favorable pour établir Antiochus sur le trône de son pere. Il demanda qu'on lui donnât ce jeune Prince, pour faire valoir ses droits. Son plan étoit de se servir des prétentions d'Antiochus jusqu'à ce qu'il eût détrôné Démétrius; & ensuite de se défaire de ce jeune Prince, & de prendre la couronne pour lui-même, comme il fit. Zabdiel, soit qu'il pénétrât son véritable dessein, ou qu'il ne goutât pas tout-à-fait son plan, n'y donna pas d'abord les mains. Tryphon fut obligé de demeurer assez lontems auprès de lui, pour le solliciter & le presser. Enfin, à force d'importunités ou de présens, il y fit consentir Zabdiel, & obtint ce qu'il demandoit.

A.M. 3860. Av. J.C. 144. Jonathas pressoit vivement la Citadelle de Jérusalem; mais voiant qu'il n'avan-

çoit point, il députa vers Démétrius pour le prier de retirer la garnison, qu'il ne pouvoit pas chasser par la force. Démétrius, qui se trouvoit alors dans un grand embarras, causé par les tumultes fréquens qui arrivoient à Antioche, où l'on avoit une aversion insupportable pour lui & pour son gouvernement, accorda à Jonathas tout ce qu'il demandoit, à condition qu'il lui envoieroit des troupes pour châtier les mutins. Jonathas lui envoia aussitôt trois mille hommes. Dès que le Roi les eut, se croiant assez fort pour tout entreprendre, il voulut désarmer les habitans d'Antioche, & ordonna pour cet effet qu'ils eussent tous à apporter leurs armes. Ils se soulevérent au nombre de six vingts mille hommes, & vinrent investir le palais, dans le dessein de tuer le Roi. Les Juifs accoururent aussitôt pour le dégager, écartérent cette multitude par le fer & par le feu, brulérent une grande partie de la ville, & tuérent ou firent périr par le feu près de cent mille des habitans. Le reste, intimidé par un si grand malheur, demanda la paix. Elle leur fut accordée, & le tumulte cessa. Les Juifs, après avoir tiré cette terrible vengeance des maux que ceux d'Antioche avoient faits à Juda &

à Jérusalem, principalement sous le régne d'Antiochus Epiphane, revinrent dans leur pays chargés d'honneur & de butin.

Démétrius continuant toujours ses cruautés, sa tyrannie, & ses oppressions, fit encore mourir plusieurs personnes pour la derniére sédition, confisqua les biens de plusieurs, & en chassa un grand nombre d'autres. Tous ses sujets en conçurent tant de haine & d'animosité contre lui, qu'il ne leur manquoit qu'une occasion pour éclater, & lui faire sentir les effets les plus terribles de leur vengeance.

Malgré les promesses qu'il avoit faites à Jonathas, & les grandes obligations qu'il lui avoit du secours qui l'avoit sauvé, il n'en usa pas mieux avec lui qu'avec les autres. Croiant désormais pouvoir se passer de lui, il ne tint pas le traité dont il étoit convenu. Quoique la somme de trois cens talens lui eût été paiée, il ne laissa pas de demander tous les impôts, les péages, & les tributs ordinaires avec la même rigueur qu'auparavant, & avec menaces à Jonathas de lui faire la guerre s'il y manquoit.

Pendant que les choses étoient dans cet état chancelant, Tryphon amena en Syrie Antiochus le fils d'Alexandre,

fit déclarer par tout ses prétentions à
. Couronne par un Manifeste. Les sol-
ats que Démétrius avoit cassés, & un
:and nombre d'autres mécontens, se
ngérent en foule auprès du Prétendant,
: le proclamérent Roi. Ils marchérent
ous ses étendarts contre Démétrius, le
attirent, & l'obligérent à se retirer à
éleucie. Ils lui prirent tous ses éléphans,
rendirent maîtres d'Antioche, y pla-
èrent Antiochus sur le trône des Rois
e Syrie, & lui donnérent le surnom de
'heos, qui signifie *le Dieu.*

Jonathas, mécontent de l'ingratitude
e Démétrius, accepta l'invitation qu'on
ii fit de la part du nouveau Roi pour
engager dans ses intérêts. Lui, & son
ere Simon, furent comblés de faveurs.
'n leur envoia une commission, qui leur
onnoit pouvoir de lever des troupes
our Antiochus dans toute la Célé-Sy-
e & la Palestine. Ils formérent de ces
oupes deux corps d'armée, avec les-
uels ils agirent séparément, & rempor-
rent plusieurs victoires contre les enne-
iis.

Tryphon voiant tout au point où il le
ouloit pour commencer à exécuter le
rojet qu'il avoit formé de faire périr
ntiochus, & de prendre pour lui-mê-

I. Maccab. XII. 39-54. XIII. 1-30. *Joseph. Antiq. lib.* 1 *cap.* 10. & 1

. l. 36. me la Couronne de Syrie, ne trouvoit plus d'obstacle à ses desseins que de la part de Jonathas, dont il connoissoit trop la probité pour tenter même de le faire entrer dans ses vûes. Il résolut de se défaire, à quelque prix que ce fût, d'un ennemi si redoutable. Il entra donc en Judée avec une armée, pour le prendre & le faire mourir. Jonathas, de son côté, vint aussi à Bethsan à la tête de quarante mille hommes. Tryphon vit bien qu'il ne gagneroit rien par la force contre une armée si puissante. Il tâcha donc de l'attirer par de belles paroles, & par les assurances les plus vives d'une amitié sincére. Il lui fit entendre qu'il n'étoit venu là que pour le consulter sur leurs intérêts communs, & pour mettre entre ses mains Ptolémaïde, qu'il avoit résolu de lui donner en pur don. Il le trompa si bien par ces protestations d'amitié & ces offres engageantes, qu'il lui fit renvoier toutes ses troupes, à la réserve de trois mille hommes, dont il ne garda même que mille auprès de sa personne. Il envoia les autres du côté de la Galilée, & suivit Tryphon à Ptolémaïde, comptant, sur le serment de ce traître, qu'il en seroit mis en possession. Il n'y fut pas plutôt entré avec ses mille hom-

it. Liv. 5.

:s, qu'on en ferma les portes. On ſe ſit auſſitôt de Jonathas, & on fit main ſſe ſur tous les autres. On détacha auſſi même tems des troupes pour aller prendre les deux mille hommes qui oient allés en Galilée. Ils avoient dé- eu avis de ce qui étoit arrivé à Jona- as & à ſa troupe dans la ville de Ptolé- aïde; & s'étant exhortés les uns les au- :s à ſe bien défendre, & à vendre bien er leur vie, l'ennemi n'oſa pas les at- quer. On les laiſſa paſſer, & ils arri- rent tous ſans aucun mal à Jéruſalem. L'affliction de ce qui venoit d'arriver Jonathas y étoit extrême. Les Juifs pendant ne perdirent point courage. ; choiſirent d'un conſentement univerſel mon pour leur Général; & ſur le amp, par ſes ordres, ils ſe mirent à ıvailler de toute leur force à achever ; fortifications de Jéruſalem que Jona- as avoit commencées. Et quand on ap- it que Tryphon approchoit, Simon archa contre lui à la tête d'une belle mée.

Tryphon n'oſa lui livrer bataille, & t encore une fois recours au même tifice qui lui avoit ſi bien réuſſi con- : Jonathas. Il envoia dire à Simon ı'il n'avoit fait arréter Jonathas, que ırce qu'il devoit cent talens au Roi: *Cent mille écus.*

que s'il vouloit lui envoier cette somme, & les deux fils de Jonathas en otage pour lui répondre de la fidélité de leur pere, il le feroit mettre en liberté. Quoique Simon vît bien que ce n'étoit qu'une feinte, cependant, pour n'avoir point à se reprocher d'avoir causé la mort de son frere en refusant de faire ce qu'on lui proposoit, il envoia l'argent & les deux enfans de Jonathas. Le traître ne relâcha point pour cela son prisonnier: mais il revint une seconde fois en Judée avec une plus grosse armée qu'auparavant, dans le dessein de mettre tout à feu & à sang. Simon le côtoia de si près dans toutes ses marches & contre-marches, qu'il prévint tous ses desseins, & l'obligea de se retirer.

Tryphon, à son retour au quartier d'hiver dans le pays de Galaad, fit mourir Jonathas; & croiant après cela n'avoir plus personne à craindre, il donna l'ordre de tuer secrettement Antiochus. Il fit ensuite courir le bruit qu'il étoit mort de la pierre; & en même tems il se déclara Roi de Syrie en sa place, & prit possession de la Couronne. Quand Simon apprit la mort de son frere, il envoia prendre ses os, les enterra dans le sépulcre de ses peres à Modin, & lui fit ériger un superbe monument.

Tryphon souhaitoit avec passion de se faire reconnoitre par les Romains. Son usurpation étoit si chancelante sans cela, qu'il voioit bien qu'il avoit besoin de ce support pour se soutenir. Il leur envoia une Ambassade magnifique, qu'il chargea d'une victoire d'or du poids de dix mille piéces d'or. Il fut là dupe des Romains. Ils reçurent la statue, & firent mettre dans l'inscription le nom d'Antiochus qu'il avoit fait assassiner, comme si elle fût venue de lui.

AN.M. 3861. Av.J.C. 143. *Diod. Legat.* 31.

Les Ambassadeurs que Simon envoia à Rome, y furent reçus bien plus honorablement, & l'on y renouvella tous les Traités faits avec ses prédécesseurs.

I. Maccab. XIV. 16-40.

Démétrius cependant s'amusoit à se divertir à Laodicée, & s'abandonnoit aux plus infâmes débauches, sans devenir plus sage par l'adversité, & sans qu'il parût même sentir le moins du monde ses malheurs. Comme Tryphon avoit donné aux Juifs un juste sujet de s'opposer à lui & à son parti, Simon envoia à Démétrius une couronne d'or, & des Ambassadeurs pour traiter avec lui. Ils obtinrent de ce Prince la confirmation de la Sacrificature & la Principauté pour Simon, l'exemtion de toutes sortes de tributs & d'impôts, avec une amnistie

Diod. in Excerpt. Vales. pag. 353. *I. Maccab.* XIII. 34-42. & XIV. 38-41. *Joseph. Antiq.* lib. 13. cap. 11.

cap. 5. & 6. ier. Les Parthes aiant inondé presq
I. Maccab. XIV. 1-49. l'Orient, & subjugué tous les pa
Joseph. Antiq. lib. 13. cap. 9. & 12. sie qui sont entre l'Inde & l'Eu
ceux des habitans de ces pays-l
Orosius, lib. 5. cap. 4. étoient descendus des Macédonie
Diod. in Excerpt. Vales. pag. 359. pouvant souffrir cette usurpation,
gueil & l'insolence de leurs no
Appian. in Syr. pag. 132. maîtres, pressoient extrêmement
trius par des ambassades réitérées d
se mettre à leur tête, l'assuroien
soulévement général contre les P
& promettoient de lui fournir a
troupes pour chasser ces usurpate
recouvrer toutes les provinces de l'
Plein de ces espérances il entrepr
cette expédition, & passa l'Eu
laissant Tryphon en possession de
grande partie de la Syrie. Il co
qu'étant une fois maître de l'Orie
ce surcroit de puissance il seroit
état à son retour de réduire ce reb

qu'il en tira, il défit plusieurs fois les Parthes. Mais à la fin, sous prétexte de traiter avec lui, ils l'attirérent dans une embuscade, où il fut fait prisonnier, & toute son armée taillée en piéces. Ce fut par ce coup-là que l'Empire des Parthes s'établit d'une maniére si ferme, qu'il se soutint ensuite pendant plusieurs siécles, & devint la terreur de tous ses voisins; jusqu'à aller de pair avec les Romains même, pour la force des armes & la réputation des exploits militaires.

Le Roi qui régnoit alors sur les Parthes, étoit Mithridate fils de Priapatius, Prince brave & sage. On a vû comment Arsace avoit fondé cet Empire: comment son fils Arsace II l'avoit établi & fixé par un Traité de paix avec Antiochus le Grand. Priapátius étoit fils de ce second Arsace, & il lui succéda: il portoit aussi le nom d'Arsace, qui a été commun à tous ceux de cette maison. Après avoir régné quinze ans, il laissa la Couronne en mourant à Praate son fils aîné; & celui-ci la laissa à Mithridate son frere, préférablement [a] à ses propres enfans,

a Non multo post decessu, multis filiis relictis; quibus præteritis, fratri potissimum Mithridati, insignis virtutis viro, reliquit imperium: plus regio quàm patrio deberi nominatus; potiusque patriæ quàm liberis consulendum. *Justin.*



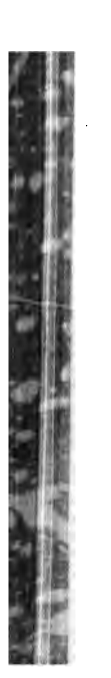
ſeulement qu'il eſt roi. Ce Mith
le Roi des Parthes entre les
qui tomba Démétrius.

Ce Prince, après avoir ſub
Médes, les Elyméens, les P
Bactriens, pouſſa encore ſes
juſques dans l'Inde, & au de-l
nes de celles d'Alexandre: &, a
défait Démétrius, il s'aſſujetti
Babylonie & la Méſopotamie
que ſon Empire eut depuis c
pour bornes l'Euphrate à l'occi
à l'orient le Gange.

Il mena Démétrius ſon priſon
toutes les provinces qui tenoie
pour le Roi de Syrie, dans la
obliger à ſe ſoumettre à lui en l
trant celui qu'ils avoient regard
leur libérateur réduit à un état
ſi honteux. Après cela il le trait

:er dans ſon parti. Cet homme na-
ement brutal & cruel avoit caché
éfauts avec ſoin ſous les apparences
›uceur & de bonté, tant qu'il avoit
voir beſoin de chercher à plaire aux
les pour venir à bout de ſes deſſeins
tieux. Quand il ſe vit en poſſeſſion
Couronne; il dépoſa un perſonna-
ui le génoit, & ſe livra ſans con-
:e à ſes mauvais penchans. Pluſieurs
l'abandonnérent, & vinrent en aſ-
rand nombre ſe donner à Cléopatre.
déſertions ne groſſiſſoient pas pour-
aſſez ſon parti pour la mettre en état
ſoutenir par elle-même. Elle crai-
: auſſi que le peuple de Séleucie ne
rrât à Tryphon, plutôt que de ſou-
un ſiége pour l'amour d'elle. Elle fit
: propoſer à Antiochus Sidéte, frere
émétrius, de s'unir avec elle, & pro-
:n ce cas de l'épouſer, & de lui pro-
: la Couronne. Car, quand elle ap-
que Démétrius avoit épouſé Rhodo-
, elle en fut ſi outrée qu'elle ne gar-
lus de meſures, & réſolut de cher-
de l'appui par un nouveau mariage.
enfans étoient encore trop jeunes
ſoutenir le poids d'une couronne
celante, & elle n'étoit pas de carac-
à reſpecter beaucoup leurs droits.





Alexandre Bala, pour les mett
vert des révolutions qu'on apprél
& qui arrivérent effectivement,
on l'a dit plus haut. Aiant accep
fres de Cléopatre, il prit le titr
de Syrie.

Il écrivit à Simon une lettre
plaignoit de l'injuste usurpation
phon, dont il se promettoit
bientôt vengeance. Pour l'enga
ses intérêts, il lui faisoit de gran
cessions, & lui en faisoit espérer
grandes encore quand il seroit m
le trône.

An.M.3865 Av.J.C.139 *I. Maccab.* XV. 1-41. XVI. 1-10. *Joseph. A:tiq.* XIII. 12. & 13.

En effet, au commencement
née suivante, il fit une descente
avec une armée de troupes étrangé
avoit prises à sa solde en Gréc
l'Asie Mineure, & dans les Iles :
avoir épousé Cléopatre, & joint

teur, lassées de sa tyrannie, le quittérent, & vinrent grossir l'armée d'Antiochus, qui se trouva alors monter jusqu'à vingts mille hommes d'infanterie, & huit mille chevaux.

Tryphon n'avoit pas de quoi lui faire tête. Il se retira à Dora, ville proche de Ptolémaïde en Phénicie. Antiochus l'y assiégea par mer & par terre avec toutes ses forces. La place ne pouvoit pas tenir lontems contre une si puissante armée. Tryphon se sauva par mer à Orthosie, autre ville maritime de Phénicie : & de là aiant gagné Apamée où il étoit né, il y fut pris, & on le fit mourir. Ainsi Antiochus mit fin à cette usurpation, & monta sur le trône de son pere, qu'il occupa neuf ans. Sa passion pour la chasse lui fit donner le surnom de *Sidéte* ou *le Chasseur*, du mot *Zidah*, qui signifie la même chose dans la langue Syriaque.

Simon, établi dans la Souveraineté de la Judée du consentement général de la nation, crut devoir envoier des Ambassadeurs à Rome pour y être reconnu sous ce titre, & pour renouveller les anciens Traités. Ils y furent très bien reçus, & obtinrent tout ce qu'ils demandoient. Le Sénat, en conséquence, fit écrire par le Consul Pison à Ptolémée roi d'Egypte,

à Attale roi de Pergame, à Ariarathe roi de Cappadoce, à * Démétrius roi de Syrie, à Mithridate roi des Parthes, aussi-bien qu'à toutes les villes & à tous les Etats de la Gréce, de l'Asie Mineure & des Iles, avec qui les Romains étoient en alliance, pour leur notifier que les Juifs étoient leurs amis & leurs alliés, & qu'ainsi ils n'entreprissent rien à leur préjudice.

Comme Antiochus n'avoit accordé à Simon une alliance si avantageuse que forcé par le pressant besoin où il se trouvoit pour lors, & contre l'intérêt de l'Etat aussibien que contre la politique de ses prédécesseurs, la lettre des Romains ne l'empécha pas de se déclarer contre Simon, malgré toutes les promesses magnifiques qu'il lui avoit faites, & d'envoier en Judée des troupes sous la conduite de Cendébée, qui fut vaincu dans une bataille par Judas & Jean fils de Simon.

AN.M. 3866. Av.J.C. 138. *Justin. l.* 38. *cap.* 8. *Diod. in Excerpt. Vales. pag.* 361.

Il y avoit sept ans que Physcon régnoit en Egypte. L'histoire ne raporte rien de lui pendant tout ce tems-là que ses vices monstrueux, & ses cruautés déteſtables.

* *Cette lettre fut adressé à Démétrius, quoiqu'il fût prisonnier chez les Parthes, parce que les Romains n'avoient reconnu ni Tryphon, ni Antiochus Sidéte.*



ı guéres eu de Prince si perdu de
:he, & en même tems si cruel & si
naire. Tout le reste de sa conduite
ussi méprisable, que ses vices étoient
: car il faisoit & disoit en public
travagances d'enfant: de sorte qu'il
ı en même tems le mépris & la
de ses peuples au dernier degré.
Hiérax, son premier Ministre, il eût
failliblement détrôné. Cet Hiérax
né à Antioche, & c'étoit le même
, sous le régne d'Alexandre Bala,
uvernement de cette ville avoit été
conjointement avec Diodote, sur-
né ensuite Tryphon. Après la révo-
ı qui arriva en Syrie, il se retira en
te, entra au service de Ptolémée
:on, & devint bientôt son premier
ral & son premier Ministre. Com-
étoit brave & habile, en faisant
paier les troupes, & en réparant
ın gouvernement sage & équitable
utes que son Maître faisoit, & en
évenant, ou y remédiant autant qu'il
:oit possible, il avoit eu jusques-là
onheur & l'adresse d'entretenir la
uillité dans cet Etat.

Athen. l. 4. pag. 184. & li. 6. p. 252. Val. Max. l. 9. c. 1. & 2.

ais, dans les années suivantes, soit
iérax fût mort, ou que la prudence
sagesse de ce premier Ministre ne

AN.M. 3868. Av.J.C. 136.

pussent plus arrêter la folie du Prince, les affaires d'Egypte allérent plus mal que jamais. Physcon fit mourir sans sujet la plupart de ceux qui avoient le plus témoigné de zéle à lui procurer la Couronne après la mort de son frere, & à la lui conserver ensuite. thénée met de ce nombre Hiérax, mais sans en marquer le tems. Il fit encore mourir, ou du moins bannir, la plupart de ceux qui avoient été en faveur sous Philométor son frere, ou qui avoient seulement eu des emplois sous lui; & en lâchant ses troupes étrangéres, à qui il permettoit de piller & de tuer comme il leur plaisoit, il jettoit si fort la terreur dans la ville d'Alexandrie, que la plupart des habitans, pour éviter sa cruauté, prirent le parti de se retirer dans les pays étrangers, & la ville demeura presque déserte. Pour les remplacer, quand il s'aperçut qu'il ne lui restoit plus que des maisons vuides, il fit publier dans tous les pays du voisinage, qu'on feroit de grands avantages à ceux qui voudroient venir s'y établir, de quelque nation qu'ils fussent. Il se trouva assez de gens que ce parti accommodoit. On leur donna les maisons abandonnées, & on leur accorda tous les droits, privileges, & immunités, dont jouissoient

les anciens citoiens, & la ville se repeupla.

Comme, parmi ceux qui avoient quitté Alexandrie, il y avoit quantité de grammairiens, de philosophes, de géométres, de médecins, de musiciens, & d'autres maîtres de sciences & d'arts libéraux, il arriva de là que les sciences & les beaux arts commencérent à renaître en Gréce, dans l'Asie Mineure, dans les Iles, en un mot par tout où ces illustres réfugiés les portérent. Les guerres continuelles des successeurs d'Alexandre avoient presque éteint les sciences dans tous ces pays-là; & elles seroient tombées absolument parmi ces troubles, si elles n'avoient trouvé de la protection sous les Ptolémées à Alexandrie. Le premier de ces Princes, par l'établissement de son Muséon où il entretenoit des Savans, & par la fondation de sa belle Bibliothéque, avoit attiré chez lui presque tout ce qu'il y avoit d'habiles gens en Gréce. Le second & le troisiéme aiant suivi en cela les traces du Fondateur, Alexandrie étoit devenue la ville du monde où les sciences & les arts libéraux étoient le plus cultivés, pendant que presque par tout ailleurs ils étoient absolument négligés. La plupart des habitans de cette grande ville



gagner leur vie, fut de se mettre
gner ce qu'ils savoient. Ils y o
donc des écoles, &, comme la
les pressoit, ils enseignoient à b
ché, ce qui grossissoit beaucoup
bre de leurs écoliers. Par ce moi
arts & les sciences commencéren
vre dans tous les endroits de leur
sion, c'est à-dire dans tout ce q
appellons l'Orient; précisément
même maniére qu'elles se sont
vellées en Occident, à l'occasio
prise de Constantinople par les T

Cic. in somn. Scip.

Athen. lib. 6. pag. 273 & lib. 12. pag. 549.

Val. Max. lib. 4. cap. 3.

Diod. Legat. 32.

Justement dans le tems que l
gers venoient en foule repeupler
drie, P. Scipion l'Africain le je
Mummius, & L. Métellus y a
de Rome en ambassade. C'étoit
xime des Romains d'envoier sou
ambassades chez leurs alliés, po
dre connoissance de leurs affaires

trois des plus grands hommes de l'Etat. Ils avoient ordre, comme je l'ai dit ailleurs, de passer en Egypte, en Syrie, en Asie, & en Gréce; & de voir en quel état étoient les affaires de tous ces pays-là: d'examiner comment on y observoit les Traités qu'on avoit faits avec eux, & de remédier à tous les désordres qu'ils y trouveroient. Ils s'acquittérent de leur commission avec tant d'équité, de justice, & d'habileté, & rendirent de si grands services à ceux à qui on les avoit envoiés, en remettant l'ordre parmi eux, & en accommodant leurs différens, que, dès qu'ils furent de retour à Rome, on y vit arriver des ambassades de tous les endroits où ils avoient passé, qui venoient remercier le Sénat de leur avoir envoié des personnes d'un si grand mérite, & dont ils ne pouvoient trop louer la sagesse & la bonté.

Le premier endroit où ils allérent, suivant leurs instructions, fut Alexandrie. Le Roi les y reçut avec une grande magnificence. Pour eux, ils l'affectoient si peu, qu'à leur entrée, Scipion, qui étoit le plus grand Seigneur de Rome, n'avoit avec lui qu'un ami, c'étoit le philosophe Panétius, & cinq domesti-

ques. On [a] comptoit, dit un Historien, non ses domestiques, mais ses victoires; & on l'estimoit, non pour son or & son argent, mais pour ses vertus & ses qualités personnelles. Quoique, pendant tout le séjour qu'ils y firent, le Roi leur fit servir à table tout ce qu'il y avoit de plus recherché, ils ne touchoient jamais qu'aux mêts les plus simples & les plus communs, méprisant tout le reste qui ne sert qu'à affoiblir l'esprit aussibien que le corps. Telle étoit encore en ce tems-là la modération & la tempérance des Romains: mais le luxe & le faste en prirent bientôt la place.

Quand les Ambassadeurs eurent bien vû Alexandrie, & réglé les affaires qui les y amenoient, ils remontérent le Nil pour visiter Memphis, & les autres parties de l'Egypte. Ils virent de leurs propres yeux, ou par des informations faites sur les lieux mêmes, le grand nombre de villes, & la multitude prodigieuse d'habitans que contenoit cet Etat; la force que lui donnoit sa situation, la fertilité de son terroir, & tous les autres avanta-

a Cùm per socios & exteras gentes iter faceret, non mancipia sed victoriæ numerabantur; nec quantum auri & argenti, sed quantum amplitudinis onus secum ferret, æstimabatur. *Val. Max.*



ges dont il jouiſſoit. Ils trouvérent qu'il n'y manquoit rien pour le rendre puiſſant & formidable, qu'un Prince qui eût de la capacité & de l'application : car Phyſcon, qui y régnoit alors, n'étoit rien moins qu'un Roi. Il ne ſe peut rien de plus pitoiable que l'idée qu'il leur donna de lui dans toutes les audiences qu'ils en eurent. Pour ſa cruauté, ſa barbarie, ſon luxe, & ſes autres vices, j'en ai déja dit quelque choſe, & je ſerai obligé dans la ſuite d'en donner de nouvelles preuves. Son corps répondoit aſſez à la laideur de ſon ame. On a ne pouvoit guéres en voir un plus contrefait. Il étoit de petite taille ; & avec cela, ſon ventre étoit d'une ſi énorme groſſeur, qu'il n'y avoit point d'homme qui pût l'embraſſer. C'eſt cette groſſeur de ventre qui lui fit donner le ſobriquet de *Phyſcon.* Sur un ſi vilain corps, il portoit une étofe ſi claire, qu'on en voioit toute la difformité. Il * ne paroiſſoit jamais en public que ſur un char,

a Quàm cruentus civibus, tam ridiculus Romanis fuit. Erat enim & vultu deformis, & ſtatura brevis, & ſagina ventris non homini ſed belluæ ſimilis. Quam fœditatem nimia ſubtilitas perlucidæ veſtis augebat, prorſus quaſi aſtu inſpicienda præberentur, quæ omni ſtudio occultanda pudibundo viro erant. *Juſtin. lib.* 38. *cap.* 8.

* *On lit dans Athénée :* προήει μηδέποτε πεζὸς εἰ μὴ δι' ἀ Σκιπίωνα. *L'Interpréte a traduit :* Pedibus ille nunquam ex regia prodibat, ſed perpetuo Scipione ſubnixus ; *au lieu de*, niſi propter Scipionem.

ne pouvant porter cette masse de chair qui étoit le fruit de son intempérance, sinon lorsqu'il se promena avec Scipion. Aussi celui-ci, se tournant vers Panétius, lui dit à l'oreille en souriant : *Les Alexandrins nous ont l'obligation de voir marcher à pié leur Roi.*

Il faut avouer, à la honte de la roiauté, que la plupart des Rois, dont nous parlons actuellement, deshonoroient, non seulement le trône, mais l'humanité même, par les vices les plus affreux. On est effraié de voir dans cette longue liste de Rois dont j'ai raporté jusqu'ici l'histoire, combien il y en a peu qui soient dignes de ce nom. Quelle comparaison de ces monstres de dissolution & de cruauté avec Scipion l'Africain l'un des trois Ambassadeurs de Rome, qui étoit un prodige de sagesse & de vertu, telle qu'on la pouvoit trouver parmi des payens. Aussi Justin dit-il de lui, que pendant qu'il visitoit avec curiosité & considéroit les raretés d'Alexandrie, il étoit lui-même le spectacle de toute la ville. *Dum inspicit urbem, spectaculo Alexandrinis fuit.*

AN.M. 3866. AV J C. 138. Justin. l. 36. cap. 4. Strab. l. 13 pag. 624.

Attale roi de Pergame mourut environ dans le tems dont nous parlons ici. Son neveu, qui portoit le même nom, & qui fut surnommé Philométor, lui succéda.

Comme ce dernier étoit en bas âge quand Euméne son pere mourut, il avoit été sous la tutéle de son Oncle, à qui la Couronne fut aussi laissée par le testament d'Euméne. Attale donna à son Neveu la meilleure éducation qu'il put ; &, en mourant lui laissa le trône, quoiqu'il eût lui-même des fils : procédé très rare & très louable, la plupart des Princes ne songeant pas moins à transmettre la Couronne à leur postérité, qu'à se la conserver à eux-mêmes pendant leur vie.

Plut. in Demetr. pag. 897. Diod. in Excerpt. Vale pag. 370.

Ce fut un malheur pour le roiaume de Pergame. Philométor le gouverna de la maniére du monde la plus extravagante & la plus pernicieuse. A peine fut-il sur le trône, qu'il le souilla du sang de ses plus proches parens, & des meilleurs amis de sa maison. Il fit égorger presque tous ceux qui avoient servi avec une extrême fidélité son pere & son oncle, sous prétexte que les uns avoient tué sa mere Stratonice, qui étoit morte de maladie dans un âge fort avancé ; & les autres sa femme Bérénice, morte d'un mal incurable qui lui étoit survenu fort naturellement. Il en fit mourir encore d'autres, sur des soupçons tout-à-fait frivoles : & leur mort entraînoit celle de leurs femmes, de leurs enfans, & de toute leur famille. Il faisoit

faire ces exécutions par des troupes étrangéres qu'il avoit fait venir exprès de chez les barbares les plus ſauvages & les plus cruels, pour en faire les inſtrumens de ſon énorme barbarie.

Après avoir ainſi maſſacré & ſacrifié à ſa fureur les plus honnêtes gens de ſon roiaume, il ceſſa de ſe montrer. On ne le vit plus paroitre dans la ville, ni manger en public. Il mit un habit uſé, laiſſa croître ſa barbe ſans en prendre aucun ſoin, fit tout ce que faiſoient dans ces tems-là les perſonnes accuſées d'un crime capital, comme s'il eût voulu par là reconnoître les crimes qu'il venoit de commettre.

De là il paſſa à d'autres eſpéces de folie. Il abandonna le ſoin de toutes les affaires, ſe retira dans ſon jardin, s'y mit à bécher lui-même, & y ſema toutes ſortes d'herbes venimeuſes auſſi bien que des bonnes: puis empoiſonnant les bonnes du ſuc des méchantes, il les envoioit ainſi en préſent à ſes amis. Il paſſa dans ces extravagances cruelles tout le reſte de ſon régne, qui, heureuſement pour ſes ſujets, ne dura pas lontems; car il ne fut que de cinq ans.

Il s'étoit mis en tête d'exercer le métier de fondeur. Il forma le projet d'un

monument de cuivre pour sa mere; &, un jour d'été que la chaleur étoit excessive, pendant qu'il travailloit à en fondre le métal, il lui prit une fiévre chaude qui l'emporta au bout de sept jours, & délivra ses sujets d'un abominable tyran. An.M. 3871. Av.J.C. 133.

Il avoit fait un testament, par lequel il instituoit le peuple Romain son héritier. Eudéme de Pergame porta ce testament à Rome. L'Article dont il s'agit étoit exprimé en ces termes. QUE LE PEUPLE ROMAIN SOIT HÉRITIER DE MES BIENS. Dès qu'on en eut fait la lecture, Tibérius Gracchus Tribun du peuple, toujours attentif à se concilier sa faveur, saisit cette occasion, & étant monté sur la Tribune aux harangues, il proposa une Loi qui portoit, que tout l'argent comptant qui reviendroit de la succession de ce Prince seroit distribué aux pauvres citoiens qui seroient envoiés en colonies dans le pays légué au peuple Romain, afin qu'ils eussent de quoi s'établir dans leurs nouvelles possessions, & se pourvoir des outils néceſſaires à l'agriculture. Il ajouta, que quant aux villes & aux terres qui étoient de la domination d'Attale, il n'appartenoit pas au Sénat d'en ordonner, & qu'il en laisseroit la disposition au peuple : ce qui choqua extrêmement le

Plut. in Gracch. Flor. lib. 2. cap. 20. Justin. lib. 36. cap. 4. & 37. cap. 1. Vell. Paterc. lib. 2. cap. 4. Strab. l. 14. pag. 646. Oros. lib. 5. cap. 8-10. Eutrop. l. 4. Valer. Max. lib. 3. cap. 2.

Sénat. Ce Tribun fut tué peu de tems après.

AN.M. 3872. AV.J.C. 132. Cependant Aristonic, qui se disoit de la famille roiale, travailla à s'emparer des Etats d'Attale. En effet, il étoit fils d'Euméne, mais né d'une courtisanne. Il n'eut pas de peine à engager dans son parti la plupart des villes, parce qu'elles étoient accoutumées de longue main à être gouvernées par des Rois. Quelques villes, par la crainte des Romains, refusérent d'abord de le reconnoitre : mais elles y furent contraintes par la force.

AN.M. 3873. AV.J.C. 131. Comme son parti se fortifioit de jour en jour, les Romains envoiérent contre lui le Consul Licinius Crassus. On a remarqué qu'il possédoit si parfaitement tous les dialectes de la langue grecque, qui formoient comme cinq langages différens, qu'il prononçoit ses arrêts selon la langue particuliére de ceux qui plaidoient devant lui, ce qui le rendit fort agréable à tous les peuples de l'Asie Mineure. Tous les Princes voisins alliés du Peuple Romain, les Rois de Bithynie, de Pont, de Cappadoce, de Paphlagonie, joignirent leurs troupes aux siennes.

AN.M. 3874. AV.J.C. 130. Malgré de si puissans secours, aiant engagé mal-à-propos un combat, son

u'il commandoit alors en qualité
onſul, fut miſe en déroute, &
priſonnier. Il évita la honte d'ê-
au Vainqueur par une mort qu'il
ui-même. Sa tête fut portée à
:, qui fit enterrer ſon corps à

onſul Perpenna, qui avoit ſuc-
Craſſus, vengea bientôt ſa mort.
couru en Aſie, il livra un com-
iſtonic, défit entiérement ſon ar-
ſſiégea peu après lui-même dans
ce, & enfin le fit priſonnier. Tou-
rygie ſe ſoumit aux Romains.

partir pour Rome Ariſtonic ſur AN.M. 3875
qu'il chargea de tous les tréſors AV.J.C. 129
. Manius Aquilius, qui venoit
ommé Conſul, ſe hâta de venir
ſa place, pour terminer cette
& lui ravir l'honneur du triom-
trouva Ariſtonic parti; & peu de
rès Perpenna, qui s'étoit mis en
, mourut de maladie à Pergame.
s mit bientôt fin à cette guerre
it duré près de quatre ans. La Ly-
Carie, l'Helleſpont, la Phrygie,
ot tout ce qui compoſoit le roiau-
ttale, fut réduit en province de
e Romain ſous le nom commun

Le Sénat avoit ordonné qu'on détruisît la ville de Phocée, qui s'étoit déclarée contre les Romains, & dans la guerre dont on vient de parler, & auparavant dans celle contre Antiochus. Les habitans de Marseille, qui étoit une colonie de Phocée, touchés du danger de leurs Fondateurs, comme s'il se fût agi de leur propre ville, députérent à Rome pour implorer en leur faveur la clémence du Sénat & du peuple. Quelque juste que fût leur indignation contre Phocée, ils ne purent refuser sa grace aux vives sollicitations d'un peuple pour lequel ils avoient anciennement une extrême considération, & qui s'en rendoit encore plus digne par la tendre reconnoissance qu'il témoignoit pour ses peres & ses fondateurs.

La grande Phrygie fut accordée à Mithridate Evergéte roi de Pont, en récompense du secours qu'il avoit donné aux Romains dans cette guerre. Mais après sa mort ils l'enlevérent à son fils, (c'est le grand Mithridate) & la déclarérent libre.

Ariarathe roi de Cappadoce, qui étoit mort dans cette même guerre, avoit laissé six enfans. Rome, pour récompenser dans les fils les services du pere, ajouta à leurs Etats la Lycaonie & la Cilicie,

Ils trouvérent dans la Reine Laodice, non une mere, mais une cruelle marâtre. Pour s'assurer à elle seule l'autorité, elle fit périr par le poison cinq de ses enfans; & le sixiéme auroit eu le même sort, si ses proches ne l'avoient enlevé aux mains parricides de cette Mégére, dont les peuples vengérent bientôt les crimes par une mort violente.

Manius Aquilius, de retour à Rome, reçut l'honneur du triomphe. Aristonic, après y avoir été donné en spectacle au peuple, fut conduit dans la prison, où on l'étrangla. Telles furent les suites du testament du Roi Attale. AN. M AV. J. C

Mithridate, dans la lettre qu'il écrivit dans la suite à Arsace roi des Parthes, accuse les Romains [a] d'avoir supposé un faux testament d'Attale, pour frustrer Aristonic fils d'Euméne du roiaume de son pere qui lui appartenoit de droit: mais c'est un ennemi déclaré qui les charge de ce grief. Ce qui est plus étonnant, c'est qu'Horace, dans une de ses odes, semble faire ce reproche au peuple Romain, & insinuer que c'est par fraude qu'il avoit eu cette succession:

[a] Simulato impio testamento, filium ejus (Eumenis) Aristonicum, quia patrium regnum petiverat, hostium more per triumphum duxere. *Apud Sallust. in fragm.*

Horat. Od. 15. lib. 2.

Neque Attali
Ignotus heres regiam occupavi.

Cependant il ne reſte dans l'hiſtoire aucune trace de brigue ſecrette ni de ſollicitation de la part des Romains.

J'ai cru devoir raporter ſans interruption toutes les ſuites de ce teſtament. Je reprends maintenant le fil de l'hiſtoire.

§. V.

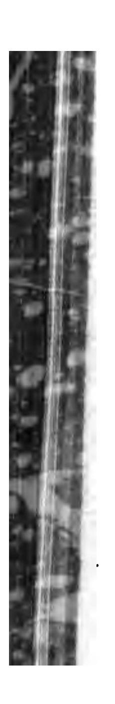
Antiochus Sidéte aſſiége Jean Hyrcan dans Jéruſalem, & reçoit la ville à capitulation. Il porte la guerre contre les Parthes, & y périt. Phraate, roi des Parthes, eſt vaincu à ſon tour par les Scythes. Phyſcon exerce d'horribles cruautés en Egypte. Une revolte générale l'oblige d'en ſortir. Cléopatre ſa premiére femme, eſt remiſe ſur le trône. Elle implore le ſecours de Démétrius, & eſt bientôt obligée de quitter l'Egypte. Phyſcon y retourne, & recouvre ſon roiaume. Par ſon moien, Zébina chaſſe du trône Démétrius, qui eſt tué bientôt après. Le roiaume eſt partagé entre Cléopatre femme de Démétrius & Zébina. Celui-ci eſt vaincu & tué. Antiochus Grypus monte ſur le trône de Sy-

rie. Le fameux Mithridate commence à regner dans le Pont. Mort de Physcon.

SIMON aiant été tué par trahison avec deux de ses enfans, Jean, un autre de ses fils, surnommé Hyrcan, fut proclamé Souverain Sacrificateur & Prince des Juifs à la place de son pere. C'est ici que finit l'histoire des Maccabées.

An. M. 3869. Av. J.C. 135. *I. Maccab.* XVI. *Joseph. Antiq.* XIII. 16. *Diod. Eclog.* 1. *pag.* 901.

Antiochus Sidéte, roi de Syrie, fit toute la diligence possible pour profiter de l'avantage que lui donnoit la mort de Simon, & s'avança à la tête d'une puissante armée pour réduire la Judée, & la réunir à l'Empire de Syrie. Hyrcan fut obligé de se renfermer dans Jérusalem. Il y soutint un long siége avec un courage incroiable. Réduit enfin à la derniére extrémité faute de vivres, il fit faire au Roi des ouvertures de paix. On n'ignoroit pas dans le camp l'état où il se trouvoit. Ceux qui approchoient du Roi le pressoient de profiter de l'occasion qu'il avoit en main pour exterminer la nation Juive. Ils lui représentoient, remontant à des siécles éloignés, qu'ils avoient été chassés d'Egypte comme des impies, haïs des dieux & détestés des hommes : qu'ils étoient ennemis de tout le reste du genre humain, puisqu'ils n'avoient de com-



méritoient bien que les autres :
traitassent aussi avec le mêm
leur rendissent haine pour hai
nissent ensemble pour les extern
dore de Sicile, aussi bien que
dit que ce fut par un pur effet
nérosité & de la clémence d'
que la nation Juive ne fut pas e
détruite dans cette occasion.

Il voulut bien entrer en T
Hyrcan. On convint que les as
droient leurs armes, que les for
de Jérusalem seroient rasées,
paieroit au Roi un tribut pour
pour les autres villes que les Jui
hors de la Judée : & la paix fu
à ces conditions. Antiochus a
demandé qu'on rebâtît la Cit
Jérusalem, & vouloit y mettr
nison : mais Hyrcan n'y voulut
sentir, à cause des maux qu'av

aima mieux paier au Roi la somme de cinq cens talens, qui lui fut demandée en équivalent. La capitulation s'exécuta ; & pour ce qui ne pouvoit pas s'exécuter sur le champ, on donna des otages, entre lesquels il y avoit un frere d'Hyrcan. *Cinq cens mille écus.*

Scipion l'Africain le jeune étant allé commander en Espagne pendant la guerre de Numance, Antiochus Sidéte lui envoia de riches & magnifiques présens. D'autres Généraux en auroient profité en se les appropriant. Scipion les reçut en public, assis sur son Tribunal, à la vûe de toute l'armée ; & ordonna qu'on les mît entre les mains du * Questeur, pour en récompenser les Officiers & les soldats qui se distingueroient dans le service. C'est à de pareils traits qu'on reconnoit une ame noble & généreuse. AN.M. 3870. AV.J.C. 134. *Epit. Liv. lib. 57.*

Démétrius Nicator étoit retenu depuis plusieurs années en captivité par les Parthes dans l'Hyrcanie, où rien ne lui manquoit que la liberté : mais sans elle tout le reste n'est rien. Il avoit fait quelques tentatives pour se la procurer, & pour retourner dans son roiaume. Elles furent toujours inutiles. Il fut arrêté, à deux différentes reprises, dans le milieu de sa fuite ; & pour toute peine on l'a- AN.M. 3873. AV.J.C. 131. *Justin. lib. 38. cap. 9. & 10. lib. 39. cap. 1. Oros. lib. 5. cap. 1. Val. Max. lib. 9. cap. 1. Athen. lib. 5. pag. 210. & lib. 10. pag. 439. & l. 12. p. 540.*

* *Le Questeur étoit le Trésorier de l'armée.*

Joseph. Antiq. XIII. 16. Appian. in Syr p. 132.

voit remené dans le lieu de son exil, où il fut gardé avec plus de soin, mais traité toujours avec la même magnificence. Ce n'étoit pas pure bonté & clémence de la part des Parthes : l'intérêt y entroit pour quelque chose. Ils avoient des vûes sur le roiaume de Syrie, quelque éloigné qu'il fût ; & ils attendoient un tems favorable, où, sous prétexte d'aller rétablir Démétrius sur son trône, ils pussent s'en emparer pour eux-mêmes.

Antiochus Sidéte, soit qu'il en fût averti ou non, prévint leur dessein, & mena contre Phraate une puissante armée. L'usurpation que les Parthes venoient de faire des plus riches & des plus belles provinces de l'Orient, que ses ancêtres avoient toujours possédées depuis Alexandre, étoit pour lui une raison pressante de réunir toutes ses forces pour les en chasser. Son armée étoit de plus de quatrevingts mille hommes, bien armés & bien disciplinés. Mais l'attirail du luxe y avoit joint une si grande multitude de vivandiers, de cuisiniers, de patissiers, de confituriers, de comédiens, de musiciens, de femmes de mauvaise vie, qu'il y en avoit près de quatre fois plus que de soldats : car on en faisoit monter le nombre à trois cens mille. Il peut y avoir

ici de l'exagération : mais, quand on en rabattroit les deux tiers, il resteroit encore une nombreuse suite de bouches inutiles. Le luxe étoit à proportion aussi grand que le nombre de ceux qui en étoient les ministres. L'or [a] & l'argent brilloient partout, jusques sur la chaussure des simples soldats. Les instrumens & les ustenciles de cuisine étoient d'argent, comme s'il se fût agi d'aller à un festin & non pas à la guerre.

Antiochus eut d'abord de grands succès. Il battit Phraate en trois batailles. Il reprit la Babylonie & la Médie. Toutes les provinces de l'Orient qui avoient autrefois appartenu à l'Empire de Syrie, secouérent le joug des Parthes, & se soumirent à lui, excepté la Parthie même, où Phraate se trouva réduit dans les bornes étroites de son premier roiaume. Hyrcan, Prince des Juifs, accompagna Antiochus dans cette expédition, & aiant eu sa part dans toutes ses victoires, il revint chez lui chargé de gloire à la fin de la campagne & de l'année.

Le reste de l'armée passa l'hiver dans AN.M. 38; AV.J.C. 1

a Argenti aurique tantum, ut etiam gregarii milites caligas auro figerent, proculcarentque materiam, cujus amore populi ferro dimicant. Culinarum quoque argentea instrumenta fuere, prorsus quasi ad epulas non ad bella pergerent. *Justin.*

l'Orient. Le nombre prodigieux des troupes, y compris l'attirail dont j'ai parlé, les obligea de se disperser, & de s'écarter si fort les unes des autres, qu'elles ne pouvoient pas aisément se rejoindre, & former un seul corps pour se défendre, si on les attaquoit. Les habitans, qu'ils fouloient extrêmement dans tous leurs quartiers, pour se venger & se défaire de ces hôtes incommodes à qui rien ne suffisoit, conspirérent avec les Parthes de les massacrer tous en un même jour, dans leurs quartiers, sans leur donner le tems de se rassembler; & la chose s'exécuta. Antiochus, qui avoit gardé quelques corps de troupes auprès de sa personne, se mit en devoir d'aller secourir les quartiers les plus proches de lui; mais il fut accablé par le nombre, & y périt lui-même. Tout le reste de l'armée fut, ou massacré dans ses quartiers le même jour, ou fait prisonnier; de sorte qu'à peine d'un si grand nombre d'hommes en échapa-t-il quelques-uns pour aller porter en Syrie la triste nouvelle de cette boucherie.

Elle y répandit un grand deuil, & une grande consternation. On y pleura en particulier la mort d'Antiochus, Prince estimable par plusieurs bonnes qualités. Plutarque raporte de lui un mot qui lui

onneur. Un jour de chasse s'étant
, & se trouvant seul, il se retira
la cabane de pauvres gens, qui le
ent du mieux qu'il leur fut possible
e connoitre. Pendant le souper, lui-
aiant fait tomber la conversation
personne & sur la conduite du Roi,
rent que c'étoit d'ailleurs un bon
e, mais que sa trop grande passion
la chasse lui faisoit négliger les af-
de son roiaume, & qu'il s'en repo-
ur des Courtisans, qui ne répon-
it pas toujours à ses bonnes inten-
. Antiochus ne répondit rien sur le
p. Le lendemain sa suite étant arri-
la cabane, il fut reconnu pour ce
étoit. Il raconta à ses Officiers ce
s'étoit passé la veille, & leur dit,
ne par reproche: *Depuis que je vous
achés à mon service, je n'ai entendu
rité sur ce qui me regarde que du jour*
.

Plut. in Apophthegm. p. 184.

araate, battu trois fois par Antiochus,
enfin relâché Démétrius, & l'avoit
oié avec un corps de troupes en Sy-
dans l'espérance que sa venue y pour-
causer quelques troubles qui oblige-
it Antiochus d'y retourner. Mais,
ce massacre, il détacha un parti de
lerie pour le ratraper. Démétrius,

qui avoit craint quelque contr'ordre de cette nature, avoit fait tant de diligence, qu'il avoit déja passé l'Euphrate avant que ce parti fût sur la frontiére. Ainsi il recouvra ses Etats, & en fit de grandes réjouissances, pendant que tout le reste de la Syrie pleuroit & lamentoit la perte de l'armée, où il y avoit peu de familles qui n'eussent quelque proche parent.

Phraate fit chercher parmi les morts le corps d'Antiochus, & le fit mettre dans un cercueil d'argent. Il l'envoia en Syrie, pour le faire enterrer honorablement avec ses ancêtres; & aiant trouvé une de ses filles parmi les captives, il fut frapé de sa beauté, & l'épousa.

...ph. Antiq. l. XIII. 17. ...ab. l. 16. 61. ...in. l. 36. 1.

Antiochus étant mort, Hyrcan profita de l'occasion des troubles & des divisions qui arrivérent dans tout l'Empire de Syrie pour étendre ses Etats, en se rendant maître de plusieurs places de Syrie, de Phénicie, & d'Arabie qui étoient à sa bienséance. Il travailla aussi en même tems à se rendre absolu & indépendant. Il y réussit si bien, que depuis ce tems-là ni lui ni aucun de ses descendans ne relevérent plus du tout des Rois de Syrie, & qu'ils secouérent entiérement le joug de la sujettion, & celui même de l'hommage.

Phraate, enflé de ses grands succès, & de la victoire qu'il avoit remportée, voulut porter la guerre en Syrie pour tirer vengeance de l'invasion qu'Antiochus avoit faite dans ses Etats. Mais, pendant qu'il faisoit ses préparatifs pour cette expédition, il lui survint une guerre de la part des Scythes, qui lui donna assez d'occupation chez lui, pour ne plus songer à aller inquiéter les autres. Se trouvant pressé vivement par Antiochus, comme nous l'avons vû, il avoit demandé du secours à ces peuples. Quand ils arrivérent, l'affaire étoit déja terminée; & n'aiant plus besoin d'eux, il ne voulut pas leur donner les sommes dont il étoit convenu. Les Scythes tournérent aussitôt leurs armes contre lui-même, & lui firent la guerre pour se venger de l'injustice qu'il leur faisoit.

An.M. 3
Av.J.C.
Justin. l
c. 1. & l
c. 1. & 2

C'étoit une grande faute à ce Prince, que d'avoir mécontenté des peuples si puissans par une basse & sordide avarice, il en fit une seconde dans la guerre même, qui ne fut pas moins considérable. Pour se fortifier contre cette nation, il chercha du secours parmi des gens dont il s'étoit fait encore plus haïr que des Scythes: c'étoient les troupes étrangéres Grecques, qui avoient été à la solde d'An-

tiochus dans la derniére guerre contre lui; & qui avoient été faites prisonniéres. Phraate s'avisa de les incorporer dans ses troupes, croiant par là les renforcer considérablement. Mais, dès qu'ils se virent les armes à la main, ils résolurent de se venger des injures & des mauvais traitemens qu'on leur avoit faits pendant leur captivité : &, quand on fut aux mains, ils passérent dans l'armée ennemie, & firent si bien pancher la balance, que Phraate fut battu, & qu'il se fit un grand carnage de son armée. Il y périt lui-même dans la déroute, & presque toute l'armée avec lui. Les Scythes & les Grecs se contentérent de piller le pays, & se retirérent chacun chez eux.

Quand ils se furent retirés, Artaban, oncle de Phraate, se fit couronner roi des Parthes. Il fut tué peu de jours après dans un combat par les Thogariens, autre nation Scythe. Son successeur fut Mithridate, qui pour ses glorieuses actions a eu le surnom de Grand.

AN.M. 3874. AV.J.C. 130. *Justin. l.* 38. *c.* 8. & 9. *lib.* 39. *cap.* 1. *Val. Max. lib.* 9. *c.* 2. & 7.

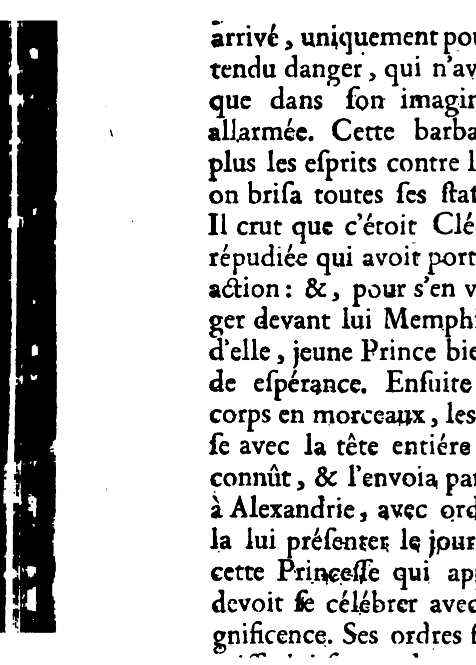
Pendant tous ces mouvemens dans l'Empire de Syrie & dans celui des Parthes, Ptolémée Physcon gardoit toujours la même conduite en Egypte. J'ai déja remarqué comment, en épousant Cléopatre sa sœur, & la veuve de son



frere, il avoit égorgé entre ses bras, le jour même des noces, le fils qu'elle avoit eu de son frere. Dans la suite, dégouté de la mere, il devint passionné pour une fille qu'elle avoit eue de Philométor, qui portoit aussi le nom de Cléopatre. Il commença par lui faire violence: ensuite il l'épousa, après avoir chassé sa mere.

Orosius. l. 5. cap 10. Epit. Liv. l. 59. & 60. Diod. in Excerpt. Vales. pag. 374. & 376. Joseph. Antiq. XIII. 17.

Il se fit aussi bientôt haïr des nouveaux habitans d'Alexandrie, qu'il avoit attirés pour la repeupler, & pour remplacer ceux que ses premiéres cruautés avoient obligés d'abandonner leur patrie. Pour les mettre hors d'état de lui nuire, il résolut de faire égorger tous les jeunes gens de la ville, qui en faisoient toute la force. Pour cet effet il les fit investir un jour par ses troupes étrangéres dans le lieu où se faisoient les exercices, lorsque l'assemblée y étoit la plus nombreuse, & les fit tous passer au fil de l'épée. Tout le peuple en fureur courut mettre le feu au palais pour l'y bruler: mais il en étoit déja sorti quand ils y arrivérent, & il se sauva en Cypre avec sa femme Cléopatre & son fils Memphitis. En y arrivant, il apprit que ceux d'Alexandrie avoient mis le gouvernement entre les mains de Cléopatre qu'il avoit répudiée. Il leva aussi-



arrivé, uniquement pour prévenir tendu danger, qui n'avoit de fon que dans son imagination fau allarmée. Cette barbarie irrita plus les esprits contre lui. On abb on brisa toutes ses statues à Ale Il crut que c'étoit Cléopatre qu'i répudiée qui avoit porté le peuple action: &, pour s'en venger, il fi ger devant lui Memphitis qu'il a d'elle, jeune Prince bien fait & d de espérance. Ensuite il fit cou corps en morceaux, les mit dans u se avec la tête entiére afin qu'on connût, & l'envoia par un de ses à Alexandrie, avec ordre d'attend la lui présenter le jour de la naissa cette Princesse qui approchoit, devoit se célébrer avec beaucoup gnificence. Ses ordres furent exécu

exprimer l'horreur que la vûe de ce trifte objet excita contre le Tyran, dont la monftrueufe barbarie avoit produit un crime fi horrible & fi inoui. On expofa aux yeux du peuple cet abominable préfent. Il y produifit le même effet que fur la Cour, qui avoit eu la premiére ce trifte fpectacle. On courut aux armes, & on ne fongea qu'à empécher ce monftre de jamais remonter fur le trône. On forma une armée, dont le commandement fut donné à Marfyas que la Reine avoit nommé Général, & l'on prit toutes les précautions poffibles pour le fiége & la défenfe du pays.

Ptolémée Phyfcon, de fon côté, aiant formé une armée, en donna le commandement à Hégéloque, & l'envoia contre les Alexandrins. Il fe donna une bataille, qu'Hégéloque gagna. Il fit même Marfyas prifonnier, & l'envoia chargé de chaînes à Phyfcon. On s'attendoit que ce cruel Tyran le feroit mourir dans les tourmens. Le contraire arriva. Il lui accorda le pardon, & le relâcha. Car voiant par expérience que fes cruautés ne lui attiroient que des malheurs, il commença à s'en laffer, & voulut fe faire honneur de fon indulgence. Cléopatre réduite à une grande extrémité par la perte de fon AN.M. 38 Av.J.C. 1

armée qui fut presque toute taillée en piéces dans la déroute, envoia demander du secours à Démétrius roi de Syrie, qui avoit épousé la fille aînée qu'elle avoit eue de Philométor, & lui promit la Couronne d'Egypte pour sa récompense. Démétrius accepta, sans balancer, cette proposition, vint avec toutes ses troupes, & forma le siége de Péluse.

Ce Prince n'étoit guéres moins haï des Syriens pour sa hauteur, sa tyrannie, ses débauches, que Physcon l'étoit des Egyptiens. Quand ils le virent éloigné, & occupé au siége de Péluse, ils se soulevérent. Ceux d'Antioche commencérent, ensuite ceux d'Apamée; & plusieurs autres villes de Syrie suivirent leur exemple, & se joignirent à eux. Démétrius fut obligé de laisser l'Egypte, pour réduire ses propres sujets. Cléopatre destituée du secours qu'elle en avoit attendu, mit tous ses trésors sur des vaisseaux, & se réfugia auprès de Cléopatre sa fille reine de Syrie.

Cette Cléopatre la fille avoit épousé en premiéres noces Alexandre Bala, & ensuite ce Démétrius du vivant de son pere Philométor. Mais Démétrius aiant été pris par les Parthes, & retenu prisonnier, elle avoit épousé Antiochus Sidéte, fre-

de Démétrius. Après la mort de Sidé-
, elle étoit revenue à Démétrius son
remier mari, qui, relâché par les Par-
ies, étoit rentré en Syrie; & elle tenoit
Cour à Ptolémaïde, quand sa mere la
nt trouver.

Physcon, dès que Cléopatre eut aban- AN.M. 387 AN.J.C. 12
onné Alexandrie, y retourna, & rentra
n possession du gouvernement. Car,
près la défaite de Marsyas & la fuite
e Cléopatre, il n'y avoit plus person-
e en état de l'en empêcher. Après s'être
n peu affermi, pour se venger de l'inva-
on de Démétrius, il appuia contre lui
n imposteur nommé Alexandre Zébina.
C'étoit le fils d'un fripier d'Alexandrie.
l se disoit fils d'Alexandre Bala, & pré-
endoit, en cette qualité, que la Couron-
e de Syrie lui appartenoit. Physcon lui
réta une armée pour s'en mettre en pos-
ession. Il ne fut pas plutôt en Syrie,
ue, sans examiner les droits du Préten-
lant, on vint en foule prendre son parti,
arce qu'on ne pouvoit souffrir Démé-
rius. Ils ne se mettoient pas en peine quel
Roi ils prenoient, pourvû qu'ils se défis-
ent de lui.

A la fin une bataille en décida. Elle se
donna auprès de Damas en Célé-Syrie.
Démétrius y fut entiérement défait, &

s'enfuit à Ptolémaïde où étoit Cléopatre sa femme. Elle, qui avoit toujours sur le cœur son mariage avec Rhodogune chez les Parthes, prit cette occasion de s'en venger, & lui fit fermer les portes de la ville. Ne diroit-on pas, que, dans le siécle dont j'écris l'histoire, il y a entre les Princes & les Princesses comme un combat & une émulation à qui se distinguera par plus de scélératesse & de noirceur? Démétrius fut obligé de s'enfuir à Tyr, où il fut tué. Après sa mort, Cléopatre conserva une partie du roiaume: Zébina eut tout le reste, & pour s'y affermir, il fit une alliance étroite avec Hyrcan, qui profita en habile homme de toutes ces divisions pour se bien établir, & pour procurer à ses peuples l'affermissement de la liberté, & plusieurs avantages considérables, qui rendirent les Juifs redoutables à leurs ennemis.

...ph. Ant. ...III. 17. Il avoit envoié l'année précédente une Ambassade à Rome pour renouveller le Traité fait avec Simon son pere. Le Sénat reçut très gracieusement ces Ambassadeurs, & leur accorda tout ce qu'ils demandoient. Et, parce qu'Antiochus Sidéte avoit fait la guerre aux Juifs nonobstant le Décret des Romains, & l'alliance contractée avec Simon; qu'il leur avoit

ris plusieurs villes, les avoit rendu tri-
utaires pour Gazara, Joppé, & quel-
ues autres places qu'il leur avoit cédées;
c qu'il les avoit fait consentir par force
une paix désavantageuse, en assiégeant
a ville de Jérusalem: sur ce que les Am-
assadeurs exposérent là-dessus au Sénat,
on condanna tout ce qui s'étoit fait con-
re les Juifs de cette maniére depuis le
Traité fait avec Simon; & il fut résolu
que Gazara, Joppé, & les autres places
que les Syriens leur avoient enlevées,
ou qu'ils avoient rendu tributaires contre
a teneur de ce Traité, leur seroient resti-
uées & exemtées de tout hommage, tri-
but, ou autre servitude. On conclut aussi
que les Syriens les dédommageroient de
outes les pertes qu'ils leur avoient cau-
ées contre ce que le Sénat avoit réglé
dans le Traité fait avec Simon: enfin que
es Rois de Syrie renonceroient à leur pré-
endu droit de faire marcher leurs trou-
pes sur les terres des Juifs.

Des essains effroiables de sauterelles firent, dans le tems dont nous parlons, des ravages inouis en Afrique. Elles broutérent tous les fruits de la terre. Ensuite aiant été emportées par le vent dans la mer, leurs corps morts furent raportés par les vagues sur le rivage, où ils se pour-

An.M. 3879
Av. J.C. 125
Epit. Liv lib. 60.
Oros. lib. 5 cap. 11.

tirent, & infectérent tellement l'air, que cette infection causa une peste, qui dans la Lybie, dans la Cyrénaïque, & dans quelques autres endroits de l'Afrique, emporta plus de huit cens mille ames.

M. 3880. J.C. 124. v. Epit. 60. lin. l. 39. & 2. ppian. in p. 832.

Nous avons vû que Cléopatre s'étoit emparée d'une partie du roiaume de Syrie à la mort de Démétrius Nicator son mari. Il avoit eu de cette Princesse deux fils, dont l'aîné, qui se nommoit Séleucus songea à monter sur le trône de son pere, & se fit effectivement déclarer Roi. La mere ambitieuse vouloit régner elle-même, & trouvoit fort mauvais que son fils voulût s'établir à son préjudice. Elle avoit aussi lieu de craindre qu'il ne lui prît envie de venger la mort de son pere, dont on savoit fort bien qu'elle avoit été cause. Elle le tua de ses propres mains, en lui enfonçant un poignard dans le sein. Il ne régna qu'un an. On a de la peine à comprendre qu'une femme & qu'une mere soit capable de se porter à de si horribles excès. Mais, dès que quelque passion injuste domine dans le cœur, c'est une source de toutes sortes de crimes. Quelque douce qu'elle paroisse, elle n'est pas bien éloignée de s'armer de poignard, & d'avoir recours au poison; parce que voulant venir à bout de ses des-

ſeins, elle tend naturellement à détruire tout ce qui s'y oppoſe.

Zébina s'étoit rendu maître d'une partie du roiaume de Syrie. Trois de ſes principaux Officiers ſe révoltérent contre lui, & ſe déclarérent pour Cléopatre. Ils prirent la ville de Laodicée, & voulurent défendre la place contre lui. Mais il ſut bien les ranger. Ils ſe ſoumirent, & il leur pardonna avec une clémence & une grandeur d'ame fort extraordinaires, & ne leur fit aucun mal. Ce Prince ſuppoſé avoit effectivement le cœur fort bon. Il recevoit avec des maniéres affables & prévenantes tous ceux qui avoient affaire à lui, de ſorte qu'il ſe faiſoit aimer de tout le monde, & même de ceux qui d'ailleurs déteſtoient l'impoſture par laquelle il avoit uſurpé la Couronne.

Mithridate Evergéte, roi de Pont, mourut cette année: il fut aſſaſſiné par ſes propres gens. Son fils qui lui ſuccéda, eſt le fameux Mithridate Eupator, qui diſputa ſi lontems aux Romains l'Empire de l'Aſie, & qui ſoutint contre eux une guerre de près de trente ans. Il n'avoit que douze ans quand ſon pere mourut. Je ferai de ſon hiſtoire un article à part.

AN.M. 3881. AV.J.C. 123. Cléopatre, après avoir tué son fils aîné, crut qu'il étoit de son intérêt de faire un Roi titulaire, sous le nom de qui elle pût cacher l'autorité qu'elle vouloit se conserver toute entiére. Elle sentoit bien que des peuples guerriers, accoutumés à être gouvernés par des Rois, regarderoient toujours le trône comme vacant pendant qu'il ne seroit rempli que par une Princesse, & qu'ils ne manqueroient pas de l'offrir à quelque Prince qui se présenteroit. Elle fit donc revenir son autre fils Antiochus d'Athénes, où elle l'avoit envoié pour son éducation, & le fit déclarer Roi dès qu'il fut arrivé. Mais ce n'étoit qu'un vain titre. Elle ne lui donnoit aucune part aux affaires; & comme ce Prince étoit fort jeune, n'aiant pas plus de vingt ans, il la laissa gouverner assez patiemment pendant quelque tems. Pour le distinguer des autres Antiochus, on lui donne ordinairement le surnom de * *Grypus*, qui est pris de son grand nez. Joséphe l'appelle *Philemétor:* mais ce Prince, dans ses médailles, prenoit le titre d'*Epiphane*.

AN.M. 3882. AV.J.C. 122. Zébina s'étant bien établi, après la mort de Démétrius Nicator, dans la

* Γρυπὸς *en grec, signifie un homme qui a un nez aquilin.*

ſſeſſion d'une partie de l'Empire de Sy-
: ; Phyſcon, qui le regardoit comme
créature, prétendoit qu'il lui en fît
mmage. Zébina refuſa nettement d'en-
r dans ſes vûes. Phyſcon réſolut de l'ab-
ttre comme il l'avoit élevé, & s'étant
commodé avec ſa niéce Cléopatre, il
voia une armée conſidérable à Grypus,
lui donna ſa fille Tryphéne en maria-
:. Grypus, par le moien de ce ſecours,
ſit Zébina, & l'obligea de ſe retirer
Antioche. Celui-ci s'aviſa, pour four-
ir aux frais de la guerre, de piller le
mple de Jupiter. Aiant été découvert,
s habitans ſe ſoulevérent, & le chaſſé-
nt de la ville. Il fut encore quelque
ms errant de lieu en lieu à la campa-
ne : mais à la fin on le prit, & on le fit
ourir.

Après la défaite & la mort de Zébina, AN.M. 38
ntiochus Grypus, ſe ſentant aſſez âgé, Av.J.C. 1
oulut commencer à gouverner par lui-
ême. L'ambitieuſe Cléopatre, qui voioit
ar là diminuer ſon pouvoir & éclipſer ſa
randeur, ne put le ſouffrir. Pour ſe ren-
re de nouveau maitreſſe abſolue de tout
: gouvernement de la Syrie, elle réſo-
it de ſe défaire de Grypus comme elle
voit déja fait de ſon frere Séleucus ; &
e donner la Couronne à un autre fils

qu'elle avoit eu d'Antiochus Sidéte ; sous qui, parce qu'il étoit en bas âge, elle espéroit avoir encore lontems l'autorité roiale entre les mains, & prendre des mesures justes pour s'y établir si bien, qu'elle lui resteroit toute sa vie. Cette méchante femme prépara pour cet effet une coupe empoisonnée, qu'elle présenta un jour à Grypus comme il rentroit fort échauffé de quelque exercice qu'il venoit de faire. Mais ce Prince aiant été informé de son dessein ; la pria d'abord, comme par honnêteté pour sa mere, & la pressa même de prendre cette coupe pour elle-même ; &, sur le refus constant qu'elle en fit, aiant fait paroître quelques témoins, il lui fit entendre que le seul moien qui lui restoit de se purger du soupçon qu'on formoit contre elle, étoit de boire la liqueur qu'elle lui avoit offerte. Cette malheureuse Princesse, qui se voioit sans issue & sans ressource, avala la coupe. Le poison fit son effet sur le champ, & délivra la Syrie de ce monstre, qui par ses crimes inouis avoit été si lontems le fléau de cet Etat. Elle avoit été femme * de

* *Les trois Rois de Syrie qu'elle eut pour maris, furent : Alexandre Bala, Démétrius Nicator, & Antiochus Sidéte. Ses quatre fils, sont : Antiochus ; d'Alexandre Bala ; Séleucus & Antiochus Grypus, de Démétrius ; & Antiochus de Cyzique, d'Antiochus Sidéte.*

ɔis Rois de Syrie, & elle fut mere de
latre. Elle avoit causé la mort de deux
; ses maris; & pour ses enfans elle en
a un de sa propre main, & vouloit se
éfaire aussi de Grypus par le poison,
n'il lui fit avaler à elle-même. Ce Prin-
ɛ, après cela, mit bon ordre à ses af-
ires, & régna plusieurs années en paix
: en tranquillité, jusqu'à ce que son fre-
: Antiochus de Cyzique lui suscita les
roubles dont on parlera dans la suite.

Ptolémée Physcon, roi d'Egypte, après voir régné 29 ans depuis la mort de son rere Philométor, mourut enfin à Alexandrie. On n'a guéres vû de régne plus yrannique, ni plus rempli de crimes que e sien.

AN. M. 3887. Av. J. C. 117. Porphyr. in Græc. Euseb. Scal. Hieron. in Dan. IX.

§. VI.

Ptolémée Lathyre succéde à Physcon. Guerres entre Grypus & son frere Antiochus de Cyzique pour le roiaume de Syrie. Hyrcan se fortifie en Judée. Sa mort. Aristobule lui succéde, & prend le titre de Roi. Il eut pour successeur Alexandre Jannée. Cléopatre chasse Lathyre d'Egypte, & lui substitue Alexandre son frere cadet. Guerres entre cette Princesse & ses fils. Mort de Grypus. Ptolémée Apion laisse le roiaume de la

ſituée ſur la Propontide dans la Myſie Mineure, où il fut élevé par les ſoins d'un fidéle Eunuque nommé Cratére, à qui elle l'avoit confié. De là vient le ſurnom de Cyzicénien qu'on lui donne. Grypus à qui il donnoit de l'ombrage, voulut le faire empoiſonner. On découvrit ſon deſſein; & le Cyzicénien, pour ſe défendre, fut contraint de prendre les armes, & de tâcher à faire valoir les prétentions qu'il avoit à la Couronne de Syrie.

Cléopatre, que Lathyre avoit été contraint de répudier, ſe voiant libre, ſe donna au Cyzicénien. Elle lui apporta en dot une * armée, pour s'en ſervir contre ſon concurrent. Les forces ſe trouvant par là à peu près égales, les deux freres en vinrent à une bataille où le Cyzicénien aiant eu le malheur d'être défait, il ſe retira à Antioche. Il y laiſſa ſa femme qu'il crut en ſureté, & s'en alla lever de nouvelles troupes pour rétablir ſon armée.

* *On trouve dans les derniéres éditions de Juſtin les paroles ſuivantes :* exercitum Grypi ſollicitatum, velut dotalem, ad maritum deducit; *ce qui marque que Cléopatre aiant réuſſi à débaucher une partie de l'armée de Grypus, la conduiſit à ſon mari. Dans pluſieurs éditions on lit* Cypri *au lieu de* Grypi, *ce qui marqueroit que Cléopatre avoit une armée en Cypre.*

Mais

Mais Grypus alla auſſitôt aſſiéger la
le, & la prit. Tryphéne ſa femme lui
nanda inſtamment de lui mettre
ēopatre ſa priſonniére entre les mains.
ıoique ſa ſœur de pere & de mere, el-
étoit ſi exceſſivement indignée de ce
'elle avoit épouſé leur ennemi, & lui
ɔit donné une armée contr'eux, qu'el-
vouloit lui ôter la vie. Cléopatre s'étoit
ſe ſous la protection d'un Sanctuaire
ʒardé comme inviolable : c'étoit un des
nples d'Antioche. Grypus ne vouloit
s avoir pour ſa femme une complai-
ıce, dont il voioit bien les funeſtes
ites dans la rage où elle étoit. Il lui al-
gua la ſainteté de l'aſyle où ſa ſœur s'é-
it réfugiée. Il lui repréſenta que ſa mort
: leur ſeroit d'aucune utilité, & ne fe-
it aucun tort au Cyzicénien. Que dans
ıutes les guerres domeſtiques ou étran-
ēres, où ſes ancêtres s'étoient trouvés
ıgagés, on n'avoit jamais vû qu'après
. victoire on eût uſé de cruauté envers
:s femmes, ſur tout envers une ſi pro-
ıe parente. Que Cléopatre étoit ſa ſœur
elle, & ſa proche * parente à lui.
Qu'ainſi il la prioit de ne lui en plus par-
er, parce qu'il ne pouvoit pas y conſen-

* *Son pere Phyſcon étoit oncle de Cléopatre mere de Grypus.*

tir. Tryphéne [a], loin de se rendre à ses raisons, entra dans une plus grande fureur par un sentiment de jalousie, s'étant mise dans la tête que ce n'étoit pas par pitié, mais par amour, que son mari prenoit ainsi le parti de cette malheureuse Princesse. Elle envoia donc des soldats dans le temple, qui ne purent l'arracher autrement de l'autel, qu'en lui coupant les mains dont elle le tenoit embrassé. Cléopatre expira en prononçant mille exécrations contre les parricides auteurs de sa mort, & recommandant au dieu, sous les yeux de qui cette barbare cruauté avoit été exercée, le soin d'en tirer vengeance.

Cependant l'autre Cléopatre, mere commune de ces deux sœurs, ne paroissoit touchée ni du sort de l'une, ni du crime de l'autre. Son cœur, qui n'étoit susceptible que d'ambition, étoit si occupé du desir de régner, qu'elle ne songeoit qu'aux moiens de se soutenir en Egypte, & d'y retenir entre ses mains l'autorité absolue pendant toute sa vie. Pour se mieux affermir, elle donna le roiaume de Cypre à Alexandre son cadet,

a Sed quanto Grypus abnuit, tanto soror muliebri pertinacia accenditur, rata non misericordiæ hæc verba, sed amoris esse. *Justin.*

afin de tirer de lui l'assistance dont elle auroit besoin, si jamais Lathyre vouloit lui disputer l'autorité qu'elle avoit résolu de garder.

La mort de Cléopatre en Syrie ne demeura pas lontems impunie. Le Cyzicénien revint à la tête d'une nouvelle armée livrer une seconde bataille à son frere, le défit, prit Tryphéne, & lui fit souffrir les tourmens que sa cruauté envers sa sœur avoit bien mérités. AN.M. 3892. AV.J.C. 112.

Grypus fut obligé d'abandonner la Syrie au vainqueur. Il se retira à Aspendus en Pamphylie, ce qui lui fait donner quelquefois dans l'histoire le nom de l'Aspendien. Mais un an après il revint dans la Syrie, & la regagna. Les deux freres partagérent ensuite cet Empire entr'eux. Le Cyzicénien eut la Célé-Syrie & la Phénicie, & fit sa résidence à Damas. Grypus eut tout le reste, & demeura à Antioche. Tous deux donnoient également dans le luxe, & dans plusieurs autres excès. AN.M 3893. AV.J.C. 111.

Pendant que ces deux freres consumoient leurs forces l'un contre l'autre, ou s'endormoient, après la paix, dans une lâche mollesse, Jean Hyrcan augmentoit ses richesses & son pouvoir: & voiant qu'il n'avoit rien à craindre de AN.M. 3894. AV.J.C 110. *Joseph. Antiq.* XIII. 17. 19.

leur part, il entreprit de réduire la ville de Samarie. Il envoia Ariſtobule & Antigone, deux de ſes fils, en former le ſiége. Les Samaritains demandérent du ſecours au Cyzicénien roi de Damas. Il y vint à la tête d'une armée. Les deux freres ſortirent de leurs lignes. Il y eut une bataille, où Antiochus fut battu, & pourſuivi juſqu'à Scythopolis, & eut beaucoup de peine à ſe ſauver.

A.M. 3895. av.J.C. 109. Les deux freres, après cette victoire, retournérent au ſiége, & preſſérent la ville ſi vivement, qu'elle fut obligée une ſeconde fois d'envoier ſolliciter le Cyzicénien de venir encore à ſon ſecours. Mais il n'avoit pas aſſez de troupes pour entreprendre de faire lever le ſiége : on en demanda à Lathyre roi d'Egypte, qui accorda ſix mille hommes contre l'avis de ſa mere Cléopatre. Comme elle avoit deux Juifs pour Favoris, pour Miniſtres, & pour Généraux, Chelcias & Ananias, tous deux fils d'Onias qui avoit bâti le temple d'Egypte, ces deux Miniſtres, qui la gouvernoient entiérement, la portoient à favoriſer leur nation, & par égard pour eux elle ne vouloit rien faire qui fût préjudiciable aux Juifs. Peu s'en falut qu'elle ne dépoſât Lathyre, pour s'être engagé dans cette guerre ſans

son consentement, & même contre sa volonté.

Quand les troupes auxiliaires d'Egypte furent arrivées, le Cyzicénien les joignit avec les siennes. Il n'osa cependant venir attaquer l'armée qui formoit le siége, & se contenta par ses courses & par des détachemens de ravager le pays, pour faire diversion, & engager l'ennemi à lever le siége, afin d'aller défendre son propre pays. Mais voiant que l'armée ennemie ne faisoit aucun mouvement, & que la sienne étoit fort diminuée par la défaite de quelques partis, par la désertion, & par d'autres accidens; il crut que c'étoit trop exposer sa personne que de demeurer avec une armée si affoiblie, & se retira à Tripoli. Il laissa le commandement à deux de ses meilleurs Généraux, Callimandre & Epicrate. Le premier se fit tuer dans une entreprise téméraire, où tout le parti qu'il avoit mené périt aussi bien que lui. Epicrate, se voiant sans espérance de succès, ne songea qu'à tirer pour ses intérêts particuliers le meilleur parti qu'il put de l'état où il se trouvoit. Il traita secrettement avec Hyrcan, & pour une somme d'argent qu'il en reçut il lui livra Scythopolis, & toutes les autres places que les Syriens avoient

dans le pays, ne comptant pour rien son devoir, son honneur, sa réputation, & comptant pour tout une somme peut être assez peu considérable.

Samarie, destituée de toute apparence de secours, se vit contrainte, après avoir soutenu un siege d'un an, de se rendre enfin à Hyrcan. Il la fit d'abord démolir. Les murailles de la ville, les maisons des particuliers, tout fut abbattu & rasé jusqu'aux fondemens: & pour empêcher qu'elle ne fût jamais rebâtie, il fit faire en tout sens, dans la nouvelle esplanade de la ville rasée, des fossés larges & profonds, où il fit entrer l'eau. Elle ne fut rétablie que du tems d'Hérode, qui donna à la nouvelle ville qu'il fit rebâtir le nom de * Sébaste, en l'honneur d'Auguste.

* Σεβαστὸς *en grec veut dire Auguste.*

Hyrcan se vit alors maître de toute la Judée, de la Galilée, de la Samarie, & de plusieurs places frontiéres; & devint par là un des Princes les plus considérables de son tems. Aucun de ses voisins n'osa plus l'attaquer: il passa le reste de ses jours dans un parfait repos par raport aux affaires du dehors.

An.M. 3896. Av.J.C. 108. Mais sur la fin de ses jours il ne trouva pas la même tranquillité au dedans. Les Pharisiens, secte violente & mutine, lui causérent beaucoup de chagrin. Par

une profession affectée d'attachement à la loi & de rigidité dans les mœurs, ils s'étoient acquis une réputation qui leur donnoit un grand empire sur l'esprit du peuple. Hyrcan avoit tâché par toutes sortes de bienfaits de les mettre dans ses intérêts. Outre qu'il avoit été élevé parmi eux, & avoit toujours fait profession de leur secte, il les avoit protégés & servis en toute occasion: &, pour se les attacher davantage, il avoit depuis peu invité leurs Chefs à un régal magnifique, où il leur fit un discours bien capable de toucher des esprits raisonnables. Il leur représenta, Que ç'avoit toujours été son intention, comme ils le savoient bien, d'être juste dans ses actions à l'égard des autres hommes, & de faire à l'égard de Dieu tout ce qui lui étoit agréable, selon la doctrine enseignée par les Pharisiens. Qu'il les conjuroit donc, s'ils voioient qu'il s'écartât en quelque chose du grand but qu'il se proposoit dans ces deux régles, de lui donner leurs instructions, afin qu'il pût y remédier & s'en corriger. Une telle disposition est fort louable dans les Princes, & dans tous les hommes: mais elle doit être accompagnée de prudence & de discernement.

Toute l'assemblée applaudit au dis-

cours d'Hyrcan, & le combla de louanges. Un seul homme, il s'appelloit Eléazar, esprit turbulent & séditieux, se levant prit la parole, & lui dit: » Puisque vous souhaitez qu'on vous dise la » vérité librement, si vous voulez montrer que vous êtes juste, quittez la Souveraine Sacrificature, & contentez-vous » du Gouvernement civil. « Hyrcan surpris lui demanda quelles raisons il avoit de lui donner ce conseil. Eléazar répliqua, qu'on savoit sur le témoignage de personnes âgées & dignes de foi, que sa mere étoit une captive; & qu'en qualité de fils d'une étrangére il étoit incapable par la Loi de posséder cette charge. Si le
Levit. 21. 7. fait eût été véritable, Eléazar auroit eu raison, car la Loi étoit expresse sur cet article: mais c'étoit une fausse supposition, & une pure calomnie; & tous les assistans blâmérent extrêmement celui qui l'avoit avancée, & en marquérent fortement leur indignation.

Cependant cette avanture fut l'occasion de bien des troubles. Hyrcan fut outré qu'on eût eu l'insolence de diffamer ainsi sa mere, de porter atteinte à la pureté de sa naissance, & de sapper par contrecoup le droit qu'il avoit à la Souveraine Sacrificature. Jonathan, son ami

intime, & zélé Sadducéen, profita de cette occaſion pour l'animer contre tout le parti, & pour l'attirer dans celui des Sadducéens.

Deux ſectes puiſſantes dans la Judée, mais entiérement oppoſées de ſentimens & d'intérêts, y partageoient tout le crédit: celle des Phariſiens, & celle des Sadducéens. Les premiers ſe piquoient d'une obſervance exacte de la Loi, & y ajoutoient un grand nombre de Traditions, qu'ils prétendoient avoir reçues de leurs ancêtres, & auſquelles ils étoient beaucoup plus attachés qu'à la Loi même, quoique ſouvent elles y fuſſent contraires. Ils reconnoiſſoient l'immortalité de l'ame, & par conſéquent une autre vie après celle-ci. Ils affectoient un extérieur de vertu, de régularité, d'auſtérité, qui les faiſoit fort conſidérer du peuple. Mais ſous cet extérieur impoſant ils cachoient les plus grands vices: une avarice ſordide, un orgueil inſupportable, une ſoif inſatiable d'honneurs & de diſtinctions, un deſir violent de dominer ſeuls, une envie qui alloit juſqu'à la fureur contre tout mérite étranger, une haine irréconciliable contre quiconque oſoit les contredire, un eſprit de vengeance capable des plus horribles excès, &, ce qui les

caractérisoit encore davantage, & enchérissoit sur tout le reste, une noire hypocrisie, qui se couvroit toujours du masque de la religion. Les Sadducéens rejettoient avec mépris les Traditions Pharisaïques, nioient l'immortalité des ames & la résurrection des corps, & n'admettoient d'autre félicité que celle dont on jouit dans cette vie. Les gens riches & de qualité, & la plupart de ceux qui composoient le Sanédrin, c'est-à-dire le Grand Conseil des Juifs où se décidoient les affaires de l'Etat & de la Religion, étoient de cette derniére Secte.

Jonathan donc, pour attirer Hyrcan dans son parti, lui insinua que ce qui venoit de se passer n'étoit pas une saillie d'Eléazar, mais un coup concerté par toute la cabale, dont Eléazar n'avoit été que l'organe; & que, pour s'en convaincre, il n'avoit qu'à les consulter sur la punition que méritoit le calomniateur: qu'il verroit, s'il vouloit bien en faire l'expérience, par leurs ménagemens pour le criminel, qu'ils étoient tous ses complices. Hyrcan suivit son avis, & consulta les Chefs des Pharisiens sur la punition dûe à celui qui avoit ainsi diffamé le Prince & le Souverain Sacrificateur de son peuple, s'attendant qu'ils le condanne-

roient ſans doute à la mort. Mais leur réponſe fut, que la calomnie n'étoit pas un crime capital, & que toute la punition qu'elle méritoit n'alloit qu'au fouet & à la priſon. Cette douceur, dans un cas ſi grief, fit croire à Hyrcan tout ce que Jonathan lui avoit inſinué; & il devint ennemi mortel de toute la ſecte des Phariſiens. Il défendit d'obſerver les réglemens fondés ſur leur prétendue Tradition, infligea des peines à ceux qui contreviendroient à ſon Ordonnance, & abandonna entiérement leur parti, pour ſe jetter dans celui des Sadducéens leurs ennemis.

Hyrcan ne vécut pas lontems après cette bouraſque: il mourut l'année d'après, il avoit été vingt-neuf ans Souverain Sacrificateur & Prince des Juifs. AN.M. 385 Av.J.C. 1(

Pour ne point trop interrompre l'hiſtoire des autres roiaumes, je réſerve la plus grande partie de ce qui regarde les ſucceſſeurs d'Hyrcan pour l'Article où je traiterai ſéparément l'hiſtoire des Juifs.

Nous avons vû que Ptolémée Lathyre avoit envoié une armée dans la Paleſtine au ſecours de Samarie contre l'avis de ſa mere, & malgré ſa réſiſtance. Elle porta ſi loin le reſſentiment qu'elle eut de cette atteinte & de quelques autres pareilles *Juſtin. l. cap.* 4.



qu'il avoit données à son autorité, q
le lui enleva sa femme Sélene doı
avoit déja deux fils, & l'obligea lui-
me à sortir d'Egypte. Voici comm
elle s'y prit. Elle fit blesser quelques-ı
de ses Eunuques favoris, & les produ
dans une assemblée du peuple à Alexa
drie; & dit que c'étoit son fils Lathy
qui les avoit ainsi maltraités pour avo
voulu la défendre contre sa violence. E
le anima si fort le peuple par cette fictio
pleine de noirceur, qui lui persuac
qu'on avoit voulu la tuer, que d'abord
se fit un soulévement général contre La
thyre; & on l'auroit mis en piéces, s'i
ne s'étoit sauvé au port dans un vaisseau
qui mit sur le champ à la voile. Cléopa
tre aussitôt fit venir Alexandre son cadet
à qui elle avoit fait donner le roiaume d
Cypre, & le fit roi d'Egypte à la plac
de son frere, qu'elle obligea de se con
tenter de celui de Cypre que l'autre lais
soit.

Ces deux fils moururent avant lui.

AN.M. 3899. Av.J.C. 105. *Joseph. Antiq.* XIII. 20. 21.

Alexandre roi des Juifs, après avoi
mis ordre aux affaires intérieures de so
Etat, alla attaquer ceux de Ptolémaïde
les battit, & les obligea à se renferme
dans leurs murailles, où il les assiégea
Ils envoiérent demander du secours
Lathyre. Il y alla en personne. Mais le

gés aiant changé de ſentiment, parce
s craignoient de l'avoir pour maître,
ıyre diſſimula pour lors ſon reſſenti-
t. Il étoit prêt de conclure un Traité
Alexandre, lorſqu'il apprit que ce
ıce traitoit ſous main avec Cléopatre,
: l'engager à venir avec toutes ſes for-
le chaſſer de la Paleſtine. Lathyre
nt ſon ennemi déclaré, & réſolut
ui faire tout le mal qu'il pourroit.
n'y manqua pas l'année ſuivante. Il An M. 3900
agea ſon armée en deux corps. Il dé- Av. J.C. 104
a l'un, ſous la conduite d'un de ſes
éraux, pour aller former le ſiége de
.émaïde, dont il avoit ſujet d'être
ontent: & avec l'autre il marcha en
onne contre Alexandre. Les habitans
Gaza avoient fourni à Lathyre un
ıbre de troupes aſſez conſidérable.
e donna entr'eux une ſanglante ba-
le ſur le Jourdain. Alexandre y perdit
.te mille hommes, ſans compter les
onniers que fit Lathyre après ſa vic-
'e.
On raporte une action bien cruelle &
n barbare que fit Lathyre dans cette
:aſion. Le ſoir du jour qu'il avoit rem-
'té cette victoire, en venant prendre
quartiers dans les villages du voiſi-
;e qu'il trouva pleins de femmes &

d'enfans, il fit tout égorger, fit couper leurs corps par piéces, & les fit mettre dans des chaudiéres pour les faire cuire, comme s'il eût voulu en faire souper son armée. Son but étoit de faire croire que ses troupes se nourrissoient de chair humaine, pour jetter la terreur dans tout le pays. Croiroit-on possible un tel genre de barbarie? Pareille pensée est-elle jamais venue dans l'esprit d'aucun homme? Joséphe raporte ce fait sur le témoignage de Strabon, & d'un autre Auteur.

Lathyre, après la défaite d'Alexandre, n'aiant plus d'ennemi qui tînt la campagne, ravagea & désola tout le plat pays. Sans le secours qu'amena Cléopatre l'année suivante, Alexandre étoit perdu. Car, après une perte si considérable, il lui étoit impossible de se relever, & de faire tête à son ennemi.

Cette Princesse vit bien, que, si La-
f. 3901. thyre se rendoit maître de la Judée & de
.C. 103. la Phénicie, il seroit en état d'entrer
dans l'Egypte, & de la détrôner; & qu'il faloit arréter les progrès qu'il y faisoit. Elle leva pour cet effet une armée, & en donna le commandement à Chelcias & à Ananias, les deux Juifs dont il a déja été parlé. Elle équipa en même tems une flote pour transporter ses troupes,

mbarquant elle-même, elle vint dé-
ıer en Phénicie. Elle avoit apporté
elle une grosse somme d'argent, & les
lus riches joiaux. Voulant les met-
couvert en cas de malheur, elle
it l'île de Cos, & y envoia en mê-
:ms son petit-fils Alexandre, fils de
qui régnoit conjointement avec elle.
ıd Mithridate se rendit maître de
île, & des trésors qui y étoient,
chargea du soin de ce jeune Prince,
fit élever d'une maniére qui répon-
à sa naissance. Alexandre se déroba
que tems après d'entre les mains de
ıridate, & se réfugia auprès de Syl-
qui le reçut fort bien, le prit en sa
ection, l'emmena avec lui à Rome;
nfin le mit sur le trône d'Egypte,
ıme on le verra dans la suite.

Appian. in Mithrid. pag. 186. Et de bell. civil. p. 414.

.'arrivée de Cléopatre fit d'abord le-
à Lathyre le siége de Ptolémaïde
il avoit toujours continué. Il se re-
ı dans la Célé-Syrie. Elle détacha
elcias avec une partie de l'armée pour
pourfuivre, & avec l'autre, que com-
ındoit Ananias, elle forma elle-même
siége de Ptolémaïde. Celui qui com-
andoit le premier détachement aiant
:ri dans cette expédition, la mort de ce
énéral arrêta tout. Lathyre, pour pro-

fiter du desordre que cette perte avoit causé, se jetta avec toutes ses forces sur l'Egypte, dans la pensée qu'il la trouveroit sans défense dans l'absence de sa mere, qui avoit emmené ses meilleures
A.M. 3902. troupes dans la Phénicie. Il se trompoit.
Av.J.C. 102. Les troupes que Cléopatre y avoit laissées, tinrent bon jusqu'à l'arrivée de celles qu'elle détacha de Phénicie pour les renforcer, quand elle découvrit son dessein. On le contraignit de s'en retourner dans la Palestine. Il y prit ses quartiers d'hiver à Gaza.

Cléopatre cependant poussa si vigoureusement le siége de Ptolémaïde, qu'à la fin elle la prit. Dès qu'elle y fut entrée, Alexandre l'y vint trouver, & lui apporta de riches présens pour gagner ses bonnes graces. Mais ce qui lui servit le plus à y réussir, fut sa haine pour Lathyre son fils : il n'eut pas besoin d'autre recommandation pour être reçu.

Quelques personnes de la Cour de Cléopatre lui firent remarquer la belle occasion qu'elle avoit en main de se rendre maîtresse de la Judée & de tous les Etats d'Alexandre, en se saisissant de sa personne : ils l'en pressoient même, & sans Ananias elle l'auroit fait. Mais il lui représenta quelle lâcheté & quelle infamie

y auroit à traiter ainsi un Allié, engagé
ins la même cause : que ce feroit agir
ontre l'honneur & la bonne foi, qui sont
s fondemens de la société : que cette
onduite feroit beaucoup de tort à ses in-
rêts, & lui attireroit la haine de tous
s Juifs répandus dans tout le monde.
nfin il fit tant par ses raisons & par son
édit, qu'il emploia tout entier pour
uver son compatriote & son parent,
l'elle se rendit, & renouvella son al-
ince avec Alexandre. De quel prix n'est
oint pour les Princes un sage Ministre,
sez courageux pour s'opposer avec for-
: à leurs injustes entreprises ! Alexandre
:tourna à Jérusalem, où il remit en-
n sur pié une bonne armée, qui passa
: Jourdain & forma le siége de Ga-
ara.

Ptolémée Lathyre, après avoir passé l'hiver à Gaza, voiant qu'il feroit des efforts inutiles contre la Palestine tant que sa mere la soutiendroit, abandonna cette entreprise, & s'en retourna en Cypre. Elle, de son côté, se retira aussi en Egypte ; & le pays se trouva délivré de l'un & de l'autre. AN.M. 3903. Av.J.C. 101.

Apprenant à son retour à Alexandrie, que Lathyre entroit en traité à Damas avec Antiochus de Cyzique, & qu'avec *Justin. l. 39. cap. 4.*

le secours qu'il espéroit en tirer il se di-
posoit à faire une nouvelle tentative po
recouvrer la Couronne d'Egypte ; ce
Reine, pour faire diversion, donna
mariage à Antiochus Grypus Séléne
fille, qu'elle avoit ôtée à Lathyre ;
lui envoia en même tems bon nombre d
troupes & de grosses sommes d'argent,
pour le mettre en état d'attaquer vigou-
reusement son frere le Cyzicénien. La
chose réussit comme elle l'avoit projetté.
La guerre se ralluma entre les deux freres : & le Cyzicénien eut tant d'affaires chez lui, qu'il ne fut pas en état de donner du secours à Lathyre, ce qui fit échouer son dessein.

Ptolémée Alexandre son cadet, qu'elle avoit mis sur le trône conjointement avec elle, frapé de la cruauté barbare avec laquelle elle persécutoit son frere Lathyre, sur tout en lui ôtant sa femme pour la donner à son ennemi, & remarquant d'ailleurs que les crimes ne lui coutoient rien lorsqu'il s'agissoit de contenter son ambition, ne se crut pas en sureté auprès d'elle, & prit le parti d'abandonner la Couronne, & de se retirer, aimant mieux vivre tranquille & sans crainte en exil, que de régner avec une si méchante & si cruelle mere, avec qui sa vie étoit

ntinuellement en danger. Il falut bien
s sollicitations pour l'engager à revenir :
r le peuple ne vouloit pas absolument
l'elle régnât seule, quoiqu'on vît bien
l'elle n'accordoit à son fils que le nom
Roi ; que depuis la mort de Physcon,
e avoit toujours eu l'autorité roiale tou-
entiére ; & que la véritable cause de la
grace de Lathyre, qui lui avoit couté
Couronne & sa femme, étoit d'avoir
faire quelque chose sans elle.

La mort d'Antiochus Grypus arriva cet- AN.M. 3907. AV. J. C. 97.
année. Il fut assassiné par Héracléon, un
ses vassaux, après avoir régné vingt sept
s. Il laissa cinq fils. Séleucus, l'aîné de
us, lui succéda. Les quatre autres furent
ntiochus & Philippe jumeaux, Démé-
us Euchére, & Antiochus Dionysius,
Denys. Ils furent tous Rois à leur tour,
du moins prétendirent à la Couronne.

Ptolémée Apion, fils de Physcon Roi AN.M. 3908. AV. J. C. 96.
Egypte, à qui son pere avoit donné le Epit. Liv.
oiaume de la Cyrénaïque, mourant l. 70.
ns enfans laissa par son testament son Plut in Lucul. pag. 492.
iaume aux Romains: qui, au lieu Justin. l. 39.
en profiter, donnérent aux villes leur pag. 5.
berté : ce qui remplit bientôt tout le
iys de tyrans, parce que les plus puis-
ns de chacun de ces petits Etats vou-
rent s'en rendre souverains. Luculle, en

passant par là pour aller contre M
date, apporta quelque remède à ce
sordres : mais il n'y eut pas moien d'
blir la paix & le bon ordre, qu'en
duisant le pays en province du p
Romain, comme on fit dans la suit

Porphyr. in Grac. Scalig. Antiochus le Cyzicénien s'empa
la ville d'Antioche quand Grypu
mort, & fit tous ses efforts pour e
le reste du roiaume aux enfans de
pus. Mais Séleucus, à qui il restoit
tité d'autres bonnes villes, se ma
contre lui, & trouva de quoi soutei
droits.

An.M. 3909. Av. J. C. 95. Justin. l. 38. cap. 3. Appian. in Syr. p. 118. Strab. l. 11. pag. 532. Tigrane, fils de Tigrane roi d'A
nie, qui pendant la vie de son pere
été retenu en otage chez les Parthes
relâché à sa mort, & mis sur le trô
condition qu'il céderoit aux Parthes
ques places & pays qui étoient à
bienséance. Ceci arriva vingt-cin
avant qu'il prît le parti de Mith
contre les Romains. J'aurai occasion
la suite de parler de ce Tigrane
roiaume d'Arménie.

An.M. 3910. Av. J. C. 94. Joseph. Antiq. XIII. 21. Appian. in Syr. p. 132. Porphyr. in Grac. Scal. Le Cyzicénien, qui vit que Sél
se fortifioit tous les jours en Syrie,
d'Antioche pour le combattre. Mais
perdu la bataille, il fut fait prison
& on lui ôta la vie. Séleucus entra



Antioche, & se trouva maître de tout l'Empire de Syrie. Il ne sut pas le garder lontems. Antiochus Eusébe fils du Cyzicénien, qui se sauva d'Antioche quand Séleucus la prit, vint à Aradus *, & s'y fit couronner Roi. Il marcha avec une armée considérable contre Séleucus, remporta sur lui une grande victoire, & l'obligea à se renfermer dans Mopsuestie ville de Cilicie, & à abandonner tout le reste à la merci du vainqueur. Dans cette retraite, il opprima si fort les habitans par les gros subsides qu'il leur demandoit, qu'enfin ils se mutinérent, vinrent tous investir la maison où il étoit, & y mirent le feu. Il y fut brulé avec tous ceux qui s'y trouvérent.

An.M. 3912. Av. J. C. 92.

* Ile & ville de Phénicie.

Antiochus & Philippe, les deux jumeaux fils de Grypus, pour venger la mort de Séleucus leur frere, menérent contre Mopsuestie tout ce qu'ils purent ramasser de troupes. Ils prirent la ville, la rasérent, & firent passer au fil de l'épée tout ce qui s'y trouva d'habitans. Mais au retour Eusébe les chargea près de l'Oronte, & les défit. Antiochus se noia, en voulant faire passer l'Oronte à son cheval à la nage. Philippe fit une belle retraite avec un corps considérable, qu'il grossit bientôt

An.M. 3912. Av. J. C. 92.



ſion d'une partie de l'Empir
avoit de bonnes troupes. Euſé
donc pour augmenter par
ces Lathyre, à qui on l'avo
pour ſe venger de ce nouvel
venir de Cnide Démétrius E
quatriéme fils de Grypus, qui
voit, & l'établit roi à Damas
Philippe étoient trop occupé
tre l'autre pour empêcher ce co
quoique par ſon mariage Euſé
raccommodé ſes affaires, & a
puiſſance, cependant Philipp
noit encore; & à la fin mêm
pleinement Euſébe dans une
taille, qu'il l'obligea d'aban
Etats, & de ſe réfugier chez l
qui avoient alors pour roi M
ſurnommé le Grand. Ainſi l
Syrie demeura partagé entre
Démétrius

ossession d'une partie de ce qu'il avoit
aravant, & suscita de nouvelles af-
res à Philippe. Un autre concurrent lui
nba sur les bras presque en même tems;
toit Antiochus Denys son frere, le
nquiéme des fils de Grypus. Il se saisit
: la ville de Damas, & s'y établit roi de
Célé-Syrie & s'y maintint pendant trois
ns.

Les affaires n'étoient pas plus tranquil- An.M. 3915.
s en Egypte qu'en Syrie, ni les crimes Av. J. C. 89.
t les perfidies plus rares. Cléopatre, ne Justin. l. 39.
ouvant plus supporter d'associé à l'auto- cap. 4.
ité suprême, ni souffrir que son fils Ale- Pausan. in
xandre partageât avec elle l'honneur du Attic. p. 15.
ône, résolut de se défaire de lui pour Athen lib.
gner désormais seule. Ce Prince qui en 11. p. 550.
t averti, la prévint, & la fit mourir.
'étoit un monstre que cette femme, qui
avoit épargné ni sa mere, ni ses fils,
ses filles, & qui avoit tout sacrifié au
ésir ambitieux de régner. Elle fut ainsi
inie de ses crimes, mais par un autre
ime qui égaloit les siens.

Je ne doute point que le Lecteur, aussi
en que moi, ne frémisse d'horreur à la
ie du spectacle affreux que nous présen-
l'histoire depuis quelque tems. Elle ne
urnit nulle part des révolutions d'Etats
fréquentes & si subites, ni des exemples



les plus odieux & les plus in
mais la colére du ciel sur c
sur ces peuples ne fut plus
plus accablante. On voit i
concours des crimes les plu
plus détestables; les perfidie
sitions d'héritiers, les divorc
tres, les empoisonnemens,
On voit des Princes deven
coup des monstres, dispu
de perfidie & de scélératess
pidement sur le trône, &
aussitôt, ne régnant que p
leurs passions, & pour renc
ples malheureux. Une telle s
roiaume, où tous les Ord
sont dans la confusion, to
méprisées, tous les tribun
tous les crimes sûrs de l'in
nonce une ruine prochaine

cet affreux parricide le rendit si odieux à ses sujets qu'ils ne purent plus le souffrir. Ils le chassérent, & rappellérent Lathyre qu'ils remirent sur le trône ; & il s'y maintint jusqu'à sa mort. Alexandre, aiant ramassé quelques vaisseaux, essaia l'année suivante de revenir en Egypte, mais inutilement. Il périt bientôt après dans une nouvelle expédition qu'il avoit entreprise.

AN. M. 3921. Av. J. C. 83. *Justin. l. 40. cap. 1. & 2. Appian. in Syr. p. 118. Joseph. Antiq. XIII. 24.*

Les Syriens, las des guerres continuelles que se faisoient dans leur pays les Princes de la maison de Séleucus pour la Souveraineté, & ne pouvant plus souffrir le pillage, les meurtres, & les autres calamités ausquelles ils se voioient continuellement exposés ; résolurent enfin de leur donner l'exclusion à tous & de se soumettre à un Prince étranger qui pût les délivrer de tous les maux que ces divisions leur attiroient, & rétablir la paix dans leur pays. Les uns songeoient à Mithridate roi de Pont, d'autres à Ptolémée roi d'Egypte. Mais le premier étoit actuellement occupé à la guerre contre les Romains, & le second avoit toujours été ennemi de la Syrie. Ils se déterminérent donc pour Tigrane roi d'Arménie, & lui envoiérent des Ambassadeurs pour lui faire savoir leur résolution, & le choix

qu'ils avoient fait de lui. Il l'accepta, vint en Syrie, prit possession de la Couronne, & la porta dix-huit ans. Il gouverna ce roiaume quatorze ans de suite par le moien d'un Viceroi nommé Mégadate, qu'il ne tira de ce poste que lorsqu'il eut besoin de lui contre les Romains.

Eusébe, ainsi chassé de ses Etats par ses sujets & par Tigrane, se réfugia en Cilicie, où il passa le reste de ses jours caché dans l'obscurité. Pour Philippe, on ne sait ce qu'il devint. Il y a apparence qu'il fut tué dans quelque action, en se défendant contre Tigrane. Séléne, femme d'Eusébe, conserva Ptolémaïde avec une partie de la Phénicie & de la Célé-Syrie, & elle y régna encore bien des années, ce qui la mit en état de donner à ses deux fils une éducation digne de leur naissance. L'aîné s'appella Antiochus l'Asiatique, & le cadet Séleucus Cybiosacte. J'aurai lieu d'en parler dans la suite.

Cic. Verr. 6. n. 61.
Appian. in Syr. p. 133.
Strab. l. 17 pag. 796.

Pausan. in Attic. p. 15.

Quelque tems après que Ptolémée Lathyre eut été rétabli sur le trône d'Egypte, il s'éleva une rébellion considérable dans la haute Egypte. Les rebelles, vaincus & défaits dans un grand combat, se renfermérent dans la ville de Thébes, où ils se

:fendirent avec une opiniâtreté incroia-
e. Enfin elle fut prise après un siége de
ois ans. Lathyre la traita avec tant de
gueur, que cette ville, la plus grande
la plus riche jusqu'alors de toute l'E-
pte, fut presque réduite à rien.

Lathyre ne survécut pas lontems à la ne de Thébes. A compter depuis la ort de son pere, il avoit régné trente- ans : onze conjointement avec sa me- en Egypte, dix huit en Cypre, & sept it seul en Egypte après la mort de sa re. Sa fille Cléopatre lui succéda : il voit qu'elle d'enfans légitimes. Son m propre étoit Bérénice. C'étoit un ge établi dans cette maison, que tous fils eussent le nom de Ptolémée, & les es celui de Cléopatre. AN M. 3923. Av. J. C. 81.

Sylla, alors Di tateur perpétuel à Ro- , envoia Alexandre pour prendre pos- ion de la Couronne d'Egypte, après mort de son oncle Lathyre, en qualité éritier mâle le plus proche du défunt. 'toit fils de cet autre Alexandre qui oit fait mourir sa mere. Mais ceux d'A- andrie avoient déja mis Cléopatre sur trône; & il y avoit six mois qu'elle :toit quand Alexandre arriva. Pour :ommoder le différent, & ne se pas re d'affaires avec Sylla maître de Ro- *Appian. de bell. civil. p. 414* *Porphy. in Græc. Scalig. pag. 60.*

me, & qui par conséquent donnoit la loi à l'univers, on convint que Cléopâtre & lui se marieroient ensemble, & régneroient conjointement. Mais Alexandre, qui ne la trouva pas à son gré, ou qui ne voulut point d'associé à la Couronne, la fit mourir dix-neuf jours après leur mariage, & régna seul quinze ans. Les meurtres & les parricides alors n'étoient plus comptés pour rien, &, si l'on peut s'exprimer ainsi, étoient passés en usage parmi les Princes & les Princesses.

An. M. 3928. Av. J. C. 76. *Appian. in Mithrid. p. 218, & de bell. civil. l. 1. pag. 420. Epitom. Liv. lib. 70. & 93. Plut. in Lucul. pag. 492.*

Quelque tems après, Nicomède roi de Bithynie mourut, après avoir fait le peuple Romain son héritier. Son pays devint par là une province Romaine. La même année la Cyrénaïque le devint aussi. Les Romains, au lieu de se l'approprier, lui avoient accordé la liberté. Vingt ans s'étoient passés depuis, pendant lesquels les séditions & la tyrannnie y avoient causé des maux infinis. On prétend que les Juifs, qui y étoient établis depuis lontems, & qui faisoient une grande partie de la nation, contribuérent beaucoup à ces desordres. Les Romains, pour les faire cesser, furent obligés d'accepter la Cyrénaïque qui leur avoit été laissée par le testament du dernier Roi, & de la réduire en forme de province Romaine.

§. VII.

lène, sœur de Lathyre, songe au trône d'Egypte. Elle envoie pour cela ses deux fils à Rome. L'aîné, qui s'appelloit Antiochus, à son retour passe par la Sicile. Vertès, qui en étoit Préteur, lui enleve un Lustre d'or destiné pour le Capitole. Antiochus, surnommé l'Asiatique, après avoir régné quatre ans dans une partie de la Syrie, est dépossédé de ses Etats par Pompée, qui réduit la Syrie en province de l'Empire Romain. Troubles en Judée & en Egypte. Les Alexandrins chassent Alexandre leur Roi, & mettent à sa place Ptolémée Aulète. Alexandre en mourant établit pour son héritier le peuple Romain. En conséquence, quelques années après, ordre de déposer Ptolémée roi de Cypre, frere d'Aulète, de confisquer ses biens, & de s'emparer de l'Ile. Le célébre Caton est chargé de cette commission.

QUELQUES a troubles qui arrivént en Egypte, causés par le dégoût AN.M. 3931. AV. J.C. 73.

a Reges Syriæ, regis tiochi filios pueros, is Romæ nuper fuisse: venerant, non propter Syriæ regnum, nam id sine controversia obtinebant ut à Patre & à majoribus acceperant: sed eg-

6. in Orat. 67. qu'on y prit d'Alexandre, firent penser Sélène sœur de Lathyre à prétendre à la Couronne. Elle envoia à Rome ses deux fils Antiochus l'Asiatique & Séleucus, qu'elle avoit eus d'Antiochus Eusébe, solliciter le Sénat pour elle. Les soins importans dont Rome, actuellement en guerre contre Mithridate, étoit alors occupée, & peutêtre aussi les raisons de politique pour lesquelles jusques-là elle s'étoit toujours opposée aux Princes qui vouloient joindre les forces de l'Egypte à celles de la Syrie, firent que ces Princes ne purent obtenir ce qu'ils demandoient. Après deux années de séjour dans Rome, & de sollicitations inutiles, ils en partirent pour retourner dans leur roiaume.

L'aîné [a], c'étoit Antiochus, voulut passer par la Sicile. Il y essuia une insulte qu'on a peine à croire tant elle est inouie, & qui montre combien Rome dans les tems dont nous parlons étoit corrompue, jusqu'à quel excès étoit montée l'avarice des Magistrats qu'elle en-

num Ægypti ad se & ad Selenem matrem suam pertinere arbitrabantur. Hi, postquam temporibus populi Romani exclusi, per Senatum agere quæ voluerant non potuerunt, in Syriam, in regnum patrium profecti sunt.

a Eorum alter, qui Antiochus vocatur, iter per Siciliam facere voluit.

›ioit dans les provinces, & quel horri-
:e brigandage ils y exerçoient impuné-
.ent à la vûe & au sû de tout le public.
Verrès [a] étoit pour lors Préteur en Si-
le. Dès qu'il apprit l'arrivée d'Antio-
ıus à Syracuse, comme il se doutoit
en & qu'il avoit oui dire que ce Prin-
: avoit avec lui beaucoup de choses
res & précieuses, il crut que c'étoit
ıe riche succession qui lui étoit échue.
commence par lui envoier des présens
sez considérables, consistant en provi-
ɔn de vin, d'huile, & de blé. Puis il
nvite à souper. La sale étoit superbe-
ıent parée. Il étale sur les bufets tous
s vases les plus estimés, & il en avoit
rand nombre. Il fait préparer un repas
›mptueux & délicat, & a soin que rien
'y manque. En un mot, le Roi en sor-
t fort persuadé de la riche magnificence

a Itaque isto (Verre) ·ætore venit Syracusas. ic Verres hereditatem si. venisse arbitratus est, uòd in ejus regnum ac ianus venerat is, quem te & audierat multa se-ım præclara habere, & ıspicabatur. Mittit homi-i munera satis largè: hæc 1 usum domesticum, ini, olei quod visum erat, iam tritici quod satis es-it. Deinde ipsum regem ad cœnam invitat. Exornat amplè magnificèque triclinium. Exponit ea quibus abundabat plurima ac pulcherrima vasa argentea. Omnibus curat rebus instructum & paratum ut sit convivium. Quid multa? Rex ita discessit, ut & istum copiosè ornatum; & se honorificè acceptum arbitraretur.

du Préteur, & encore plus content de la réception honorable qu'il lui avoit faite.

Il [a] invite à son tour Verrès à souper. Il expose toutes ses richesses, beaucoup de vaisselle d'argent, quantité de coupes d'or enrichies de pierreries, selon l'usage des Rois, & surtout de ceux de Syrie. Il y avoit entr'autres un très grand vase pour mettre le vin, d'une seule pierre précieuse. Verrès prend chacun de ces vases l'un après l'autre, les loue, les admire; & le Roi voit avec complaisance que le repas ne déplait point au Préteur du peuple Romain.

Quand [b] on se fut séparé, celui-ci ne songea plus, comme l'événement le fit assez voir, qu'aux moiens de piller Antiochus, & de le renvoier dépouillé de toutes ses richesses. Il lui fait demander

a Vocat ad cœnam deinde ipse prætorem. Exponit suas copias omnes: multum argentum, non pauca etiam pocula ex auro, quæ, ut mos est regius, & maximè in Syria, gemmis erant distincta clarissimis. Erat etiam vas vinarium ex una gemma pergrandi . . . Iste unumquodque vas in manus sumere, laudare, mirari. Rex gaudere prætori populi Romani satis jucundum & gratum illud esse convivium.

b Postea quàm inde discessum est, cogitare iste nihil aliud, quod ipsa res declaravit, nisi quemadmodum regem ex provincia spoliatum expilatumque dimitteret. Mittit rogatum vasa ea, quæ pulcherrima apud illum viderat: ait se suis cælatoribus velle ostendere. Rex, qui

les plus beaux vases qu'il avoit vûs chez lui, sous prétexte de les montrer à ses ouvriers. Ce Prince, qui ne connoissoit point Verrès, les lui envoie sans peine & sans défiance. Le Préteur le fait encore prier de lui prêter ce grand vase d'une seule pierre précieuse, pour l'examiner, disoit-il, plus exactement. Le Roi le lui envoie aussi.

Mais [a] voici le comble de la perfidie. Les Rois de Syrie dont on vient de parler avoient porté avec eux à Rome un Lustre d'une beauté singuliére, & par les pierreries dont il étoit enrichi, & par la perfection du travail. Ils avoient dessein d'en orner le Capitole qui avoit été brulé pendant les guerres de Marius & de Sylla, & que l'on rebâtissoit alors. Mais cet édifice n'étant pas encore achevé, ils ne voulurent pas l'y laisser, ni le faire

istum non nosset, sine ulla suspicione libentissimè dedit. Mittit etiam trullam gemmeam rogatum: velle se eam diligentiùs considerare. Ea quoque mittitur.

a Nunc reliquum, Judices, attendite... Candelabrum è gemmis clarissimis, opere mirabili perfectum, reges hi, quos dico, Romam cùm attulissent, ut in Capitolio ponerent; quòd nondum etiam perfectum templum offenderant, neque ponere, neque vulgò ostendere ac proferre voluerunt; ut, & magnificentius videretur, cùm suo tempore in cella Jovis Opt Max. poneretur, & clarius, cùm pulcritudo ejus recens ad oculos hominum atque integra perveniret. Statuerunt id secum in Syriam reportare; ut, cùm audis-

voir à personne, afin que, lorsqu'en tems il paroitroit dans le temple Jupiter, la surprise augmentât l'admi tion; & que l'agrément de la nouveau en relevât l'éclat. Ils prirent donc le pa de le remporter en Syrie, résolus d'e voier des Ambassadeurs offrir à Jupit ce rare & magnifique présent avec bea coup d'autres, lorsqu'ils sauroient que statue du dieu auroit été placée dans so temple.

Verrés [a] fut informé de tout cela, o ne sait comment: car le Prince avoit e grand soin de tenir le Lustre caché, no qu'il craignît ou soupçonnât rien, mai afin que peu de personnes le vissent avan qu'il fût exposé aux yeux du peuple Romain. Le Préteur le demande au Roi, & le prie avec de grandes instances de le lui envoier, marquant un grand desir de

sent simulacrum Jovis Opt. Max dedicatum, legatos mitterent, qui cum ceteris rebus illud quoque eximium atque pulcherrimum donum in Capitolium afferrent.

a Pervenit res ad istius aures nescio quomodo. Nam rex id celatum voluerat: non quo quidquam metueret aut suspicaretur, sed ut ne multi illud antè perciperent oculis, quàm populus Romanus. Iste petit à rege, & cum pluribus verbis rogat, uti ad se mittat: cupere se dicit inspicere, neque se aliis videndi potestatem esse facturum. Antiochus, qui animo & puerili esset & regio, nihil de istius improbitate suspicatus est. Imperat suis, ut id in prætorium involutum quàm occultissimè deferrent. Quò posteaquàm at-

xaminer, & promettant de ne le laiſ-
: voir à perſonne. Le jeune Prince, qui
ignoit à la candeur & à la ſimplicité
: l'âge les nobles ſentimens de ſa naiſ-
ıce, étoit bien éloigné de le ſoupçon-
:r d'aucun mauvais deſſein. Il ordonne
ſes Officiers de porter ſecrettement chez
errès le Luſtre bien couvert : ce qui fut
:écuté. Dès que les envelopes ſont ôtées,
: que le Préteur l'aperçoit, il s'écrie que
eſt un préſent digne d'un Prince, digne
'un Roi de Syrie, digne du Capitole.
:ar il étoit d'un éclat éblouiſſant, par
ı quantité de pierreries dont il étoit or-
é; d'un travail ſi varié, qu'il ſembloit
ue l'art le diſputât à la matiére; & d'u-
e telle grandeur, qu'il étoit aiſé de
omprendre qu'il n'étoit pas fait pour
arer les palais des hommes, mais pour
ırner un vaſte & ſuperbe temple. Les
)fficiers d'Antiochus aiant laiſſé au Pré-

ılerunt, involucriſque
:jectis conſtituerunt, iſte
:amare cœpit, dignam
:m eſſe regno Syriæ, di-
ıam regio munere, di-
ıam Capitolio. Etenim
:at eo ſplendore, qui ex
lariſſimis & plurimis gem-
ıis eſſe debebat; ea varie-
ıte operum, ut ars cer-
ıre videretur cum copia;
a magnitudine, ut intel-
igi poſſet, non ad homi-
num apparatum, ſed ad
ampliſſimi templi orna-
mentum eſſe factum. Quod
cùm ſatis jam perſpexiſſe
videretur, tollere inci-
piunt ut referrent. Iſte ait
ſe velle illud etiam atque
etiam conſiderare: nequa-
quam ſe eſſe ſatiatum. Ju-
bet illos diſcedere, & can-
delabrum relinquere. Sic
illi tum inanes ad Antio-
chum revertuntur.

teur tout le tems de le considérer, se mettent en devoir de le remporter. Celui-ci leur dit qu'il veut l'examiner plus à loisir, & que sa curiosité n'est pas encore satisfaite, & il les engage à s'en aller, & à lui laisser le Lustre. Ils s'en retournent donc les mains vuides.

Le [a] Roi d'abord ne fut point allarmé, & ne forma aucun soupçon. Un jour se passe, deux jours, plusieurs jours: on ne raporte point le Lustre. Le Prince alors l'envoie demander au Préteur, qui remet au lendemain : on ne le rend point encore. Enfin il s'adresse lui-même au Préteur & le prie de le lui rendre. Qui le croiroit ? Ce Lustre, qu'il savoit du Prince même devoir être posé dans le Capitole, & être destiné pour le grand Jupiter & pour le peuple Romain, Verrès prie instamment le Roi de le lui donner. Antiochus s'en défendant, & sur le

a Rex primo nihil metuere, nihil suspicari. Dies unus, alter, plures : non referri. Tum mittit rex ad istum, si sibi videatur, ut reddat. Jubet iste posterius ad se reverti. Mirum illi videri. Mittit iterum : non redditur. Ipse hominem appellat : rogat ut reddat. Os hominis insignemque impudentiam cognoscite. Quod sciret, quodque ex ipso rege audisset in Capitolio esse ponendum ; quod Jovi Opt. Max. quod populo Romano servari videret, id sibi ut donaret rogare & vehementer petere cœpit. Cùm ille se religione Jovis Capitolini, & hominum existimatione impediri diceret, quòd multæ nationes testes essent illius operis ac muneris : iste homini minari

ceu qu'il en avoit fait à Jupiter, & sur le jugement que porteroient de cette action tant de nations qui l'avoient vû travailler, & qui en savoient la destination; le Préteur emploie les menaces les plus vives. Mais voiant qu'elles ne réussissoient pas mieux que les priéres, il ordonne sur le champ à ce Prince de sortir de sa province avant la nuit, & allégue pour raison qu'il savoit de bonne part que des pirates de Syrie devoient aborder en Sicile.

Alors [a] le Roi s'étant transporté dans la place publique, les larmes aux yeux, déclare à haute voix devant une nombreuse assemblée de Syracusains, & prenant les dieux & les hommes à témoin, que Verrès lui a enlevé un Lustre d'or enrichi de pierres précieuses, qui devoit être placé dans le Capitole, pour être dans cet

acerrimè cœpit. Ubi videt eum nihilo magis minis quàm precibus permoveri, repente hominem de provincia jubet ante noctem discedere. Ait se comperisse, ex ejus regno piratas in Siciliam esse venturos.

a Rex maximo conventu Syracusis, in foro, flens, deos hominesque contestans, clamare cœpit, candelabrum factum è gemmis, quod in Capitolium missurus esset, quod in templo clarissimo, populo Romano monumentum suæ societatis amicitiæque esse voluisset, id sibi C. Verrem abstulisse. De ceteris operibus ex auro & gemmis, quæ sua penès illum essent se non laborare: hoc sibi eripi, miserum esse & indignum. Id etsi antea jam, mente & cogitatione sua fratris-

auguste temple un monument de son alliance & de son amitié avec les Romains. Qu'il se soucioit peu & ne se plaignoit point des autres vases d'or & de pierreries que Verrès avoit à lui : mais que de se voir arracher ce Lustre, c'étoit pour lui un malheur & un affront dont il ne pouvoit se consoler.

Que quoique dans son intention, & dans celle de son frere, ce Lustre fût déja consacré à Jupiter, cependant il l'offroit, le donnoit, le dédioit, le consacroit tout de nouveau à ce dieu en présence des citoiens Romains qui l'entendoient, & qu'il prenoit Jupiter même à témoin de ses sentimens & de ses pieuses intentions.

Antiochus l'Asiatique étant retourné en Asie, monta peu après sur le trône. Il
M. 3939. régna sur une partie du pays l'espace de
J. C. 65. quatre ans. Pompée le dépouilla de son roiaume pendant la guerre contre Mithridate, & réduisit la Syrie en province de l'Empire Romain.

Que devoient penser les nations étrangéres, & combien le nom Romain devoit-il leur devenir odieux, quand elles

que sui, consecratum esset : tamen tum se in illo conventu civium Romanorum dare, donare, dicare, consecrare Jovi Opt. Max. testemque ipsum Jovem suæ voluntatis ac religionis adhibere.

endoient dire que dans une province peuple Romain un Roi avoit été mal- ité de la sorte par le Préteur même, hôte dépouillé, un allié & un ami peuple Romain chassé avec insulte & ilence? Et ce que Cicéron reproche ici Verrès, ne lui étoit pas particulier; roit le crime de presque tous les Ma- trats que Rome envoioit dans les pro- aces : crime que le Sénat & le peuple mbloient approuver, & dont ils se ndoient coupables par leur molle & che connivence. » Nous [a] voions de- puis plusieurs années, dit le même Ci- éron dans une autre harangue contre 'errès, » & nous le souffrons en silence, que les richesses de toutes les nations sont passées dans les mains d'un petit » nombre de particuliers. Athénes, Per- » game, Cyzique, Milet, Chios, Sa- » mos, enfin toute l'Asie, l'Achaïe, la

[a] Patimur multos jam annos & silemus, cùm videamus ad paucos homines omnes omnium nationum pecunias pervenisse. Quod eo magis ferre æquo animo atque concedere videmur, quia nemo istorum dissimulat, nemo laborat ut obscura sua cupiditas esse videatur... Ubi pecunias exterarum nationum esse arbitramini, quibus nunc omnes egent, cùm Athenas, Pergamum, Cyzicum, Miletum, Chium, Samum, totam denique Asiam, Achaiam, Græciam, Siciliam jam in paucis villis inclusas esse videatis? *Cic. in Verr. ult. de suppl.* n. 125. 126.

» Gréce, la Sicile, se trouvent renfermées
» dans quelques maisons de campagne
» de ces riches & injustes ravisseurs, pen-
» dant que l'argent est partout d'une ra-
» reté effroiable. Et l'on est d'autant
» mieux fondé à croire que nous conni-
» vons à tous ces désordres si affreux &
» si crians, qu'aucun de ceux qui les
» commettent ne se met en peine de les
» cacher, ni de dérober ses vols & ses
» concussions aux yeux & à la connois-
» sance du public.

Voila ce qu'étoit Rome dans le tems dont nous parlons, & ce qui causera bientôt sa perte, & la ruine de sa liberté. Et il me semble que considérer ainsi les défauts & les vices qui dominent dans un Etat, en examiner les causes & les suites, entrer pour ainsi dire dans l'intérieur des maisons, & étudier de près le caractére & les dispositions de ceux qui gouvernent, c'est une partie de l'histoire bien plus importante, que celle qui ne montre que des siéges, des batailles, & des conquêtes. Il faut pourtant y retourner.

Le régne d'Alexandre Jannée en Judée avoit toujours été agité par des troubles & des séditions, causées par la puissante faction des Pharisiens qui lui fut toujours opposée, parce qu'il n'étoit pas de carac-

tére à se laisser maitriser par eux. Sa mort ne mit pas fin à ces troubles. Alexandra sa femme fut établie Administratrice souveraine de la nation, comme le testament du Roi le portoit. Elle fit recevoir son fils aîné Hyrcan Souverain Sacrificateur. Les Pharisiens continuérent toujours leurs persécutions contre ceux qui leur avoient été contraires sous le feu Roi. Cette Princesse en mourant avoit institué Hyrcan pour son héritier universel, mais Aristobule, son cadet, l'emporta sur lui, & prit sa place.

An.M. 392 Av. J. C. 7 *Joseph. Antiq.* XIII. 24. & *de bel. Iudaïc.* I. &c.

An.M. 393 Av. J. C. 7

Ce n'étoient de tous côtés que troubles & agitations violentes. En Egypte les Alexandrins, lassés d'Alexandre leur roi, se soulevérent, le chassérent, & appellérent Ptolémée Auléte. C'étoit un bâtard de Lathyre, qui n'avoit point eu de fils légitime. Il fut surnommé, *Auléte*, c'est-à-dire *Joueur de flute*, parce qu'il se piquoit si fort de bien jouer de la flute, qu'il en voulut disputer le prix dans les Jeux publics. Alexandre ainsi chassé alla trouver Pompée qui étoit dans le voisinage, pour lui demander du secours: Pompée ne voulut point se méler de ses affaires, parce qu'elles n'étoient pas du ressort de sa commission. Ce Prince se

An.M. 393 Av. J. C 6 *Sueton. Jul. Cæs.* ca. 11. *Trogus. Prol.* 39. *Appian. Mithrid.* pa. 251.

retira à Tyr, pour y attendre q
conjoncture plus favorable.

Il ne s'en présenta point, & il y
rut quelque tems après. Avant q
mourir, il fit un Testament, par l
il déclaroit le peuple Romain son
tier. La succession étoit importante
renfermoit tous les Etats qu'Alexa
avoit possédés, & sur lesquels il co
voit un droit légitime, dont la viol
qu'on lui avoit faite ne l'avoit point
pouillé. L'affaire fut mise en délibérat
dans le Sénat. On ouvrit quelques a
qui alloient à se saisir de l'Egypte &
l'île de Cypre, dont le Testateur av
été maître, & dont il avoit disposé
faveur du peuple Romain. Le gra
nombre des Sénateurs ne fut pas de c
avis. Ils venoient tout récemment
prendre possession de la Bithynie, q
leur avoit été laissée par le testament d
Nicoméde; & de la Cyrénaïque & d
la Libye, qui leur avoit été aussi donné
par celui d'Apion: & ils avoient réduit
tous ces pays en provinces Romaines. Ils
craignirent, s'ils prenoient encore l'E-
gypte & l'île de Cypre en vertu d'une
pareille donation, que cette facilité à
accumuler provinces sur provinces ne

Cicer. Orat. 1. in Rullum, n. 41-43.

ıltât contr'eux les esprits, & ne mar-
: trop clairement un dessein formé
vahir de même tous les autres Etats.
lleurs ils crurent que cette entreprise
:roit bien les engager dans une nou-
: guerre, qui les embarrasseroit fort
lant qu'ils avoient encore celle de
hridate sur les bras. Ainsi on se con-
a pour lors de faire venir de Tyr tous
:ffets qu'Alexandre y avoit quand il
ırut, & on ne toucha point au reste.
te démarche marquoit assez qu'au
l ils ne renonçoient point au Testa-
ıt; & la suite le fit connoître.

'oici[a] le quatriéme exemple que nous
ons d'Etats laissés par Testament au
ple Romain : coutume fort singu-
e, inouie presque dans toute autre
oire, & qui certainement fait beau-
p d'honneur à ceux en faveur de qui
s'établit. La voie ordinaire d'étendre
bornes d'un Etat, c'est la guerre,
victoires, les conquêtes. Mais de com-
ı d'injustices & de violences cette voie

ʋicta ad Occasum His-
ı, populus Romanus
Orientem pacem age-
nec pacem modò sed
tata & incognita qua-
felicitate, relictæ re-
hereditatibus opes, &
insimul regna venie-
bant... Adita igitur heredita-
te, (Attali) provinciam po-
pulus Romanus, non qui-
dem bello nec armis, sed,
quod est æquius, testamenti
jure retinebat. *Florus, l.* 2.
cap. 20.

est-elle accompagnée, & combien faut-il qu'il en coute de ravage & de sang pour se rendre maître d'un pays par la force des armes ? Ici rien de pareil. Il n'y a ni larmes ni sang répandu. C'est un aggrandissement pacifique & légitime : c'est une simple acceptation d'un présent volontaire. La soumission n'a rien de forcé, & part du cœur.

Il est une autre sorte de violence, qui n'en a ni le nom ni l'extérieur, mais qui n'en est pas moins dangereuse, je veux dire la séduction : lorsque, pour gagner les suffrages d'une ville ou d'un peuple, on emploie des souterrains, des voies détournées, des artifices secrets, & qu'on répand à pleines mains l'argent pour corrompre la fidélité de ceux qui ont le plus de crédit dans ces villes & chez ces peuples, & qu'on ménage de loin des événemens ausquels on veut paroitre n'avoir point eu de part. Dans celui dont nous parlons, on n'aperçoit nulle trace de cette politique, assez commune parmi les Princes, & dont, loin de se faire quelque scrupule, on se glorifie.

Attale, le premier, si je ne me trompe, qui nomma pour héritier le peuple Romain, n'avoit entretenu avec cette République aucune liaison pendant le

temns qu'il régna. Pour Ptolémée
roi de la Cyrénaïque, loin que
mains eussent brigué sa succession,
noncérent, laissant aux peuples la
jouissance de leur liberté, & ne
térent dans la suite qu'y étant
en quelque sorte, & malgré eux
: voit point non plus qu'ils aient
ié aucune sollicitation secrette ou
jue ni auprès de Nicoméde roi
hynic, ni auprès de Ptolémée Ale-
e roi d'Egypte.
iels motifs portérent donc ces Prin-
en user ainsi? Premiérement, la
noissance: la maison d'Attale de-
oute sa splendeur aux Romains; Ni-
de avoit été défendu par eux con-
ithridate. Ensuite l'amour de leurs
es, le desir de leur procurer une
tranquille, l'idée qu'ils avoient de
esse, de la justice, & de la modé-
ı du peuple Romain. Ils mouroient
enfans & sans successeurs légitimes;
es bâtards n'étoient point regardés
ne tels. Ils n'envisageoient dans l'a-
pour leurs peuples que divisions &
es intestines pour le choix d'un
: l'Egypte & la Syrie leur en four-
ient de tristes exemples. Ils voioient
urs yeux la tranquillité & le repos

dont jouissoient plusieurs villes & p
sieurs nations à l'abri & comme sou
sauve-garde de la protection Romai

Un Prince, dans le cas dont n
parlons, n'avoit qu'un de ces trois pa
tis à prendre : ou de laisser le trône à l'a
bition des Grands de la nation ; ou
rendre à ses sujets une entiére liberté,
ériger l'Etat en république ; ou de donn
son roiaume aux Romains.

Le premier parti exposoit certaine ment le roiaume à toutes les horreurs d'u ne guerre civile, que la faction & l jalousie des Grands ne manqueroien pas d'exciter & de renouveller avec fureur. Et l'amour qu'un Prince avoit pour ses sujets, le portoit à leur épargner des malheurs aussi funestes qu'inévitables.

Le second parti n'étoit pas praticable dans l'exécution. Il y a plusieurs peuples, dont le génie, le caractére, les mœurs, l'habitude ne permettent pas qu'on les forme en République. Ils ne sont pas capables de cette égalité uniforme, ni de cette dépendance des loix muettes qui n'imposent pas à leurs sens. Ils sont faits pour la monarchie, & toute autre nature de gouvernement est incompatible avec leurs dispositions naturelles;

a Cyrénaïque, dont il s'agit ici, en une preuve : & tous les siécles, tous les climats en fournissent des exemples. Un Prince, en mourant, ne pouvoit comme rien faire de plus sage que de laisser à ses sujets pour ami & pour protecteur un peuple redouté & respecté dans tout l'univers, & par cette raison capable de les défendre contre les entreprises injustes & violentes de leurs voisins. Combien de divisions domestiques & de sanglantes discordes leur épargnoit-il par cette sorte de disposition testamentaire ? On le vit dans la Cyrénaïque. Les Romains aiant, par un noble désintéressement, refusé le legs qui leur en avoit été fait par le Roi en mourant, ce malheureux roiaume abandonné à lui-même & à sa liberté, livré à l'esprit de cabale & de brigue, déchiré par mille factions acharnées les unes contre les autres, en un mot devenu semblable à un vaisseau sans pilote au milieu des plus violens orages, souffrit pendant plusieurs années des maux incroiables, dont l'unique reméde fut de prier & en quelque sorte de forcer les Romains de vouloir bien en accepter la conduite.

D'ailleurs un Prince, par cette démarche, ne faisoit que prévenir, mais

avantageusement pour son peuple, ce qui devoit nécessairement arriver tôt ou tard. Y avoit-il quelque ville, quelque Etat, capable de tenir tête aux Romains? Pouvoit-on espérer qu'un roiaume, surtout quand la famille roiale seroit éteinte, se soutiendroit contr'eux, & conserveroit lontems son independance? C'étoit donc, en ce cas, une nécessité inévitable de tomber dans la puissance des Romains, & il y avoit de la prudence à adoucir ce joug par une soumission volontaire. Car ils mettoient une grande différence entre les peuples qui se donnoient à eux de plein gré comme à des amis & des protecteurs, & ceux qui ne se rendoient que par la force, après une longue & opiniâtre résistance, & contraints par des défaites réitérées de céder enfin au vainqueur. On a vû avec quelle sévérité les Macédoniens, du moins les principaux de la nation, & après eux les Achéens, furent traités, surtout dans les premiéres années de leur assujettissement.

Les autres peuples ne souffrirent rien de pareil, & généralement parlant, de toutes les dominations étrangéres, aucune ne fut jamais moins à charge que celle des Romains. A peine leur joug se faisoit-il sentir. La soumission de la Gréce à



l'Empire Romain, même sous les
npereurs, fut plutôt une mouvance
ii assuroit la tranquillité publique,
'un assujettissement à charge aux parti-
liers, & préjudiciable à la société. La
ıpart des villes s'y gouvernoient par
ırs anciennes loix, avoient toujours
ırs Magistrats, & à peu de choses près
iissoient d'une pleine liberté. Par là ils
ient à couvert de toutes les incom-
odités & de tous les malheurs qu'at-
e la guerre avec des voisins, laquelle
oit si lontems & si cruellement désolé
Républiques de la Gréce du tems de
ırs ancêtres. Ainsi les Grecs sembloient
gner beaucoup en rachetant ces incon-
niens par quelque diminution de leur
ierté.

Il est vrai que l'avarice des Gouverneurs
soit quelquefois beaucoup souffrir les
ovinces. Mais c'étoient des orages pas-
gers, qui n'avoient pas de longues sui-
, ausquels la bonté & la justice d'un
ccesseur homme de bien apportoient un
omt reméde, & qui après tout n'é-
ient point comparables aux desordres
'entrainoient après elles les guerres des
théniens, des Thébains, des Lacédé-
oniens les uns contre les autres; & en-
ıre moins aux violences & aux ravages



que causoient dans plusieurs villes & pl
sieurs Etats l'avarice insatiable & la crua
té barbare des Tyrans.

Une preuve évidente de la sagesse d
parti que prenoient les Princes en laissa
aux Romains après leur mort la directio
de leurs Etats, c'est que jamais les peu
ples ne réclamérent contre cette disposi
tion, & n'excitérent de révolte de leu
propre mouvement, pour en empêche
l'effet.

Je ne prétends pas disculper ici pleine
ment les Romains, ni justifier en tout leu
conduite. J'ai fait remarquer assez souvent les vûes d'intérêt & de politique qui les faisoient agir. Je dis seulement que la domination Romaine, sur tout par raport à ceux qui se soumettoient volontairement, étoit douce, humaine, équitable, avantageuse aux peuples, & pour eux une source de paix & de tranquillité. Il se trouvoit des particuliers violens, qui faisoient commettre au peuple Romain des injustices criantes, comme nous en allons bientôt voir un exemple : mais il y avoit toujours dans la République un nombre considérable de citoiens zélés pour le bien public qui s'élevoient contre ces violences, & qui se déclaroient hautement pour la justice. Il n'en fut

pas de même dans l'affaire de Cypre, qu'il est tems d'exposer.

Clodius, qui commandoit une petite flote vers la Cilicie, fut battu & même fait prisonnier par les pirates de cette côte, contre lesquels il avoit été envoié. Il fit prier Ptolémée roi de Cypre, frere de Ptolémée Auléte, de lui envoier de quoi paier sa rançon. Ce Prince, dont l'avarice tenoit du prodige, ne lui envoia que deux talens. Les Pirates aimérent mieux relâcher Clodius sans rançon, que d'en prendre une si modique.

Strab. l. pag. 684.

Deux mi écus.

Il songea dès qu'il le put à se venger de ce Roi. Il avoit trouvé le moien de se faire élire Tribun du peuple, charge importante, qui lui donnoit un grand pouvoir. Clodius en usa pour perdre son ennemi. Il prétendit que ce Prince n'avoit aucun droit sur le roiaume de Cypre, qui avoit été légué au peuple Romain par le testament d'Alexandre qui étoit mort à Tyr. Il fut décidé en effet que le roiaume d'Egypte, & celui de Cypre qui en dépendoit, appartenoient aux Romains en vertu de cette donation; & en conséquence Clodius obtint un ordre du peuple, de saisir le roiaume de Cypre, de déposer Ptolémée, & de confisquer tous ses effets. Pour faire exécu-

An. M. 394 Av. J. C.

ter un ordre si injuste, il eut le crédit & l'adresse de faire nommer le plus juste des Romains, je veux dire Caton, qu'il a éloigna de la République sous le prétexte d'une si honorable commission, pour ne point trouver en lui un obstacle aux desseins violens & criminels qu'il méditoit. Caton fut donc envoié dans l'île de Cypre, pour dépouiller de son roiaume un Prince, qui méritoit bien cet affront, dit un Historien, par tous ses déréglemens : comme si les vices d'un homme étoient un titre légitime pour s'emparer de tous ses biens.

* Plut. in Caton. p. 776. En arrivant à Rhodes, Caton fit dire à Ptolémée de se retirer paisiblement; & lui promit, s'il le faisoit, de lui procurer la Souveraine Sacrificature du temple de Vénus à Paphos, dont les revenus étoient assez considérables pour le faire subsister honorablement. Ptolémée rejetta cette proposition. Cependant il n'étoit pas en état de se défendre contre la puissance des Romains : mais il ne pouvoit se résoudre, après avoir porté

a P. Clodius in Senatu, sub honorificentissimo ministerii titulo, M. Catonem à rep. relegavit. Quippe legem tulit, ut is . . . mitteretur in insulam Cyprum, ad spoliandum regno Ptolemæum, omnibus morum vitiis eam contumeliam meritum. *Vell. Paterc. lib. 2. cap. 45.*

si lontems la Couronne, à vivre en simple particulier. Résolu donc de terminer son régne & sa vie en même tems, il s'embarqua avec toutes ses richesses, & se mit en mer. Il avoit dessein de faire percer son vaisseau, afin de périr ainsi avec tous ses trésors. Mais quand il falut en venir à l'exécution, quoiqu'il persistât toujours dans la résolution de périr lui-même, il n'eut pas le courage d'envelopper ses innocentes & bien aimées richesses dans sa ruine, & [a] fit voir par là qu'il les aimoit plus qu'il ne s'aimoit lui-même, roi de Cypre en titre, mais en effet vil esclave de son argent. Il revint à terre, & remit ses trésors dans leurs magazins; & après cela il s'empoisonna, & laissa tout à ses ennemis. Caton apporta ces trésors l'année suivante à Rome. La somme fut si grosse, qu'à peine, dans les plus grands triomphes, en étoit-il entré dans le trésor une pareille. Plutarque la fait monter à près de sept mille talens. (vingt & un millions) Caton fit vendre publiquement tous les effets & les meubles précieux de Ptolémée, & ne s'en réserva qu'un portrait de Zénon, fonda-

a Procul dubio hic non possedit divitias, sed à divitiis possessus est; titulo rex insulæ, animo pecuniæ miserabile mancipium. *Val. Max.*

teur de la secte des Stoïciens dont il avoit embrassé les sentimens.

Le peuple Romain se dévoile ici, & se montre, non plus tel qu'il avoit été dans les beaux siécles de la République, plein de mépris pour les richesses & d'estime pour la pauvreté, mais tel qu'il étoit devenu depuis que l'or & l'argent étoient entrés en triomphe à Rome avec les Généraux qui avoient vaincu les ennemis. Jamais rien ne fut plus capable de décrier & de diffamer les Romains que cette derniére action. » Au [a] lieu » qu'autrefois, dit Cicéron, le peuple » Romain se faisoit un honneur, & presque un devoir, de rétablir sur le trône des Rois ennemis qu'il avoit vaincus, & qui avoient porté les armes » contre lui : maintenant un Roi toujours allié, ou du moins toujours ami » du peuple Romain, qui ne lui avoit

a Ptolemæus, rex, si nondum socius, at non hostis, pacatus, quietus, fretus imperio populi Romani, regno paterno atque avito, regali otio perfruebatur. De hoc nihil cogitante, nihil suspicante, est rogatum, ut sedens, cum purpura & sceptro, & illis insignibus regiis, præconi publico subjiceretur; & imperante populo Romano, qui etiam victis bello regibus regna reddere consuevit, rex amicus, nulla injuria commemorata, nullis repetitis rebus, cum bonis omnibus publicaretur . . Cyprius miser, qui semper socius, semper amicus fuit: de quo nulla unquam suspicio durior aut ad Senatum, aut

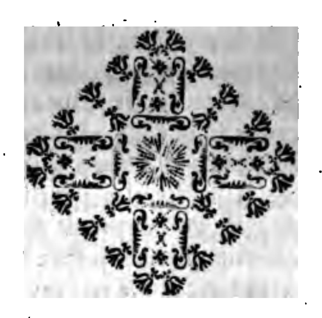
» jamais fait aucun tort, de qui ni le
» Sénat ni aucun de nos Généraux n'a-
» voit jamais reçu aucune plainte, qui
» jouissoit tranquillement des Etats que
» ses peres lui avoient laissés, s'en
» voit dépouillé tout d'un coup sans au-
» cune formalité, & tous ses biens ven-
» dus à l'encan presque sous ses yeux par
» l'ordre de ce même peuple Romain.
» Voila, continue Cicéron, de quoi
» rassurer les autres Rois, à qui ce fu-
» neste exemple apprend qu'il ne faut
» parmi nous qu'une intrigue secrette de
» quelque Tribun séditieux pour les ar-
» racher de leur trône, & les dépouiller
» en un moment de tous leurs biens.

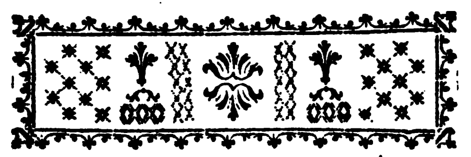
Ce qui m'étonne le plus, c'est que Caton le plus juste & le plus homme de bien de ces tems-là (mais qu'est-ce que la vertu & la justice des payens la plus éclatante ?) ait voulu prêter son ministére & son nom à une injustice si criante. Cicéron, qui avoit des raisons de le ménager, & qui n'osoit blâmer ouvertement sa conduite, montre néanmoins

ad imperatores nostros allata est : vivus (ut aiunt) est & videns, cum victu ac vestitu suo, publicatus. En cur ceteri reges stabilem esse suam fortunam arbitrentur, cùm hoc illius funesti anni perdito exemplo videant per tribunum aliquem se fortunis spoliari (posse) & regno omni nudari. *Cic. orat. pro Sextio, n.* 57. & 59.

dans la même harangue que je viens de citer, mais d'une maniére fine & délicate, & en paroissant l'excuser, combien cette démarche l'avoit deshonoré.

Dans le séjour que Caton fit à Rhodes, Ptolémée Aulète roi d'Egypte, & frere de celui de Cypre, vint l'y trouver. Je réserve à un des Livres suivans à exposer l'histoire de ce Prince, qui mérite une attention particuliére.





LIVRE VINGTIÉME.

LE VINGTIÉME Livre eſt partagé en trois Articles, qui tous trois ſont les Abrégés : le premier, de l'hiſtoire des Juifs depuis le régne d'Ariſtobule, juſqu'à celui d'Hérode le Grand, le ſecond, l'hiſtoire des Parthes depuis l'établiſſement de cet Empire juſqu'à la défaite de Craſſus ; le troiſiéme, de l'hiſtoire des Rois de Cappadoce juſqu'à la réunion de ce Roiaume à l'Empire Romain.

ARTICLE PREMIER.

Abrégé de l'hiſtoire des Juifs depuis Ariſtobule fils d'Hyrcan, qui prit le premier la qualité de Roi, juſqu'au régne d'Hérode le Grand, Iduméen.

COMME l'hiſtoire des Juifs eſt ſouvent liée avec celle des Rois de Syrie & d'Egypte, j'ai eu ſoin, dans l'occaſion, d'en raporter ce qui m'a paru le plus néceſſaire & le plus propre à mon ſujet. J'ajouterai ici ce qui reſte de cette

histoire jusqu'au régne d'Hérode le Grand. L'historien Joséphe, qui est entre les mains de tout le monde, satisfera la juste curiosité de ceux qui voudront s'en instruire plus à fond. On pourra aussi consulter M. Prideaux, dont on trouvera ici une bonne partie.

§. I.

Régne d'Aristobule I. qui dure deux ans.

M. 3898. C. 106 Joseph. Antiq. XIII. 19. de bell. I. 3. HYRCAN, Grand Prêtre & Prince des Juifs, avoit laissé cinq fils en mourant. Le premier étoit Aristobule, le second Antigone, le troisiéme Alexandre Jannée, le nom du quatriéme est inconnu. Le cinquiéme s'appelloit Absalom.

Aristobule, comme l'aîné, succéda à son pere dans la Souveraine Sacrificature & dans la Principauté temporelle. Dès qu'il se vit bien établi dans l'une & dans l'autre, il prit le diadême & le titre de Roi, qu'aucun de ceux qui avoient gouverné la Judée depuis la captivité de Babylone n'avoit encore porté. La conjoncture des tems lui parut très favorable pour cette entreprise. Les Rois de Syrie & d'Egypte, qui seuls pouvoient s'y opposer, étoient des Princes foibles, embarrassés par des guerres intestines &

domestiques, peu assurés sur le trône, & ne s'y maintenant pas lontems. Il savoit que les Romains étoient fort portés à autoriser ces démembremens & ce partage d'Etats des Rois Grecs pour les affoiblir, & pour les tenir bas & petits devant eux. D'ailleurs il étoit naturel qu'Aristobule profitât des victoires & des conquêtes de ses ancêtres qui avoient donné une consistance assurée & non interrompue à la nation Juive, & l'avoient préparée à soutenir la majesté d'un Roi parmi ses voisins.

La mere d'Aristobule, en vertu du testament d'Hyrcan, prétendoit gouverner: mais Aristobule fut le plus fort, la mit en prison, & l'y fit mourir de faim. Pour ses freres, comme il aimoit beaucoup Antigone le plus âgé de tous, d'abord il lui fit part du gouvernement. Il mit les trois autres en prison, & les y retint tant qu'il vécut.

Lorsqu'Aristobule se fut établi dans la pleine possession de l'autorité qu'avoit eu son pere, il fit la guerre aux Ituréens; & après en avoir soumis la plus grande partie, il les obligea d'embrasser le Judaïsme, comme quelques années auparavant Hyrcan y avoit obligé les Iduméens. Il leur donna l'alternative, ou de

AN.M. 3[illegible]
AV.J.C. [illegible]
Joseph. Antiq. XIII.

se faire circoncire & d'embrasser la religion Juive, ou de sortir de leur pays, & d'aller chercher un établissement ailleurs. Ils aimérent mieux rester, & faire ce qu'on exigeoit d'eux: & ainsi ils furent incorporés aux Juifs pour le spirituel & pour le temporel. Cette pratique devint une des maximes fondamentales des Asmonéens. Elle marque qu'on n'avoit pas alors une juste idée de la religion, qui ne se commande point par force, & qui ne doit être reçue que volontairement & par persuasion. L'Iturée, où demeuroient ceux dont il s'agit, faisoit partie de la Célé-Syrie, au Nord-est de la frontiére d'Israel, entre l'héritage de la demi-Tribu de Manassé au-delà du Jourdain, & le territoire de Damas.

Une maladie obligea Aristobule de revenir de l'Iturée à Jérusalem, & de laisser le commandement de l'armée à son frere Antigone, pour achever la guerre qu'il y avoit commencée. La Reine & sa cabale, qui envioient la faveur d'Antigone, profitérent de cette maladie pour indisposer le Roi contre lui par de faux bruits & de noires calomnies. Antigone revint bientôt à Jérusalem après les heureux succès par lesquels il avoit terminé cette guerre. Son entrée fut une espéce

de triomphe. On célébroit alors la fête des Tabernacles. Il alla droit au Temple tout armé & avec ses gardes, comme il étoit entré dans la ville, sans se donner le tems de rien changer à son équipage. On lui en fit un crime auprès du Roi, qui, prévenu d'ailleurs contre lui, lui envoia ordre de se désarmer, & de le venir trouver en diligence, comptant que s'il refusoit d'obéir, c'étoit une preuve qu'il avoit quelque mauvais dessein; & en ce cas, il ordonna qu'on le tuât. Celui qu'Aristobule avoit envoié, gagné par la Reine & par sa cabale, lui raporta l'ordre tout autrement, & lui dit que le Roi souhaitoit de le voir tout armé comme il étoit. Antigone partit aussitôt pour le venir trouver; & les gardes qui le virent armé, exécutérent leurs ordres, & le tuérent.

Aristobule, aiant su tout ce qui s'étoit passé, en fut vivement touché, & ne put se consoler de sa mort. Tourmenté par les remords de sa conscience pour ce meurtre, & pour celui de sa mere, il traîna une vie misérable, & expira enfin dans les douleurs & dans le désespoir.



§. II.

Régne d'Alexandre Jannée, qui dure 27 ans.

3899. SALOMÉ femme d'Ariſtobule, auſſi-
. 105.
h. An- tôt après ſa mort, tira de priſon les trois
II. 20. Princes que ſon mari y avoit mis. Ale-
bello
3. xandre Jannée, l'aîné des trois, fut couronné. Il fit mourir celui qui le ſuivoit, qui avoit tâché de lui enlever la Couronne. Pour le troiſiéme, nommé Abſalom, qui étoit d'une humeur paiſible, & qui ne ſongeoit qu'à vivre tranquillement en ſimple particulier, il lui accorda ſa faveur, & le protégea pendant toute ſa vie.
Antiq. Il n'en eſt plus parlé, que lorſqu'il donna
. ſa fille en mariage à Ariſtobule le plus jeune des fils de ſon frere Alexandre, & qu'il le ſervit contre les Romains au ſiége de Jéruſalem, où il fut fait priſonnier quarante-deux ans après lorſque le Temple fut pris par Pompée.

Pendant que tout ceci ſe paſſoit, les deux Rois de Syrie, dont Grypus régnoit à Antioche, & Antiochus de Cyzique à Damas, ſe faiſoient une cruelle guerre, quoiqu'ils fuſſent freres. Cléopatre & Alexandre le plus jeune de ſes fils régnoient

n Egypte, & Ptolémée Lathyre l'aîné n Cypre.

Alexandre Jannée, quelque tems après u'il fut retourné à Jérusalem, & qu'il ut pris possession du trône, avoit mis ır pié une bonne armée qui passa le ourdain, & forma le siége de Gadara. ıu bout de dix mois, s'étant enfin rendu ıaître de Gadara, il prit encore quelques utres places très fortes, situées aussi au elà du Jourdain. Mais, ne se tenant pas ssez sur ses gardes à son retour, il fut attu par l'ennemi, & perdit dix mille ıommes avec tout le butin qu'il avoit ait, & son propre bagage. Il revint à érusalem accablé de cette perte, & de a honte qui la suivoit. Il eut même le hagrin de voir que bien des gens, au lieu le plaindre son malheur, en avoient une naligne joie. Car, depuis la querelle ju'eut Hyrcan avec les Pharisiens, ils ıvoient toujours été ennemis de sa maion, & sur tout de cet Alexandre. Et omme ils entraînoient presque tout le euple après eux, ils l'avoient si fort révenu & animé contre lui, que ce fut a véritable source des desordres, & des rouilleries dont tout son régne fut troublé.





qu'il s'étoit proposé en les attaqu
n'avoit jamais pardonné aux habi
Gaza d'avoir excité Lathyre cont
& de lui avoir donné des troupe
avoient contribué à lui faire gagn
tale bataille du Jourdain ; & il ch
avec soin toutes les occasions de
ger d'eux.

An.M. 3906. Av. J. C. 98. Dès que ses affaires le lui per
il vint avec une nombreuse arm
ger leur ville. Apollodote, qui e
Gouverneur, défendit la place un
tier avec un courage & une pru
qui lui acquirent beaucoup de rép
An.M. 3907. Av. J. C. 97. Son propre frere, nommé Lysir
ne put voir sa gloire sans envie ;
lâche passion le porta à l'assassiner.
ce misérable s'associa avec quelq
lérats comme lui, qui livrérent
à Alexandre. En y entrant, on e

avec clémence & modération. Mais, dès qu'il se vit maître de tous les postes, & que rien ne pouvoit lui faire obstacle, il lâcha ses soldats avec permission de tuer, de piller, de détruire ; & l'on vit aussitôt exercer dans cette ville infortunée toute la barbarie qui se peut imaginer. Le plaisir de la vengeance lui couta bien cher. Car les habitans de Gaza se défendirent en désespérés, & lui tuérent presque autant de monde qu'ils étoient eux-mêmes. Mais enfin il contenta sa brutale passion, & fit de cette ancienne & fameuse ville un tas de ruines : après quoi il s'en retourna à Jérusalem. Cette guerre l'occupa un an.

Quelque tems après, le peuple lui fit un affront sanglant. A la fête des Tabernacles, pendant qu'il étoit dans le temple, & qu'en qualité de Souverain Sacrificateur il offroit à l'autel des Holocaustes le sacrifice solennel, on se mit à lui jetter des citrons à la tête, en lui disant mille injures, & le traitant entr'autres d'*Esclave* : reproche qui déclaroit assez qu'ils le regardoient comme indigne & de la Couronne & du Pontificat. C'étoit une suite de ce qu'avoit osé avancer Eléazar, que la mere d'Hyrcan avoit été captive. Ces indignités ir-

AN. M. 39[…]
Av. J. C. […]
Joseph. A[…]
tiq. XIII. […]

firérent tellement Alexandre, qu'il char-gea lui-même ces insolens à la tête de ses gardes, & en tua jusqu'au nombre de six mille. Voiant la mauvaise disposition des Juifs à son égard, il n'osa plus leur con-fier sa personne, & prit pour ses gardes des troupes étrangéres qu'il fit venir de la Pisidie & de la Cilicie, & il en forma un corps de six mille hommes qui l'ac-compagnoient par tout.

An du M. 3910. Av. J. C. 94. Quand Alexandre vit l'orage qui s'é-toit élevé contre lui un peu appaisé par la terreur de la vengeance qu'il en avoit tirée, il se tourna contre les ennemis du dehors. Après avoir remporté sur eux quel-ques avantages, il tomba dans une em-buscade, où il perdit la plus grande par-tie de son armée, & eut de la peine à se

An du M. 3912. Av. J. C. 92. sauver lui-même. A son retour à Jérusa-lem, les Juifs, outrés de cette perte, se ré-voltérent contre lui. Ils se flatoient de le trouver si affoibli & si abbattu de ce der-nier échec, qu'ils n'auroient pas de peine à achever sa perte, qu'ils souhaitoient de-puis si lontems. Alexandre, qui ne man-quoit ni d'application ni de courage, & qui avoit d'ailleurs une capacité au-dessus de l'ordinaire, trouva bientôt des troupes à leur opposer. Ce fut donc une guerre civile entre Alexandre & ses sujets, qui

ra six ans, & causa de grands maux
x deux partis. Les rebelles furent bat-
s & défaits en plusieurs occasions.
Alexandre aiant pris une ville où plu- An.M
urs des rebelles s'étoient enfermés, en Av. J
mena huit cens à Jérusalem, & les
it tous crucifier en un même jour: &
and ils furent attachés à la croix, il
amener leurs femmes & leurs enfans,
les fit égorger à leurs yeux. Pendant
tte cruelle exécution, le Roi donnoit
régal à ses femmes & à ses concubi-
s dans un endroit d'où l'on voioit tout
qui se passoit: & cette vûe étoit pour
i & pour elles la principale partie de
fête. Quelles horreurs! Cette guerre
vile pendant six ans qu'elle dura, avoit
uté la vie à plus de cinquante mille
mmes du côté des rebelles.
Alexandre, après l'avoir appaisée, fit
usieurs expéditions au dehors avec un
ès grand succès. De retour à Jérusalem,
s'abandonna à la bonne chére & aux
cès du vin, qui lui causérent une fié- An.
e quarte, dont il mourut au bout Av.
trois ans, après en avoir régné vingt-
pt.
Il laissa deux fils, Hyrcan & Aristobu-
: mais il ordonna qu'Alexandra sa fem-
e gouverneroit le roiaume tant qu'elle





pendant Hyrcan son fils aî
la Grande Sacrificature.

An. M. 3926. Av. J. C. 78. Joseph. Antiq. XIII. 23. 24. & de bell. Jud. I. 4.

ALEXANDRA, ſelon le con
ſon mari lui avoit donné en m
ſe ſoumit elle & ſes enfans au
des Phariſiens, leur déclarant q
faiſoit en cela que ſe conformer
niéres volontés d'Alexandre.

Par cette démarche, elle gagr
les eſprits, qu'oubliant leur ha
le mort, quoiqu'elle eût été po
dant ſa vie auſſi loin qu'il étoit
ils la changérent, dans ces co
mens, en vénération & en reſp
ſa mémoire: & au lieu des inve
des injures qu'ils avoient toujour
contre lui, ce n'étoit plus qu'
panégyriques, où ils relevoient
ſure les grandes actions d'Alexan
leſquelles la Nation ſe trouvoit a

bien le peuple, qu'ils avoient toujours jusques là irrité contre lui, qu'on lui fit une pompe funébre plus somptueuse & plus honorable que n'en avoit eu aucun de ses prédécesseurs; & qu'Alexandra, comme son testament le portoit, fut établie Administratrice souveraine de la Nation. On voit ici qu'un dévouement aveugle & sans réserve au pouvoir & aux volontés des Pharisiens, tenoit lieu auprès d'eux de tout mérite, & faisoit disparoitre tout défaut, & même tout crime. C'est assez l'ordinaire de ceux qui veulent dominer.

Quand cette Princesse se vit bien établie, elle fit recevoir son fils aîné Hyrcan Souverain Sacrificateur: il avoit alors près de trente-trois ans. Elle donna, comme elle l'avoit promis, l'administration de toutes les grandes affaires aux Pharisiens. La premiére chose qu'ils firent fut de casser le Décret par lequel Jean Hyrcan, pere des deux derniers Rois, avoit aboli toutes leurs constitutions traditionnelles, qui reprirent depuis un plus grand cours que jamais. Ils exercérent une cruelle persécution contre tous ceux qui s'étoient déclarés leurs ennemis sous le régne précédent, sans que la Reine pût les en empêcher, parce qu'elle s'étoit lié les mains

en se mettant entre celles des Pharisiens.
Elle avoit vû du tems de son mari, ce que c'est qu'une guerre civile, & les maux infinis qu'elle entraîne. Elle craignoit d'en allumer une nouvelle; & ne voiant point d'autre moien de la prévenir, que de céder un peu à la violence de ces hommes vindicatifs & inexorables, elle croioit devoir permettre un mal pour en empêcher un plus grand.

Ce que nous avons dit jusqu'ici, peut beaucoup contribuer à nous faire connoitre l'état du peuple Juif, & le caractére de ceux qui le gouvernoient.

An.M. 3931. Av. J. C. 71. Joseph. Antiq. X.II. 24. & de bell. Jud. 1-4.

Les Pharisiens continuoient toujours leurs persécutions contre ceux qui leur avoient été contraires sous le feu Roi. On les rendoit responsables de toutes ses cruautés, & de toutes les fautes dont ils jugeoient à propos de noircir sa mémoire. Ils s'étoient déja défaits, sur ce prétexte, de plusieurs de leurs ennemis; & ils inventoient tous les jours de nouveaux chefs d'accusation pour perdre ceux qui leur déplaisoient le plus entre ceux qui restoient encore.

Les amis & les partisans du feu Roi voiant que ces persécutions ne finissoient point, & qu'on avoit juré leur perte, s'assemblérent enfin, & vinrent en corps

ver la Reine, avec Ariftobule fon fe-
i fils à leur tête. Ils lui repréfentérent
ervices qu'ils avoient rendus au feu
; leur fidélité & leur attachement
lui dans toutes fes guerres, & dans
mbarras où il s'étoit trouvé pendant
roubles. Qu'il leur étoit bien dur
n leur fit, à préfent qu'elle les gou-
oit, un crime de tout ce qu'ils avoient
pour lui, & de fe voir facrifiés à la
e implacable de leurs ennemis, uni-
nent à caufe de leur attachement pour
& pour fa maifon. Ils la fupplioient
rêter ces fortes de recherches; ou fi el-
e le pouvoit pas, de leur permettre de
etirer du pays, & d'aller chercher ail-
s un afyle: ou du moins qu'on les mît
s les places où elle avoit garnifon,
ır y être à couvert de la violence de
rs ennemis.

La Reine étoit touchée, autant qu'on
ıt l'être, de l'état où elle les voioit,
de l'injuftice qu'on leur faifoit. Mais
ıe dépendoit pas d'elle de faire pour
x tout ce qu'elle eût fouhaité: car elle
toit donné des maîtres, en s'engageant
ne rien faire fans le confentement des
ıarifiens. Qu'il eft dangereux de donner
ɔp d'autorité à de telles gens! Ils
ioient que ce feroit arrêter le cours de

la Justice, que de suspendre les recherches contre des coupables: que c'étoit là une démarche qu'aucun Gouvernement ne devoit jamais souffrir: & qu'ainsi ils n'y donneroient jamaïs les mains. D'un autre côté la Reine crut ne devoir pas consentir que les vrais & fidéles amis de sa maison abandonnassent ainsi le pays, puisqu'elle demeureroit alors sans appui à la merci d'une faction turbulente, & n'auroit aucune ressource en cas de nécessité. Elle se détermina donc au troisiéme parti qu'ils lui avoient proposé, & les dispersa dans les places où elle avoit garnison. Elle y trouvoit deux avantages: le premier, que leurs ennemis n'oseroient les attaquer dans ces places fortes, où ils auroient les armes à la main; & le second, que ce seroit toujours pour elle un corps de réserve, sur lequel elle pouvoit compter dans l'occasion en cas de brouillerie.

An.M. 3634. Av. J. C. 70. Quelques années après, la Reine Alexandra tomba malade d'une maladie très dangereuse, & qui la mit à l'extrémité. Dès qu'Aristobule, le plus jeune de ses fils, vit qu'elle n'en pouvoit pas revenir, comme il avoit depuis lontems formé le dessein de s'emparer de la Couronne à sa mort, il se déroba de nuit de Jérusalem

:m avec un seul domestique, & s'en
lla dans les places, où, selon le plan
u'il en avoit donné, on avoit mis en
arnison les amis de son pere. Il y fut re-
1 à bras ouverts, & en quinze jours de
ms vingt-deux de ces places & châteaux
donnérent à lui; ce qui le rendit maî-
e de presque toutes les forces de l'Etat.
e peuple, aussi bien que l'armée, étoit
ut disposé à se déclarer pour lui, las de
dure administration des Pharisiens, qui
oient gouverné en maîtres sous Alexan-
a, & étoient devenus insupportables
tout le monde. On venoit donc en fou-
de tous côtés se ranger sous les éten-
arts d'Aristobule, dans l'espérance qu'il
oliroit la tyrannie des Pharisiens; ce
u'on ne pouvoit pas attendre d'Hyrcan
m aîné, élevé par sa mere dans une sou-
nission aveugle pour cette secte; outre
u'il n'avoit ni le courage ni la capacité
écessaires pour un dessein si vigoureux:
ar il étoit pesant & indolent, sans acti-
ité, sans application, & d'un fort petit
énie.

Quand les Pharisiens virent que le parti
l'Aristobule grossissoit, ils vinrent, Hyr-
an à leur tête, représenter à la Reine
nourante ce qui se passoit, & lui deman-
er ses ordres & son assistance. Sa réponse

fut, qu'elle n'étoit plus en état de se mêler de ces sortes d'affaires, & qu'elle leur en laissoit le soin. Cependant elle institua Hyrcan son héritier, & expira peu de tems après.

Dès qu'elle fut morte, il prit possession du trône; & les Pharisiens firent tous leurs efforts pour l'y maintenir. Quand Aristobule étoit sorti de Jérusalem, ils avoient fait mettre dans le château de * Baris sa femme & ses enfans qu'il avoit laissés, pour s'en servir comme d'otages contre lui. Mais, voiant que cela ne l'arrêtoit point, ils levérent une armée. Aristobule en leva aussi une. Une bataille près de Jéricho décida la querelle. Hyrcan, abandonné de la plupart de ses troupes qui prirent le parti de son frere, fut obligé de s'enfuir à Jérusalem, & de se renfermer dans le château de Baris; & ses partisans prirent le Temple pour asyle. Peu de tems après ils se soumirent aussi à Aristobule, & Hyrcan fut obligé de s'accommoder avec lui.

Joseph. Antiq. XIV. 2. de bell. Jud. I-4.

* Baris *étoit un château situé sur un roc escarpé, hors de l'enceinte du Temple, sur la même montagne.*



§. IV.

Régne d'Aristobule II, qui dure six ans.

PAR L'ACCOMMODEMENT qui se fit, on convint qu'Aristobule auroit la Couronne & la Souveraine Sacrificature, & qu'Hyrcan lui résigneroit l'une & l'autre, & se contenteroit d'une vie privée sous la protection de son frere, avec la jouissance de son bien. Il n'eut pas de peine à s'y résoudre: car il aimoit le repos & ses aises plus que toute autre chose. Ainsi il quitta le gouvernement, après l'avoir possédé trois mois. La tyrannie des Pharisiens finit avec son régne, après avoir tourmenté la nation Juive depuis la mort d'Alexandre Jannée. An.M. 39 Av.J.C.

Les troubles de l'Etat ne finirent pas de même: l'ambition d'Antipas, plus connu sous le nom d'Antipater, pere d'Hérode, y donna lieu. Il étoit Iduméen de race, & Juif de religion, de même que tous les autres Iduméens depuis qu'Hyrcan les eut obligés à embrasser le Judaïsme. Comme il avoit été élevé à la Cour d'Alexandre Jannée, & d'Alexandre sa femme qui régna après lui, il s'étoit emparé de l'esprit d'Hyrcan leur fils aîné dans l'espérance de s'élever par



V ij



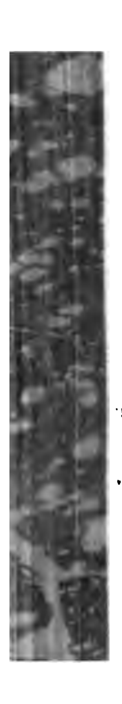
sa faveur lorsqu'il parviendroit à la Co-
An.M. 3939. ronne. Mais quand il vit toutes ses me-
Av. J. C. 61. sures rompues par la déposition d'Hyrcan
Joseph. Antiq. XIV. 28 & le couronnement d'Aristobule, de qui
Id. de bell. Jud. 1-5. il n'avoit rien à espérer, il emploia
toute son habileté & tous ses soins à faire
remonter Hyrcan sur le trône.

Celui-ci, par son moien, s'étoit d'abord adressé à Arétas roi de l'Arabie Pétrée, pour l'aider à se rétablir. Après divers évenemens, que je passe pour ne point trop allonger cette histoire, il eut recours à Pompée, qui, au retour de son expédition contre Mithridate, étoit

Joseph. Antiq. XIV. 5 Id. de bell. Jud. 1-5.

venu en Syrie. Il y prit connoissance de la cause d'Hyrcan & d'Aristobule, qui s'y étoient rendus en personne suivant ses ordres. Il y vint aussi quantité de Juifs demander qu'on les délivrât de la domination de l'un & de l'autre. Ils représentoient, qu'ils ne devoient pas être gouvernés par un Roi : qu'ils avoient accoutumé depuis lontems de ne l'être que par le Souverain Sacrificateur, qui, sans autre titre, leur administroit la Justice selon les loix & les réglemens qui leur avoient été transmis par leurs ancêtres. Qu'à la vérité les deux freres étoient de la race Sacerdotale, mais qu'ils avoient changé la forme du Gouvernement pour

e nouvelle, qui les mettroit dans l'ef-
.vage si on n'y remédioit.
Hyrcan se plaignoit, qu'Aristobule le
pouilloit injustement de son droit d'aî-
sse, en usurpant tout, & ne lui laissant
'une petite terre pour son entretien. Il
ccusoit aussi de faire le métier de cor-
re sur mer, & de piller ses voisins
terre. Et pour confirmer ce qu'il allé-
oit contre lui, il produisoit près de
lle Juifs, & des principaux de la na-
n, qu'Antipater avoit fait venir exprès,
ur appuier par leur témoignage ce que
Prince avoit à dire contre son frere.
Aristobule répondit à cela: Qu'Hyr-
n avoit été déposé uniquement à cause
son incapacité. Que sa nonchalance
sa paresse le rendant absolument in-
pable des affaires, le peuple l'avoit
prisé, & que lui Aristobule avoit été
ligé de prendre les rênes du Gouverne-
nt, pour l'empécher de tomber en des
ins étrangéres. Enfin qu'il ne portoit
int d'autre titre que celui qu'avoit eu
n pere Alexandre. Et, pour preuve de
qu'il avançoit, il produisit plusieurs
nes gens de qualité du pays, qui paru-
it avec tout l'éclat que peuvent donner
magnificence & le bel air. Leurs habits
erbes, & leurs maniéres hautes & plei-



ſeins du côté de l'Arabie, q
fort à cœur. Il renvoia donc
les deux freres, & leur dit qu
tour, après qu'il auroit ſoumis
ſes Arabes, il paſſeroit par la
qu'alors il régleroit leur affaire
troit ordre à tout.

Ariſtobule, qui comprit bi
ſée de Pompée, partit de Da
quement, & ſans lui faire la n
vilité; revint en Judée; fit p
armes à ſes ſujets; & ſe mit en
défendre. Par cette conduite il
Pompée un ennemi mortel.

Pompée ſe mit à faire les
pour la guerre d'Arabie. Arétas
ques-là mépriſé les armes
mais quand il les vit de près, &
armée victorieuſe alloit entre
États, il envoia faire ſes ſoum

fit d'abord garder : mais dans la suite, il fut relâché, quand il eut accepté les conditions que lui imposa Pompée, qui retourna aussitôt après à Damas.

Il n'apprit qu'alors la manœuvre qu'avoit fait Aristobule en Judée. Il y mena son armée, & trouva Aristobule posté dans le château d'Alexandrion, qui étoit à l'entrée du pays sur une haute montagne. C'étoit une place extrêmement forte, bâtie par son pere Alexandre, qui lui avoit donné son nom. Pompée l'envoia sommer de descendre, pour le venir trouver. Aristobule n'en avoit guéres d'envie : mais il se rendit enfin à l'avis de ceux qui étoient avec lui, qui redoutant une guerre avec les Romains, lui conseillérent d'y aller. Il le fit, & après une conversation qui roula sur son différent avec son frere, il revint dans son château. Il fit encore le même manége deux ou trois fois, pour tâcher par cette complaisance de gagner Pompée, & de l'engager à décider en sa faveur. Mais, de peur d'accident, il ne laissoit pas de bien garnir ses places fortes, & de faire tous les autres préparatifs pour une défense vigoureuse, en cas que Pompée prononçât contre lui. Pompée, qui en eut avis, la derniére fois qu'il y vint l'obligea à les

lui mettre toutes entre les mains en séquestre, & lui fit signer des ordres pour cela à tous les Commandans de ces places.

Aristobule, outré de la violence qu'on lui avoit faite, dès qu'il fut relâché, se rendit en diligence à Jérusalem, & y prépara tout pour la guerre. Résolu de garder la Couronne, il se trouvoit le jouet de deux passions opposées, l'espérance & la crainte. Quand il voioit la moindre apparence que Pompée décideroit en sa faveur, il emploioit tous les artifices de la complaisance pour se le rendre favorable. Quand, au contraire, il trouvoit la moindre raison de soupçonner qu'il se déclareroit contre lui, il suivoit une conduite toute opposée. Voila ce qui produisit le contraste qui se voit dans les différentes démarches qu'il fit dans toute cette affaire.

Pompée le suivit de près. Le premier endroit où il campa en allant à Jérusalem, fut Jéricho, où il reçut la premiére nouvelle de la mort de Mithridate, comme on le verra dans le Livre suivant.

Il continua sa marche vers Jérusalem Quand il en fut proche, Aristobule, qui commençoit à se repentir de ce qu'il avoit

fait, vint le trouver, & tâcha de se raccommoder avec lui, en lui promettant une soumission entiére, & une grosse somme d'argent pour prévenir la guerre. Pompée accepta ses offres, & envoia Gabinius à la tête d'un détachement recevoir l'argent. Mais, quand ce Lieutenant Général arriva à Jérusalem, il trouva les portes fermées; & au lieu de recevoir de l'argent, on lui cria de dessus les murailles que ceux de la ville ne vouloient pas tenir l'accord. Pompée là-dessus, ne voulant pas qu'on se moquât de lui impunément, fit mettre dans les fers Aristobule qu'il avoit retenu, & s'avança avec toute l'armée devant Jérusalem. C'étoit une ville extrêmement forte par sa situation, & par les ouvrages qu'on y avoit faits; &, sans la division qui étoit au dedans, elle auroit pu faire une longue résistance.

Le parti d'Aristobule vouloit défendre la place, sur tout quand ils virent que Pompée retenoit leur Roi prisonnier. Mais ceux qui favorisoient le parti d'Hyrcan, vouloient qu'on ouvrît les portes à Pompée. Et comme ces derniers faisoient le plus grand nombre, l'autre parti se retira sur la montagne du Temple pour le défendre; & fit rompre les ponts



du fossé & de la vallée qui l'environnoient. Pompée à qui l'on ouvrit aussitôt la ville, résolut d'assiéger le Temple. La place tint trois mois entiers, & auroit encore tenu autant, & peut-être obligé les Romains à abandonner leur entreprise, sans la rigueur superstitieuse avec laquelle les assiégés observoient le Sabbat. Ils croioient bien qu'il leur étoit permis de se défendre quand on les attaquoit, mais non d'empécher les travaux des ennemis, ou d'en faire pour eux-mêmes. Les Romains sûrent mettre à profit cette inaction des jours de Sabbat. Ils n'attaquoient point pour lors les Juifs, mais ils combloient les fossés, faisoient leurs approches, & plaçoient leurs machines sans trouver d'opposition. Ils abbattirent enfin une grosse tour, dont la chute entraîna un grand pan de muraille, & fit une bréche aussi grande qu'il la falloit pour un assaut. La place fut emportée de vive force. Le carnage fut terrible. On passa plus de douze mille personnes au fil de l'épée.

Pendant tout le tumulte, les cris, & le desordre de cette boucherie, l'histoire remarque que les Prêtres qui étoient alors dans le Temple occupés à faire le service, le continuérent avec un sang froid

ſurprenant, malgré la rage de leurs ennemis, & la douleur de voir maſſacrer à leurs yeux leurs amis & leurs parens. Pluſieurs d'entr'eux virent mêler leur ſang avec celui des ſacrifices qu'ils offroient; & l'épée des ennemis en fit des victimes de leur devoir. Heureux & dignes d'envie, s'ils euſſent été auſſi fidéles à l'eſprit qu'à la lettre !

Pompée, avec pluſieurs des hauts Officiers, entra dans le Temple, & non ſeulement dans le lieu Saint, mais juſques dans le lieu très-Saint, où, par la Loi, il n'étoit permis à perſonne d'entrer qu'au Souverain Sacrificateur une fois l'an, le jour ſolennel de l'Expiation. C'eſt ce qui affligea le plus vivement les Juifs, & ce qui ſouleva le plus ce peuple contre les Romains.

Pompée ne toucha point au tréſor du Temple, compoſé pour la plus grande partie des ſommes qui y avoient été dépoſées par les familles particuliéres pour être plus en ſûreté. Il s'y trouva deux mille talens en argent monnoié, ſans compter les vaſes d'or & d'argent qui étoient ſans nombre, & d'un prix infini. Ce [a] n'étoit point, dit Cicéron, par reſpect pour *Six milli*

a Cn. Pompeius, captis Hieroſolymis, victor ex illo fano nihil attigit. In primis hoc, ut multa alia,

la majesté du Dieu honoré dans ce
ple que Pompée en usa de la sorte
selon lui, rien n'étoit plus mépr
que la religion des Juifs, plus indig
la sagesse & de la grandeur des Ron
plus opposé aux maximes de leurs
tres. Pompée, par ce noble desint
ment, voulut seulement ôter à la
gnité & à la médisance tout lieu
quer sa réputation. Voila ce que pen
les plus éclairés d'entre les payens
nique religion du vrai Dieu. Ils bl
moient ce qu'ils ne connoissoient

On a remarqué que jusques-là
avoit réussi à Pompée : mais que
cette curiosité sacrilége son bonhe
voit abandonné, & que l'avantag
porté sur les Juifs fut sa derniére vi

§. V.

Régne d'Hyrcan II. qui dure 24

An. M. 3941. An. J. C. 63. POMPÉE aiant ainsi mis fin à la
re, fit démolir les murailles de Jéru

sapienter, quòd in tam suspiciosa ac maledica civitate locum sermoni obtrectatorum non reliquit. Non enim credo religionem & Judæorum & hostium impedimento præstantissimo imperatori, sed pudorem fuisse ... rum religio sacr splendore hujus gravitate nominis majorum institutis rebat. *Cic. pro Fl* 67-69.

rétablit Hyrcan, fit prisonniers Aristobule & ses deux fils Alexandre & Antigone, & les envoia à Rome. Il démembra plusieurs villes du roiaume de Judée, qu'il unit au Gouvernement de Syrie, imposa tribut à Hyrcan, & laissa l'intendance du pays à Antipater, qui étoit à la cour d'Hyrcan, & un de ses principaux Ministres. Alexandre se sauva sur la route, & revint en Judée, où il excita dans la suite de nouveaux troubles.

Hyrcan se trouvant trop foible pour entrer en campagne contre lui, eut recours aux armes des Romains. Gabinius, Gouverneur de Syrie, après avoir vaincu dans un combat Alexandre, alla à Jérusalem, & y rétablit Hyrcan dans la Souveraine Sacrificature. Il fit de grands changemens au Gouvernement civil : car il le rendit Aristocratique de Monarchique qu'il étoit : mais ils furent de peu de durée.

AN. M. 3947. Av. J. C. 57. *Joseph. Antiq.* XIV. 10. *Id. de bell. Jud.* I. 6.

Crassus marchant contre les Parthes, mais toujours attentif à contenter son insatiable avarice, s'arrêta à Jérusalem, où il avoit entendu dire que l'on gardoit de précieux trésors. Il pilla tout ce qu'il y avoit de richesses dans le Temple, qui montoient à la somme de dix

AN. M. 3950. Av. J. C. 54.

mille talens, c'eſt-à-dire, de trente millions.

An.M. 3957. Av. J. C. 47. *Joſeph. Antiq.* XIV. 15. *de bell. Jud.* 1-8.

Céſar, après ſon expédition d'Egypte, étant venu en Syrie, Antigone, qui s'étoit ſauvé de Rome, avec ſon pere Ariſtobule, vint ſe jetter à ſes piés, le pria de le rétablir ſur le trône de ſon pere qui pour lors étoit mort, & fit de grandes plaintes contre Antipater & Hyrcan. Céſar leur avoit de trop grandes obligations à l'un & à l'autre pour rien faire contre leurs intérêts: car, comme on le verra dans la ſuite, ſans le ſecours qu'il en avoit reçu, ſon expédition d'Egypte auroit échoué. Il ordonna qu'Hyrcan garderoit la dignité de Souverain Sacrificateur de Jéruſalem, & la Principauté de la Judée, pour lui & pour ſa poſtérité après lui à perpétuité, & donna à Antipater la charge de Procurateur de la Judée ſous Hyrcan. Par ce Décret, l'Ariſtocratie de Gabinius fut abolie, & le Gouvernement de Judée rétabli ſur l'ancien pié.

Joſeph. Antiq. XIV. 17. *de bell. Jud.* 1-8.

Antipater fit donner le Gouvernement de Jéruſalem à Phaſaël ſon fils aîné, & celui de la Galilée à Hérode ſon ſecond fils.

An.M. 3960. Av. J. C. 44.

Céſar, à la requête d'Hyrcan, & en



considération des services qu'il lui avoit rendus en Egypte & en Syrie, lui permit de rebâtir les murailles de Jérusalem, que Pompée avoit fait abbattre. Antipater, sans perdre de tems, y fit travailler, & la ville fut bientôt fortifiée comme elle l'étoit avant la démolition. César fut tué cette même année. *Joseph. Antiq. XIV. 17.*

Pendant les guerres civiles, la Judée, aussi bien que toutes les autres provinces de l'Empire Romain, fut agitée de violens troubles.

AN.M. 3964 Av. J. C. 40. *Joseph. Antiq.* XIV. 24-26. *Id. de bell. Jud.* 1-21.

Pacore, fils d'Orode roi des Parthes, étoit entré en Syrie avec une puissante armée. Il envoia de là en Judée un détachement, qui avoit ordre de mettre sur le trône Antigone fils d'Aristobule, qui de son côté avoit aussi levé des troupes. Hyrcan & Phasaël frere d'Hérode, sur la proposition qu'on leur fit d'un accommodement, eurent l'imprudence de se rendre chez les ennemis, où ils furent arrétés, & mis aux fers. Hérode se sauva de Jérusalem un moment avant qu'on y fut entré pour le saisir aussi.

Les Parthes aiant manqué Hérode, pillérent la ville & la campagne, mirent Antigone sur le trône, & lui livrérent Hyrcan & Phasaël enchaînés. Phasaël qui savoit bien que sa mort étoit résolue,



loi du Lévitique : il ne faloi
manquât un seul membre au
Sacrificateur. Après l'avoir ai
il le rendit aux Parthes pour
dans l'Orient, d'où il lui ser
ble de brouiller les affaires e
Joseph. Antiq. XV. 2. demeura prisonnier à Séleuci
lonie jusqu'à l'avénement de l
Couronne, qui lui fit ôter f
& lui permit de voir en tout
Juifs du pays, qui étoient en
nombre. Ils le regardérent c
Roi & leur Sacrificateur, &
une pension qui suffisoit po
l'éclat de son rang. L'amour
lui fit oublier tous ces avant
tourna l'année suivante à Jéru
Hérode l'avoit invité de re
quelques années après il le fit
Hérode s'étoit d'abord réfug
te, il passa de là à Rome

Car, au lieu qu'il ne se proposoit
u plus que d'obtenir la Couronme
Aristobule *, frere de Mariamne à
étoit fiancé depuis quelque tems,
'espérance seulement de gouverner
celui-ci, comme avoit fait Antipa-
us Hyrcan; Antoine lui fit donner
uronne à lui-même contre la maxi-
rdinaire des Romains en pareil cas.
ls n'étoient pas accoutumé de violer
les droits des maisons roiales qui
connoissoient pour leurs protecteurs,
donner la Couronne à un étranger.
de fut déclaré Roi de Judée par le
, & conduit par les Consuls au
ole, où il reçut l'investiture de la
onne avec les cérémonies ordinaires
ces sortes d'occasions.

rode ne passa que sept jours à Rome
poursuite de cette grande affaire,
ourna promtement dans la Judée.
voit mis en tout que trois mois à
oiage de terre & de mer.

ristobule étoit fils andra fille d'Hyr- son pere étoit Ale- , fils d'Aristobule frere d'Hyrcan: de sorte qu'il rassembloit en sa personne les droits des deux freres à la Couronne.



§. VI.

Régne d'Antigone, qui dure à peine deux ans.

An M. 3961. Av. J. C. 39. IL NE FUT PAS si facile à Hérode de s'établir dans la possession du roiaume de Judée, qu'il lui avoit été aisé d'en obtenir le titre de la part des Romains. Antigone n'étoit pas disposé à lui céder un trône, qui lui avoit couté tant de peine & d'argent. Il le lui disputa très vivement pendant près de deux ans.

An. M. 3962. Av. J. C 38. Joseph. Antiq. XIV. 27. Id de bell. Jud. I. 13. Hérode, qui pendant l'hiver avoit fait de grands préparatifs pour la campagne suivante, l'ouvrit enfin par le siége de Jérusalem, qu'il alla investir avec une belle & nombreuse armée. Antoine avoit donné ordre à Sosius, Gouverneur de la Syrie, de faire tous ses efforts pour réduire Antigone, & pour mettre Hérode en pleine possession du Roiaume de Judée.

Pendant qu'on travailloit aux ouvrages nécessaires pour le siége, Hérode alla faire un tour à Samarie, & y consomma enfin son mariage avec Mariamne. Il y avoit déja quatre ans qu'ils étoient fiancés: les embarras qui lui étoient survenus avoient empéché jusques-là qu'on en vînt à la conclusion. Elle étoit fille

d'Alexandre fils du Roi Ariſtobule, & d'Alexandra fille d'Hyrcan II, & ſe trouvoit ainſi petite-fille de ces deux freres. C'étoit une Princeſſe d'une beauté & d'une vertu extraordinaire, & qui poſſédoit dans un degré éminent toutes les autres qualités qui peuvent relever le ſexe. L'attachement qu'avoient les Juifs pour la famille des Aſmonéens fit croire à Hérode, qu'en l'épouſant il n'auroit pas de peine à gagner leur affection : & ce fut une des raiſons qui le déterminérent à conſommer alors ce mariage.

A ſon retour devant Jéruſalem, Soſius & lui aiant joint leurs troupes, pouſſérent de concert le ſiége avec la derniére vigueur, & avec une armée très nombreuſe, qui montoit au moins à ſoixante mille hommes. La place tint pourtant pluſieurs mois contr'eux avec beaucoup de réſolution; & ſi les aſſiégés euſſent été auſſi habiles dans le métier de la guerre & dans l'art de défendre les places, qu'ils étoient braves & réſolus, on ne l'auroit peutêtre pas priſe. Mais les Romains qui en ſavoient bien plus qu'eux, emportérent enfin la place au bout d'un peu plus de ſix mois de ſiége.

Les Juifs étant forcés dans tous leurs AN.M. 39
poſtes, l'ennemi y entra de tous côtés, AV. J. C.

& s'en rendit maître. Et pour se venger de l'opiniâtreté de la résistance qu'on leur avoit faite, & des peines qu'ils avoient souffertes pendant un siége si long & si difficile, ils remplirent tous les quartiers de la Ville de sang & de carnage, pillérent & détruisirent tout, quoi qu'Hérode fît pout empécher l'un & l'autre.

Antigone, voiant tout perdu, vint se jetter aux pieds de Sosius de la maniére la plus soumise & la plus basse. Il fut mis dans les chaînes, & envoié à Antoine dès qu'il fut arrivé à Antioche. Il vouloit d'abord le réserver pour son triomphe: mais Hérode, qui ne se croïoit pas en sureté tant que ce reste de la famille roiale vivroit, ne lui donna point de repos qu'il n'eût obtenu la mort de ce malheureux Prince, pour laquelle il donna même une grosse somme d'argent. On lui fit son procès dans les formes. Il fut condanné à mort, & la sentence s'exécuta de la même maniére que contre un criminel du commun, avec les verges & la hache du licteur, & il fut attaché au poteau: traitement que les Romains n'avoient jamais fait à aucune tête couronnée.

Joseph. ibid. Plut. in Anton. p. 932. Dion. Cass. 49. p. 405.

Ainsi finit le régne des Asmonéens, après avoir duré cent vingt-neuf ans, à en prendre le commencement au Gou-

nement de Judas Maccabée. Hérode
ra de la sorte en paisible possession du
aume de Judée.

Cet événement singulier, extraordi-
ire, & jusques-là sans exemple, par
uel l'autorité souveraine sur les Juifs
it livrée à un étranger, à un Iduméen,
toit dû leur ouvrir les yeux, & les ren-
attentifs à une célébre prophétie,
i l'avoit prédit en termes clairs Il avoit
donné comme la marque certaine
n autre événement qui intéressoit toute
nation, qui étoit l'objet perpétuel de
vœux & de son attente, & qui la dis-
guoit par un caractére particulier de
ites les autres nations de la terre, les-
elles y avoient un pareil intérêt, mais
is le connoître & sans en être averties.
ette prophétie est celle de Jacob, le-
el en mourant prédit à ses douze fils
semblés autour de son lit ce qui devoit
river dans toute la suite des tems aux
ouze Tribus dont ils étoient les Chefs,
qui portoient leurs noms. Entre plu-
eurs prédictions que fait ce Patriarche
r la Tribu de Juda, voici celle dont
s'agit: *Le* [a] *sceptre ne sera point ôté à* Genes. 49. 10.

a Non auferetur scep-
um de Juda, & dux de
nore ejus, donec veniat
qui mittendus est; & ipse
erit expectatio gentium.



Messie cette prédiction : c'est
inconteſtable. Elle ſe réduit à
eſſenciels. Le premier, Que
Tribu de Juda ſubſiſtera,
prééminence & l'autorité ſ
Tribus : le ſecond, Qu'elle
qu'elle formera un corps d
gouverné par ſes loix, &
ſes Magiſtrats, juſqu'à ce q
ſoit venu.

Le premier point ſe vérifi
de l'hiſtoire des Iſraélites, o
minence de la Tribu de Jud
rement. Ce n'eſt point ici le
porter les preuves : on peut l
dans l'Explication de la Ge
depuis peu au public.

Elle ſe vend chez F. Babuty, rue St. Jacques.

Pour le ſecond point, il n

nus commença à lui être ôtée. C'étoit un avertissement que le tems du Messie n'étoit pas éloigné. La Tribu de Juda n'a plus de primauté : elle ne fait plus un corps subsistant, dont les Magistrats soient tirés d'elle. Il est donc manifeste que le Messie est venu. Mais depuis quel tems la Tribu de Juda est-elle semblable aux autres, & confondue avec elles? C'est depuis le tems de Tite, & celui d'Adrien qui acheva d'exterminer les restes de Juda. C'est donc avant ce tems-là que le Messie est venu.

Combien Dieu nous doit il paroître admirable dans l'accomplissement de ses prophéties! Seroit-ce faire l'usage que l'on doit de l'Histoire, de ne point s'arrêter quelques momens sur de tels faits quand on les rencontre sur son passage? Hérode, forcé de sortir de Jérusalem, se réfugie à Rome. Il ne songe point à demander la roiauté pour lui-même, mais pour un autre. Il étoit injuste de la donner à un étranger, pendant qu'il y avoit des Princes de la famille roiale. Cela étoit contre les loix, & même contre la pratique des Romains. Mais il étoit arrêté de toute éternité qu'Hérode seroit roi des Juifs. Le ciel & la terre passeroient plutôt que cet arrêt du ciel



ARTICLE SECO

Abrégé de l'histoire des Parth l'établissement de leur empi la défaite de Crassus, qui au long.

L'EMPIRE des Parthes est u puissans & des plus considérab ait eu dans l'Orient. Très foibl commencemens, comme c'est l' il s'étendit peu-à-peu dans tout Asie, & fit trembler même les On lui donne de durée quatre xante & quatorze ans, dont il y cens cinquante-quatre avant Jes & deux cens vingt depuis. Ars fondateur de cet Empire, & c nom que ses successeurs furen

Parthes aux Perses la cinquiéme année de l'Empereur Alexandre fils de Mammée. Je ne parlerai ici que des événemens arrivés aux Parthes avant Jesus-Christ, & je les traiterai très sommairement, excepté la défaite de Crassus, que je rapporterai dans toute son étendue.

J'ai * marqué ailleurs ce qui donna occasion à ARSACE I de faire révolter la Parthie, & d'en chasser les Macédoniens, qui depuis la mort d'Alexandre le Grand en avoient été maîtres; & comment il s'étoit fait nommer Roi des Parthes. Théodote dans le même tems fit révolter la Bactriane, & l'enleva aussi à Antiochus, surnommé *Théos*. AN.M. 3754. Av.J.C. 250. * *Tome*.VII. *pag*. 483.

Quelque tems après, Séleucus Callinicus, qui avoit succédé à Antiochus, fit de vains efforts pour soumettre les Parthes. Il tomba lui-même entre leurs mains, & fut fait prisonnier: c'étoit sous le régne de Tiridate, appellé autrement ARSACE II, frere du premier. AN.M. 3768. Av.J.C. 236. *Voyez Tome* VII. *p*. 520.

Antiochus surnommé le Grand, eut de plus heureux succès que son prédécesseur. Il marcha vers l'Orient, & se remit en possession de la Médie que les Parthes lui avoient enlevée. Il entra aussi en Parthie, & obligea le * Roi de se re- AN.M. 3792. Av.J.C. 212. *Voyez Tome* VII. *p*. 206. *&c.*

* *M. l'Abbé de Longuerue, dans sa Dissertation*



autres provinces révoltées. Antio
cha ensuite contre Euthydéme r
trie, avec qui il fut aussi oblig
commoder.

PRIAPATIUS, fils d'Arsace I
da à son pere ; & après avoir ré
ze ans, il laissa la Couronne
rant à PHRAATE I, son fils a

An.M. 3840. Av. J.C. 164. *Voyez ce qui en est dit ci-devant pag. 331. &c.*

Celui-ci la laissa à son frere
DATE, qu'il préféra à ses prop
à cause de son rare mérite. E
été un des plus grands Rois q
les Parthes. Il porta ses conq
loin qu'Alexandre le Grand.
qui fit prisonnier Démétrius N

An.M. 3873. Av.J.C. 131. *Voyez ci-devant p. 362 &c.*

PHRAATE II. succéda à M
son pere. Antiochus Sidére, ro
mena contre lui une puissant
sous prétexte de délivrer son fr
trius, qui depuis lontems étoit

captivité. Après avoir défait Phraate dans trois batailles, il fut lui-même vaincu & tué dans une derniére, & son armée entiérement taillée en piéces. Phraate, à son tour, dans le tems même qu'il songeoit à porter ses armes dans la Syrie, fut attaqué par les Scythes, & perdit la vie dans un combat.

ARTABANE son oncle prit sa place, & mourut bientôt après. AN.M. 3875. AV. J.C. 129.

Il eut pour successeur MITHRIDATE II, à qui Justin dit que ses belles actions méritérent le surnom de *Grand*.

Il déclara la guerre aux Arméniens, & dans le traité de paix qu'il fit avec eux il obligea leur Roi à lui envoier Tigrane son fils pour otage. Celui-ci fut depuis établi par les Parthes mêmes sur le trône d'Arménie, & se joignit à Mithridate roi de Pont pour faire la guerre aux Romains. AN.M. 3909. *Justin. l.* 38. *cap.* 3.

Antiochus Eusébe se réfugia chez Mithridate, qui le rétablit en possession d'une partie du roiaume de Syrie deux ans après. AN.M. 3912. *Ibid. p.* 115.

C'est ce même Mithridate, comme on le verra dans la suite, qui envoia Orobaze vers Sylla, pour demander à faire amitié & alliance avec les Romains; & qui AN.M. 3914. AV. J.C. 90.

le fit mourir à son retour pour avoir cédé la place d'honneur à Sylla.

An.M. 3915. Av. J. C. 89. *Joseph. Antiq.* XIII. 22. Démétrius Euchére, qui régnoit à Damas, assiégeant Philippe son frere dans la ville de Bérée, y fut vaincu & pris par les troupes des Parthes qui étoient venues au secours de Philippe, & mené prisonnier chez Mithridate, qui le traita avec toute sorte d'honneurs. Il y mourut de maladie.

An.M. 3915. Av. J. C. 89. Mithridate II. mourut après avoir régné quarante ans, & fut généralement regretté de tous ses sujets. Les troubles domestiques dont sa mort fut suivie, & qui affoiblirent considérablement l'Empire des Parthes, firent sentir encore davantage la perte qu'on avoit faite. Tigrane rentra dans toutes les provinces qu'il leur avoit cédées, & y en ajouta plusieurs qu'il prit sur eux. Il passa l'Euphrate, & se rendit maître de la Syrie & de la Phénicie. *Strab. l.* XI. *p.* 532. *Plut. in Lucull. p.* 500. 505-517.

Pendant ces troubles les Parthes choisirent pour roi MNASKIRE'S, & après lui SINATROCCE'S, dont on ne connoit presque que les noms.

An.M. 3935. Av. J. C. 69. PHRAATE, le fils de ce dernier, est celui qui se fit surnommer DIEU.

Il envoia des Ambassadeurs à Luculle



Après la grande victoire que les Romains venoient de remporter sur Tigrane. Il conservoit en même tems une intelligence secrette avec ce dernier. Ce fut pour lors que Mithridate lui écrivit la lettre que Salluste nous a conservée.

Pompée aiant été nommé à la place de Luculle pour terminer la guerre contre Mithridate, engage Phraate dans le parti des Romains. An.M. 3938. Av. J. C. 66.

Celui-ci prend le parti de Tigrane le jeune contre son pere. Il se brouille avec Pompée.

Après le retour de Pompée à Rome, Phraate est tué par ses propres enfans. MITHRIDATE, l'aîné de ses fils, prend sa place. An.M. 3948. Av. J. C. 56.

Tigrane, roi d'Arménie, meurt presque dans le même tems. Artavasde son fils lui succéde.

Mithridate, chassé de son roiaume, ou par ses propres sujets à qui il s'étoit rendu odieux, ou par l'ambition de son frere Orode, s'adresse à Gabinius, qui commandoit en Syrie, pour le rétablir sur le trône: mais inutilement. Il prend les armes pour se défendre. Assiégé dans Babylone, & vivement pressé, il se rend à Orode, qui ne considérant en lui qu'un ennemi & non un frere, le fait égorger. *Justin. l. 42. cap. 4.* An.M. 3949. Av. J. C. 55.



la Syrie avoit été donnée à
en témoigna une joie exce
port au dessein qu'il avoit
la guerre contre les Parth
étoit en compagnie, même
connoissoit peu, il ne pou
ses transports. Parmi ses an
quels il se contraignoit mo
jusqu'à des rodomontades to
dignes de son âge & même
tére, de sorte qu'on ne le
plus. Il ne bornoit pas ses
vernement de la Syrie, ni à
de quelques provinces voisin
à celle des Parthes. Il se pr
faire ensorte que les grande
Luculle contre Tigrane,
Pompée contre Mithridate
troient que des jeux d'enfan
raison des siennes. Il dévor

dant dans les pouvoirs qui lui furent donnés, la guerre contre les Parthes n'étoit nullement comprise : mais tout le monde savoit que c'étoit-là sa grande passion. Un tel début n'annonce rien d'heureux.

Son départ eut encore quelque chose d'un plus funeste augure. Un des Tribuns, nommé Ateius, menaça de s'opposer à sa sortie ; & beaucoup de gens se joignirent à lui, ne pouvant souffrir qu'on allât de gaieté de cœur faire la guerre à des peuples qui n'avoient fait aucun tort aux Romains, & qui étoient leurs amis & leurs alliés. En effet ce Tribun, s'étant inutilement opposé au départ de Crassus, prit le devant, courut à la porte de la ville par où il devoit sortir, mit à terre un brasier plein de feu, & dès que Crassus fut arrivé vis-à-vis, il jetta dans ce brasier des parfums, y versa des libations, & prononça dessus des imprécations terribles, qu'on ne put entendre sans frémir d'horreur, & dont les malheurs de Crassus ont été regardés par bien des Ecrivains comme l'accomplissement.

Rien ne put l'arrêter. Il continua sa route. Il arriva à Brunduse, & quoique la mer fût encore dangereuse, il s'embarqua, & perdit beaucoup de vaisseaux dans



bâtir une ville vers la douzième
jour. Et vous même, Seigneu
pondit Déjotarus, *vous ne vou*
pris trop matin à aller faire la g
Parthes. Car alors Craſſus avoi
ans paſſés, & ſon viſage le fai
tre encore plus vieux qu'il n'ét

Joſeph. Antiq. XIX. 12.

Il avoit oui dire, qu'il y avo
temple de Jéruſalem des tréſor
rables auſquels Pompée n'avoit
toucher. Il crut que la choſe v
la peine qu'il ſe détournât un p
chemin pour aller s'en rendre
y paſſa donc avec ſon armée.
autres richeſſes qui alloient à
mes très conſidérables, il y
poutre d'or enfermée & cachée
poutre de bois creuſée à deſſei
n'étoit connu que du ſeul Prêt
qui avoit la garde des tréſor

& demie. Eléazar, qui avoit appris le sujet du voiage de Crassus à Jérusalem, pour sauver les autres richesses, qui étoient presque toutes des dépôts des particuliers, découvrit à Crassus la poutre d'or, & lui permit de l'emporter, après avoir tiré de lui serment qu'il ne toucheroit point au reste. Ignoroit-il qu'il n'y a rien de sacré pour l'avarice? Crassus prit la poutre d'or, & n'en pilla pas moins les autres trésors, qui montoient à trente millions. Puis il continua son voiage.

Tout lui réussit d'abord aussi heureusement qu'il l'avoit pu espérer. Il construisit un pont sur l'Euphrate sans aucun obstacle, y fit passer son armée, & entra sur les terres des Parthes. Il alloit les attaquer sans autre sujet réel de guerre que l'envie insatiable de s'enrichir du pillage d'un pays qui passoit pour être extrêmement opulent. Les Romains sous Sylla, & ensuite sous Pompée, avoient fait la paix & plusieurs Traités avec eux. On ne s'étoit jamais plaint d'aucune infraction ni d'aucune autre entreprise qui pût donner un juste sujet de guerre. Ainsi les Parthes ne s'attendoient à rien moins qu'à une pareille invasion, & n'étant point sur leurs gardes, ils n'avoient rien de prêt

à y opposer. Crassus fut donc maître de la campagne, & parcourut sans obstacle la plus grande partie de la Mésopotamie. Il prit aussi sans opposition plusieurs villes : & s'il eût su profiter de l'occasion, il lui eût été facile de percer jusqu'à Séleucie & à Ctésiphon, de s'en emparer, & de se rendre maître encore de toute la Babylonie aussi bien que de la Mésopotamie. Mais au lieu de pousser sa pointe, dès que l'automne fut venu, après avoir laissé en garnison sept mille hommes de pié & mille chevaux pour s'assurer des villes qui s'étoient rendues, il repassa l'Euphrate, & mit ses troupes en quartier d'hiver dans les villes de la Syrie, où il ne s'occupa qu'à amasser des richesses, & à piller des temples.

Il y fut joint par son fils, que César lui envoioit des Gaules ; jeune homme qui avoit déja été honoré de plusieurs prix d'honneur que les Généraux donnent à ceux qui se sont distingués par leur courage, & qui lui amenoit mille cavaliers choisis.

De toutes les fautes que Crassus fit dans cette expédition, qui furent toutes considérables, la plus grande sans contredit, après celle d'avoir entrepris cette guerre, fut ce promt retour en Sy-

tie. Car il devoit passer outre sans s'arrêter, & s'emparer de Babylone & de Séleucie, villes toujours ennemies des Parthes: au lieu que par ce retour il donna aux ennemis le tems de se préparer, ce qui fut la cause de sa ruine.

Dans le tems qu'il rassembloit toutes ses troupes de leurs quartiers d'hiver, il lui arriva des Ambassadeurs du Roi des Parthes, qui lui exposérent en peu de mots leur commission. Ils lui dirent, que si cette armée étoit envoiée par les Romains contre les Parthes, ce seroit une guerre qu'aucun Traité de paix ne pourroit terminer, & qui ne finiroit que par la ruine totale des uns ou des autres. Que si, comme ils l'avoient oui dire, c'étoit Crassus seul, qui, contre le sentiment de sa patrie, & pour assouvir son avarice particuliére, avoit pris les armes contr'eux, & étoit entré dans une de leurs provinces, le Roi leur maître vouloit bien user de sa modération en cette rencontre, avoir pitié de la vieillesse de Crassus, & laisser aller vies & bagues sauves les Romains qui étoient dans ses Etats, plutôt enfermés que gardant des villes. Il parloit sans doute des garnisons que Crassus avoit laissées dans les places conquises. Crassus ne répondit à ce dis-



cours que par une rodomontade. Il leur dit, *qu'il leur feroit entendre sa réponse dans la ville de Séleucie.* Sur quoi le plus âgé des Ambassadeurs, nommé Vahisès, se prenant à rire, & lui montrant la paume de sa main, lui dit: *Crassus, tu verras plutôt naître du poil dans ce creux de ma main, que tu ne verras Séleucie.* Ces Ambassadeurs se retirérent, & allérent annoncer à leur Roi qu'il faloit se préparer à la guerre.

An.M. 3851. Av. J. C. 53. *Plut. in Crass. p. 154.* Aussitôt que la saison le permit, Crassus se mit en campagne. Les Parthes avoient eu le tems pendant l'hiver d'assembler une fort grosse armée pour lui faire tête. Orode leur Roi partagea ses troupes, & marcha en personne avec une partie vers les frontiéres de l'Arménie: il envoia l'autre dans la Mésopotamie sous le commandement de Suréna. Ce Général reprit, en y entrant, plusieurs des places dont Crassus s'étoit rendu maître l'année d'auparavant.

Cependant quelques soldats Romains s'étant sauvés avec beaucoup de danger des villes où ils étoient en garnison dans la Mésopotamie, dont les Parthes avoient déja repris quelques-unes, & assiégéoient les autres, vinrent trouver Crassus, & lui raportérent des choses très capables de

l'inquiéter & de l'allarmer. Ils disoient qu'ils avoient vû de leurs propres yeux le nombre effroiable des ennemis, & qu'ils étoient aussi témoins de leur valeur redoutable dans les sanglans combats autour des villes qu'ils avoient attaquées. Ils ajoutoient, que c'étoient des troupes à qui on ne pouvoit échaper quand elles poursuivoient, & qu'on ne pouvoit atteindre quand elles prenoient la fuite: que leurs traits, d'une pesanteur & en même tems d'une rapidité incroiable, portoient des coups mortels dont il n'étoit pas possible de se parer.

Ces discours diminuérent & rabattirent infiniment le courage & l'audace des soldats Romains, qui s'étant imaginé que les Parthes ne différoient en rien des Arméniens & des Cappadociens que Luculle avoit domtés si facilement, & s'étant flatés que le plus difficile de cette guerre seroit la longueur du chemin, & la poursuite des ennemis, qui n'oseroient jamais en venir aux mains avec eux, voioient, contre leur espérance, de grandes batailles & de grands dangers qui les attendoient. Ce découragement monta à un tel point, que plusieurs des principaux Officiers furent d'avis que Crassus devoit, avant que d'avancer plus loin,

assembler le Conseil, & mettre encore en délibération toute l'entreprise. Mais Crassus n'écoutoit d'autres avis que ceux qui le pressoient de se mettre en marche, & de se hâter.

Ce qui le rassura le plus, & qui le fortifia dans cette pensée, ce fut l'arrivée d'Artabaze roi d'Arménie. Il lui amenoit un corps de six mille hommes de cavalerie, qui faisoient partie de ses Gardes, ajoutant qu'il avoit outre cela dix mille Cuirassiers, & trente mille hommes d'infanterie à son service. Mais il lui conseilla de se donner bien de garde de mener son armée dans les plaines de la Mésopotamie, & lui dit qu'il faloit entrer chez les ennemis par le pays des Arméniens. Les raisons dont il appuioit cet avis, étoient: que l'Arménie étant un pays de montagnes, la cavalerie des Parthes, qui faisoit la plus grande partie de leurs forces, leur deviendroit absolument inutile: que si l'on prenoit cette route, il seroit en état de fournir à l'armée tout ce qui lui seroit nécessaire: au lieu que, si l'on prenoit celle de la Mésopotamie, les convois manqueroient, & on auroit toujours une puissante armée en tête dans toutes les marches qu'il faudroit faire pour percer jusqu'au centre des Etats de l'em-

nemi : que dans ces plaines la cavalerie auroit tous les avantages possibles contr'eux : enfin qu'il faudroit traverser plusieurs deserts sablonneux, où l'on pourtoit se trouver fort embarrassé faute d'eau & de vivres. L'avis étoit excellent, & ces raisons sans replique : mais Crassus aveuglé par la Providence, qui vouloit punir le sacrilége qu'il avoit commis en pillant le Temple de Jérusalem, méprisa tout ce qu'on put lui dire. Il pria seulement Artabaze, qui retournoit dans ses Etats, de lui amener ses troupes le plus promtement qu'il pourroit.

J'ai dit que la Providence aveugloit Crassus. La chose est visible par elle-même. Mais un Ecrivain payen en a fait la remarque : c'est Dion Cassius, historien fort sensé & en même tems homme de guerre. Il dit que les Romains conduits par Crassus » n'avoient aucune vûe salu» taire, & qu'ils ignoroient en toute oc» casion le parti qu'il faloit prendre, ou » qu'ils se mettoient hors d'état de le sui» vre : ensorte qu'on auroit dit que con» dannés & poursuivis par quelque Divi» nité, ils ne pouvoient faire usage ni » de leur esprit ni de leur corps. « Cette Divinité étoit inconnue à Dion. C'est

celle qui préſidoit à la nation Juive, & qui vengeoit l'injure faite à ſon Temple.

Craſſus ſe hâta donc de partir. Il avoit ſept légions de gens de pié, près de quatre mille chevaux, & autant de gens de trait armés à la légére : ce qui faiſoit en tout plus de quarante mille hommes, c'eſt-à dire une des plus belles armées que jamais les Romains euſſent miſes ſur pié. Comme il faiſoit paſſer ſes troupes ſur le pont qu'il avoit dreſſé ſur l'Euphrate près de la ville de Zeugma, tout-à-coup des tonnerres effroiables & d'affreux éclairs donnérent dans le viſage de ſes ſoldats comme pour les arréter. En même tems un nuage noir, d'où ſortit un tourbillon impétueux accompagné d'une foudre embraſée, tomba ſur le pont, & en abbattit une partie. La fraieur & la triſteſſe ſaiſirent les troupes. Il tâcha de les conſoler du mieux qu'il put, en leur promettant avec ſerment de les ramener par l'Arménie, & finit ſon diſcours en les aſſurant qu'aucun d'eux ne reviendroit par ce chemin. Ces derniéres paroles, qui étoient ambigues, & qui lui étoient échapées fort imprudemment, achevérent de jetter le trouble dans l'armée. Craſſus ſentit bien le mauvais effet qu'elles avoient

produit, mais par un esprit d'opiniâtreté & de fierté il négligea d'y remédier en expliquant le sens de ces paroles pour rassurer les timides.

Il fit avancer ses troupes le long de l'Euphrate. Bientôt après ses coureurs, qu'il avoit envoiés à la découverte, vinrent lui raporter qu'il ne paroissoit pas un seul homme dans la campagne, mais qu'ils avoient trouvé des traces de beaucoup de gens de cheval, qui paroissoient avoir pris tout-à-coup la fuite, comme si on les avoit poursuivis.

Sur ce raport, Crassus se fortifia dans ses espérances, & ses soldats commencérent à mépriser les Parthes, comme des gens qui n'auroient jamais l'audace de les attendre, & d'en venir à un combat. Cassius lui conseilloit de s'approcher au moins de quelqu'une des villes où l'on avoit garnison, pour y faire un peu reposer l'armée, & avoir le tems d'apprendre au vrai le nombre des ennemis, leur force, & quelle manœuvre ils faisoient: ou, si Crassus n'approuvoit pas ce conseil, de marcher le long de l'Euphrate vers Séleucie, parce qu'en cotoiant toujours cette rivière, il mettoit la cavalerie des Parthes hors d'état de l'enveloper; &

qu'avec la flote qui le ſuivroit, on pourroit toujours tirer de la Syrie les proviſions & les autres choſes dont l'armée auroit beſoin. Ce Caſſius étoit Queſteur de Craſſus, & le même qui dans la ſuite tua Céſar.

Craſſus, après avoir peſé cet avis, étoit prêt à s'y rendre, lorſqu'il ſurvint un Chef des Arabes, nommé Ariamne, qui eut l'adreſſe de lui faire goûter un plan tout oppoſé. Cet Arabe avoit ſervi autrefois ſous Pompée, & étoit connu de pluſieurs des ſoldats Romains, qui le regardoient comme ami. Suréna le trouva tout propre, par cet endroit, à jouer le rôle qu'il lui donna. En effet, dès qu'il eut été conduit à Craſſus, il lui fit entendre que les Parthes ne ſoutiendroient pas la vûe de l'armée Romaine; que ſon nom ſeul avoit déja répandu la terreur dans leurs troupes; &, que pour obtenir une victoire complette, il n'avoit qu'à marcher droit à eux, & à ſe préſenter: & il s'offrit à lui ſervir de guide, pour l'y mener par le plus court chemin. Craſſus, ébloui par cette flaterie, & trompé par un homme qui ſavoit donner un tour ſpécieux à ce qu'il propoſoit, accepta le parti malgré

les instantes priéres de Cassius & de quelques autres, qui soupçonnérent le dessein de ce fourbe.

Crassus n'écouta personne. Le traitre Ariamne, après lui avoir persuadé de s'éloigner des rives de l'Euphrate, le mena au travers de la plaine, par un chemin d'abord uni & facile, mais qui devint ensuite très difficile par les sables profonds où l'armée se trouva engagée au milieu d'une vaste campagne toute rase & d'une affreuse aridité, & où la vûe ne découvroit ni fin ni bornes où l'on pût espérer de trouver quelque repos & quelque rafraîchissement. Si la soif & la fatigue du chemin décourageoient les Romains, l'aspect seul du pays les jettoit dans un desespoir encore plus terrible. Car ils n'apercevoient ni près ni loin le moindre arbre, la moindre plante, le moindre ruisseau; pas un seule colline, pas une seule herbe verte: ce n'étoient par tout que monceaux de sables brulans.

C'en étoit assez pour leur faire soupçonner quelque trahison: l'arrivée des couriers d'Artabaze auroit dû les en convaincre pleinement. Ce Prince mandoit à Crassus, que le Roi Orode lui étoit tombé sur les bras avec une grosse armée: que la guerre qu'il avoit à soutenir l'em-

pêchoit de lui envoier le secours qu'il lui avoit promis : mais qu'il lui conseilloit de se raprocher de l'Arménie, afin qu'il pussent unir leurs forces contre leur ennemi commun. Que s'il ne vouloit pas suivre cet avis, il l'avertissoit au moins d'éviter, dans ses marches & dans ses campemens, les lieux ouverts & favorables à la cavalerie, & de s'approcher toujours des montagnes. Crassus, au lieu d'écouter ces sages conseils, s'emporta contre celui qui les lui donnoit : & sans daigner récrire à Artabaze, ni lui faire la moindre réponse, il dit seulement à ses couriers : « Je n'ai pas le tems présentement de penser aux affaires des » Arméniens. Bientôt j'irai en Arménie, & je punirai Artabaze de sa trahi» son.

Crassus étoit si entêté de son Arabe, & si fort ébloui par ses mensonges adroits, qu'il avoit continué de le suivre sans la moindre défiance malgré tous les avis qu'on lui donnoit, jusqu'à ce qu'il l'eût conduit dans le desert sablonneux dont j'ai parlé. Alors le traître s'échapa, & vint rendre compte à Surêna de ce qu'il avoit fait.

Après une marche de quelques jours, dans un pays désert & ennemi, où il lui

cile d'avoir des nouvelles, des
rinrent tout hors d'haleine rapor-
ſſus que l'armée des Parthes très
ſe marchoit avec beaucoup de
d'audace, pour les venir atta-
ſſamment. Cette nouvelle jetta
e & la conſternation dans tout
. Craſſus en fut plus troublé
utres. Il mit ſes troupes en ba-
t à la hâte. D'abord, ſuivant
Caſſius, il étendit le plus qu'il
nfanterie, pour lui faire occuper
grand terrain, & pour ôter aux
la facilité de l'enveloper; & il
e ſa cavalerie ſur les aîles. Mais
changea d'avis, & ſerrant ſon
e, il en fit un gros bataillon
ui faiſoit face de tous côtés, &
cun des flancs préſentoit douze
s * de front. Chaque Cohorte
s d'elle une Compagnie de che-
fin que chaque partie étant éga-
ſoutenue par la cavalerie, tout
chargeât avec plus de ſureté &
. Il donna l'une des aîles à Caſ-
utre à ſon fils le jeune Craſſus,
au centre.

orte, chez les étoit un corps e, compoſé de cens hommes. | * *C'eſt à peu près ce que nous appellons aujourd'hui Bataillon.*



Ils avancérent dans cet ordre, & arrivérent sur le bord d'un ruisseau, qui n'avoit pas beaucoup d'eau, mais qui ne laissa pas de faire un très grand plaisir aux soldats, à cause de l'extrême sécheresse & de l'excessive chaleur qu'il faisoit.

La plupart des Officiers étoient d'avis qu'il faloit camper en cet endroit, pour laisser aux troupes le tems de se remettre de la fatigue extraordinaire qu'elles avoient essuiée dans une longue & pénible marche, & d'y prendre du repos durant la nuit: que cependant on tâcheroit, autant qu'il seroit possible, d'avoir des nouvelles des ennemis; & quand on auroit su leur nombre & leur ordonnance, dès le lendemain matin on iroit les attaquer. Mais Crassus, se laissant aller à la fougue de son fils & de la cavalerie qu'il commandoit, qui le pressoient de les mener à l'ennemi, donna ordre que ceux qui en auroient besoin prissent de la nourriture tout debout chacun dans son rang; & sans leur en laisser tout-à-fait le tems, il fit marcher, & les mena, non au petit pas ni en faisant quelques altes, mais rapidement & tout d'une haleine, jusqu'à ce qu'ils découvrirent les ennemis. Ils ne leur parurent, contre leur attente, ni en si grand nombre, ni si terribles qu'on le

ır avoit dit. C'eſt que Suréna avoit uſé ſtratagême. Il avoit caché la plupart ſes bataillons derriére les premiers rps avancés ; & pour les empécher d'ê- : aperçus à l'éclat de leurs armes, il ır avoit ordonné de les couvrir avec ırs caſaques ou avec des peaux.

Quand ils furent en préſence, & prêts charger, le Général des Parthes n'eut ıs plutôt donné le ſignal de la bataille, ıe toute la campagne retentit de cris ›ouvantables & d'un bruit affreux. Car s Parthes ne s'excitent point au com- ıt avec des cornets ou des trompettes ; ıais ils ont quantité d'inſtrumens creux ouverts de cuir, & environnés de fon- ettes d'airain, qu'ils frapent les uns con- re les autres : & le bruit que font ces in- ırumens eſt un bruit ſourd & terrible, ııi paroit mélé du rugiſſement des bêtes éroces & de l'éclatant fracas du tonnerre. Ces Barbares avoient bien obſervé que de ous les ſens l'ouie eſt celui qui trouble le ılus l'ame, qui la frape & l'émeut avec e plus de promtitude, & qui la fait plus ubitement comme ſortir d'elle-même.

Le trouble & l'effroi où ce bruit avoit jetté les Romains furent tout autres, quand les Parthes, jettant tout à coup les couvertures de leurs armes, leur pa-



roient tout en feu par le grand éclat de leurs casques & de leurs cuirasses, qui étoient d'un acier plus étincelant que les raions du soleil, & par celui du fer & de l'airain dont leurs chevaux étoient bardés. A leur tête paroissoit Suréna, beau, bien fait, d'une taille avantageuse, & d'une réputation de valeur beaucoup plus grande que ne promettoit sa mine efféminée. Car il se fardoit à la façon des Médes, & portoit, comme eux, les cheveux frisés & rangés avec art; au lieu que les autres Parthes les portoient encore, à la maniére des Scythes, fort négligés, & tels que la nature les donne, pour en paroître plus effroiables.

D'abord les Barbares vouloient charger les Romains à coups de piques, pour tâcher d'enfoncer ou d'entr'ouvrir les premiers rangs: mais aiant vû de près la profondeur de ce bataillon quarré, si épais, si serré, si uni, & où les hommes étoient si fermes & se soutenoient si bien les uns les autres, ils se retirérent aussitôt en arriére, faisant semblant de se disperser & de rompre leur ordonnance. Mais les Romains furent bien étonnés de voir tout-à-coup leur bataillon envelopé de tous côtés. Dans l'instant, Crassus ordonna à ses gens de trait & à son infanterie légére

de

de les charger : mais ils ne purent pas lontems exécuter ses ordres. Car, accablés d'une grêle de fléches, ils furent obligés de se retirer, & de se mettre à couvert sous leur infanterie pesamment armée.

Ce fut là le commencement du trouble & de l'effroi, quand on vit la roideur & la force de ces fléches, contre lesquelles il n'y avoit point d'armes à l'épreuve, & qui perçoient également tout ce qu'elles frapoient. Les Parthes, se séparant, se mirent de tous les côtés à tirer de loin, sans qu'il leur fût possible, quand ils l'auroient voulu, de manquer leurs coups, tant le bataillon des Romains étoit serré. Ils portoient des coups effroiables, & faisoient des blessures très profondes, parce que la corde de l'arc violemment tendue chassoit leurs fléches, qui étoient d'un poids extraordinaire, avec une impétuosité & une roideur que rien ne pouvoit soutenir.

Les Romains attaqués de la sorte, & accablés de toutes parts, ne savoient quel parti prendre. S'ils demeuroient fermes dans leurs rangs, ils étoient mortellement blessés : &, s'ils en sortoient pour aller charger l'ennemi, ils ne pouvoient lui faire de mal, & en étoient également maltraités. Les Parthes prenoient la fuite



devant eux, & en fuiant ils tiroient toujours : car ce sont les peuples du monde qui font le plus agilement cette manœuvre après les Scythes. Manœuvre, pour dire le vrai, très sagement imaginée ; puisqu'en fuiant ils sauvent leur vie, & qu'en combattant ils ôtent à la fuite ce qu'elle a de honteux.

Tant que les Romains purent espérer que ces Barbares, après avoir épuisé toutes leurs fléches, cesseroient de combattre, ou qu'ils en viendroient aux coups de main, ils se soutinrent, & supportérent leurs maux avec fermeté. Mais quand ils se furent aperçus qu'à la queue des bataillons il y avoit des chameaux chargés de fléches, où ceux qui avoient déja emploié les leurs en alloient prendre de nouvelles en faisant le tour, alors Crassus, perdant presque courage, envoia ordre à son fils de tâcher, à quelque prix que ce fût, de joindre les ennemis avant qu'il fût entiérement envelopé ; car ils s'attachoient principalement à lui, & faisoient un circuit pour le prendre à dos.

Le jeune Crassus prenant donc treize cens chevaux, cinq cens Archers, & huit Cohortes de soldats armés de rondaches, il les mena, en faisant un demi

[E]lles font quatre [ou c]inq mille [ho]mmes.

tour de converſion, contre ceux qui cherchoient à l'enveloper. Ceux-ci, ſoit qu'ils craigniſſent le choc d'une troupe qui marchoit en ſi bonne contenance, ou plutôt que leur deſſein fût d'attirer le jeune Craſſus le plus loin qu'ils pourroient de ſon pere, ſe mirent d'abord à tourner bride, & à s'enfuir. Le jeune Craſſus criant alors de toute ſa force, *Ils ne nous attendent point*, pouſſa à eux à bride abbattue. Les gens de pié, animés par l'exemple de la cavalerie, ſe piquérent de ne pas demeurer derriére, & ſuivirent d'un pas égal, portés par leur bonne volonté, & par la joie que leur donnoit l'eſpérance de la victoire. Ils croioient fermement avoir vaincu, & ne faire que pourſuivre; juſqu'à ce que s'étant fort éloignés de leur gros, ils reconnurent la ruſe: car ceux qui faiſoient ſemblant de fuir, tournérent tête, & beaucoup d'autres troupes ſe joignirent à eux pour fondre ſur les Romains.

Alors le jeune Craſſus arréta ſa troupe, dans l'eſpérance que les ennemis, les voiant en ſi petit nombre, ne manqueroient pas de les attaquer, & d'en venir aux mains: c'eſt ce qu'il ſouhaitoit. Mais ces Barbares ſe contentérent de leur oppoſer de front leur cavalerie peſam-



ment armée, & lâchérent ſur eux leur cavalerie légére, qui caracollant tout au tour, & les environnant de tous côtés ſans les joindre, les accabloit de fléches, & en remuant juſqu'au fond ces monceaux de ſable, ils excitoient une pouſſiére ſi épaiſſe, que les Romains ne pouvoient ni ſe voir ni ſe parler, & que ſe reſſerrant en un petit eſpace, & ſe preſſant les uns contre les autres, ils étoient en butte à tous les traits, & mouroient d'une mort lente mais cruelle. Car ſe ſentant déchirer les entrailles, & ne pouvant ſupporter la douleur, ils ſe rouloient ſur le ſable avec les fléches qu'ils avoient dans le corps, & expiroient ainſi avec des tourmens horribles : ou tâchant d'arracher de force les pointes à crochets recourbés, qui avoient pénétré au travers des nerfs & des veines, ils déchiroient encore davantage leurs plaies, & augmentoient leur douleur.

La plupart moururent de la ſorte ; & ceux qui reſtoient encore en vie, n'étoient pas plus en état d'agir. Car le jeune Craſſus les exhortant d'aller charger cette cavalerie bardée de fer, ils lui firent voir leurs mains couſues à leurs boucliers, & leurs piés percés de part en part & cloués à terre ; de ſorte qu'il leur étoit

également impossible de se défendre & de s'enfuir. Se mettant donc à la tête de sa cavalerie, il chargea vigoureusement cette gendarmerie couverte de fer, & se méla fiérement dans les escadrons, mais avec un grand desavantage, tant pour l'attaque que pour la défense. Car ses gens, avec des javelines foibles & courtes, donnoient contre des cuirasses d'un acier excellent, ou d'un cuir fort dur: au lieu que les Barbares, avec de bons & forts épieux, donnoient sur les corps des Gaulois qui étoient nuds, ou légérement armés. C'étoient les troupes ausquelles le jeune Crassus avoit le plus de confiance, & c'étoit avec elles qu'il faisoit des exploits merveilleux. Car ces Gaulois empoignoient avec leurs mains les épieux des Parthes, & les joignant au corps, ils les colletoient, & les tiroient de dessus leurs chevaux à terre, où ils demeuroient sans pouvoir se remuer, accablés sous la pesanteur de leurs armes. Il y en avoit plusieurs parmi ces Gaulois, qui abandonnant leurs chevaux, se glissoient sous ceux des ennemis, & leur perçoient le ventre avec leurs épées. Ces chevaux, effarouchés par la douleur, bondissoient, se cabroient, & renversant leurs maîtres ils les fouloient aux

piés pêle mêle avec les ennemis, & tomboient morts sur les uns & sur les autres.

Mais ce qui incommodoit le plus les Gaulois, c'étoit la chaleur & la soif: car ils n'étoient pas accoutumés à les supporter. Ils perdirent aussi la plupart de leurs chevaux, qui courant précipitamment contre cette cavalerie pesamment armée, s'enferroient eux-mêmes dans leurs épieux. Ils furent donc forcés de se retirer vers leur infanterie, & d'emmener le jeune Crassus qui avoit reçu plusieurs blessures dangereuses.

Chemin faisant ils virent assez près d'eux une butte de sable assez élevée, où ils se retirérent. Ils attachérent les chevaux au milieu, & firent tout au tour une enceinte de leurs boucliers pour se retrancher, espérant que cela leur aideroit beaucoup à se défendre contre les Barbares: mais il en arriva tout autrement. Car, dans un lieu uni, les premiers couvrent les derniers, & leur procurent quelque relâche: au lieu que, sur cette colline, l'inégalité du lieu faisant paroître les uns au-dessus des autres & découvrant davantage ceux qui étoient derriére, les offroit tous aux coups. Ainsi ne pouvant se dérober aux fléches que

les Barbares décochoient continuellement sur eux, ils en étoient tous également atteints, & ils déploroient leur malheureuse destinée, de ce qu'ils périssoient ainsi misérablement sans pouvoir se servir de leurs armes, & faire sentir leur valeur à l'ennemi.

Le jeune Crassus avoit avec lui deux Grecs de ceux qui s'étoient établis en cette contrée dans la ville de Carres. Ces deux jeunes hommes, touchés de le voir en cet état, le pressoient de se dérober avec eux, & de se retirer dans la ville d'Ischnes, qui avoit embrassé le parti des Romains, & qui n'étoit pas fort éloignée. Mais il répondit, *Qu'il n'y avoit pas de mort si cruelle, dont la crainte pût l'obliger à abandonner tant de braves gens qui mouroient pour l'amour de lui.* Beau sentiment dans un jeune Seigneur! Il leur ordonna de se sauver, & en les embrassant il les congédia. Pour lui, ne pouvant se servir de sa main, qui étoit traversée d'un trait, il ordonna à son Ecuier de le percer de son épée, & lui présenta le flanc. Les principaux Officiers se tuérent eux-mêmes, & plusieurs de ceux qui restérent furent tués en combattant avec beaucoup de valeur. Les Parthes ne firent qu'environ cinq cens prisonniers, & après







avoir coupé la tête au jeune Crassus, ils marchérent à l'instant contre son pere.

Celui-ci, après qu'il eut ordonné à son fils de charger les Parthes, & qu'on lui eut raporté qu'ils étoient en déroute, & qu'on les poursuivoit vivement, avoit repris un peu courage; d'autant plus que ceux qu'il avoit en tête ne le pressoient plus avec tant d'ardeur: car la plupart étoient allés avec les autres contre le jeune Crassus. Ainsi rassemblant son armée, il la retira en arriére sur un côteau, espérant que son fils alloit bientôt revenir de sa poursuite.

D'un grand nombre d'Officiers que son fils lui avoit envoiés successivement pour lui apprendre le danger où il étoit, la plupart étoient tombés entre les mains des Barbares qui les avoient égorgés. Il n'y eut que les derniers, qui s'étant sauvés avec beaucoup de peine, arrivérent auprès de lui, & lui annoncérent que son fils étoit perdu s'il ne lui envoioit promtement un puissant secours. A cette nouvelle, Crassus se sentit déchiré par une foule de pensées affligeantes, & sa raison fut tellement obscurcie, qu'il n'étoit plus capable de rien voir ni de rien entendre. Cependant le desir de sauver son fils & de sauver l'armée le détermina

à l'aller secourir, & il donna ordre à ses troupes de marcher.

Dans ce moment, les Parthes, qui revenoient de la défaite du jeune Crassus, arrivent, avec de grands cris & des chants de victoire, qui annoncent de loin à l'infortuné pere son malheur. Les Barbares, portant la tête du jeune Crassus au bout d'une lance, s'approchent des Romains, & les insultant avec une bravade pleine de moquerie, ils leur demandent quelle est la famille & quels sont les parens de ce jeune Romain. *Car*, disent-ils, *il n'est pas possible qu'un jeune homme si courageux & d'une si grande valeur, soit le fils d'un pere aussi lâche & aussi timide que Crassus.*

Ce spectacle abbattit & accabla les Romains; & au lieu d'exciter en eux le feu de la colére & le desir de la vengeance, comme on auroit dû s'y attendre, il les remplit d'une fraieur & d'un saisissement qui les glacérent. Cependant Crassus montra dans cette disgrace plus de fermeté & plus de courage qu'il n'avoit encore fait, & parcourant les rangs: » Romains, s'écrioit-il, c'est moi seul » que ce deuil regarde. La fortune de » Rome & sa gloire demeurent invulné» rables & invincibles, si vous demeu-

» rez fermes & intrépides. Que si vous » avez quelque compassion d'un pere qui » vient de perdre un fils dont vous ad- » miriez la valeur, faites la paroitre par » votre colére & par votre ressentiment » contre les Barbares. Enlevez-leur cette » joie insolente, punissez leur cruauté, » & ne vous laissez point abbattre à mon » malheur. C'est une nécessité que l'on » souffre quelque échec quand on aspire » à de grandes choses. Luculle n'a point » défait Tigrane, ni Scipion Antiochus, » sans qu'il leur en ait couté du sang. » C'est après ses plus grandes défaites que » Rome a remporté les plus grandes vic- » toires. Ce n'est point par les faveurs » de la Fortune qu'elle est parvenue à ce » haut degré de puissance, mais par sa » patience & son courage, en se roidis- » sant contre les adversités.

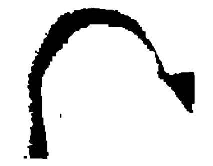
Crassus tâchoit, par ces discours, de ranimer ses troupes: mais, quand il eut ordonné de jetter le cri du combat, il reconnut dans son armée un découragement général par ce cri même, qui étoit foible, inégal, timide; au lieu qu'il fut vif, ferme, éclatant de la part des ennemis.

L'attaque étant donc commencée, la cavalerie légére des Parthes se répand sur

les ailes des Romains, & les prenant en flanc les accable de fléches, pendant que la Gendarmerie les attaquant de front à grands coups de lances, les oblige à se resserrer en un gros, hors ceux qui, pour prévenir les fléches dont les atteintes causoient une mort longue & douloureuse, eurent le courage de se jetter sur eux en desespérés. Ils ne leur faisoient pas beaucoup de mal, mais ils tiroient cet avantage de leur audace, qu'ils mouroient très promtement des larges & profondes blessures qu'ils recevoient. Car les Barbares leur passoient leurs lances entiéres au travers du corps avec tant de roideur, que souvent ils en enfiloient deux d'un même coup.

Après avoir combattu ainsi le reste du jour, la nuit venue les Barbares se retirérent, disant qu'ils accordoient à Crassus cette nuit seule pour pleurer son fils, à moins qu'il ne trouvât plus expédient de penser à sa propre sureté, & qu'il n'aimât mieux aller volontairement vers Arsace, (c'étoit le Roi des Parthes) que d'y être traîné. Et ils campoient en présence de l'armée Romaine, dans la ferme espérance que le lendemain ils en auroient bon marché, & qu'ils acheveroient de la défaire.



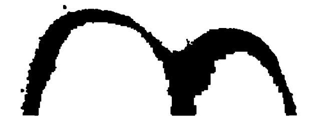


Cette nuit-là fut terrible pour les Romains. Ils ne songeoient ni à enterrer leurs morts, ni à panser leurs blessés, dont la plupart mouroient dans des douleurs horribles. Chacun n'étoit occupé que de ses propres maux. Car ils voioient bien tous qu'ils ne pouvoient échaper, soit qu'ils attendissent le jour dans leur camp, soit qu'ils se hazardassent pendant la nuit à se jetter dans cette plaine immense où l'on ne voioit point de fin. D'ailleurs leurs blessés les inquiétoient beaucoup pour ce dernier parti. Car de les emporter, c'étoit un embarras qui retarderoit extrêmement leur fuite; & si on les laissoit, on ne pouvoit douter que par leurs gémissemens & par leurs plaintes ils ne découvrissent le départ de l'armée.

Quoiqu'ils sentissent parfaitement que Crassus seul étoit la cause de tous leurs maux, cependant ils souhaitoient tous de voir son visage & d'entendre sa voix. Mais lui, couché par terre à l'écart dans un lieu obscur, & la tête couverte de son manteau, il étoit pour le vulgaire, dit Plutarque, un grand exemple de l'instabilité de la fortune; pour les gens sages & bien sensés, un exemple plus grand encore des pernicieux effets de la témé-

tité & de l'ambition, qui l'avoient aveuglé au point de ne pouvoir souffrir de n'être pas à Rome le premier & le plus grand parmi tant de millions d'hommes, & de se croire bas & petit, parce qu'il y en avoit deux au-dessus de lui: c'étoient César & Pompée.

Octavius un de ses Lieutenans & Cassius s'approchérent de lui, & voulurent le faire lever, le consoler & lui redonner courage. Mais le voiant entiérement accablé sous le poids de sa douleur, & sourd à toutes leurs consolations & à toutes leurs remontrances, ils assemblérent les principaux Officiers, tinrent un Conseil sur le champ; & tous aiant été d'avis qu'il faloit partir, on leva le camp sans se servir de trompettes. Cela se fit d'abord avec un grand silence. Mais ensuite les malades & les blessés qui ne pouvoient suivre, sentant qu'on les abandonnoit, remplirent le camp de tumulte & de confusion, avec des cris, des hurlemens, & des lamentations horribles, tellement que les Corps qui marchoient les premiers en furent saisis de trouble & d'effroi, dans la pensée que c'étoient les ennemis qui venoient les attaquer. Ainsi revenant souvent sur leurs pas, & se remettant ensuite en bataille, ou s'empress



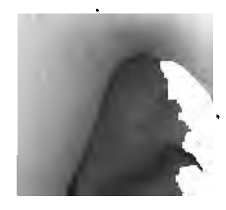
ſant à charger ſur des bêtes de ſomme les bleſſés qui les ſuivoient, & à décharger ceux qui étoient moins malades, ils perdirent beaucoup de tems. Il n'y eut que trois cens chevaux que conduiſoit Ignatius, qui ne s'arrétérent point, & qui arrivérent à la ville de Carres ſur le minuit. Ignatius appella les ſentinelles qui gardoient les murailles. Quand ils lui eurent répondu, il les chargea d'aller dire à Coponius qui commandoit dans la place, que Craſſus avoit donné un grand combat contre les Parthes; & ſans leur en dire davantage, ni leur apprendre qui il étoit, il pouſſa droit au pont que Craſſus avoit ſur l'Euphrate, & ſauva ſa troupe par ce moien. Mais il fut généralement blâmé d'avoir abandonné ſon Général.

Cependant ce mot, qu'il avoit jetté à ces Gardes en paſſant afin qu'ils le diſſent à Coponius, fut très utile à Craſſus. Car ce Gouverneur, conjecturant ſagement que la maniére dont cet inconnu s'étoit énoncé marquoit quelque deſaſtre, ordonna ſur l'heure même à ſa garniſon de prendre les armes. Et quand il fut inſtruit du chemin que Craſſus avoit pris, il ſortit au-devant de lui, & le conduiſit lui & ſon armée dans la ville. Les Par-

thes, quoique bien informés de sa fuite, ne voulurent pas le poursuivre la nuit. Mais le lendemain matin ils entrérent dans le camp, égorgérent tous les blessés qu'il y avoit laissés au nombre de quatre mille; & leur cavalerie s'étant répandue dans la plaine après les fuiards, elle en reprit un grand nombre, qu'elle trouva égarés çà & là.

Un des Lieutenans de Crassus, nommé Vargunteius, s'étant séparé la nuit du gros de l'armée avec quatre Cohortes, manqua son chemin, & fut trouvé le lendemain sur une colline par les Barbares, qui l'attaquérent. Il se défendit avec beaucoup de valeur, mais enfin il fut accablé par le nombre, & tous ses soldats furent tués, excepté une vingtaine, qui l'épée à la main se jettérent en desespérés au travers des ennemis pour se faire jour. Les Barbares furent si étonnés de cette audace, que pleins d'admiration ils s'ouvrirent, & leur donnérent passage. Ils arrivérent heureusement à Carres.

Dans ce moment, on donna à Suréna une fausse nouvelle, que Crassus s'étoit sauvé avec ce qu'il avoit de plus braves gens, & que les troupes qui s'étoient retirées à Carres, n'étoient que des milices ramassées, qui ne valoient pas la peine qu'on





les pourſuivît. Suréna croiant avoir perdu le prix de ſa victoire, mais en étant néanmoins encore incertain, voulut s'en aſſurer, afin de ſe déterminer ou à faire le ſiége de Carres ſi Craſſus y étoit encore, ou à le pourſuivre s'il en étoit ſorti. Il dépécha donc un de ſes truchemens qui parloit parfaitement les deux langues, & lui ordonna de s'approcher des murailles de Carres, & en ſe ſervant du langage Romain d'appeller Craſſus même, ou Caſſius, & de dire que Suréna demandoit à avoir une conférence avec eux.

Le truchement aiant exécuté ſon ordre, Craſſus accepta avec joie cette propoſition. Peu de tems après, il vint de la part des Barbares quelques ſoldats Arabes, qui connoiſſoient de vûe Craſſus & Caſſius pour les avoir vûs dans le camp avant la bataille. Ces ſoldats s'approchérent de la place, & aiant vû Caſſius ſur les murailles, ils lui dirent: Que Suréna étoit diſpoſé à traiter avec eux, & à leur donner la liberté de ſe retirer, à condition qu'ils demeureroient amis du Roi ſon maître, & qu'ils lui abandonneroient la Méſopotamie. Que ce parti étoit plus avantageux pour les uns & pour les autres, que d'en venir à la derniére extrémité.

Caſſius y donna les mains, & demanda que l'on convînt ptomtement du tems & du lieu de cette entrevûe entre Suréna & Craſſus. Les Arabes l'aſſurérent qu'ils y alloient travailler, & le quittérent.

Suréna, ravi de tenir ſa proie en lieu d'où elle ne pouvoit lui échaper, y mena dès le lendemain les Parthes, qui leur parlérent d'abord avec la derniére hauteur, & leur déclarérent que ſi les Romains vouloient recevoir d'eux quelque compoſition favorable, il faloit avant toutes choſes qu'ils leur livraſſent entre les mains Craſſus & Caſſius piés & poings liés. Les Romains indignés à l'excès de cette ſupercherie, dirent à Craſſus qu'il faloit renoncer aux longues & vaines eſpérances du ſecours des Arméniens, & prendre la fuite cette nuit même ſans perdre un moment. C'eſt ce qu'il étoit très important qu'aucun des habitans de Carres ne ſût avant le moment de l'exécution. Mais Andromaque, l'un de ces habitans, en fut informé le premier; & ce fut Craſſus lui-même qui lui en fit la confidence, & qui le choiſit pour ſon guide, comptant mal à propos ſur ſa fidélité.

Les Parthes ne tardérent donc pas à

être avertis de point en point de tout le plan des Romains par l'entremise de ce traître. Mais comme ce n'est pas leur coutume de combatre la nuit, le fourbe, pour empécher que Crassus en avançant chemin, ne mît les Parthes dans l'impuissance de l'atteindre, mena les Romains tantôt par un chemin, tantôt par un autre, & enfin les engagea dans des marais profonds & dans des lieux coupés de grands fossés, où l'on avoit beaucoup de peine à marcher, & où il faloit faire plusieurs tours & détours pour se tirer de ce labyrinthe.

Il y en eut quelques-uns qui se doutant que ce n'étoit pas à bon dessein qu'Andromaque les faisoit ainsi tourner & retourner, refusérent enfin de le suivre; & Cassius lui-même reprit le chemin de Carres. Hâtant sa marche, il se sauva dans la Syrie avec cinq cens chevaux. La plupart des autres, qui eurent des guides fidéles, gagnérent les bas des montagnes, appellées *Sinnaques*, & se mirent en sureté avant le point du jour. Ces derniers pouvoient être environ cinq mille, & avoient pour Commandant Octavius.

Pour Crassus, le jour le surprit comme il étoit encore embarrassé, par la ruse du perfide Andromaque, dans ces lieux



maréecageux & difficiles. Il avoit avec lui quatre Cohortes de gens de pié armés de rondaches, peu de cavalerie, & cinq licteurs qui portoient devant lui les faisceaux. Enfin il regagna le grand chemin après beaucoup de travail & de peine, lorsque les ennemis étoient déja sur lui, & qu'il n'avoit plus que douze stades pour joindre la troupe que conduisoit Octavius. Tout ce qu'il put faire, ce fut de gagner promtement un autre sommet de ces montagnes moins impraticable à la cavalerie, & par conséquent beaucoup moins sûr, qui étoit sous celui des *Sinnaques*, auquel il s'alloit joindre par une longue chaîne de montagnes qui remplissoit tout l'intervalle qui l'en séparoit. Octavius voioit donc clairement le danger qui menaçoit Crassus. Il descendit le premier de ces hauteurs avec un petit nombre de ses soldats pour l'aller secourir: mais il fut bientôt suivi de tous les autres, qui, se reprochant leur lâcheté, volérent à son secours. En arrivant ils chargérent si rudement les Barbares, qu'ils les obligérent à s'éloigner du côteau. Ensuite ils mirent Crassus au milieu d'eux, & lui faisant comme un rempart de leurs boucliers, ils dirent fiérement que jamais fléche ennemie n'approcheroit du

Un peu d'une de[mi] lieue.



corps de leur Général, qu'ils ne fussent tous morts autour de lui en combattant pour sa défense.

Suréna, voiant que les Parthes, déja rebutés, alloient plus mollement à l'attaque, & que si la nuit survenoit & que les Romains gagnassent les montagnes, il lui seroit impossible de les prendre, eut encore recours à la ruse pour abuser Crassus. Il fit lâcher sous main quelques prisonniers, après avoir aposté tout autour d'eux plusieurs de ses soldats, qui faisant semblant de s'entretenir ensemble, disoient, comme un bruit général de l'armée, que le Roi ne vouloit point avoir une guerre immortelle avec les Romains, mais au contraire que son dessein étoit d'acquerir leur amitié, & de leur donner des marques de sa bienveillance, en traitant Crassus avec beaucoup d'humanité. Et afin que les effets répondissent aux paroles, dès que les prisonniers furent lâchés, les Barbares se retirérent du combat, & Suréna s'avançant paisiblement avec ses principaux Officiers vers le côteau, son arc débandé, & tendant la main, invita Crassus à venir parler d'accommodement. Il dit tout haut, Que c'étoit malgré le Roi son maître, & par la nécessité d'une juste défense, qu'il leur

avoit fait éprouver la force & la puissance des Parthes: mais que présentement il vouloit les traiter avec douceur & bonté en leur accordant la paix, & en leur donnant la liberté de se retirer avec une entiére sureté de sa part. On a déja remarqué en plus d'une occasion le caractére propre de ces Barbares, qui est d'emploier la tromperie & la mauvaise foi pour réussir dans leurs desseins, & de ne se faire aucun scrupule de manquer à leur parole.

Les troupes de Crassus prêtérent très volontiers l'oreille à ces discours de Surena, & en témoignérent une extrême joie. Mais Crassus, qui n'avoit éprouvé de la part des Barbares que fourberie & perfidie, & à qui ce changement si promt étoit fort suspect, ne se rendoit pas facilement & déliberoit avec ses amis. Les soldats se mirent à crier, & le pressérent d'accepter l'entrevûe. Ensuite ils en vinrent aux outrages & aux injures, jusqu'à l'accuser de lâcheté en lui reprochant, Qu'il les exposoit à la boucherie en les faisant combattre contre des ennemis, avec lesquels il n'avoit pas même la hardiesse d'aller s'aboucher quand ils paroissoient devant lui sans armes.

Crassus eut d'abord recours aux priéres, & leur remontra qu'en continuant





de se soutenir le reste du jour dans ces hauteurs & dans ces lieux difficiles qu'ils occupoient, ils pourroient se sauver dès que la nuit seroit venue : il leur montra même le chemin, & les exhorta à ne pas trahir ces espérances d'un salut prochain. Mais voiant qu'ils s'irritoient, qu'ils étoient prêts à se mutiner, & qu'en frapant leurs armes de leurs épées ils alloient jusqu'à le menacer ; alors, dans la crainte de cette émeute il commença à descendre, & se tournant il dit seulement ce peu de mots : » Octavius, & vous » Petronius, & vous tous Officiers & » Capitaines qui êtes ici présens, vous » voiez la nécessité qui me force de pren- » dre ce chemin que je voulois éviter, & » vous êtes témoins des indignités & des » violences que je souffre. Mais de grace, » quand vous serez retirés en sureté, di- » tes à tout le monde, pour l'honneur de » Rome notre mere commune, que » Crassus a péri, trompé par les enne- » mis, & non abandonné par ses ci- » toiens. « Octavius & Pétronius ne purent se résoudre à le laisser descendre seul. Ils descendirent le côteau avec lui, & Crassus renvoia ses licteurs qui vouloient le suivre.

Les premiers que les Barbares envoié-

rent au-devant de lui, furent deux Grecs, qui étant descendus de cheval le saluérent avec un profond respect, & lui dirent en langage grec, qu'il n'avoit qu'à envoier quelques-uns des siens, ausquels Suréna feroit voir que lui & sa troupe venoient sans armes avec toute sorte de bonne foi. Crassus leur répondit, que pour peu de compte qu'il eût fait de sa vie, il ne seroit pas venu se remettre entre leurs mains. Et il envoia deux freres, appellés Roscius, pour savoir seulement sur quel pié on devoit traiter, & quel nombre on devoit être.

Suréna, faisant prendre ces deux freres, les retint, & s'avançant à cheval suivi des principaux Officiers de son armée, dès qu'il aperçut Crassus: *Qu'est-ce que je voi*, dit-il! *Quoi, le Général des Romains à pié, & nous à cheval! Qu'on lui améne un cheval au plutôt.* Il s'imaginoit que Crassus paroissoit ainsi devant lui par respect. Crassus répondit, *Qu'il n'y avoit nul lieu de s'étonner qu'ils vinssent à une entrevûe chacun à la maniére * de leur pays. Oh bien*, répartit Suréna, *il y a dès ce moment un Traité de paix entre le Roi Orode & les Romains*;

* *Le Consul chez les Romains, marchoit toujours à pié à la tête de l'infanterie.*

mais il faut en aller dresser & signer les articles sur les rives de l'Euphrate. Car, vous autres Romains, ajouta-t-il, *vous ne vous souvenez pas toujours de vos conventions.* En même tems il lui tendit la main. Crassus voulut envoier chercher un cheval: mais Suréna lui dit, qu'il n'en étoit pas besoin, & que le Roi lui faisoit présent de celui-là.

A l'instant on lui présenta un cheval, qui avoit un frein d'or, & les Ecuiers du Roi le prenant par le milieu du corps le mirent dessus, l'environnérent, & commencérent à fraper le cheval pour le hâter de marcher. Octavius fut le premier, qui, choqué de ces maniéres, prit le cheval par la bride. Il fut suivi de Pétronius & ensuite de tous ceux qui l'accompagnoient, qui se mirent tout à l'entour pour tâcher d'arréter le cheval, & de faire retirer par force ceux qui pressoient trop Crassus. D'abord on se poussa avec beaucoup de tumulte & de desordre: ensuite on en vint aux coups. Octavius tirant son épée, tua un palfrénier d'un de ces Barbares. En même tems un de ceux-ci donna un grand coup d'épée à Octavius par derriére, & le renversa mort sur la place. Pétronius, qui n'avoit point de bouclier, reçut un coup dans sa cuirasse,

raffe, & fauta de fon cheval à terre fans être bleffé. Et Craffus fut tué dans ce moment par un Parthe. De tous ceux qui étoient préfens, les uns furent tués en combattant autour de Craffus, & les autres s'étoient retirés de bonnne heure fur le côteau.

Les Parthes les y fuivirent bientôt, & leur dirent que Craffus avoit porté la peine dûe à fon infidélité: mais que pour eux, Suréna leur mandoit qu'ils n'avoient qu'à defcendre avec confiance, & qu'il leur donnoit fa parole qu'il ne leur feroit fait aucun mauvais traitement. Sur cette parole, les uns defcendirent, & fe livrérent entre les mains des ennemis, les autres profitérent de la nuit, & fe difperférent çà & là. Mais de ces derniers il y en eut fort peu qui fe fauvérent: tous les autres, pourfuivis le lendemain par les Arabes, furent repris, & paffés au fil de l'épée.

La perte de cette bataille fut le plus terrible coup que les Romains euffent fouffert depuis celle de Cannes. On leur y tua vingt mille hommes, & il y en eut dix mille de pris. Le refte fe fauva par différens chemins en Arménie, en Cilicie, & en Syrie; & de ces débris il fe forma encore une armée dans la fuite en Syrie, dont Caffius prit le commandement, &



& à repousser l'ennemi hors
Ici, c'est Rome triomphan
& redoutée de tous les peup.
maitresse des plus puissans
l'Europe, de l'Asie, & de l'A
récemment victorieuse d'un
midables ennemis qu'elle eû
qui dans le plus grand écla
deur, voit sa gloire échou
coup à l'attaque d'un Roi
de l'assemblage de peuples
dont elle méprisoit la valeu
comptoit déja parmi ses co
victoire si complette mont
ces fiers vainqueurs du mon
rival, capable de leur ter
leur disputer l'empire de l
non seulement de mettre u

peuvent être vaincus en bataille rangée, & combattant avec toutes leurs forces: que cette puissance, qui jusques-là, comme une mer débordée, avoit inondé tous les pays qu'elle avoit trouvés à sa rencontre, peut enfin recevoir des bornes, & être forcée desormais à s'y contenir.

L'échec reçu par Crassus chez les Parthes fut une tache au nom Romain, que les victoires remportées peu après sur eux par Ventidius ne furent point capables d'effacer. Les étendarts des Légions vaincues s'y montroient toujours en spectacle. Les [a] prisonniers faits dans cette fatale journée y étoient toujours retenus captifs; & des citoiens ou alliés Romains y contractoient à la honte de Rome, comme le décrit si énergiquement Horace, d'ignominieux mariages, & vieillissoient tranquillement dans les terres & sous les drapeaux des Barbares. Ce ne fut que plus de trente ans après, que, sous Auguste, le Roi des Parthes, sans y être forcé par les armes, consentit de rendre aux

a Miles-ne Crassi conjuge Barbara
Turpis maritus vixit? & hostium
(Proh Curia inversique mores!)
Consenuit socerorum in armis,
Sub rege Medo, Marsus & Appulus,
Anciliorum, nominis & togæ
Oblitus, æternæque Vestæ,
Incolumi Jove & urbe Roma?

Romains leurs étendarts & leurs prisonniers; ce qui fut regardé par Auguste & par tout l'Empire comme un triomphe éclatant & glorieux: tant le souvenir de cette défaite humilioit les Romains, & tant ils se croioient intéressés à en effacer, s'il étoit possible, jusqu'aux moindres vestiges! Pour eux, ils n'en perdirent jamais le souvenir. César étoit prêt de partir contre les Parthes pour venger l'affront que Rome en avoit reçu, lorsqu'il fut tué. Antoine forma le même projet, qui tourna à sa honte. Les Romains, depuis ce tems-là, ont toujours regardé la guerre contre les Parthes comme la plus importante de leurs guerres. Elle a été l'objet des efforts des plus belliqueux de leurs Empereurs, Trajan, Septime Sévére, &c. Le surnom de *Parthicus* étoit le titre dont ils étoient le plus jaloux, & qui flatoit plus sensiblement leur ambition. Que si les Romains passoient quelquefois l'Euphrate pour porter leurs conquêtes au-delà, les Parthes à leur tour passoient aussi l'Euphrate pour porter leurs armes & leurs ravages dans la Syrie & jusques dans la Palestine. En un mot, jamais les Romains ne purent faire subir leur joug aux Parthes, & cette nation fut comme un mur d'airain, dont la force inébranlable

résista aux plus violentes attaques de la puissance Romaine.

Quand la bataille de Carres fut donnée, Orode étoit en Arménie, où il venoit de conclure la paix avec Artabaze. Ce dernier, au retour des exprès qu'il avoit envoiés à Crassus, voiant que par les fausses mesures qu'il prenoit les Romains étoient infailliblement perdus, s'accommoda avec Orode; & en donnant une de ses filles à Pacore fils du Roi des Parthes, il cimenta par cette alliance le Traité qu'il venoit de conclure. Pendant qu'ils étoient au festin des noces, on leur apporta la tête & une main de Crassus, que Suréna lui avoit fait couper, & qu'il envoioit pour preuve de sa victoire. La joie redoubla à cette vûe, & l'on prétend qu'on fit verser de l'or fondu dans la bouche de cette tête, pour insulter à la soif insatiable que Crassus avoit toujours eue de ce métail.

Suréna ne jouit pas lontems du plaisir de sa victoire. Son Maître, jaloux de sa gloire & du crédit qu'elle lui donnoit, le fit mourir peu de tems après. Il est des Princes, auprès desquels des qualités trop brillantes deviennent dangereuses, qui prennent ombrage des vertus qu'ils ne peuvent s'empécher d'admirer, & qui ne



souffrent point qu'on les serve avec des talens supérieurs, & capables de couvrir les leurs. Orode étoit de ce caractére. Il a sentit, comme Tacite le remarque de Tibére, qu'avec toute sa puissance il ne pouvoit reconnoitre dignement le service que son Général venoit de lui rendre. Or, depuis qu'un bienfait est au dessus de la récompense, l'ingratitude & la haine prennent la place de la reconnoissance & de l'amitié.

Suréna étoit un Général d'un mérite extraordinaire. A l'âge de trente ans il avoit une habileté consommée, & il passoit en valeur tous ceux de son tems. C'étoit, outre cela, l'homme le mieux fait, & de la taille la plus avantageuse. Pour les richesses, le crédit, & l'autorité, il en avoit aussi plus que personne; & c'étoit sans difficulté le premier sujet qu'eût le Roi des Parthes. Sa naissance lui donnoit le privilége de mettre la couronne sur la tête du Roi quand on le sacroit, & ce droit étoit attaché à sa famille depuis l'établissement de l'Empire. Quand il voiageoit, il avoit toujours mille cha-

a Destrui per hæc fortunam suam Cæsar, imparemque tanto merito rebatur. Nam beneficia eò usque læta sunt, dum videntur exsolvi posse: ubi multum antevenere, pro gratia odium redditur. *Tacit. Annal. lib.* 4. *cap.* 18.

meaux qui portoient son bagage, deux cens chariots pour ses femmes & ses concubines; &, pour sa garde, mille cavaliers armés de pied en cap, outre un grand nombre d'autres armés plus légérement, & ses domestiques, qui alloient bien au nombre de dix mille.

Les Parthes croiant après la défaite de l'armée Romaine, trouver la Syrie sans défense, vinrent pour en faire la conquête. Mais Cassius, qui avoit formé une armée des débris de l'autre, les reçut avec tant de vigueur, qu'ils furent obligés de repasser honteusement l'Euphrate sans rien faire. An.M. 3952. Av. J. C. 52.

On assigna, l'année suivante, pour provinces Consulaires, à M. Calpurnius Bibulus la Syrie, & à M. Tullius Cicéron la Cilicie. Cicéron se rendit bientôt dans la sienne: mais Bibulus s'amusant à Rome, Cassius continuoit toujours à gouverner en Syrie. Et ce fut un bonheur pour les Romains: car les affaires demandoient en ce pays-là un homme d'une toute autre capacité que n'étoit Bibulus. Pacore, fils d'Orode roi des Parthes, dès le commencement du printems avoit passé l'Euphrate à la tête d'une nombreuse armée, & étoit entré dans la Syrie. Il étoit trop jeune pour comman- An.M. 3953. Av. J. C. 51. *Cic. Ad famil. lib.* II. *Epist.* 10. 17. III. 2. XII. 19. XV. 1-4. *Ad Att. l.* V. 18. 20. 21. VI. 1-8. VII. 2.

der lui-même : c'étoit Orsace, vieux Général qu'on lui avoit donné pour l'accompagner, qui faisoit tout. Il marcha droit à Antioche, & en forma le siége. Cassius s'y étoit enfermé avec toutes ses troupes. Cicéron, qui en eut avis dans sa province par le moien d'Antiochus roi de Comagéne, rassembla toutes ses forces, & se rendit sur la frontiére orientale de sa province qui confinoit à l'Arménie, pour s'opposer à une invasion de ce côté-là, en cas que les Arméniens remuassent; & en même tems pour être à portée d'assister Cassius en cas de besoin. Il envoia un autre corps d'armée vers le mont Amanus dans la même vûe. Ce corps rencontra un gros de cavalerie Parthe, qui étoit entré par-là dans la Cilicie, & le défit sans qu'il en échapât un seul.

La nouvelle de ce succès, & celle de la marche de Cicéron du côté d'Antioche, encouragérent extrêmement Cassius & ses troupes à bien défendre la place, & abbattirent si fort le courage des Parthes, que désespérant de l'emporter, ils levérent le siége, & allérent former celui d'Antigonia, qui n'étoit pas fort éloignée de là. Mais ils s'entendoient si mal à attaquer les places, qu'ils échouérent encore devant celle-ci, & furent con-

traints de se retirer. On n'en doit pas être étonné. Les Parthes faisoient consister leurs principales forces dans la cavalerie, & ils s'appliquoient davantage à la guerre de campagne. Leur génie étoit plus porté à ce genre de combat. Cassius, qui vit quelle route ils prenoient, leur dressa une embuscade, où ils ne manquérent pas de donner. Il les défit entiérement, & en tua un grand nombre, entr'autres Orsace même le Général. Le reste de leur armée repassa l'Euphrate.

Quand Cicéron vit les Parthes éloignés, & Antioche dégagée, il tourna ses armes contre les habitans du mont Amanus, qui se trouvant situés entre la Syrie & la Cilicie, ne faisoient partie ni de l'une ni de l'autre de ces provinces, & avoient guerre avec toutes les deux. Ils y faisoient des courses continuelles, & les incommodoient beaucoup. Cicéron soumit entiérement ces montagnards : il prit & rasa tous leurs châteaux & leurs forts. Ensuite il alla fondre sur une autre nation barbare, dont les peuples étoient une espéce de sauvages, qui prenoient le nom de Ciliciens libres, & prétendoient n'avoir jamais été sujets à l'Empire d'aucun des Rois qui avoient été maîtres des pays d'alentour. Il prit toutes leurs villes, *Eleutheri Cilices.*

& établit dans le pays un ordre qui fit plaisir à tous leurs voisins, qu'ils désoloient perpétuellement.

C'est Cicéron lui-même qui nous apprend toutes ces circonstances dans plusieurs de ses lettres. Il y en a deux entr'autres, que l'on peut regarder comme des modéles parfaits de la maniére dont un Commandant doit rendre compte au Prince ou au Ministre d'une expédition militaire, tant il s'y rencontre de simplicité, de netteté, de précision, qui est le caractére de ces sortes de récits & de relations. La premiére est adressée au Sénat & au peuple Romain, & aux premiers Magistrats, c'est la seconde du XVe livre des Epitres que l'on nomme Familiéres: l'autre est écrite en particulier à Caton. Cette derniére est un chefd'œuvre, où Cicéron, qui desiroit avec passion l'honneur du triomphe pour ses expéditions guerriéres, emploie toute la finesse & tout l'art de l'éloquence pour gagner ce grave Sénateur, & pour se le rendre favorable. Plutarque dit qu'après son retour
79. à Rome le Sénat lui offrit le triomphe; & qu'il le refusa à cause de la guerre civile qui étoit prête à éclater entre César & Pompée, ne croiant pas qu'il fût bienséant de célébrer une solennité qui ne

respiroit que la joie, lorsque l'Etat étoit sur le point de tomber dans de si grands malheurs. Ce refus de triompher au milieu des allarmes & des troubles d'une sanglante guerre civile, marque dans Cicéron un grand amour du bien public & de la patrie, & lui fait plus d'honneur que n'auroit pu faire le triomphe même.

Pendant la guerre civile entre César & Pompée, & dans celles qui la suivirent, les Parthes se déclarant tantôt pour un parti tantôt pour l'autre, firent plusieurs irruptions dans la Syrie & dans la Palestine. Ce sont des événemens qui regardent en particulier l'histoire Romaine, ou celle des Juifs, & qui n'entrent point dans mon plan.

Je finirai cet abrégé de celle des Parthes par la mort de Pacore & d'Orode son pere. Ventidius, qui commandoit les armées Romaines sous l'autorité d'Antoine alors Triumvir, ne contribua pas peu à rétablir l'honneur de la nation. C'étoit un soldat de fortune, qui, sorti du plus bas lieu, étoit parvenu par son mérite aux plus hautes dignités de la République. Dans la guerre contre les Alliés de Rome, qui prétendoient extorquer le droit de bourgeoisie Romaine, il fut pris, encore enfant, avec sa mere dans

Vell. Paterc. lib. 2. cap. 65. Val. Max. lib. 6. cap. 9. A. Gell. lib. 15. cap. 4.

Asculum la capitale des Picéniens par Strabon pere du grand Pompée, & mené en triomphe devant ce Général. Soutenu du crédit de C. César, sous qui il avoit servi dans les Gaules, & qui l'avoit fait passer par tous les degrés de la milice, il parvint à la préture & au Consulat. Il est le seul, jusqu'à Trajan, qui ait triomphé des Parthes, & le seul qui ait obtenu l'honneur du triomphe, après y avoir été lui-même mené autrefois.

J'ai dit que Ventidius contribua beaucoup à réparer l'affront que les Romains avoient reçu à la bataille de Carres. Il avoit commencé à venger la défaite de Crassus & de son armée par deux victoires consecutives remportées sur ces terribles ennemis. Une troisiéme plus grande encore que les précédentes, y mit le sceau; & voici comme il y parvint.

An.M 3965. Av. J.C. 39. *Joseph. Antiq.* XIV. 27. *Plut. in Anton. pag.* 931. *Appian. in Parth. pag.* 156 *Dio. Cass. lib* 49. *pag.* 403. 404. *Justin. l.* 42. *cap.* 4.

Ce Général, appréhendant que les Parthes, dont les préparatifs étoient fort avancés, ne le prévinssent, & ne passassent l'Euphrate avant qu'il eût le tems de rassembler en un corps toutes ses troupes dispersées dans leurs quartiers, eut recours à ce stratagême. Il y avoit dans son camp un petit Prince d'Orient sous le nom d'allié, qu'il savoit être entiérement dans les intérêts des Parthes, avec qui

Il avoit des correspondances secrettes, leur donnant avis de tout ce qu'il pouvoit découvrir des desseins des Romains. Il résolut de se servir de la trahison de cet homme, pour faire donner les Parthes dans un piége qu'il leur tendoit.

Dans cette vûe il lia avec ce traître un commerce plus étroit. Il s'entretenoit souvent avec lui des opérations de la campagne. Feignant enfin de s'ouvrir à lui avec beaucoup de confiance, il marqua qu'il craignoit beaucoup, sur un avis qu'il avoit que les Parthes avoient dessein de passer l'Euphrate, non pas à Zeugma comme à l'ordinaire, mais beaucoup au dessous. Car, disoit-il, s'ils passent à Zeugma, le pays en deçà est plein de montagnes, où la cavalerie, qui fait toute la force de leur armée, ne peut pas nous faire grand mal. Mais, s'ils prennent le passage d'au dessous, ce ne sont que plaines, où elle aura toutes sortes d'avantages contre nous; & il ne nous sera pas possible de leur faire tête. Dès qu'il eut achevé de lui faire cette confidence, l'espion ne manqua pas, comme Ventidius l'avoit bien prévû, d'en donner avis aux Parthes; & elle y fit tout l'effet qu'il pouvoit souhaiter. Pacore, au lieu d'aller à Zeugma, prit aussitôt l'autre route, per-

dit beaucoup de tems à cause du détour qu'il lui falut faire, & des préparatifs nécessaires pour y passer le fleuve. Par-là Ventidius gagna quarante jours, qu'il emploia à faire venir Silon de Judée, & ses légions qui étoient dans leurs quartiers de l'autre côté du mont Taurus; & il se trouva en état de bien recevoir les Parthes quand ils entrérent dans la Syrie.

Comme ils virent qu'on ne les avoit point attaqués ni au passage du fleuve, ni après qu'ils l'eurent passé, ils attribuérent cette inaction à crainte & à lâcheté, & allérent du même pas attaquer eux-mêmes les ennemis dans leur camp, quoiqu'il fût situé sur une éminence dans un lieu fort avantageux, se promettant de s'en rendre maîtres aussitôt & sans y trouver de résistance. Il n'en fut pas ainsi. Les Romains sortirent de leur camp, se jettérent sur eux avec impétuosité, les poussérent vivement sur cette pente; & comme ils avoient pour eux l'avantage du lieu, & que leurs gens armés à la légére du haut de la colline accabloient de traits les Parthes, ils les mirent bientôt en désordre malgré la vigoureuse résistance qu'ils firent d'abord. Le carnage fut grand. Pacore fut tué dans le combat, & sa mort acheva de mettre toute l'armée en déroute

te. Les vaincus se hâtérent de regagner le pont pour retourner dans leur pays : mais les Romains les prévinrent, & en taillérent en piéces le plus grand nombre. Peu s'étant échapés par la fuite, se retirérent vers Antiochus roi de Comagéne. L'Histoire remarque que cette célébre bataille, qui vengea si bien la défaite de Crassus, se donna précisément le même jour que la bataille de Carres s'étoit donnée quatorze ans auparavant.

Orode [a] fut si frapé de la perte de cette bataille, & de la mort de son fils, qu'il en perdit presque l'esprit. Il fut plusieurs jours sans ouvrir la bouche, & sans vouloir prendre aucune nourriture. Quand l'excès de sa douleur un peu calmé lui permit de faire usage de la parole, on ne lui entendoit rien prononcer que le nom de Pacore. Il s'imaginoit le voir, & l'appelloit : il lui sembloit qu'il s'entretenoit avec lui comme s'il eût été vivant, qu'il lui parloit, & qu'il l'entendoit parler.

[a] Orodes, repente filii morte & exercitus clade audita, ex dolore in furorem vertitur. Multis diebus non alloqui quemquam, non cibum sumere, non vocem mittere, ita ut etiam mutus factus videretur. Post multos deinde dies, ubi dolor vocem laxaverat, nihil aliud quàm Pacorum vocabat. Pacorus illi videri, Pacorus audiri videbatur : cum illo loqui, cum illo consistere. Interdum quasi amissum flebiliter dolebat. *Justin.*

Dans d'autres momens, il se ressouvenoit qu'il étoit mort, & versoit des torrens de larmes.

Jamais douleur ne fut plus juste. C'étoit pour la monarchie des Parthes le coup le plus fatal qu'elle eût jamais reçu; & la perte du Prince n'étoit pas moindre que celle de l'armée même. Car c'étoit le plus digne sujet que la maison des Arsacides eût jamais produit pour la justice, la clémence, la valeur, & toutes les autres qualités qui forment le caractére d'un grand Prince. Il s'étoit fait si fort aimer en Syrie dans le peu de tems qu'il y avoit passé, qu'on n'y a jamais vû plus d'attachement pour aucun de leurs Souverains, qu'il en parut pour la personne de ce Prince étranger.

A. M. 3967. Quand Orode fut un peu revenu de
Av. J. C. 37. l'accablement où l'avoit jetté la mort de son cher fils Pacore, il se trouva bien embarrassé pour le choix de son successeur entre ses autres enfans. Il en avoit trente de différentes femmes, dont chacune le sollicitoit en faveur du sien, & se servoit du crédit qu'elle avoit sur un esprit affoibli par l'âge & par la douleur. Enfin il se détermina pourtant à suivre l'ordre de la naissance, & nomma PHRAATE l'aîné de tous, & en même tems le plus

vicieux. A peine fut-il assuré du trône, qu'il fit tuer tous ses freres venus du mariage de son pere avec une fille d'Antiochus Eusébe roi de Syrie ; & cela uniquement parce que leur mere étoit de meilleure maison que la sienne, & qu'ils avoient plus de mérite que lui. Le pere, qui vivoit encore, n'aiant pu s'empêcher d'en témoigner un grand déplaisir, ce fils dénaturé le fit mourir lui-même. Il traita de même le reste de ses freres, & n'épargna pas son propre fils, dans la crainte qu'on ne le mît sur le trône en sa place. C'est ce Prince, si cruel à l'égard de tous ses proches, qui traita Hyrcan roi des Juifs avec une bonté & une clémence particuliére.

ARTICLE TROISIÉME.

Abrégé de l'histoire des Rois de Cappadoce, depuis le commencement de ce Roiaume jusqu'au tems où il devint province de l'Empire Romain.

J'AI PARLÉ des Rois de Cappadoce en différens endroits de cette Histoire selon que l'occasion s'en est présentée, mais sans en marquer exactement ni le commencement, ni la suite. Je croi devoir



ici réunir sous un même point de vûe tout ce qui regarde ce Roiaume.

b. l. 12. p. 533. 534. La Cappadoce est un grand pays de l'Asie mineure. Les Perses, sous la domination desquels elle fut d'abord, l'avoient divisée en deux parties, & y avoient établi deux Satrapies ou deux Gouvernemens. Les Macédoniens, sous le pouvoir de qui elle tomba, souffrirent que ces deux Gouvernemens fussent changés en Roiaumes. L'un s'étendoit vers le mont Taurus, & s'appelloit la Cappadoce proprement dite, ou la grande Cappadoce : l'autre vers le Pont, & s'appelloit la Cappadoce Pontique, ou la petite Cappadoce. Elles furent réunies dans la suite en un seul roiaume.

Strabon dit qu'Ariarathe fut le premier Roi de Cappadoce. Il ne marque point dans quel tems il commença à régner. On peut croire que ce fut dans le tems que Philippe, pere d'Alexandre le Grand, commença à régner en Macédoine, & Ochus chez les Perses. Dans cette supposition, le roiaume de Cappadoce a duré trois cens soixante & seize ans, jusqu'au tems où il fut réduit en province de l'Empire Romain sous Tibére.

[A. M.] 3644. [Av. J.] C. 360.

Il fut gouverné d'abord par une lon-

gue suite de Rois appellés Ariarathes; puis par des Rois qui portérent le nom d'Ariobarzane, qui ne passérent pas la troisiéme génération; & enfin par un dernier nommé Archélaüs. Selon Diodore de Sicile, il y avoit déja eu plusieurs Rois en Cappadoce avant Ariarathe: mais comme leur histoire est presque entiérement inconnue, je n'en ferai point ici mention.

ARIARATHE I. Il régna conjointement avec son frere Holopherne, pour qui il avoit une tendresse particuliére. An.M. 3644.

S'étant joint aux Perses dans l'expédition d'Egypte, il y acquit beaucoup de gloire, & s'en retourna comblé d'honneurs par le Roi Ochus. An.M. 3653. Av.J.C. 351.

ARIARATHE II, fils du premier, avoit vécu en repos dans ses Etats pendant les guerres d'Alexandre le Grand, qui, dans l'impatience où il étoit d'en venir aux mains avec Darius, n'avoit pas voulu s'arrêter à la conquête de la Cappadoce, & s'étoit contenté de quelques témoignages de soumission. An.M. 3668. Av.J.C. 336. *Plut. in Eumen. pag. 548. Diod. lib. 18. pag. 599.*

Après la mort de ce Prince, la Cappadoce, dans le partage que firent ses Généraux des provinces de son Empire, étoit échue à Euméne. Perdiccas, pour l'en mettre en possession, l'y conduisit

lui en remit la moitié à la priére d'Euméne roi de Pergame, qui venoit d'épouser sa fille.

Ariarathe se ligua depuis avec son gendre Euméne contre Pharnace, roi de Pont. Les Romains, qui s'étoient rendus les arbitres des Rois d'Orient, envoiérent des Ambassadeurs pour ménager un traité entre ces trois Princes : mais Pharnace refusa leur médiation. Cependant, deux ans après, il fut obligé de traiter à des conditions assez dures avec Euméne & Ariarathe.

Celui-ci avoit un fils, nommé comme lui Ariarathe, dont il étoit tendrement aimé, ce qui fit donner à ce fils le surnom de Philopator; & pour lequel lui-même il n'avoit pas moins de tendresse. Il voulut lui en donner des marques, en lui cédant la roiauté & le faisant monter sur le trône de son vivant. Le fils, plein d'affection & de respect pour un pere qui méritoit à si juste titre d'être aimé & respecté, ne put se résoudre à accepter une offre si avantageuse dans l'opinion commune des hommes, mais qui portoit à son bon cœur une blessure mortelle; & il représenta à son pere qu'il étoit de l'ordre qu'il ne régnât point du vivant de celui qui lui

ARIARATHE V. Il épousa Antiochide, fille d'Antiochus le Grand, Princesse artificieuse, qui se voiant stérile, recourut à une supposition. Elle trompa son mari, & lui fit croire qu'elle avoit eu deux garçons, qui furent nommés l'un Ariarathe, l'autre * Holopherne. Sa stérilité aiant cessé quelque tems après, elle eut deux filles, puis un fils, qui fut nommé Mithridate. Elle confessa la fraude à son mari, & fit en sorte que l'aîné de ces enfans supposés fût entretenu à Rome avec peu de suite, & que l'autre fût envoié en Ionie. Le fils légitime prit le nom d'Ariarathe, & fut élevé à la maniére des Grecs. An. M. 3811. Av. J.C. 193.

Ariarathe V fournit des troupes à son beau-pere Antiochus roi de Syrie dans la guerre qu'il entreprit contre les Romains. Antiochus aiant été défait, Ariarathe envoia des Ambassadeurs à Rome pour demander pardon au Sénat de ce qu'il avoit été obligé de se déclarer contre les Romains en faveur de son beau-pere. On le lui accorda, mais après l'avoir condanné à paier, pour expiation de sa faute, deux cens talens, c'est-à-dire deux cens mille écus. Dans la suite le Sénat *Liv. lib. 37. n. 40. lib. 38. n. 37. & 39.*

* *Il est ainsi nommé par Polybe, & Oropherne par Diodore de Sicile.*



tion que ſes cruautés lui do
de prévoir, il dépoſa chez le
Quatre cens mille écus. Priéne, ville d'Ionie, quatre
Ariarathe s'étoit réfugié à Ro
plorer le ſecours des Romain
teur y envoia auſſi ſes députés.
lon les vûes ordinaires de ſa p
donna que le roiaume ſeroit p
les deux freres. Ariarathe trou
tection plus promte & plus
An.M. 3845. Av.J.C. 159. la perſonne d'Attale roi de P
ſignala le commencement de
rétabliſſant ce Prince malh
trône de ſes peres. Ariarat
venger de l'Uſurpateur, vo
les habitans de Priéne à lui
tre les mains les quatre cens
lopherne avoit laiſſés chez
poſérent à cette demande la
crée du Dépôt, qui ne lei

une représentation si juste, & ravagea impitoiablement leurs terres, sans qu'une perte si considérable pût les porter à donner atteinte à la fidélité dont ils se croioient redevables à l'égard de celui qui leur avoit confié ce dépôt.

Holopherne s'étoit retiré à Antioche. Il se joignit aux habitans de cette ville qui conspirérent contre Démétrius son bienfaiteur, dont il espéroit remplir la place. La conspiration fut découverte, & Holopherne mis en prison. Démétrius l'auroit fait mourir sur le champ, s'il n'avoit jugé plus à propos de le réserver pour le faire servir dans la suite aux prétentions qu'il avoit sur la Cappadoce, & au dessein qu'il avoit formé de détrôner & de perdre Ariarathe. Mais il fut prévenu par le complot que formérent contre lui les trois Rois d'Egypte, de Pergame, & de Cappadoce, qui mirent à sa place Alexandre Bala. *Justin. l. 35. cap. 1.*

Ariarathe secourut les Romains contre Aristonic qui s'étoit emparé du roiaume de Pergame, & il périt dans cette guerre. AN. M. 3875. Av. J.C. 129. *Justin. l. 37. cap. 1.*

Il laissa six enfans qu'il avoit eus de Laodice. Les Romains, pour reconnoitre les services du pere, ajoutérent à leurs Etats la Lycaonie & la Cilicie. Laodice

qui exerçoit la Régence pendant la minorité de ces six Princes, craignant de perdre son autorité quand ils seroient en âge de régner, en fit périr cinq par le poison la même année de la mort de leur pere. Elle eût traité de la même sorte le sixiéme, si la vigilance des parens ne l'eût dérobé à la fureur de cette mere dénaturée. Le peuple le mit sur le trône après avoir égorgé la cruelle meurtriére de ses enfans.

Justin. l. 38. cap. 1.

AN. M. 3913. Av. J. C. 91.

ARIARATHE VII. Il épousa une autre Laodice, sœur de Mithridate Eupator. Il en eut deux fils Ariarathe VIII & Ariarathe IX. Son beau-frere le fit tuer par Gordius, l'un de ses sujets. Laodice se remaria à Nicoméde roi de Bithynie, qui s'empara aussitôt de la Cappadoce. Mithridate y envoia une armée, en chassa les garnisons de Nicoméde, & restitua le roiaume à son Neveu, fils du même Ariarathe qu'il avoit fait assassiner.

ARIARATHE VIII. A peine fut-il monté sur le trône, que Mithridate le pressa de faire revenir d'exil Gordius, dans le dessein de se défaire du fils par la main du même assassin qui avoit tué le pere. Ce jeune Prince frémit à cette proposition, & leva une armée pour s'opposer

à la violence de son Oncle. Mithridate ne voulant pas commettre ses prétentions au hazard d'un combat, prit le parti d'attirer Ariarathe à une conférence: &, lorsqu'il l'eut joint, tenant un poignard caché, il l'assassina à la vûe des deux armées. Il mit à sa place son propre fils âgé seulement de huit ans, le fit nommer Ariarathe, & lui donna Gordius pour Gouverneur. Les Cappadociens, ne pouvant souffrir les vexations des Lieutenans de Mithridate, se soulevérent, firent venir d'Asie Ariarathe frere du dernier Roi, & le mirent sur le trône. *Justin. l. cap. 1.*

ARIARATHE IX. Aussitôt après son retour, Mithridate l'attaqua, le vainquit, & le chassa du roiaume. Le chagrin fit tomber ce jeune Prince dans une maladie, dont il mourut peu de tems après. Mithridate avoit rétabli son fils sur le trône.

Nicoméde, roi de Bithynie, craignant que Mithridate, devenu maître de la Cappadoce, ne fondît sur ses Etats, aposta un enfant de huit ans, qu'il revêtit aussi du nom d'Ariarathe, & fit demander aux Romains pour lui le roiaume de son pere. La Reine Laodice sa femme alla exprès à Rome, pour appuier cette supposition, & pour témoigner qu'elle



avoit eu trois fils d'Ariarathe VII, dont celui qu'elle produisoit étoit le dernier. Mithridate, de son côté, osa faire assurer par Gordius, que son fils qu'il avoit instalé sur le trône, étoit fils du même Ariarathe qui avoit été tué dans la guerre contre Aristonic. Quel siécle! Quelle suite de fourberies! Le peuple Romain s'en aperçut bien, & pour ne les pas appuier de part ou d'autre, & mettre fin à ces procès, il ordonna que Mithridate renonçât à la Cappadoce, qui desormais jouiroit de la liberté, & se gouverneroit comme il lui plairoit. Mais les Cappadociens envoiérent à Rome, pour déclarer que la liberté leur étoit insupportable, & pour demander un Roi. On dut être étonné d'un tel goût, qui préféroit la servitude à la liberté. Mais il est des peuples à qui le gouvernement Monarchique convient beaucoup mieux que le gouvernement Républicain, & l'on en trouve peu qui soient capables d'user modérément d'une pleine & entiére liberté. Les Cappadociens choisirent, ou plutôt reçurent de la main des Romains pour Roi Ariobarzane, dont la postérité manqua à la troisiéme génération.

1915. ARIOBARZANE I. Ce nouveau Prince
Ç. 89. ne jouit pas tranquillement de sa dignité,

Mithraas & Bagoas, Généraux de Tigrane, le chassérent de la Cappadoce, & y établirent Ariarathe fils de Mithridate. Les Romains firent rétablir Ariobarzane. Il fut chassé peu après par une armée que Mithridate envoia en Cappadoce pour y faire régner son fils. Sylla ayant remporté de grands avantages sur Mithridate, le contraignit de restituer la Cappadoce. Quelque tems après, à l'instigation de ce Prince, Tigrane envahit ce roiaume, & en tira trois cens mille hommes, auxquels il donna des terres dans l'Arménie, & il en plaça un bon nombre dans la ville de Tigranocerte. Ariobarzane, qui s'étoit sauvé à Rome avant l'invasion, ne fut rétabli que lorsque Pompée finit la guerre de Mithridate.

Appian Mithrid. 176. &c. Justin. l. cap. 3. Plut. in S.

AN. M. 39 AV. J. C.

ARIOBARZANE II. Pompée avoit augmenté considérablement les Etats d'Ariobarzane, quand il le remit sur le trône de Cappadoce. Son fils recueillit toute cette belle succession, mais il ne la garda pas lontems. Il avoit déja été tué, lorsque Cicéron alla commander dans la Cilicie. Celui qui régnoit alors dans la Cappadoce étoit Ariobarzane III, petit-fils d'Ariobarzane I.

53. 51. 2. 15. & lib. tic. ARIOBARZANE III. Cicéron, en partant de Rome, avoit reçu ordre de favoriser & de protéger avec tout le soin possible Ariobarzane, comme un Prince dont le salut étoit cher au peuple & au Sénat : témoignage glorieux, qui n'avoit jamais été accordé à aucun autre Roi. Cicéron exécuta fidélement l'ordre du Sénat. Quand il arriva en Cilicie, Ariobarzane se voioit menacé d'être tué comme son pere. On conspiroit contre lui en faveur d'Ariarathe son frere. Celui-ci déclara à Cicéron qu'il n'avoit aucune part à ce complot. Qu'à la vérité on l'avoit vivement sollicité d'accepter la roiauté ; mais qu'il avoit toujours été infiniment éloigné d'y songer du vivant de son frere : il paroit que celui-ci étoit sans enfans. Cicéron emploia l'autorité de sa charge, & tout le crédit que lui donnoit sa grande réputation, pour dissiper l'orage dont le Roi étoit menacé. Il en vint heureusement à bout, & lui [a] sauva la couronne, & même la vie, par sa fermeté, & par un généreux désintéressement, qui le rendit inaccessible à toutes

a Ariobarzanes operâ meâ vivit, regnat Ἐν παρόδῳ, consilio & auctoritate, & quòd insidiatoribus ejus ἀπρόσιτον με, non modò ἀδωροδόκητον, præbui, regem regnumque servavi. *Cic. Epist. 20. lib. 5. ad Attic.*

les tentatives qu'on fit pour le corrompre & le gagner. Le principal danger venoit de la part du Grand-prêtre de Comane. Il y avoit deux villes principales de ce nom : l'une dans la Cappadoce, & l'autre dans le roiaume de Pont. Elles étoient consacrées à Bellone, & observoient à peu près les mêmes cérémonies dans le culte de cette déesse. L'une étoit formée sur l'autre, celle du Pont sur celle de Cappadoce. C'est de la derniére dont il s'agit ici. Le temple de la déesse, doté de beaucoup de terres, étoit desservi par un grand nombre de gens sous l'autorité d'un Pontife, homme d'un grand crédit, & d'une telle considération, qu'il ne voioit que le Roi au dessus de lui ; & il étoit pour l'ordinaire de la famille roiale. Sa dignité étoit à vie. Strabon dit que de son tems il y avoit plus de six mille personnes consacrées au service du temple de Comane. Voilà ce qui rendoit le Grand-prêtre si puissant. Aussi, [a] dans le tems dont nous

Strab. l. pag. 535 557.

a Cùm magnum bellum in Cappadocia concitaretur, si sacerdos armis se (quod facturus putabatur) defenderet, adolescens & equitatu, & peditatu, & pecunia paratus, & * toto, iis qui novari aliquid volebant, perfeci ut è regno ille discederet; rexque, sine tumultu ac sine armis, omni auctoritate aulæ communita, regnum cum dignitate obtineret. *Cic. Epist* 4 *lib.* 15. *ad Fam.*

* *A[illegible]e legunt*, & *sociis. Alii aliter.*



parlons, celui qui possédoit cette dignité auroit pu causer une guerre fort dangereuse, & susciter bien des affaires à Ariobarzane, s'il avoit pris le parti de se défendre par la voie des armes, comme on croioit qu'il le feroit : car il avoit des troupes d'infanterie & de cavalerie prêtes à se mettre en campagne, & de grands fonds pour les soudoier & les entretenir. Mais Cicéron, par sa prudence, l'engagea à se retirer du roiaume, & à en laisser Ariobarzane tranquille possesseur.

Pendant la guerre civile entre César & Pompée, Ariobarzane amena au dernier quelques troupes qui se trouvérent à la journée de Pharsale. C'est ce qui fit sans doute que César mit Ariobarzane à contribution. Il est certain qu'il en exigea des sommes d'argent fort considérables. Car ce Prince lui fit représenter qu'il deviendroit hors d'état de les lui paier, si Pharnace continuoit à piller la Cappadoce. César étoit alors en Egypte. Il en partit, pour mettre Pharnace à la raison. Il passa par la Cappadoce, & il y fit des réglemens qui laissent entrevoir qu'Ariobarzane & son frere n'étoient pas trop bien unis, & il soumit celui-ci pleinement à l'autorité de l'autre. Après que César eut vaincu Pharnace, il donna une

Caes. de bell. Civ. lib. 3. Hirt. de bell. Alex.

Dio. lib. 42. pag. 185.



partie de la Cilicie & de l'Arménie à Ariobarzane.

Ce bon traitement fit croire, quelques années après, aux meurtriers de César, que le Roi de Cappadoce ne les favorisoit point. Il ne se déclara pas ouvertement contre leur parti, mais il refusa de s'allier avec eux. Cette conduite leur donnoit une juste défiance, de sorte que Cassius se crut obligé de ne le point ménager. Il l'attaqua, & l'aiant fait prisonnier, il le fit mourir. AN. AV. D. pag.

ARIARATHE X. Par la mort d'Ariobarzane le roiaume de Cappadoce demeura à son frere Ariarathe. La possession lui en fut disputée par Sisinna fils aîné de Glaphyra, femme d'Archélaüs Grand-prêtre de Bellone à Comane dans la Cappadoce. Cet Archélaüs étoit petit-fils d'Archélaüs, Cappadocien de nation, Général d'armée en Gréce pour Mithridate contre Sylla. Il abandonna le parti de Mithridate dans la seconde guerre, comme nous le dirons dans le livre suivant, & prit celui des Romains. Il laissa un fils nommé comme lui Archélaüs, qui épousa Bérénice reine d'Egypte, & fut tué six mois après dans un combat. Il avoit obtenu de Pompée une dignité fort honorable : c'étoit le Pontifi- AN. AV. St. pag Di pag

cat de Comane dans la Cappadoce. Son fils Archélaüs la posséda après lui. Il épousa Glaphyra, recommandable par une beauté extraordinaire, & en eut deux fils, Sisinna & Archélaüs. Le premier disputa le roiaume de Cappadoce à Ariarathe qui le possédoit. Marc Antoine fut juge de ce différent : il le termina en faveur de Sisinna. On ne sait point ce que celui-ci devint : on sait seulement qu'Ariarathe remonta sur le trône de Cappadoce. Cinq ou six ans après, Marc Antoine l'en chassa, & mit en sa place Archélaüs, second fils de Glaphyra.

An. M. 3963. Av. J. C. 41. *Appian. de bell. Civil. l. 5. pag. 675.*

An. M. 3968. Av. J. C. 36. *Dio. lib. 49. pag. 411.*

ARCHÉLAUS. Ce Prince devint fort puissant. Il témoigna sa reconnoissance à Marc Antoine, en lui amenant de bonnes troupes durant la guerre Actiaque. Il fut assez heureux, pour que cela ne le mît point mal dans l'esprit d'Auguste. On le laissa possesseur de la Cappadoce, & il fut presque le seul à qui l'on fit une pareille grace.

An. M. 3973. Av. J. C. 31. *Plut. in Anton. p. 941.*

Il aida Tibére à rétablir Tigrane dans l'Arménie ; & il obtint d'Auguste la petite Arménie, & une bonne partie de la Cilicie. Tibére lui rendit de grands services auprès d'Auguste, sur tout lorsque ses sujets formérent des accusations

An. M. 3984. Av. J. C. 20. *Joseph. Antiq. lib. 15. cap. 5. Dio. lib. 54 pag. 526. Sueton. in Tib. cap. 8.*



contre lui devant ce Prince. Il plaida lui-même sa cause, & la lui fit gagner. Archélaüs établit sa résidence dans l'île d'Eleuse, proche de la côte de Cilicie; & s'étant marié avec Pythodoris, veuve de Polémon roi du Pont, il augmenta considérablement sa puissance. Car comme les fils de Polémon n'étoient encore qu'enfans, il eut sans doute l'administration de leur roiaume conjointement avec leur mere.

Dio. lib. pag. 614. Strab. l. 14 pag. 671 & lib. 12. pag. 556.

Son régne fut fort long, & fort heureux: mais les derniéres années en furent bien tristes pour lui, & ses malheurs furent un effet de la vengeance de Tibére. Ce Prince, qui souffroit avec peine qu'on élevât peu à peu au dessus de lui Caius & Lucius fils d'Agrippa, petit-fils d'Auguste, & ses fils par adoption, pour [a] ne point donner d'ombrage aux deux jeunes Césars, & pour s'épargner à lui-même la douleur d'être témoin de leur aggrandissement, demanda & obtint la permission de se retirer à Rhodes, sous prétexte qu'il avoit besoin de prendre du repos pour rétablir sa santé. Sa retraite fut re-

An. M. 3988. Av. J. C. 16. Dio. in Excerpt. p. 662. Sueton. in Tiber. c. 10. Vell. Paterc. lib. 2. c. 99

a Ne fulgor suus orientium juvenum obstaret initiis, dissimulata causa consilii sui, commeatum ab socero atque eodem vitrico acquiescendi à continuatione laborum petiit. *Paterc. lib. 2. cap. 99.*



gardée comme un véritable exil : on commença à le négliger comme un homme disgracié, & l'on ne croioit pas même qu'il fût sûr de paroitre son ami. a Pendant son séjour à Rhodes, le Roi Archélaüs qui n'en étoit pas fort éloigné, faisant sa résidence ordinaire dans l'île d'Eleuse *, ne lui avoit rendu aucun honneur, oubliant les grandes obligations qu'il lui avoit. Ce n'étoit pas, dit Tacite, par orgueil ni par hauteur, mais par le conseil des principaux amis d'Auguste, qui croioient pour lors l'amitié de Tibére dangereuse. Au contraire quand le jeune César Caius, établi pour Gouverneur de l'Orient, fut envoié dans l'Arménie par Auguste pour appaiser les troubles qui s'y étoient élevés, Archélaüs qui le regardoit comme le futur successeur de l'Empire, lui rendit toutes sortes d'honneurs, & se distingua par la maniére empressée dont il lui fit sa cour. Les politiques se trompent souvent dans leurs

l. 4002. J. C. 2.

a Rex Archelaus quinquagesimum annum Cappadocia potiebatur, invisus Tiberio, quòd eum Rhodi agentem nullo officio coluisset. Nec id Archelaus per superbiam omiserat, sed ab intimis Augusti monitus; quia florente Caio Cæsare, missoque ad res Orientis, intuta Tiberii amicitia credebatur. *Tacit Annal. l. 2. c. 42.*

* *Eleuse n'étoit éloignée de Rhodes que de cinq ou six lieues.* Strab. lib. 14. pag. 651.

conjectures, parce qu'ils ne voient pas clair dans l'avenir. Il y auroit eu bien plus de prudence & de sagesse pour Archélaüs, de ménager habilement deux Princes qui pouvoient tous deux parvenir à l'Empire, comme [a] on l'a remarqué dans Pomponius Atticus, qui pendant toutes les divisions qui déchirérent la République en différens tems, sut toujours se rendre agréable aux Chefs des deux partis.

Tibére avoit avoit toujours eu sur le cœur cette préférence injurieuse qu'on avoit donnée à son Rival, d'autant plus qu'elle marquoit dans Archélaüs un fonds d'ingratitude. Il le fit bien sentir après qu'il fut devenu le Maître. Archélaüs fut cité à Rome, comme s'il avoit entrepris d'exciter quelque trouble dans la Province. Livia lui écrivit, &, sans dissimuler le couroux de l'Empereur, lui fit espérer le pardon pourvû qu'il vînt le de-

An. M. 40[...] Av. J. C. Dio. lib. pag. 614. Tacit. [A]nal. lib. cap. 42.

a Hoc quale sit, faciliùs existimabit is, qui judicare poterit quantæ sit sapientiæ, eorum retinere usum benevolentiamque, inter quos maximarum rerum non solùm æmulatio, sed obtrectatio tanta intercedebat, quantam fuit incidere necesse inter Cæsarem atque Antonium, cùm se uterque principem non solùm urbis Romanæ, sed orbis terrarum esse cuperet. *Corn. Nep. in Attic. cap.* 20.



mander. C'étoit un piége qu'on lui tendoit pour le tirer de son roiaume. Le [a] Roi de Cappadoce ne l'aperçut pas, ou n'osa agir en homme qui s'en fût aperçu. Il partit pour se rendre à Rome, fut très mal reçu de Tibére, & se vit peu après mis en justice. Dion assure qu'Archélaüs, accablé de vieillesse, passa pour avoir perdu l'esprit: mais qu'en effet il avoit tout son bon sens, & qu'il contrefit le fou, parce qu'il ne voioit que ce seul moien de sauver sa vie. Le Sénat ne prononça rien contre lui: mais l'âge, la goute, & plus que cela encore l'indignité du traitement qu'on lui fit souffrir, auquel des Princes ne sont point accoutumés, le firent bientôt mourir. Il avoit régné près de cinquante ans. Après sa mort la Cappadoce fut réduite en province de l'Empire Romain.

Ce roiaume étoit fort puissant. Les revenus de la Cappadoce étoient si considérables lorsqu'Archélaüs mourut, que Tibére se crut en état, par l'acquisition

a Ille ignarus doli, vel, si intelligere videretur, vim metuens, in urbem properat: exceptusque immiti à Principe, & mox accusatus à Senatu: non ob crimina quæ fingebantur, sed angore, simul fessus senio, & quia regibus æqua, nedum infima, insolita sunt, finem vitæ sponte an fato implevit. *Tacit. Annal. lib. 2. cap. 42.*

qu'il en fit, de réduire à la moitié un impôt qu'il faisoit lever. Il soulagea même cette province, & n'en voulut pas tirer tout ce qu'elle avoit paié au dernier Roi.

Les Rois de Cappadoce faisoient ordinairenent leur résidence à Mazaca, ville située au pié de la montagne d'Argée, & qui suivoit les loix de * Charondas. Cette ville étoit bâtie sur la riviére de Melas, qui se décharge dans l'Euphrate. Un Roi de Cappadoce, que Strabon appelle simplement Ariarathe sans désigner le tems où il vivoit, aiant fermé les embouchures de cette riviére, inonda toutes les campagnes voisines, après quoi il y fit faire plusieurs petites îles à la maniére des Cyclades, où il passa puérilement une partie de sa vie. La riviére rompit les digues de son embouchure. Les eaux retournérent dans leur lit. L'Euphrate les aiant reçues se déborda, & fit des ravages incroiables dans la Cappadoce. Les Galates qui habitoient dans la Phrygie, souffrirent aussi beaucoup de pertes par ce débordement, & en voulurent être indemnisés. Ils demandérent trois cens talens à ce Roi de Cap-

Strab. l. 12. pag. 53 539.

Trois c. mille écus.

* *Ce Charondas étoit un célébre Législateur de la grande Gréce, dont il a été parlé.*

padoce, & prirent pour juges les Romains.

La Cappadoce abondoit en chevaux, en ânes, & en mulets. C'eſt de là qu'on tiroit les chevaux deſtinés ſi particuliérement pour les Empereurs, qu'il étoit défendu aux Conſuls même de s'en ſervir. Elle fourniſſoit auſſi quantité [a] d'eſclaves, & de faux témoins. On dit que les Cappadociens s'accoutumoient dès l'enfance à réſiſter aux tourmens, & qu'ils ſe donnoient la queſtion les uns aux autres, pour s'endurcir contre les peines à quoi leurs faux témoignages les pourroient un jour expoſer. Ces gens-là enchériſſoient ſur la nation Grecque, quoiqu'elle eût porté ce vice à de grands excès, ſi l'on s'en raporte à Cicéron, qui lui attribue d'avoir donné lieu à cette façon de parler: *Prêtez-moi votre témoignage, je vous le rendrai.*

La Cappadoce, généralement parlant, n'étoit, rien moins qu'un pays de beaux eſprits & de ſavans. Il en eſt ſorti néanmoins quelques Auteurs bien célébres: Strabon & Pauſanias ſont de ce nombre. On croioit ſur tout que les Cappadociens étoient peu propres à devenir

a Mancipiis locuples, eget æris Cappadocum rex. *Horat.*

ateurs ; & c'étoit un proverbe, qu'un
éteur de ce pays-là étoit plus rare
un corbeau blanc, & qu'une tortue
ante. S. Basile & S. Grégoire de
zianze ont été une exception à cette
le.

Θᾶττον ἔην λευκὰς κοράκας πτηνάς τε χελώνας
εὑρεῖν, ἢ δόκιμον ῥήτορα Καππαδόκην.

Fin du neuviéme Tome.

APPROBATION.

'Ai lû par l'Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le neuviéme Vo-ne de l'*Histoire Ancienne*, *&c.* de M. ollin, & je n'y ai rien trouvé qui puis-en empécher l'impression. Fait à Paris vingt-cinq de Mai mil sept cens trente-iq.

SECOUSSE.





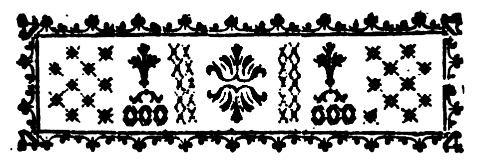


TABLE
DU NEUVIÉME VOLUME.

LIVRE DIX-NEUVIÉME.
SUITE
DE L'HISTOIRE
DES SUCCESSEURS
D'ALEXANDRE.
ARTICLE PREMIER.

§. I. *Persée se prépare sourdement à la guerre contre les Romains. Il tâche inutilement de se concilier les Achéens. Les mesures secrettes qu'il prenoit, n'étoient point inconnues à Rome. Euméne y arrive, & en avertit de nouveau le Sénat. Persée entreprend de se défaire de ce Prince, d'abord par un assassinat, puis par le poison. Les Romains rompent avec Persée. Sentimens & dispositions des Rois & des villes par rapport à la guerre de Macédoine. Après plusieurs Ambassa-*

des de part & d'autre, la guerre est déclarée dans les formes. page 2
§ II. *Le Consul Licinius & le Roi Persée se mettent en campagne. Ils campent l'un & l'autre près du fleuve Pénée, mais à quelque distance. Combat de cavalerie, où Persée remporte un avantage considérable, dont il profite mal. Il songe à faire la paix, & n'y peut réussir. Les armées de part & d'autre entrent en quartiers d'hiver.* 37
§. III. *Le Sénat fait une sage Ordonnance pour arrêter l'avarice des Généraux & des Magistrats qui vexoient les alliés. Le Consul Marcius, après avoir essuié de rudes fatigues, pénétre dans la Macédoine. Persée prend l'altarme, & lui en laisse l'entrée libre: puis il reprend courage. Ambassade insolente des Rhodiens à Rome.* 65
§. IV. *Paul Emile est choisi pour Consul. Il part pour la Macédoine avec le Préteur Cn. Octavius qui commandoit la flote. Persée sollicite de tous côtés des secours: son avarice lui en fait perdre de considérables. Victoire du Préteur Anicius dans l'Illyrie. Célébre victoire remportée par Paul Emile sur Persée près de la ville de Pydna. Persée est pris avec tous ses en-

sans. Le commandement de la Macédoine est prorogé à Paul Emile. Décret du Sénat qui accorde la liberté aux Macédoniens & aux Illyriens. Paul Emile, pendant le quartier d'hiver, parcourt les plus célébres villes de la Gréce. De retour à Amphipolis, il y donne une grande fête. Il prend le chemin de Rome. En passant, il abandonne toutes les villes de l'Epire au pillage. Il entre à Rome en triomphe. Mort de Persée. On accorde aussi le triomphe à Cn. Octavius & à L. Anicius. 64

ARTICLE SECOND.

§. I. Attale vient à Rome pour féliciter les Romains sur la victoire remportée en Macédoine. Les Députés des Rhodiens se présentent devant le Sénat & tâchent d'appaiser sa colére. Après de longues & de vives sollicitations, ils obtiennent d'être admis à l'alliance du peuple Romain. Dur traitement exercé contre les Etoliens. Tous ceux généralement qui avoient favorisé Persée, sont appellés à Rome pour y rendre compte de leur conduite. Mille Achéens y sont conduits : Polybe étoit du nombre. Le Sénat les relégue dans diverses bourga-

dès de l'Italie. Après dix-sept ans d'exil il les renvoie dans leur patrie : il n'en restoit plus que trois cens. 167

§. II. *Basses flateries de Prusias roi de Bithynie dans le Sénat. Euméne, devenu suspect aux Romains, ne peut obtenir d'entrer à Rome. Ariarathe, roi de Cappadoce, meurt : son fils, de même nom, lui succéde. Mort d'Euméne. Attale son frere lui succéde, comme Tuteur de son fils qui étoit fort jeune. Guerres entre Attale & Prusias. Celui-ci aiant voulu faire mourir son fils Nicoméde, en est tué lui-même. Ambassade de trois célébres Philosophes Athéniens à Rome. Autre ambassade des Marseillois. Digression sur la ville de Marseille.* 195

§. III. *Andriscus, qui se disoit fils de Persée, se rend maître de la Macédoine, & s'y fait proclamer Roi. Le Préteur Juventius l'attaque, & est tué dans le combat avec une partie de son armée. Métellus, qui lui succéde, répare cette perte. L'Usurpateur est vaincu, pris & envoié à Rome. Un second & un troisiéme Usurpateurs sont pareillement vaincus.* 222

§. IV. *Troubles dans l'Achaïe : elle déclare la guerre aux Lacédémoniens, Métellus*



envoie des Députés à Corinthe, pour appaiser les troubles : ils sont maltraités. Thébes & Chalcis se joignent aux Achéens. Métellus, après les avoit exhortés inutilement à la paix, leur livre un combat, & les défait. Le Consul Mummius lui succéde, & après le gain d'une bataille, prend Corinthe, y met le feu, & la détruit de fond en comble. La Gréce est réduite en province Romaine. Diverses actions & mort de Polybe. Triomphes de Métellus & de Mummius. 229
§. V. *Réflexions sur les causes de la grandeur, puis de la décadence & de la ruine de la Gréce.* 251
Premier & second âges de la Gréce. 252
Troisiéme âge de la Gréce. 255
Quatriéme âge de la Gréce. 260

ARTICLE TROISIEME.

§. I. *Abrégé Chronologique de l'histoire des Rois d'Egypte & de Syrie dont il est parlé dans le troisiéme Article.* 272
§. II. *Antiochus Eupator, âgé de neuf ans, succéde à son pere Antiochus Epiphane dans le roiaume de Syrie. Démétrius, qui depuis lontems étoit en otage à Rome, demande inutilement de*

retourner en Syrie. Célébres victoires remportées par Judas Maccabée sur les Généraux du Roi de Syrie, & sur le Roi même en personne. Longues brouilleries des deux freres Ptolémées rois d'Egypte terminées enfin par une heureuse paix. 282

§. III. *Octavius, Ambassadeur des Romains en Syrie, y est tué. Démétrius se sauve de Rome, fait périr Eupator, monte sur le trône de Syrie, & prend le surnom de Soter. Il fait la guerre aux Juifs. Victoires réitérées de Judas Maccabée : mort de ce grand homme. Démétrius est reconnu Roi par les Romains. Il s'abandonne aux plaisirs & à l'ivrognerie. Alexandre Bala forme contre lui une conspiration. Démétrius est tué dans un combat. Alexandre épouse la fille de Ptolémée Philométor. Temple bâti par les Juifs en Egypte. Démétrius, fils du premier de ce nom, revendique le trône de Syrie. Alexandre périt. Ptolémée Philométor meurt en même tems.* 300

§. IV. *Physcon épouse Cléopatre, & monte sur le trône d'Egypte. Démétrius en Syrie, s'abandonne à toutes sortes d'excès. Diodote, surnommé Tryphon, fait proclamer roi de Syrie Antiochus fils d'A-*



lexandre Bala, puis le tue, & prend sa place. Il se saisit par trahison de Jonathas, & le fait mourir. Démétrius entreprend une expédition contre les Parthes, qui le font prisonnier. Cléopatre sa femme épouse Antiochus Sidéte, frere de Démétrius, & le fait monter sur le trône de Syrie. Tryphon est vaincu, & mis à mort. Excès de folies & de débauches dans Physcon. Attale Philométor succéde à Attale son oncle, & le fait regretter par ses vices. Il meurt lui-même, après avoir régné cinq ans, & avoir laissé par son testament le peuple Romain héritier de ses Etats. Aristonic s'en saisit. Il est vaincu, mené en triomphe, & mis à mort. 321

§. V. Antiochus Sidéte assiége Jean Hyrcan dans Jérusalem, & reçoit la ville à capitulation. Il porte la guerre contre les Parthes, & y périt. Phraate, roi des Parthes, est vaincu à son tour par les Scythes. Physcon exerce d'horribles cruautés en Egypte. Une revolte générale l'oblige d'en sortir. Cléopatre sa première femme, est remise sur le trône. Elle implore le secours de Démétrius, & est bientôt obligée de quitter l'Egypte. Physcon y retourne, & recouvre son roiaume

roiaume. Par son moien, Zébina chasse du trône Démétrius, qui est tué bientôt après. Le roiaume est partagé entre Cléopatre femme de Démétrius & Zébina. Celui-ci est vaincu & tué. Antiochus Grypus monte sur le trône de Syrie. Le fameux Mithridate commence à regner dans le Pont. Mort de Physcon. 358

§. VI. Ptolémée Lathyre succéde à Physcon. Guerres entre Grypus & son frere Antiochus de Cyzique pour le roiaume de Syrie. Hyrcan se fortifie en Judée. Sa mort. Aristobule lui succéde, & prend le titre de Roi. Il eut pour successeur Alexandre Jannée. Cléopatre chasse Lathyre d'Egypte, & lui substitue Alexandre son frere cadet. Guerres entre cette Princesse & ses fils. Mort de Grypus. Ptolémée Apion laisse le roiaume de la Cyrénaïque aux Romains. Continuation de guerres en Syrie & en Egypte. Les Syriens choisissent pour roi Tigrane. Lathyre est rétabli sur le trône d'Egypte. Il meurt. Alexandre son neveu lui succéde. Nicoméde, roi de Bithynie, laisse le peuple Romain son héritier. 381

§. VII. Séléne, sœur de Lathyre, songe au



trône d'Egypte. Elle envoie pour cela ses deux fils à Rome. L'aîné, qui s'appelloit Antiochus, à son retour passe par la Sicile. Verrès, qui en étoit Préteur, lui enleve un Lustre d'or destiné pour le Capitole. Antiochus, surnommé l'Asiatique, après avoir régné quatre ans dans une partie de la Syrie, est dépossédé de ses Etats par Pompée, qui réduit la Syrie en province de l'Empire Romain. Troubles en Judée & en Egypte. Les Alexandrins chassent Alexandre leur Roi, & mettent à sa place Ptolémée Aulète. Alexandre en mourant établit pour son héritier le peuple Romain. En conséquence, quelques années après, ordre de déposer Ptolémée roi de Cypre, frere d'Aulète, de confisquer ses biens, & de s'emparer de l'Ile. Le célèbre Caton est chargé de cette commission. 413

LIVRE VINGTIÉME.

ARTICLE PREMIER.

Abrégé de l'histoire des Juifs depuis Aristobule fils d'Hyrcan, qui prit le premier la qualité de Roi, jusqu'au régne d'Hérode le Grand, Iduméen. 441

TABLE.

§. I. *Régne d'Aristobule I. qui dure deux ans.* 442
§. II. *Régne d'Alexandre Jannée, qui dure 27 ans.* 446
§. III. *Régne d'Alexandra, femme d'Alexandre Jannée, qui dure neuf ans. Cependant Hyrcan son fils aîné exerce la Grande Sacrificature.* 452
§. IV. *Régne d'Aristobule II, qui dure six ans.* 459
§. V. *Régne d'Hyrcan II. qui dure 24 ans.* 468
§. VI. *Régne d'Antigone, qui dure à peine deux ans.* 474

ARTILE SECOND.

Abrégé de l'histoire des Parthes depuis l'établissement de leur empire jusqu'à la défaite de Crassus; qui est exposée au long. 480

ARTICLE TROISIÉME.

Abrégé de l'histoire des Rois de Cappadoce, depuis le commencement de ce roiaume jusqu'au tems où il devint province de l'Empire Romain. 545

Fin de la Table.

---

l'Imprimerie de QUILLAU, rue du Fouarre à l'Annonciation.

...IE SECOND.

... de Congrès, qui ... 460

...IE TROISIÈME.

... Empire Romain. 443

... de la Table.

